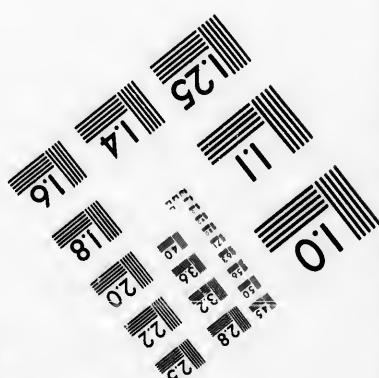
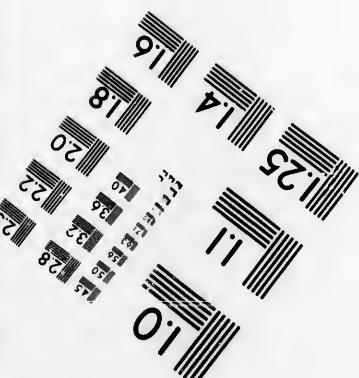
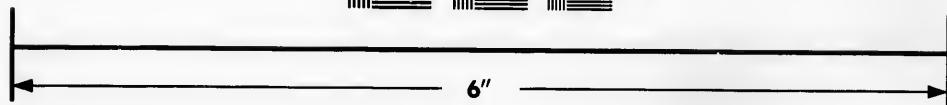
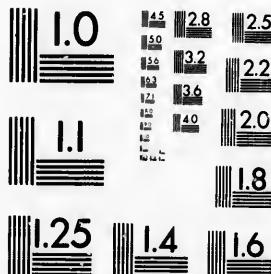


## IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

# **ICMH**

## **Collection de**

## **microfiches**

## **(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1992

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distortion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X

14X

18X

22X

26X

30X

12X	13X	14X	15X	16X	17X	18X	19X	20X	21X	22X	23X	24X	25X	26X	27X	28X	29X	30X	31X	32X
-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient de:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

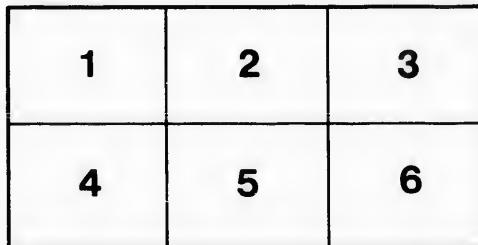
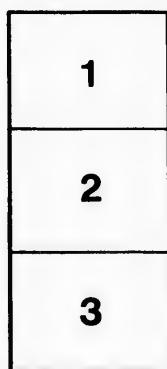
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

AM

I



Bibliothèque Nationale du Québec



# AMOUR ET CRIME

FEUILLETON PUBLIÉ PAR

## LA PRESSE

JOURNAL INDEPENDANT DE MONTREAL.



Montréal :  
POIRIER, BESSETTE & CIE, ÉDITEURS  
1540 RUE NOTRE-DAME.

# AMOUR ET CRIME

## PREMIÈRE PARTIE.

### UNE FEMME JALOUSE.

#### LA FAMILLE DE CARMELLE

Il y a trente ans, M. Armand de Carmeille était un des plus grands et des plus riches industriels du département de l'Aube. Ses filatures de laine et coton gagnaient l'une à Troyes, où il demeurait, et l'autre à quelques kilomètres de Bar-sur-Seine, occupaient plus de quinze cents ouvriers des deux sexes.

Le baron de Carmeille mourut. Son fils lui succéda. Ayant pris part de bonne heure aux travaux de son père, connaîtissant à fond le travail de la maison, dont il devenait le chef, le jeune homme n'avait qu'à suivre la voie tracée. Sous ses habiles directions, la prospérité des deux filatures augmenta encore. Il compléta et perfectionna son outillage et put donner du travail à plusieurs centaines d'ouvriers, nouveaux. Il s'était marié quelques années avant la mort de son père et il avait, lui aussi, un fils unique, pour prendre le tour de la direction des filatures.

Ce fils, Armand de Carmeille, avait vingt ans lorsque son père, par suite de la mort prémature d'un de ses amis, devint le tuteur et l'unique protecteur de Mlle Hélène Dubreuil, charmante fillette de quatorze ans. C'était une riche héritière. Sa fortune, évaluée à deux millions, avait été, comme la nouvelle fortune de Carmeille, acquise par le travail de son père et de son grand-père, qui avaient été pendant plus de soixante ans, maîtres de forges dans le Haute-Saône. Ayant eu le malheur de l'ordre sa femme et se trouvant assez riche, le père d'Hélène s'était retiré des affaires à l'âge de trente ans. En même temps qu'il vendait son usine, il avait acheté un magnifique domaine aux environs de Pont-sur-Saône. Il vivait depuis six ans dans son château des Cormiers, ne songeant qu'à l'avenir et au bonheur de sa fille, qu'il admirait, lorsque la mort était venue le surprendre. Le domaine des Cormiers, comprenant, outre le château et son parc, deux belles fermes et environ deux mille hectares de bois, fut confié à un régisseur d'une fidélité éprouvée, et la jeune orpheline, sans deuil, demeura à Troyes chez son tuteur avec son institutrice.

Hélène était jolie, gracieuse, aimante, d'une douceur exquise et douée d'une rare intelligence. Très impressionnable, c'était une sensible. Il y avait dans sa nature et son caractère quelque chose d'impétueux et d'absolu. Bien qu'elle ne fut encore qu'une enfant, tout en elle était plein de promesses. Parlant d'elle, les personnes reçues chez M. de Carmeille disaient :

— Encore trois ou quatre ans, et cette petite fille sera une jeune personne accomplie. Heureux celui qui l'aimera et qui aura le bonheur de l'avoir pour femme.

La douleur de l'orpheline fut adoucie par l'actuel qu'il fut fait dans la maison de M. de Carmeille. Son jeune cœur avait besoin d'affection et trouvant dans son tuteur un second père, elle l'aima tendrement et ne tarda pas à considérer Armand de Carmeille comme un frère. Parfois, on se hasardait à dire à M. de Carmeille :

— Vous n'avez pas de chercher bien loin une femme pour M. Armand ; elle est déjà dans votre maison ; Mlle Hélène et lui se conviennent sous tous les rapports.

Le flâneur souriait.

— Heu, heu, nous verrons, répondait-il laconiquement.

Mais, depuis longtemps déjà, cette union était dans sa pensée. Il n'en parlait à personne, pas même à son fils ; mais il souhaitait ardemment que, les deux jeunes gens s'aimassent. Il laissait grandir tranquillement sa pupille, disant que l'amour viendrait à son heure, si son rêve devait se réaliser.

Elle avait ses dix-huit ans.

C'est un belle tige pour se marier. Un jour M. Carmeille appela son fils et lui dit : Armand tu as vingt-quatre ans ; il est temps que tu songes à marier. Armand devint rêveur.

— Qu'es-tu repris le père ?

— Armand ne répondit pas.

— Est-ce que tu n'aimes pas Hélène ?

— Mon père, dit Armand, avant de répondre cette question je dois vous déclarer une chose que je vous ai toujours cachée. Vous savez que j'allais souvent à Paris. J'y ai connu et aimé une petite ouvrière, qui était très belle. Plus que cela : je l'ai épousée secrètement.

— Qu'est-ce que tu as fait là M. de Carmeille ? Tu es déshonoré, la famille de Carmeille !

— Non, dit Armand. Mon mariage n'a été coup de personnalité que dans la ville.

— Moi, qui rêvais de te marier avec une bonne Hélène, reprit la père, je t'en prie : tu

Tout n'est pas perdu, dit le flâneur.

— Comment cela ?

Ma femme mourut après un an de mariage me laissant un fils qui a été baptisé sous le nom d'Armand. Je l'ai confié à une nourrice qui ignore mon nom. Personne n'a eu connaissance de mon mariage et je suis veuf ; ou me croit garçon. De plus, je dois vous dire, mon père, que j'aime Hélène et que je la servirai plus

heureux des hommes si vous vous me la donnez pour femme.

— Mais ne parle jamais de ton fils, reprit le père.

— Je cacherai son existence comme si c'était une faute, car Hélène ne consentirait pas à m'épouser, si elle me savait venu et je ferai, n'importe quel sacrifice pour l'avoir pour femme.

— Mon cher Armand, répondit gravement M. de Carmeille, tu aimes ma pupille et tu veux l'épouser, c'est très bien ! Je t'approuve car je pense, comme toi, que tu trouveras difficilement une femme plus charmante, plus parfaite et qui te convient mieux ; mais il faut savoir si Mlle Dubreuil désire se marier et si elle en toi, le mari de son choix. Lui as-tu dit que tu l'aimais ?

— Non, mon père ; mais je crains de lui avoir fait comprendre.

— C'est bien ; je parlerai à Hélène et te ferai connaître sa réponse.

Le jour même, M. de Carmeille fit part à sa pupille des intentions de son fils. La jeune fille devint rouge comme une pivoine, puis jeta ses bras au cou de son tuteur, l'embrassa et lui murmura à l'oreille :

— J'aime Armand !

Elle avait tout à dire. Deux mois après, Hélène et Armand étaient unis. Pendant huit années, le bonheur des jeunes pouvait ne troubler que par la mort de M. de Carmeille. Comme son aïeul et son père, il avait rempli sa tâche ; il était mort tranquillement, sachant qu'il avait dans son fils un homme capable de le remplacer dans la direction des deux filatures. Ce pendant il s'en était allé avec le regret de ne pas avoir eu un petit-fils à embrasser et à faire sauter sur ses genoux.

Hélène n'avait pas d'enfant. Oh ! si elle avait eu un enfant, elle aurait été la plus heureuse des femmes ! Son unique chagrin était de ne pas être mère. Tant il est vrai que le bonheur en ce monde ne peut jamais être complet. Armand, lui aussi, était désolé de ne pas avoir un enfant d'Hélène. Parfois même il s'en plaignait avec une certaine amertume, en qui faisait somprier et venir des larmes aux yeux de la jeune femme. Mais ils s'aimaient, et si Armand souhaitait aussi vivement d'être père qu'Hélène d'être mère, cette juive, qui leur était refusée, n'était qu'une ombre dans le ciel radieux de leur bonheur. D'ailleurs, ils avaient l'espoir. Ils attendaient. Pourquoi ne leur viendrait-il pas cet enfant si ardemment désiré et qu'ils demandaient sans cesse ? Souvent, dans leurs caresses intimes, faisant de beaux projets, ils parlaient du bébé qui ter-

dait tant à venir. Comme s'il ne devait pas être choyé, adoré ! En vérité, ce n'était pas juste ! Les pauvres gens en ont bien des enfants, et même de trop, souvent.

— Va, reprenait Hélène en regardant son mari avec amour, Dieu nous le donnera cet enfant qui manque à notre bonheur. Oui, oui, nous aurons cette joie suprême. Ah ! comme nous l'aimerons ! Excepté un enfant, nous avons tout ce qu'on peut désirer au monde, n'est-ce pas, Armand ?

— C'est vrai.

Après plusieurs ans de mariage, l'enfant attendu n'était pas venu, L'espoir s'était affaibli d'année en année, et maintenant on n'espérait plus. Armand en avait pris au parti, car il ne disait plus comme autrefois : Je serais si heureux d'avoir un enfant ! Du reste, depuis quelques années, et Hélène l'avait constaté avec douleur, Armand n'était plus du tout le même. Sans doute, il aimait toujours sa femme, mais pas comme autrefois. Ce n'était plus la même tendresse. A l'amour avait succédé une sorte de froideur. Il n'avait plus avec Hélène de ces causeries intimes où ils se livraient aux deux épanchements du cœur. Quand il était près d'elle, il avait l'air préoccupé, soucieux, et semblait avoir hâte de la quitter. Quand il l'embrassait, c'était comme par devoir. Souvent, il était comme ça ; on aurait dit, que, entre lui et sa femme, il y avait un obstacle, quelque chose qui le repoussait. Pourquoi était-il ainsi ?

La jeune femme, songeant à son honneur des premières années, ne savait quoi s'imaginer, et elle cherchait vainement la cause d'un changement dont elle souffrait cruellement. Avant, Armand ne la quittait presque jamais ; il n'était content que près d'elle, ne se trouvait bien qu'avec elle. Il le lui disait et cela la rassurait. Quand ses affaires l'appelaient à Paris, il l'emménageait avec lui et ils passaient quinze jours, quelquefois un mois, dans le coquet appartement, un vrai nid d'amoureux, qu'il avait loué rue de Grammont, tout près du boulevard. Le soir, on allait au théâtre, on assistait à des soirées, à des fêtes ; car, si le flâneur avait de nombreuses connaissances dans le haut commerce parisien, M. de Carmeille était également bien reçu dans les salons du grand monde.

Tous les ans, dès que la belle saison arrivait, on se rendait au château des Cormiers. On y venait trois mois, galement. On y revenait en septembre, pour la chasse. Il y avait beaucoup de gibier dans les bois du domaine. Armand invitait des amis à venir partager avec lui le plaisir de la chasse, et pendant trois semaines, c'était une fête continue au château. Là, Hélène était absolument chez elle, faisait avec une grâce adorable les honneurs de sa maison aux amis de son mari. Alors c'était le bon temps ; on était gai, on était heureux. Maintenant, on n'allait plus aux Cormiers ; le château, une résidence charmante, cependant, restait désert. Hélène ne voyait plus ses chers lilas en fleur, ni tomber les feuilles d'automne. Armand ne chassait plus.

— Je n'aime plus la chasse, disait-il ; c'est bien de se donner ce plaisir quand on est jeune.

Comme si l'on était vieux à votre âge ! Mais M. de Carmeille allait plus souvent

à Paris pour ses affaires, et elles devaient être devenues bien difficiles, les affaires, car l'absence du flâneur durait quelquefois trois mois. Et il n'emménageait plus sa femme ; il la laissait seule dans la grande et froide maison de Troyes. Assurément Hélène s'ennuyait ; son existence devait bien triste, en effet, et Dieu sait à quelles réflexions elle se livrait pendant les longs jours de son douloureux isolement. Mais les premiers temps, quand elle commença à souffrir de ce changement inexplicable dans la manière d'être de son mari, elle lui fit timidement, avec douceur, quelques observations.

— Mais je t'aime toujours, répondait-il.

— Oh ! pas comme autrefois ; je le sens bien, va !

— Il y a des ardeurs qui se calment avec les années ; quand on touche à la quarantaine, on n'a plus, comme à vingt-cinq ans, les emportements de la passion.

La jeune femme hochait la tête.

— Moi, répondait-elle, je ne suis pas ainsi ; mon amour pour toi est toujours le même. Tiens, faut-il te le dire, je crois que je t'aime maintenant plus je ne t'ai jamais aimé !

— Tu n'a pas comme moi le souci des affaires.

— Mais quitte-les, les affaires ; nous avons à nous deux près de cinq millions de fortune ; n'est-ce pas assez ? Si ces sont les affaires qui te prennent tout entier, quitte-les.

— Je ne peux pas : à son lit de mort, j'ai prononcé, j'ai juré à mon père de continuer son œuvre. Mais, ma chère Hélène, tes reproches ne sont pas fondés, reconnaît-toi. Voyous, t'ai-je jamais contrarié en rien ? Pout-tu dire que je t'ai refusé quelque chose ? N'ai-je pas pour toi les mêmes attentions, les mêmes préférences ? Va, garde ton bonheur et ne trouble pas ta tranquillité par de folles idées.

— Depuis quelque temps tu vas à Paris souvent et tu y restes longtemps ; si seulement tu m'emmènes avec toi !

— Pourquoi faire ? Pour te mêler à mes ennuis, à mes tracas de toutes sortes. Si tu savais. Je ne m'y amuse guère, à Paris ; je n'ai pas une minute à moi, et, quand je rentre le soir, après avoir couru toute la journée, je suis d'une humeur.

— Pourtant autrefois.

— Autrefois les affaires se faisaient toutes seules ; les temps sont bien changés.

— Oui soupirait Hélène.

— J'ai à lutter contre une concurrence acharnée et souvent déloyale.

Obtenant point ce qu'elle aurait voulu, la jeune femme avait pris le parti de se taire. Après tout, son mari était toujours très bon pour elle. A vingt-six réellement le droit de se plaindre ? Elle se taïait ; mais, comme nous l'avons dit, elle souffrait. Evidemment Armand avait quelque chose. Mais quoi ? elle avait en lui la plus entière confiance ; elle ne pouvait supposer qu'il aimât une autre femme. A force de tourner autour du même point d'interrogation, elle en vint à penser que sa stérilité était l'unique cause du refroidissement de M. de Carmeille. Ce fut pour elle une nouvelle et profonde douleur. Alors elle versa bien des larmes et plus ambrément que jamais, elle regretta de ne pas être mère.

## II

### UNE VIEILLEN FILLE.

Le jour où commence notre drame, plusieurs années après le mariage d'Hélène-Dubreuil, la jeune femme était seule dans son salon. Hélas ! cela lui arrivait souvent. Assise devant une haute et large fenêtre ouverte, elle travaillait à une tapisserie.

Quand elle levait lentement la tête, ses yeux allaient distraitement d'un point à un autre. Elle regardait sans voir. La nature était en fête et elle avait l'âme triste. Avons-nous besoin de dire qu'elle pensait à son mari absent ? Il était à Paris depuis près de deux mois et il n'a lui encore écrit que deux fois. Depuis huit jours elle attendait une lettre et la lettre n'arrivait point. Ainsi il en était venu à cesser de lui écrire ! Cela prouvait qu'il ne pensait plus guère à elle. S'il l'oubliait, c'est qu'il n'aimait plus.

— Lui, ne plus mon aimer ! se disait-elle ; mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible, quand il est tout pour moi, quand je devrais avec joie ma vie pour lui ?

Elle soupira et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

— Oui, hélas ! reprit-elle, je le sens, je lui deviens indifférente ! Il m'échappe. Mais comment le retenir, ou plutôt le reprendre ? Comment le ramener à moi ?

— Oui mon bonheur, mon bonheur, qu'est-ce devenu ? Pourquoi n'ai-je pas eu un enfant ? Un enfant, c'est l'union de la mèche, c'est le lien qui rattache le père à la mère. Qui s'il s'éloigne de moi, c'est que je ne lui ai pas donné cet enfant qu'il désirait. Il ne me l'a pas dit ; mais il a su me le faire comprendre. Mais est-ce ma faute, si je n'ai pas eu cette joie suprême d'être mère, est-ce ma faute ?

Une idée qui lui était venue souvent dériva, et qu'elle avait toujours repoussée comme impossible et avec une sorte de fureur contre elle-même, s'empara de nouveau de son esprit.

— Oui ! si cela était, si cela était, murmura-t-elle.

Son corps eut un frémissement et un sombre éclair sillonna son regard.

— Non ; rien ne m'arrêtera, rien, continua-t-elle d'une voix sourde ; et Armand aimait une autre, je la tuerais, cette misérable qui m'aurait pris mon mari, qui m'aurait volé son amour, et je le tuerais aussi, lui !

Honteuse, épouvantée des paroles terribles qu'elle venait de prononcer, elle resta un moment comme anesthésiée.

— Voyons, se demanda-t-elle, pourquoi cette fureur qui s'empara de moi et cette douleur atroce que je ressens au cœur en pensant que mon mari peut aimer une autre femme ?

Elle se dressa debout les yeux enflammés.

— Ah ! s'écria-t-elle, je suis jalouse ! A ce moment, un domestique ouvrit la porte du salon et annonça :

— Mademoiselle de Naugis.

Mme de Carmeille jeta un rapide coup d'œil dans une glace et, par un effort de volonté, rendit à son visage sa placidité habituelle.

— O'est ainsi, pensa-t-elle, devant le monde il faut dissimuler, tenir un masque sur sa figure.

La personne annoncée entra droite, raide, compassée, avança de quelques pas,

fit un pas, dit long, le b... tend... que... La... diqu... une... Nan... tren... le... suffi... Elle... tri... mais... tigne... que... elle... fet, a... pour... tiré... mille... Co... engr... ér... elle... meill... jeune... qu'ell... sise... Boll... Son... n... nise... ner, e... sur... qu'Arr... qu'ell... vien... imagin... ines... rude... elle... Ap... le ble... tomba... Ell... sous... le... de... sa... Elle... re... pensant... mais... ay... Un... Mme... C'était... en... inqu... l'atir... même... rieur... régna... vite... que... femme... la... main... gée... Son... plus... pas... ave... pleine... co... par... que... la... situat... — M... femme... bi... Comme... Naugis... voir... Mme... ses... visi... qu... Mme... do...

tre drame, plu-  
tôt d'Hélène  
était seule dans  
l'arrivaient sou-  
vent et large fe-  
rait à une ta-

ent la tête, ses  
d'un point à  
sans voir. La  
elle avait l'âme  
de dire qu'elle  
? Il était à  
mois et il ne lui  
fais. Depuis  
une lettre et la  
lundi il en était  
! Cela prou-  
vait à elle. S'il  
nait plus.  
se disait-elle :  
ce possible,  
quand je don-  
se lui

je le sens, je  
lui m'échappe.  
ou plutôt le  
nener à moi ?  
neur, qu'es-  
pas eu un  
ion de la fa-  
le père à  
de moi, c'est  
l'enfant qu'il  
; mais il a su  
ais est-ce ma  
ois je suis

enue souvent  
re repoussée  
une sorte de  
s'empara de

était, mur-  
oment et un  
gard.  
t, rien, con-  
; si Armand  
uerait, cette  
son mari, qui  
je le tuerais

paroles ter-  
noncer, elle  
antie.

la, pourquoi  
moi et cette  
au cœur en  
s'aimer une

veux enflam-  
me !

que cuvrit la

rapide coup  
un effort de  
sa placidité

devant le  
un masque  
ntre droite,  
quelques pas.

fit une révérence cérémonieuse, puis ten-  
dit à Mme de Carmeille sa main gantée,  
longue et sèche. La jeune femme toucha  
le bout des doigts de la main qui lui était  
tendue, et s'inclina légèrement, indi-  
qua un siège à la visiteuse.

L'accueil était poli mais froid, ce qui indiquait que Mme de Carmeille n'avait pas une bien grande sympathie pour Mme de Nangis. Celle-ci était une vieille fille de trente-cinq ans, une vieille fille provinciale, guindée, gourmée, pincée, revêche, suffisante, enfin une précieuse ridicule. Elle était entichée de sa particule et pétue de préjugés. Elle avait de l'esprit, mais ne s'en servait guère que pour égrainer les autres à coup d'épigrammes. Elle était laide, ce à quoi, probablement, elle devait son état de célibataire ; et effectivement, aucun de ceux dont elle aurait voulu pour mari n'avait été irrésistiblement attiré par le mirage de ses quatre-vingt milliers de rente.

Comme toutes les vieilles filles, elle encourageait de se voir condamnée à coiffer éternellement sainte Catherine. Si elle était antipathique à Mme de Carmeille, de son côté elle n'aimait pas la jeune femme, nous pouvons même dire qu'elle la détestait, et cela pour plusieurs raisons. D'abord Hélène était une belle femme et puis elle était mariée. Son mariage, voilà ce que Mme Arthémise de Nangis ne pouvait que lui pardonner, car elle avait eu des prétentions sur Armand de Carmeille. Oui, et bien qu'Armand n'eût jamais été près d'elle que galant et courtisan, comme il convenait, elle avait eu la faiblesse de s'imaginer qu'il s'était éprié des ses charmes et qu'il l'épouserait. Ce fut un rude coup qu'elle reçut le jour où elle dut dire adieu à ses illusions. Après avoir nageé dans le rose et dans le bleu, emportée par son rêve, elle tombait brusquement dans le noir.

Elle quitta Troyes pour ne pas avoir sous les yeux le spectacle du bonheur de sa rivale et alla habiter à Paris. Elle revint au bout de quelques années, pensant peut-être encore à Armand, mais ayant calmé sa douleur.

Un jour elle vint faire une visite à Mme de Carmeille : elle fut bien reçue. C'était l'encouragement à revenir. Elle n'y manqua point. Disons-le, la curiosité l'attirait. Elle désirait voir par elle-même ce qui se passait dans cet intérieur alors si paisible et où le bonheur régnait en maître. Mais les choses changèrent. Melle Arthémise s'aperçut bien vite que M. de Carmeille délaissait sa femme et n'eut pas de peine à deviner que la jeune femme souffrait. Elle se frotta les mains de satisfaction. Elle était vénérée. Son odieuse rivale ne l'écrasera plus de son bonheur insolent ! N'était pas aveuglée comme Hélène, qui avait pleins de confiance en son mari, et aussi parce qu'elle connaissait mieux les hommes, elle vit immédiatement clair dans la situation et se dit :

— M. de Carmeille n'aime plus sa femme, il en aime une autre. C'est bien !

Comme on le voit, Mlle Arthémise de Nangis n'avait pas cessé pour cela de voir Mme de Carmeille, au contraire, ses visites étaient devenues plus fréquentes. La visiteuse s'était assise et Mme de Carmeille, par convenance, fille, sachant qu'elle touchait la jeune

avait jeté sa tapiserie sur un guéridon. — Chère madame, dit Mlle Arthémise, je serais désolée que vous interrompriez votre ouvrage à cause de moi ; je vous n'ayez pas avec moi toute liberté ? D'ailleurs, cela me fera grand plaisir de vous voir travailler.

La jeune femme ébaucha un sourire et reprit sa tapiserie. La vieille fille continua,

— Voyons donc un peu, Qu'est-ce que vous faites là ? Ah ! des rideaux de fermetre. Ce dessin est d'un goût délicieux et c'est travaillé. Oui, c'est beau ! Vous êtes une véritable artiste, chère madame.

— Je ne m'attendais pas à votre visite ; je vous croyais à Paris.

— Je suis de retour depuis hier soir ; vous avez ma première visite.

— Je vous en remercie, mademoiselle ; vous avez fait un long séjour à Paris ?

— Oh ! j'y suis restée un mois seulement, cette fois. J'aime beaucoup Paris, je me comprends ; j'y ai demeuré pendant des années, et puis j'y ai beaucoup d'amis dans le meilleur monde,

Tout en parlant, elle regardait en dessous, sournoisement, la jeune femme, qui avait la tête inclinée sur son ouvrage.

— Hé, mais, reprit-elle, vous êtes toutes pilotes, vous avez les yeux fatigués et je vous trouve un peu magrige. Attirez-vous été indisposée ces jours derniers ?

— Non, mademoiselle.

— Vrai, vous ne souffrez pas ?

— Nullement : je me porte parfaitement, au contraire.

— Alors, je vois ce que c'est : ce charmant ouvrage que vous faites vous fatigüe. Vous travailler avec trop d'assiduité. Mais, voilà, il faut bien faire quelque chose pour se distraire. Nous autres femmes nous serions vite prises par l'ennui si nous ne nous occupions pas. En travaillant, n'importe à quoi, on ne trouve pas les heures aussi longues. Ah ! nous n'avons pas les mêmes avantages que les hommes, nous ; ils vont où ils veulent, eux ; ils se donnent de l'agrement selon leur fantaisie. Nous, il nous faut rester au logis, seules, souvent.

Ainsi le veulent les exigences du monde ; c'est le devoir. Ah ! ce n'est pas toujours gai ! C'est égal, elle a droit à l'agrement des choses, la civilisation. Il y a des jours où comme moi, vous devrez vous ennuyer à mourir. Je ne m'ennuie jamais, répliqua la jeune femme d'un ton sec.

— Heu, heu ! vous dites cela, mais c'est bien difficile à croire, car enfin vous ne sortez jamais. Sans doute, a des heures où on aime l'isolement ; mais être toujours enfermées entre quatre murs, cela finit par ne plus être réjouissant. Quel dommage que vous n'ayez pas eu un enfant ! Il serait la joie de votre maison. Un enfant, oui, voilà ce qui vous manque. M. de Carmeille aurait été si heureux, si fier ; car, il y a quelques années ce n'était un secret pour personne, il mourrait d'envie d'avoir un enfant.

Hélène eut un tressaillement intérieur et étonna un soupir.

Malheureusement, poursuivit la vieille

femme à l'endroit sensible, on ne peut jamais avoir tout ce qu'on désire. Mais rien ne dit que le bon Dieu ne vous le donnera pas, ce cher petit être qui serait si bien reçu. Après tout, vous êtes encore toute jeune. Allons, allons, vous avez encore le droit d'espérer.

Tenez, j'ai connu à Paris une dame mariée depuis vingt-deux ans, qui n'avait jamais pu avoir d'enfant. Elle était arrivée à l'âge de quarante-quatre ans et croyait bien que c'était fini. Point du tout. Elle mit au monde un petit garçon superbe, qui a une douzaine d'années maintenant et est élève du lycée Louis-le-Grand. Comme vous le voyez, chère madame, on ne part quelques-uns rien pour avoir longtemps attendu. Au fait, pour quoi ne consulteriez-vous pas quelqu'un afin de savoir si, oui ou non, vous aurez un enfant.

— Dieu seul peut le dire, mademoiselle.

— Grâce à la science, on pénètre aujourd'hui les secrets de la nature. Croyez-moi, vous feriez bien d'avoir une petite consultation. La chose vous serait facile, quand même vous devriez aller à Paris exprès pour cela. Vous pourriez voir une célèbre cartomancienne, que je connais.

— Une cartomancienne ! exclama Mme de Carmeille en regardant la vieille fille avec ahurissement.

— Oui, chère madame, c'est-à-dire une personne qui prédit l'avenir en interrogeant les cartes.

La jeune femme eut un haussement d'épaules dédaigneux.

— Je ne crois pas aux sciences occultes, dit-elle, et pas plus à l'art de tirer les cartes qu'aux sorcières du temps passé.

— Vous avez tort. Faut-il vous le dire ? Eh bien, j'ai consulté plusieurs fois la personne dont je vous parle. C'est merveilleux, inimaginable ; elle a la vie comme dans un livre ouvert, et tout ce qu'elle m'a prédit n'est arrivé.

— Il faut reconnaître, en effet, que cette personne est admirablement douée et qu'elle a un pouvoir merveilleux, répondit Mme de Carmeille d'un ton légèrement railleur. Mais je suis très incrédule, mademoiselle ; on ne me croira jamais croire qu'une devineresse que... si lucide qu'elle soit, peut me dire... aurai ou non un enfant.

— Enfin vous n'avez pas confiance ?

— C'est vrai.

— Eh bien, vous vous trompez au sujet de la dame en question.

— C'est possible.

— Vous vous trompez, parce que cette dame n'est pas seulement une cartomancienne que l'on vient consulter de tous les pays de l'Europe, mais aussi une sage femme d'un grand savoir. Et Mme Cadore, elle se nomme ainsi, est une personne des plus recommandables. Elle a quarante-cinq ans ; c'est vous dire qu'elle a une grande expérience et qu'elle connaît le fort et le faible. Inutile d'ajouter qu'elle est d'une discréption absolue, c'est un devoir de sa profession. On peut la conter un secret sans crainte, elle sait le garder. C'est à cela, d'ailleurs, qu'elle doit la grande confiance dont elle jouit auprès de ses clientes. Je vous engage beaucoup à la voir et je vais vous donner son adresse.

— C'est inutile, mademoiselle, je n'ai point le désir d'aller consulter cette dame. — Oui, en ce moment ; mais on ne peut



## AMOUR ET CRIME.

... de me  
I. de Car-  
nari, vous  
ou n'avez  
de choses dé-  
non capable  
her M. de  
s'assit d'uni-  
lement versé  
dans son  
vous auriez  
le Carmeille  
lement M<sup>me</sup>  
... à son  
elle devinait  
ée et suivre  
répugnait  
ces agences  
; mais Mme  
absolue, je  
volontiers de  
qu'importe, je ne  
sous de voir,  
suffisance qu'une  
ore le meilleur

... à revoir !  
dressé sur ses  
... reprise, reprit la  
... dérangez pas.  
... délié et se re-  
... un sourd gô-  
lement sur son

... de Carmeille  
poitrine se sou-  
... corps tout en-  
... blement ner-  
... veuse éclata. Ce  
... Des gémisse-  
... aux sanglots.  
... abondance et  
... se tordit les  
... prenait sa tête  
... la serrait avec  
... si elle était  
... cris ne dura  
... Enfin Hélène se  
... de pleurer et de

... dans ses mains  
... essaya d'envis-  
... ; mais elle ne  
... dans ses  
... pensées et heur-  
... dans son cerveau  
... dait.

... chappait, et elle  
... devenir folle.  
... anesthésie. Il lui  
... était creusé sous  
... visible, puissante,  
... dans un tourbillon  
... de la précipi-  
... tation. C'était une  
... poussa un cri, se  
... bondit sur ses

jambes, voulant éloigner le cauchemar. Elle regarda autour d'elle comme une per-  
sonne brusquement réveillée, qui cherche à reconnaître le lieu où elle se trouve. Elle avait l'air effaré, les yeux hagards. La sueur ruisselait sur son front et ses tempes. Elle était haleine et pâle comme la cire d'une bougie. En jetant les yeux sur une glace, machinalement, elle hésita à se reconnaître. Il lui sembla qu'elle avait vieilli de dix ans en une heure. Elle détourna les yeux avec une sorte d'effroi et se mit à marcher. Elle avait les jambes gourdes, son pas était inégal, impétueux, fiévreux ; mais le mouvement qu'elle se donnait eut pour effet de rétablir la circulation du sang et de dégager les poumons de leur oppression. Elle respira plus facilement, mais le cœur restait affreusement serré. Cependant l'obscurité du cerveau se dissipait, elle put ressentir sa pensée et en être maîtresse.

— Oh ! comme je souffre ! murmura-t-elle, les deux mains appuyées sur son cœur. C'est comme si tout s'était brisé en moi.

Elle marcha pendant un instant encore, hochant la tête, laissant s'échapper de longs soupirs ; puis, comme si elle eût été éprouvée à bout de forces, elle s'affissa tristement sur un canapé. Ses larmes coulèrent de nouveau.

— C'est affreux, c'est horrible ! prononça-t-elle d'une voix sourde. Trompée ! Il me trompe et cela depuis six ans. Et je ne voulais pas ; endormie dans ma confiance, je ne voulais rien voir. Il me trompe ! Quant cette idée me venait indignée contre moi, à genoux, je demandais pardon d'être assez malheureuse pour user le soupçonner. J'ai créé mes illu-

sions. A quoi cela m'a-t-il servi de garder si longtemps un bandage sur mes yeux ? Il ne m'aimes plus, c'est une autre qu'il aime ! Oh ! comme il a su me cacher ses pensées, me rendre tranquille ! Pourquoi ai-je été si confiante ? Hélas ! je croyais en lui. Si j'avais su cela, plus tôt, j'aurais luttré, défendu mon honneur ; j'aurais pu le retenir, le ramener à moi ; car, enfin, je suis jeune encore et toujours belle ! Aujourd'hui, il est trop tard ! Six ans ! Depuis six années, il a eu le temps de cesser de m'aimer.

— Il est à Paris, près de l'autre, et moi je suis ici, seule, dans la douleur et dans les larmes ! Oh ! Armand, après t'avoir tant aimé, je n'attendais pas cela de toi !

— O mon tuteur que diriez-vous si vous étiez encore de ce monde ? En m'unissant à Armand, vous croyiez assurer mon avenir, vous croyiez faire le bonheur de votre fils et le mien. Comme vous vous trompiez ! Mais je resterai à la place que vous m'avez donnée ici ; je défendrai la densité des Carmeille contre l'invasion d'une étrangère ; c'est mon devoir. Je voulais mourir ! Non, non, je veux vivre ; je vivrai et je me vengerai ! Ah ! si je ne l'aimais plus, si je pouvais cesser d'aimer ! Mais, hélas ! Malgré tout, je l'aime toujours ! Malheur à cette femme, malheur à elle ! continuait-elle, le regard chargé d'éclairs ; je la tuerais, c'est mon droit : je suis la femme légitime ! Sacrifiée, si je me contentais de courber la tête et de pleurer, ce serait de la lâcheté ! Si je n'ai pas, comme un homme, mon honneur à venger, j'ai à demander compe-

de mon bonheur détruit. Je la tuerais, cette misérable ; oui, je la tuerais après lui avoir jeté à la face mon honneur et mon dégoût. Alors, ah ! alors, Armand saura de quel est capable une femme qui aime et qui a mortellement blessé au cœur. On me mettra en prison ; cela m'est égal, je me serai vengée !

Elle avait pris une attitude terrible. La résolution, la menace étaient dans ses yeux et l'expression farouche de sa physionomie. Tout à coup son regard tomba sur le carré de papier que Mme de Nangis avait posé sur le guéridon. Elle le saisit avec un mouvement de colère et l'intention de le mettre en pièces ; mais elle se retint et elle lut ces mots que la vieille fille avait tracée au crayon :

MADAME CADORE

32, Rue de Rambuteau

Après être restée un instant pensive ; — Pourquoi pas ? murmura-t-elle.

Elle plia le papier en deux et le glissa dans la poche de sa robe.

— Enfin, reprit-elle, la voilà satisfaite, cette affreuse Mme de Nangis ; il y avait trop longtemps que mon honneur l'irritait et la faisait déssécher de jalousie. Cette fois je me déchirerai à beau jeu. Etait-elle assez heureuse de me jeter ma honte au visage et de me broyer le cœur ! Elle n'a pas tout dit, je l'ai vu dans ses yeux. Pourquoi s'est-elle arrêtée ? Elle était en si bon chemin ! Oh ! ce n'est point par pitié en moi. Elle s'est effrayée elle-même de sa mauvaise action. Cela a dû lui coûter beaucoup de ne pas me tenir une heure de plus sur le gril de la torture ! Je comprends pourquoi, avant de me frapper au cœur, elle n'a pas longuement parlé de cette Mme Cadore. Eh bien, soit, je la verrai cette tireuse de cartes. Soyez contente, noble demoiselle de Nangis, soyez contente, livrez-vous à la joie : aujourd'hui vous avez sous les yeux la douleur d'une femme !

Mme Arthémis de Nangis avait quitté Mme de Carmeille, enchantée de l'effet que des paroles venimeuses avaient produit. Cette fois, elle ne s'était pas contentée de frapper à coups d'épingles, elle avait mordu, mordu jusqu'au sang, et elle savait que la blessure était profonde, inguérissable. La femme jalousée et le mari infidèle allaient être aux pâles ; c'est ce qu'elle voulait. Ces deux époux qui s'étaient adorés, deviendraient ennemis irréconciliables ; c'est ce qu'elle espérait. Tout en se dirigeant vers sa demeure, elle se disait :

— Ou je me trompe fort ou, avant la fin de la semaine, Mme de Carmeille sera à Paris. Garde à vous, M. de Carmeille, la tigresse est lancée.

Et un sourire méchant crispait ses lèvres. Aussitôt rentrée, elle sonna sa femme de chambre.

— Ernestine, lui dit-elle, je suis allée faire une visite à Mme de Carmeille ; j'avais hâte de la voir, cette obre amie. Je l'ai trouvée souriante, avec un peu de fièvre ; je ne lui ai point dit, et même par discrétion, je n'ai pas cru devoir l'interroger sur l'état de sa santé. Mais je suis inquiète. Dites-moi, Ernestine, vous êtes bien avec Louise, la femme de chambre de Mme de Carmeille ?

— Qui, mademoiselle, Louise et moi nous sommes deux amies.

— Eh bien, je voudrais que vous sachiez ce soir comment va Mme de Carmeille.

— Rien ne sera plus facile, mademoiselle, je n'aurai qu'à voir Louise.

— Seulement, je désire que Louise ne saache point que c'est moi qui fais demander des nouvelles de sa maîtresse. Il faudra donc la questionner adroitement.

— Oui, mademoiselle.

— Comme cela, Ernestine, et par vous je saurai ce qui se passe chez Mme de Carmeille. Elle m'a parlé du désir qu'elle avait d'aller passer quelques jours à Paris ; vous saurez par Louise si elle est réellement décidée à aller retrouver M. de Carmeille que ses affaires retiennent encore à Paris pour un mois peut-être.

— C'est bien, mademoiselle, je saurai cela.

Le soir, à huit heures, Ernestine sortit pour aller voir son amie Louise. Elle revint au bout d'une demi-heure. Mme de Nangis l'attendait avec impatience.

— Eh bien, demanda-t-elle vivement, que s'est passé-t-il ?

— Je n'ai pu causer qu'un instant avec Louise.

— Et vous ne savez rien !

— Pardon, mademoiselle, je sais, je crois, à peu près tout ce que vous désiriez savoir.

Alors dites, dites !

— Vous ne vous étiez pas trompée, mademoiselle. Mme de Carmeille n'est pas dans son état ordinaire ; elle est en proie à une grande agitation nerveuse et Louise m'a dit qu'elle avait pleuré. Elle n'a rien mangé ce soir ; elle n'a même pas voulu se mettre à table. Bien sûr elle a quelque chose. Malgré cela, elle n'a pas renoncé à son désir d'aller à Paris.

— Vrai, elle veut partir !

— Oui, mademoiselle.

— Cette nuit ?

— Non, mais demain, sa valise de voyage est déjà prête ! elle l'a préparée elle-même sans appeler Louise pour l'aider.

— Est-ce que Louise l'accompagne ?

— Non, mademoiselle, elle part seule.

— Savez-vous à quelle heure ?

— Elle a l'intention de prendre l'express de trois heures et demie, ne voulant pas partir avant la distribution des lettres du matin.

— C'est bien, Ernestine, je vous remercie ; je vais écrire une lettre ; dès que ce sera fait, je vous appellerai et vous porterez ma lettre au bureau de la gare afin qu'elle parte par le courrier de nuit.

La femme de chambre se retira.

— Allons, tout va bien, grommela la vieille fille ; comme je m'y attendais, j'ai complètement réussi.

Elle s'assit à une table-bureau chargée de paperasses, prit une plume et, rapidement, sans s'arrêter, sans rature, écrivit six pages d'une écriture fine et serrée. Cette longue épître terminée, elle la relut avec attention.

— C'est bien cela, murmura-t-elle ; je n'ai rien oublié, j'ai dit tout ce qu'il fallait.

Elle plia sa lettre et la mit dans une enveloppe sur laquelle elle écrivit :

MADAME CADORE

32, Rue de Rambuteau, PARIS.

Un quart d'heure après, la lettre était jetée dans la boîte aux lettres du bureau de poste de la gare. Le lendemain Mme de Carmeille prenait le train pour Paris, à trois heures trente minutes.

## IV

## LA TIREEUSE DE CARTES

Dans l'antiquité, on croyait aux oracles et les prêtres de tous les dieux, déesses et demi-dieux d'alors avaient soin d'entretenir toujours très vive la foi des peuples en toutes les croyances superstitieuses. C'était leur intérêt. Mais les peuples, plus intruits, cessèrent de croire aux sorciers et à leurs artifices, aux enchantements, et à leurs enchantements, à la puissance magique de la baguette d'une fée, aux génies bons ou méchants. Il semble, cependant, qu'on veut toujours et quand même du merveilleux et du surnaturel. De nos jours, il y a encore des gens qui croient aux tables tournantes, aux meubles qui parlent au spiritisme et aux esprits qu'à faire naître l'état maladif qu'on nomme somnambulisme. Il y a encore des gens qui croient aux révélations d'une somnambule, d'un diseur ou d'une diseuse d'avenirs, d'une tireuse de cartes.

Mme Cadore, l'une d'elles qui, sans cesser d'exercer sa profession de sage-femme, avait pris le métier de cartomancienne, probablement plus lucrative, n'était point parvenue encore à s'enrichir. Elle logait au quatrième étage au-dessus de l'entresol, un peu haut. Demeurant rue de Rambuteau depuis une vingtaine d'années, elle était bien connue et avait la réputation d'être une femme très savante, habile à tirer les cartes, voyant aussi clair dans l'avenir que dans le passé. Elle ne manquait pas de clientes, elle en avait même beaucoup ; mais elle aurait préféré la quantité à la qualité.

Un matin, à huit heures, Mme Cadore était déjà dans son cabinet où tout était rangé en ordre. Les vieux meubles avaient été époussetés, frottés et le tapis secoué et brossé. La cartomancienne était assise devant une table, dans un fauteuil : en face d'elle était placé un autre fauteuil, celui des clientes. Sur la table, recouverte d'un tapis presque neuf, il y avait deux jeux de cartes, le grand jeu et le petit. Mme Cadore attendait et, en attendant, elle relisait une lettre qu'elle avait reçue la veille, elle la relisait pour la cinquième ou sixième fois, elle dépliait, maintenant la savoir par cœur. Elle attendait et personne ne venait ; aussi était-elle visiblement contrariée. A chaque instant, elle murmurait les yeux fixés sur la pendule :

— Elle ne viendra pas !

Dix heures sonnèrent. Mme Cadore était à bout de patience. Elle se leva pour aller chercher quelqu'un à sa domestique, ayant absolument besoin de faire tomber sa mauvaise humeur sur quelqu'un. Mais, comme elle allait sortir de son cabinet, un coup de sonnette se fit entendre. Aussitôt sa figure s'épanouit. Elle regagna vite son fauteuil et s'empessa de faire disparaître la lettre qu'elle avait imprudemment laissée ouverte sur le marbre de la cheminée. La porte du cabinet s'entrouvrit, la domestique montra sa tête et dit :

— O'est une dame !

Dites à cette dame que je suis en séance ; mais que je n'en ai plus pour longtemps. Vous la forcez attendre cinq minutes dans le salon, puis vous l'introduirez.

La domestique disparut.

— Ce doit être elle, se disait Mme Cadore ; enfin, je vais donc tenir une bonne cliente.

Les cinq minutes écoulées, la porte du cabinet se rouvrit et Mme Cadore vit paraître devant elle une jeune femme très émoue, de tournaire élégante et distinguée vêtue d'un costume cashemire noir coiffé d'un chapeau également noir avec un voile qui, baissé, devait cacher entièrement le visage. Mme Cadore s'était levée, et, tout en rendant son salut à la visiteuse, elle l'examina curieusement.

— Elle est charmante, cette jeune femme, pensait-elle.

La visiteuse était toute tremblante et paraissait embarrassée, éravie. Mme Cadore lui dit vivement :

— Rassurez-vous, madame ; vous n'avez rien à redouter ici ; vous y êtes comme chez vous. Donnez-vous la peine de vous asseoir là, dans ce fauteuil, et veuillez me dire ce que vous attendez de moi.

La jeune femme laissa échapper un soupir, et fut placée dans un fauteuil en ébauchant un sourire.

— Madame, dit-elle, une personne m'a parlé de vous.

— Est-il indiscrét de vous demander le nom de cette personne ?

— Elle se nomme Mlle de Nangis.

— Mlle de Nangis ! Mais je la connais, je puis même dire que je la connais particulièrement. J'ai eu le plaisir de la voir l'année dernière, à peu près à cette époque, au mois de mai ou au mois de juin. Autrefois je la voyais souvent ; alors elle demeurait à Paris ; maintenant elle habite en province, à Troyes, si je ne me trompe. Est-ce vous êtes de Troyes, madame ?

— Oui, je suis de Troyes.

— Cette excellente Mlle de Nangis, elle ne m'oublie pas. C'est elle qui vous a parlé de moi ?

— Oui, mais je ne lui ai pas dit que j'avais l'intention de vous faire une visite, et je ne voudrais pas qu'elle ait connaissance de ma démarche.

— Oh ! vous pouvez être absolument tranquille ; nul ne sait jamais qui entre ici, et ce qui se dit dans ce cabinet ne transpire pas au dehors ; c'est de la personnes, mon premier devoir est de les respecter. Ne saisissez pas que la plus petite indiscrétion peut avoir les plus graves conséquences. Je ne sais pas le nom de la plupart des personnes qui me font l'honneur de venir me voir, et quand je le connais, ce nom je l'oublie. Je vous le répète, madame, soyez tranquille. Je suis connue, Dieu merci, et l'on sait qu'on peut avoir sur moi une autre confidence. Maintenant, laissez-moi vous dire, madame, je m'estimerai très heureuse de pouvoir vous servir et vous être agréable.

— J'ai à vous parler de choses extrêmement délicates.

— Je vous écouterai avec la plus grande attention.

— En consultant ou interrogant les cartes qui sont sur cette table, vous pouvez voir dans l'avenir ?

— Et aussi dans le passé, oui, madame. Sur ce tapis, les cartes parlent : le passé, le présent et l'avenir se dévoient, le voile des secrets les mieux cachés se déchire. Je suis prête, madame, à consulter les cartes à votre sujet.

— Eh bien ! faites.

La cartomancienne prit son grand jeu, battit les cartes gravement, puis les plaça devant Hélène, en disant :

— Veuillez couper, madame.

— De la main droite ou de la main gauche ?

— N'importe de quelle main.

La jeune femme coupa de la main droite, la devineresse resta un instant comme absorbée dans ses pensées ; puis, prenant tout à coup l'air d'une inspirée ou d'une sibylle qui vient de consulter les astres, elle prit la parole :

— Madame, dit-elle, il y a du bon et du mauvais dans votre jeu, mais rien qui soit de nature à vous effrayer. Vous êtes mariée depuis un certain nombre d'années.

— C'est vrai.

— Et vous aimez, vous adorez votre mari. Vous avez de la fortune, une position enviable, qui vous place au-dessus de bien des femmes. Vous pourriez être très heureuse et vous ne l'êtes pas. Depuis quelques années, vous souffrez écrément ; vous avez un chagrin, un double chagrin. Voyons, d'où vient votre peine ?

— M'y voici ; des désirs non accomplis, des regrets. Vous n'avez pas d'enfant, madame, la joie d'être mère ne vous a pas été donnée. C'est un enfant constamment désiré, toujours attendu qui vous manque ; si Dieu vous avait donné un enfant, aucun félicite terrestre ne serait comparable à la vôtre. En effet, de cet enfant seraient sorties toutes vos joies, de n'importe quelle sécheresse est la cause, mais qui, l'unique cause de toutes vos peines présentes.

Mme de Carmeille ne put retenir un sourire.

— Oui, reprit la devineresse, entre vous et votre mari il fallait un enfant.

— Dois-je renoncer à tout espoir d'être mère ? demanda Hélène d'une voix tremblante.

— Nous verrons tout à l'heure. Examinons le passé et le présent avant de regarder dans l'avenir.

— Ah ! il y a entre vous et votre mari une femme.

— Vous voyez cela dans vos cartes ? exclama Mme de Carmeille d'une voix vibrante d'émotion.

— Je vois tout dans mes cartes, madame, et je vous dis : s'il y avait un enfant près de vous, il y aurait pas cette femme entre vous et votre mari,

— Et mon mari l'aime ?

— Sans doute, il a de l'affection pour elle.

— Alors, il ne m'aime plus, moi ?

— Erreur, madame, votre mari vous aime toujours.

La jeune femme soupira et baissa la tête. Après un moment de silence :

— Mon mari reviendra-t-il à moi, demanda-t-elle.

— Nous entrons dans le domaine de l'avenir.

— Pas plus que le passé, il n'a rien de caché pour vous.

— Aussi, je vous réponds : Oui, votre mari reviendra à vous.

— Dans combien de temps ?

— Je ne puis vous le dire au juste ; mais votre attente ne sera pas d'autant longue durée que vous pourriez le croire. Avant, toutefois, il se passera entre vous et votre mari quelque chose de terrible.

— Ah ! fit Mme de Carmeille, qui avait dans la tête une pensée de meurtre.

— Oui, continua la devineresse, car vous êtes jalouse, madame, excessivement jalouse. La jalouse est le ver rongeur qui creuse et envenime sans cesse la pioche que vous avez au cœur. La jalouse vous déja-

la main gau-

in.  
de la main  
d'un instant  
pendant ; puis,  
l'une inappré-  
hension la consulter les

du bon et du  
rien qui soit  
Vous êtes ma-  
embre d'années.

adorez votre  
famille, une posi-  
tion au-dessous de  
ceurriez être très  
pas. Depuis  
un double  
tut votre peine ?  
accomplis, des  
l'enfant, mada-  
vous a pas été  
tamment dé-  
vous manqué ;  
un enfant, au-  
comparable à  
enfant seraient  
ême que votre  
pui, l'unique  
présentes.  
retenir un sou-

esse, entre vous  
enfant.

et espoir d'être  
une voix trem-

l'heure. Exa-  
tant avant de ro-

otre mari une

vos cartes ? ex-  
d'une voix vi-

cartes, mada-  
avait un enfant  
pas cette femme

l'affection pour

lus, moi ?  
tre mari vous

et bâissa la  
de silence :

il à moi, de-

domaine de l'a-

, il n'a rien de

pe ?

au juste ; mais  
croire. Avent,  
vous et vous et votre  
fille.

elle, qui avait

ressé, car vous  
successivement ja-  
ver rongeur qui

pas la pioce que  
vous vous déjà

fait beaucoup souffrir, vous en souffrirez  
encore d'avantage.

— C'est possible. Mais que ce passera-  
t-il entre mon mari et moi ?

— Votre jalouse est escorté de nom-  
breux points noirs ; voilà ce que je vois.  
Je ne puis vous dire ni ce que vous ferez,  
ni ce qui en résultera. Au-dessus de la  
science des cartes, il y a Dieu, madame.

— Voulez-vous un mort dans votre jeu ?

— La Cadore regarda fixement Mme de  
Carmelle, puis, au bout d'un instant,  
elle répondit :

— J'y vois plusieurs morts, madame,  
mais ils sont dans le passé. Voici d'abord  
une femme et un homme, qui avaient  
pour vous la plus vive tendresse ; ce sont  
vous et moi, sans doute, car vous étiez  
très fort jeune encore quand vous étiez  
devenue veuve. Un autre mort, un  
homme, un vieillard, qui avait aussi pour  
vous une grande affection. Pas de morts  
dans les vingt-cinq années qui vont se  
succéder. Cela indique que vous et votre  
mari êtes loin du terme de votre exis-  
tance, de même que les personnes qui  
vous touchent de près.

— C'est bien, madame. Maintenant, je  
reviens à la première question que je vous  
ai adressée. Avez-vous un enfant ?

Elle bien, une femme, à votre âge, ne  
peut ni ne doit renoncer à l'espoir d'être  
mère. Si je n'avais loi qu'à entrer dans  
vos idées, qu'à flatter vos désirs, je vous  
dirais hardiment, certaine que vous sortie-  
riez radieuse de chez moi : Oui, madame,  
vous aurez un enfant ! Mais pourquoi me  
permettez-vous cette affirmation quand je  
ne vous que vous donner l'espérance ? Je  
vous le répète, mon savoir à vos limites.  
Ah ! madame, si aucun des grands se-  
crets de la nature n'était caché pour moi,  
je serais l'égal de Dieu !

— Je voulais trop savoir, murmura la  
jeune femme.

Elle resta un moment pensive.

— Madame, reprit-elle, je voudrai...  
Elle s'arrêta, hésitante, embarrassée.  
Toujours grave, la Cadore attendait. Ma-  
trissant son émotion, Hélène reprit son  
assurance.

— Vous ne savez pas mon nom ? dit-elle.  
— Je ne sais pas et ne demande point  
à le connaître, répondit la Cadore.

— Soit, mais il faut que vous me con-  
naissez. Je suis Mme de Carmelle.  
La cartomancienne s'inclina.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que  
vous seriez heureuse de me servir.

— Oui, madame.

— Eh bien, voulez-vous me servir ?

— Oui, je le peux.  
— Vous m'avez dit que mon mari aimait  
une femme, je le sais. Cette femme  
n'est pas à Troyes, mais à Paris. Je vous  
savoir où elle demeure.

— Cela ne sera pas trop difficile à dé-  
couvrir, je pense. M. de Carmelle doit  
avoir un appartement à Paris. Quand étes-  
vous arrivée à Paris, madame ?

— Hier soir.

— Sans prévenir votre mari ?

— Sans le prévenir.

— Il a dû être bien surpris en vous  
voyant ?

— Il ne m'a pas vue, il ignore que je suis

à Paris.

— Je comprends, vous êtes descendue  
dans un hôtel.

— Oui, dans un hôtel sous un faux

nom, me disant commerçante, venue à  
Paris pour faire des achats.

— C'est parfait ; voilà de la prudence.  
Où demeure M. de Carmelle ?

— Rue de Grammont, numéro 22.

— Bien. Et vous, madame, à quel hôtel  
êtes-vous descendue ?

— Hôtel de l'Est, boulevard de Stras-  
bourg.

— Sous le nom de... ?

— Mme Anselme, de Nancy.

— Eh bien, madame, je crois pouvoir  
vous promettre que demain, avant midi,  
vous aurez l'adresse de la personne dont il  
s'agit.

— Merci, madame.

— Pour vous éviter la peine de ravenir  
demain matin, je vous écrirai. Si je réus-  
sirai, comme je l'espère, ma lettre vous sera  
portée avant midi.

— J'attendrai.

Mme de Carmelle sortit de sa poche un  
mignon portefeuille gonflé de billets de  
banque. Les yeux de la Cadore étincelaient.

— Madame, reprit Hélène, vous n'avez  
pas bien des choses vraies, vous possédez  
un pouvoir étrange. Je ne vous le cache  
pas, je suis confondue, car je ne crois pas  
point à la divination par les cartes. Main-  
tenant, veuillez me dire ce que je vous dois  
pour ma consultation et le service que vous  
me rendez.

— Pourquoi me parler de cela aujourd'-  
hui ? Ne sois pas donc pas avoir l'honneur  
de nous revoir ?

— Si, si, je reviendrai.

— Avant de quitter Paris, n'est-ce  
pas ?

— Oui, avant de quitter Paris. Mais je  
tiens à vous remettre au moins un acompte.  
Tenez, madame, voilà un billet de cinq  
cents francs.

— Mais...

— Prenez, je vous prie, vous me déso-  
bliqueriez en n'acceptant pas.

— Voulez-vous faire ce que vous  
voulez, dit la Cadore en saisissant le pa-  
pier que lui tendait Mme de Carmelle.

Celle-ci se leva.

— Puis-je compter sur vous dans le cas  
où j'aurais encore besoin de vos services ?  
Demandez-vous.

— A toute heure du jour ou de la nuit  
je serai à vos ordres, répondit la Cadore.

— C'est bien, merci. N'oubliez pas que  
demain j'attendrai.

— Que j'ai réussi ou non, vous aurez  
un mot de moi avant midi.

Mme de Carmelle sortit du cabinet,  
suivi de la Cadore, qui l'accompagna jus-  
que sur le carrefour.

## V

### L'ENFANT.

Il était deux heures et demie de l'après-  
midi. Un coup de remise s'arreta rue de  
Madrid, devant la maison portant le No. 4.  
Une femme mit pied sur terre. C'était Mme  
de Carmelle. Elle portait le même costu-  
me que la veille. Sa violette baissée, d'un  
tissu serré, ouvrait entièrement son visage  
et empêchait de distinguer ses traits.  
Son allure, son agitation révélaient son  
état fiévreux. Elle s'enfonça dans l'allée  
de la maison, ouvrit la porte de la loge et  
demanda :

— Mme Dupré ?

— C'est au premier, madame, la porte à  
droite, répondit la concierge.

La jeune femme monta lentement les

marches de l'escalier, s'appuyant sur la  
rampe. Sur le palier, elle eut un instant  
de défaillance. Sa poitrine se soulevait  
à la violence ; elle tremblait, haleait ; elle  
chancela. Mais aussitôt elle se raidit, se  
redressa.

— Voyons, se dit-elle, pourquoi cette  
faiblesse ? Ne suis-je plus la femme à qui  
une autre a pris son mari ? Est-ce que je  
vais avoir pour "maintenant" ? Non, non,  
je veux ma v...

Elle n'était plus qu'à quelques pas de  
celle qu'elle voulait frapper, cette porte,  
qui était devant elle, allait s'ouvrir et elle  
serait en présence de la misérable. Elle ne  
songeait pas aux terribles conséquences de  
son action. Elle n'avait pas réfléchi avant.  
Il n'était plus temps de le faire ; d'ailleurs  
son esprit n'était pas disposé à la ré-  
flexion. Depuis quarante-huit heures, af-  
freusement ausexcitée, elle était comme  
folle ; depuis quarante-huit heures elle  
n'avait qu'une pensée : se venger ! Elle  
retrouva subitement toute son énergie.  
Elle s'assura que son arme, un revolver,  
était bien dans sa poche, facile à saisir.  
Elle s'arrêta, releva son voile et sonna.  
Elle ne tremblait plus. La porte s'ouvrit pres-  
que aussitôt et elle se trouva en face d'une  
femme, d'une quarantaine d'années, qui,  
surprise, fit deux pas en arrière en lui dé-  
mandant ce qu'elle voulait. Elle entra et  
n'eut qu'à pousser la porte, qui se refer-  
ma.

— Je désire voir Mme Dupré, répondit-  
elle.

— Mais, madame, balbutia la servante.  
— C'est bien ici que demeure Mme Du-  
pré ?

— Oui, madame seulement...

— Conduisez-moi près de votre ma-  
tresse, répondit Mme de Carmelle d'un ton  
bref, impérieux.

— Madame n'est pas visible, elle ne  
reçoit pas.

— Ah ! l'elle ne reçoit pas ! Je la verrai  
peut-être, je veux la voir !

— Est-ce que madame vous connaît ?

— Mon nom ne lui est pas inconnu.

— Alors dites-moi qui vous êtes, mada-  
me, et j'aurai voir si ma maîtresse peut  
vous recevoir.

— C'est à Mme Dupré seule que je dirai  
mon nom.

Cependant le bruit des voix s'était fait  
entendre dans l'intérieur de l'appartement.

— Simone, qu'y a-t-il donc ? demanda  
tout à coup une voix fraîche, d'un timbre  
mélodieux.

Et, ayant que Simone ait ou le temps  
de répondre, une porte s'ouvrit et une  
jeune femme parut. Elle était charmante,  
tout rayonnante de grâce et de beauté.  
Elle était vêtue d'un délicieux peignoir de  
cachemire bleu tendre, garni de dentelles.

A la vue d'une femme qui lui était com-  
plètement inconnue, elle eut un vif mou-  
vement de surprise. Mais elle n'eut pas le  
temps d'adresser une question. Mme de  
Carmelle s'avança rapidement vers elle.  
L'air effaré de la visiteuse et la fureur qui  
étincelait dans son regard la frapperent de  
stupéfaction. Instantanément, elle recula. Mme  
de Carmelle la suivit jusqu'au fond de la  
pièce, sans prononcer une parole, sans la  
quitter des yeux, la brûlant du feu de ses  
prunelles sombres. Enfin, elle la voyait,  
elle la tenait, cette misérable, qui lui avait  
volé son bonheur, elle ne pouvait lui échap-  
per.

— Vous êtes madame Dupré, dit-elle d'une voix sourde.

— Oui, madame, c'est moi, Mon Dieu,

mais qui êtes-vous et que me voulez-vous?

— Je veux vous dire d'abord que vous êtes une coquine, une misérable, une infâme!

— Vous êtes folle, madame!

La main de Mme Carmeille s'arma du revolver. La jeune femme poussa un cri étouffé, se précipita dans une pièce voisine. Mme de Carmeille s'élança à sa poursuite, prête à faire feu. Mais, dans l'encadrement de la porte, qui donnait accès à une chambre à coucher, elle s'arrêta brusquement comme pétrifiée. Elle avait devant elle Armand de Carmeille, son mari. Il était assis dans un fauteuil et tenait sur ses genoux, debout, un enfant de six ans et d'au moins, rose et blond, aux cheveux bouclés. C'était un petit garçon beau comme un chérubin. Les petits bras du mignon tenaient Armand par le cou, et Hélène s'était arrêtée en entendant sa voix enfantine et suave. Il disait:

— Papa, papa, je t'aime bien, va !

Papa, il avait dit papa, le petit ! Un enfant ! Il y avait un enfant ! On ne lui avait pas dit cela ; elle ne le savait pas. Un enfant ! Ce qui se passait en elle, nous ne saurions le dire. Ce fut un épouvantable ébranlement de tout son être. Le revolver s'échappa de sa main et roula sur le parquet ; ses bras tombèrent à ses côtés, inertes. Elle poussa un cri strangled, raouque et éclata en sanglots. Mme de Carmeille était devenue pâle comme un mort.

— Oh ! fit-il.

Il n'eut que le temps de poser l'enfant sur le tapis et de se dresser debout. Sa femme disparut. Affolée, elle s'enfuya comme si elle eût été commis le crime qu'elle avait prémedité.

— Armand, qu'elle est donc cette vîseuse ? demanda la jeune femme.

— Cette femme, répondit-il épêtré, cette femme, c'est Mme de Carmeille. Et sans faire attention à son trouble,

— Mme de Carmeille, c'est Mme de Carmeille ! prononça-t-elle d'un ton lugubre.

Elle resta un moment immobile, les yeux fixes, hâbétée.

— Ah ! malheureuse, s'écria-t-elle, voilà le réveil !

Elle laissa échapper un gémissement et s'affissa sur son siège. Étonné du brusque départ de celui qu'il l'appelait "papa", l'enfant regardait la jeune femme d'un air consterné. Et, comme il eût deviné la menace d'un malheur, il avait le cœur gros. Il alla se mettre à genoux devant celle qu'il appelait "mère", lui prit les mains, les baissa à plusieurs reprises et se mit à pleurer. La jeune femme le prit dans ses bras et l'embrassa avec une sorte de fureur en le serrant contre son cœur. M. de Carmeille s'était élançé sur les pas d'Hélène. Quand il arriva dans la rue, Mme de Carmeille avait déjà eu le temps de remonter dans son coupé. Il entendit qu'elle disait au cocher :

— Conduisez-moi du côté de Saint-Cloud, au bord de la rivière.

La malheureuse venait de prendre la ténébreuse résolution de mettre fin à ses jours. M. de Carmeille le comprit et frissonna. La voiture s'ébranla. Le

mari bondit à la tête du cheval, en criant au cocher :

— Arrêtez, arrêtez, je vous l'ordonne ! Le cheval se cabra. M. de Carmeille se précipita à la portière, l'ouvrit et sauta dans le coupé.

— Maintenant allez ! cria-t-il au cocher.

— Allez où ? gronmma celuici, à Saint-Cloud f soit. Singulière aventure. Ilé, hé, c'est drôle ; oui c'est drôle tout de même !

Le cheval descendait la rue de Rome au petit trot. Armand avait pris Hélène dans ses bras ; il voulait l'embrasser.

— Laissez-moi, laissez-moi ! dit-elle.

Trois fois elle le repoussa avec une certaine violence. Elle avait la tête collée dans l'angle de la voiture et elle sanglotait, sanglotait. Une crise nerveuse. C'était une douleur effrayante, un désespoir épouvantable. Armand faisait de vains efforts pour lui arracher d'autres paroles que ces deux mots :

— Laissez-moi !

Il prit le parti de la laisser tranquille, craignant d'irriter davantage cette grande douleur dont il souffrait cruellement. Le coupé filait à grande vitesse. M. de Carmeille s'aperçut qu'il descendait l'avenue de l'Impératrice, aujourd'hui avenue du Bois de Boulogne. Il mit la tête à la portière et appela :

— Cocher, cocher !

L'automédon arrêta son cheval.

— Qu'est-ce qu'il y a, bourgeois ?

— Où allez-vous donc ?

— Où je vais ? Où l'on m'a dit, à Saint-Cloud.

— Faites-moi le plaisir de rebrousser chemin et de me conduire rue de Grammont, No. 22.

— Ma foi, monsieur, j'aime mieux ça.

— Allez donc, et vite !

Le coupé remonta l'avenue, descendit au grand trot les Champs-Elysées et s'arrêta bientôt rue de Grammont. M. de Carmeille sauta sur le trottoir, mit dix francs dans le mal à la portière, puis revint à la porte.

— Viena, Hélène, dit-il, viena !

La jeune femme se redressa.

— Où suis-je ? fit-elle.

— Rue de Grammont, répondit-il, tu vas revoir notre appartement que tu aimais tant autrefois ; je n'y ai rien changé. Viena, Hélène, viena.

Elle lui jeta un regard douloureux, hésita un instant, puis se leva ; il lui prit la main, l'aida à descendre et l'entraîna vivement. Elle se laissa conduire. L'appartement de M. de Carmeille était au deuxième étage. Bien qu'il eût à Paris deux domestiques, un valet de chambre et une cuisinière, il ouvrit la porte de l'appartement avec une clef qu'il avait dans sa poche. Les deux époux traversèrent silencieusement une antichambre et entrèrent dans un salon dont le muri s'empesca de fermer toutes les portes, sur lesquelles il fit retomber de magnifiques tapisseries d'Aubusson. Mme de Carmeille restait debout, ne regardant rien, ne voyant rien, ayant l'air d'une statue. Armand la fit asseoir sur un canapé et se plia près d'elle. Mais elle était là raide, froide et pâle, les yeux sans lueur, sans vie, ayant des mouvements d'automate. On aurait dit qu'elle n'avait plus conscience de son être, que la pensée était absente. Un instant, Armand fut peur

qu'elle n'eût perdu la raison. La secousse avait été si violente, si terrible ! Il eut un gémissement d'angoisse et se sentit frissonner jusqu'au cœur. Il l'entoura de ses bras, la serra contre lui et colla ses lèvres sur sa joue. Cette fois, elle ne le repoussa point.

— Hélène, dit-il d'une voix supplante, pardonne, pardonne !

Elle tressaillit et se ranima. Puis, le regardant avec une tristesse profonde :

— Ainsi, prononça-t-elle lentement, comme si elle eût cherché les mots, c'est fini, tu ne m'aimes plus !

Enfin, elle lui répondit : Il poussa un cri de joie, qu'il ne put retenir, et s'agenouilla devant elle.

— Mais si, mais si, je t'aime toujours, répondit-il.

— Vous mentez ! Vous ne m'aimez plus, c'est l'autre que vous aimez !

— Hélène, je te jure.

— Je ne vous crois plus, l'interrompit-elle, je ne vous plus vous croire.

— Et pourtant. Ah ! Hélène, si tu savais. Mais je connais ton cœur, quand tu m'auras entendu, tu ne sera pas sans pitié. J'ai mal agi, c'est vrai ; je t'ai caché quelque chose, mais je ne suis peut-être pas aussi coupable que tu le crois.

Un sourire amer plissa les lèvres de la jeune femme.

— L'enfant est-il de vous ? demanda-t-elle.

— Oui, c'est le mien.

— Et vous l'aimez beaucoup !

— Oui, Hélène, je l'aime beaucoup.

— Qui l'a fait-elle, vous aimez l'enfant et vous n'aimez pas la mère !

— Mais...

— Ne venez-vous pas de me dire que vous m'aimez toujours, moi ?

— Je t'ai dit que je t'aimais toujours ; mais je n'ai pas parlé de la mère.

Mme de Carmeille resta un moment songeuse. Elle pensait à la tireuse de cartes, qui prétendait qu'un mari pouvait aimer sa femme plus qu'une autre encore.

— Cet enfant, c'est un petit garçon ? reprit-elle.

— Oui, c'est un garçon.

— Je l'ai vu, il était sur vos genoux, il vous embrassait. J'ai entendu sa voix, il vous appelaient papa. Il est beau, il est bien beau, ce petit !

— Sa voix était affaiblie, de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle.

— Comment il s'appelle ?

— Oui.

— Pourquoi veux-tu savoir ?

— Je ne sais pas. Cela vous coûte donc beaucoup de me dire ce nom ?

— Je te vois prête à pleurer, je crains d'augmenter ta peine.

— Je ne comprends pas que vous ayez cette orante, maintenant.

— Alora, tu veux.

— Oui.

— Hélène, il faut me pardonner ; on a donné à l'enfant, c'est moi qui l'ai voulu ; le nom que je porte.

— Armand ! Ah ! Il s'appelle Armand, comme vous !

— Oui.

Elle poussa un profond soupir.

— Je n'ai rien à dire à cela, reprit-elle, tout le monde a le droit de prendre le nom d'Armand. Armand ! Il s'appelle

rimand

upré, p

l'auant !

l'aurai

es pied

ti rien,

ne sa

sur m'a

ui m'a d

punit, t

ne serie

la ?

Jam

C'est

un euf

re ?

— Oh !

voir cett

un ton

— Elle

amble, vo

tant !

— C'est

un enf

fant, qu

siré aut

ui, car

en devoi

la tentat

la sauve

se suis

ti su

— Arma

ant ?

— Si tu

— Eh bi

— Je ser

— Revie

— Mais

— Mais mè

it et je te

mais cassé

— Soit,

rimand,

— Si !

— Si je p

autre ?

— Hélén

on pénétr

les v

mais suc

érité. Je

ous êtes p

importe pe

ière, c'est

possible, le

ouffert, vo

truellement

meille de vo

liale de vo

et laissiez-n

mais détrui

vous alarm

Léontine D

— Vous n

— Je suis

— Ah ! i

— Ah !

t perdu la raison. La secousse violente, si terrible ! Il eut un d'angoisse et se sentit frisqu'au cœur. Il l'entoura de serra contre lui et colla ses jous. Cette fois, elle ne le

dit-il d'une voix suppliante, dom !

aillet et se ranima. Puis, le une tristesse profonde : prononça-t-elle lentement, eût cherché les mots, c'est aimes plus !

lui répondait-il ! Il poussa un il ne put retenir, et s'age-elle !

mais si, je t'aime toujours, tentez ! Vous n'aimez plus, que vous aimez !

te jure.

vous crois plus, l'interrompit- plus vous croire.

Ah ! Hélène, si tu sa- connais ton cœur, quand entends, tu ne sera pas sans agi, c'est vrai ; je t'ai

chose, mais je ne suis peut- coupable que tu le crois. amer plissa les lèvres de la

est-il de vous ? demanda- t-

de moi. — aimez beaucoup !

je l'aime beaucoup.

Il, vous aimez l'enfant et la mère !

ous pas de me dire que jours, moi ?

je t'aimes toujours ; parlé de la mère.

elle resta un moment pensait à la tireuse de

ndait qu'un mari pouvait plus qu'une autre, eu-

c'est un petit gargon ?

gargon.

était sur vos genoux, il

J'ai entendu sa voix, il

Il est beau, il est bien

ffable, de grosses lac- ses yeux.

appelle-t-il ? demande-

appelle ?

te savoir ?

Cela vous coûte donc ce nom ?

à pleurer, je crains

pas que vous ayez

tenant.

me pardonner ; on a

est mal qui l'a voulu ;

Il s'appelle Armand,

fonf soupir.

ire à cela, reprit-elle,

droit de prendre le

Armand ! Il s'appelle

rmard ! Ah ! elle est heureuse, Mmeupr, plus heureuse que moi. Elle a un enfant ! Je voulais la tuer, cette femme, l'aurais tué, oui, je l'aurais étendue à ses pieds. Mais j'ai vu l'enfant, qui ne dit rien, qui n'a rien fait, un innocent. Je ne sais ce qui s'est passé en moi, la fureur m'a quittée. C'est l'enfant, c'est lui qui m'a désarmée ! Si ardente qu'on soit punir, à se venger, on ne tue pas une personne ; non, on ne peut pas tuer une personne !

— Quel âge a-t-il, ce petit ?

— Cinq ans et demi, dit M. de Carmaillé en baissant la tête.

— Armand, reprit la jeune femme, rendez-moi franchement, dites-moi la vérité : si j'avais été mère, si j'avais eu le bonheur de vous donner un enfant, vous seriez-vous éloigné de moi comme cela ?

— Jamais ! répondit-il avec feu.

— C'est donc parce que je n'ai pas eu un enfant que vous en aimez une autre ?

— Oh ! Hélène, Hélène, pouvez-vous voir cette vilaine pensée ! répondit-il un ton douloureux.

— Elle est toute naturelle, il me semble, vous vouliez tant avoir un enfant !

— C'est vrai, Hélène, c'est vrai ; cet enfant, qui ne nous est pas venu, je l'aurai désiré autant et peut-être plus que vous, car, de même qu'il attache l'épouse à son devoir, est tout égide contre toutes les tentations de séduction, il aurait été sa sauvegarde dans la circonstance où je me suis trouvé.

— Armand, si je devenais mère maintenant ?

— Si tu devenais mère ?

— Eh bien, que feriez-vous ?

— Je serais fou de joie, de bonheur.

— Reviendrez-vous à moi entièrement ?

— Mais, Hélène, je n'ai pas besoin que ma mère pour revenir à toi ; je te l'ai dit et je te le répète, je t'aime, je n'ai jamais cessé de t'aimer !

— Soit, je veux bien vous croire. Ainsi,

Armand, si je pardonne.

— Oh ! tu me pardonneras !

— Si je pardonne, vous ne verrez plus autre !

— Hélène, répondit-il gravement, d'un ton pénétré, je vous ai soigneusement ca- ses visites chez Mlle Léontine Dupré mais sachant ces visites n'étaient pas pour

meilleur que votre tranquillité ; mal fait, je tromblais de voir votre bon- bous brisé. Je n'ai pas réussi dans ce que je voulais, puisque vous avez découvert la trahison. Je vous demande pas comment vous êtes parvenue à tout savoir ; cela importe peu. Ce qu'il faut, ce que je dois faire, c'est d'atténuer, autant qu'il me sera possible, le mal que j'ai fait. Vous avez suffert, vous souffrez et je souffre aussi cruellement. Eh bien, je ferai tout au monde pour vous faire oublier et guérir la douleur de votre cœur. Hélène, Hélène, je n'aurai plus votre pardon, je vous le promets, et laissez-moi espérer que je n'aurai pas jamais détruit votre bonheur et le mien. Ne vous alarmez pas de mes relations avec Léontine Dupré, je vous expliquerai tout.

— Vous ne la reverrez plus ?

— Je suis forcée de la revoir Hélène.

— Ah ! vous voyez !

— Attendez et écoutez-moi. Melle Du- pré est absolument sans fortune ; je ne

puis l'abandonner sans compromettre le sort de mon enfant. Ce serait une action misérable, odieuse, indigne de moi. Vous même, Hélène, vous-même ne le voudriez pas.

— Eh bien, donnez-lui deux cent mille ou trois cent mille francs, vous le pouvez.

— Mon intention est de lui donner assez d'argent pour qu'elle puisse élever l'enfant dont elle n'est pas la mère.

— Comment, cet enfant n'est pas à elle ?

— Non, mais il est à moi, je te dirai tout.

— Avec un capital de deux cent mille francs, elle pourra, je pense, suivre à

La jeune femme resta un instant son- geuse ; puis d'une voix hésitante :

— Seulement, commença-t-elle.

— Eh bien, Hélène ?

— Il y a l'enfant.

— C'est vrai, il y a l'enfant.

— Si vous aimez toujours.

— Si je vous disais, Hélène, je l'oublierai, que je n'aimerai plus, je mentirais ; et si je vous disais seulement que je ne chercherai jamais à le voir, vous n'auriez aucune confiance en mes paroles. Cet enfant est né innocent, je ne puis l'abandonner, je dois m'intéresser à son sort et autant que cela sera possible, sans blesser vos légitimes susceptibilités, mon devoir est de veiller sur lui et

— Oui, c'est fatal : malgré tout et quand même il y aura toujours entre vous et moi la mère et son enfant.

— Non, il n'y aura que l'enfant ; la mère est morte !

— Elle est morte !

— Oui, dit Armand, je l'avais épousé secrètement avant mon mariage avec vous et j'ai eu cet enfant. La mère est morte en lui donnant le jour.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela ?

— On ignorait mon mariage et l'exis- tence de cet enfant, et je croyais que cela ne serait jamais connu. J'ai confié mon enfant à une nourrice, qui est maintenant Léontine Dupré. Soyez certaine que je n'ai aucune relation avec elle.

— Soit, Armand, vous m'aimez ; vous

revenez à votre femme, mais pas entière- ment ; ce n'est plus comme autrefois. J'ai

évidemment jalouse, jalouse au point de vouloir faire une victime ; maintenant je suis jalouse de votre enfant, de ce petit garçon

qui sait que j'ai vu sur vos genoux. Ah ! j'aimais ce tableau ne s'affaissa de ma mémoire, je l'aurai constamment sous les yeux !

— Mais rassurez-vous, Armand, rassurez-vous, je ne lui ferai pas de mal, à cet en- tant.

— Oh ! Hélène, comme tu es bonne !

— Armand, voudrez-vous me dire mainte- nant comment vous avez connu Mlle Léontine Dupré ?

— Je te dois ma confession, Hélène, tu

vas tout savoir.

## VI.

### LEONTINE DUPRÉ.

Voyant sa femme disposée à l'écouter, M. de Carmeille reprit la parole.

“ Il y a de cela cinq ans et quelques mois. Nous étions en mars. J'étais venus seul à Paris. Souffrant encore des suites

aille importante à traiter et je ne devais pas être absent plus de cinq ou six jours.

“ — Je me souviens, murmura la jeune femme.

“ Un jour, je passai la soirée rue Mon- sieur-le-Prince, en compagnie de quelques amis. Lorsque je quittai ces messieurs, il pouvait être minuit et demi. Ayant vainement cherché une voiture, je pris le parti de revenir à pied rue de Grammont. Le ciel était couvert, sans lune et sans étoiles, mais la nuit douce et sereine an- nonçait le prochain épanouissement des bourgeons et des fleurs du printemps. Je descendais tranquillement la rue des Saints-Pères, fumant un cigare, lorsque soudain, je vis une femme tourner l'angle de la rue Jacob et courir devant moi. Elle ne m'avait pas aperçu, et je n'avais eu que le temps d'entendre une plainte sourde, un sanglot. Évidemment, c'était une malheureuse désespérée. Elle descendait rapidement vers le fleuve, et je me sentis frissonner en pensant qu'elle pouvait avoir eu tout un sinistre projet.

“ Instinctivement, je m'élançai sur ses pas. Presque en même temps qu'elle j'arrivai sur le quai, complètement désert. Elle traversa la chaussée, se dirigeant vers le pont, et je crus qu'elle allait passer le pont, et je crus qu'elle allait passer la rivière. Mais, après une seconde d'hésitation, elle reprit sa course, longeant le parapet, s'enfonçant dans l'ombre des arbres, et, pendant un instant, je cessai de l'apercevoir. Toutefois, j'entendis le bruit de sa marchandise. Je continuai, à la suivre, de plus en plus convaincu qu'elle avait l'intention de se précipiter dans la Seine. Au bout d'un instant je l'aperçus encore à la lueur austral d'un feu de gaz, puis elle disparut de nouveau. Je compris que, quittant brusquement le quai, elle descendait la berge. Je hâtai le pas, et quand j'arrivai à l'endroit où je l'avais vue disparaître, j'entendis le bruit sourd de la chute d'un corps dans l'eau. À mon tour, je descendis rapidement la pente et arrivai juste au bord de la rivière pour voir remonter à la surface de l'eau le corps de la malheureuse que le courant entraînait.

“ Au secours ! au secours ! criai-je du toutes mes forces.

“ Mais, sans attendre le secours que je réclamais, ne songeant qu'à la malheureuse que je pouvais au moins tenter de sauver, je me jetai à l'eau. Il était temps, car la noyée s'enfonçait pour ne plus repartir. J'eus la bonheur de la saisir entre deux eaux, et, la tenant serré contre moi, je nageai vigoureusement pour re- gagner le bord. Elle ne donnait plus signe de vie et je pus croire que l'asphyxie était complète.

“ Cependant, mes cris avaient été entendus, car, au moment où j'arrivais à bord, je vis deux sergents de ville auxquels s'étaient jointes trois ou quatre bourgeois attardés. Ils m'aidèrent à compléter le sauvetage. La noyée fut transportée dans un poste de secours où les agents de police me prièrent de les suivre. Je ne pouvais guère refuser. D'ailleurs, je m'intéressais déjà à cette pauvre créature que je venais d'arracher aux flots du fleuve, et puis il y avait en moi un sentiment de curiosité assez naturel. Les soins donnés à la jeune femme eurent un plein succès. Elle vi-

vait. Elle était sauvée. J'avais ou le bonheur de la reprendre à la mort. J'étais son sauveur. Inutile de te dire que je reçus les félicitations de toutes les personnes présentes.

"J'aisis me retirer pour rentrer chez moi, pensant que je pouvais désirer connaître le motif qui avait poussé la malheureuse enfant à se jeter dans la Seine, le chef du poste avait attoussé pour l'interroger devant moi. Je l'avoue, je ne demandais pas mieux que de satisfaire ma curiosité. La jeune femme déclara qu'elle se nommait Léontine Dupré et qu'elle n'avait pas encore dix-huit ans. Elle était née à Paris. Son mari était ouvrier graveur et sa mère fleuriste. Son mari gagnait bien sa vie, et il faisait même des économies. Son mari était très malade et ne pouvait plus travailler. La maladie fut douloureuse et longue, elle dura dix-huit mois, au bout desquels l'ouvrier mourut. Toutes les économies si péniblement amassées avaient disparu.

"La mère et la fille travaillaient ensemble, chez elles. Elles ne gagnaient pas beaucoup, mais il leur fallait si peu. Enfin, elles se trouvaient relativement heureuses. Elles avaient quitté leur petit appartement de la rue Saint-Martin où était mort le graveur, pour aller demeurer rue Saint-Benoit. Mais il y a des gens sur qui le malheur acharne. La veuve dont la santé avait été fortement ébranlée par le travail, fut un jour forcée de s' aliter. Elle ne devait plus se lever. Trois semaines plus tard elle était morte. Une femme, une voisine recueillit chez elle l'orpheline. Celle-ci vendit le mobilier de sa mère, y compris quelques bijoux donnés jadis par l'ouvrier graveur à sa compagne; et, quand la jeune femme ne fut plus rien à personne, il lui restait environ huit cents francs qu'elle remit à ses parents adoptifs, à titre d'indemnité.

"Pendant quelque temps tout alla assez bien. La jeune femme avait repris son travail, et, si son gain était modeste, du moins l'ouvrage ne lui manquait pas. Mais quand les huit cents francs eurent été dépensés en menant joyeuse vie, le mari et la femme changèrent subitement de manière à l'égard de l'orpheline et commencèrent à lui faire payer cher l'hospitalité qu'ils lui donnaient. La pauvrette pleurait, et, n'osant se plaindre à personne, elle souffrait en silence. C'était une martyre !

"Oh ! c'est monstrueux ! exclama Mme de Carmeille.

M. de Carmeille continua :

"Pour l'orpheline l'existence n'était plus supportable. Alors, après avoir été odieusement maltraitée, elle s'était échappée du logis, entre minuit et une heure, ayant la ferme résolution, cette fois, de mettre fin à ses jours.

"Heureusement, lui dit le chef du poste, ce monsieur ayant deviné votre projet, vous a suivie et a empêché votre suicide.

"Elle se tourna vers moi, me regarda avec une expression de gratitude touchante et se mit à pleurer. On lui demanda si elle avait l'intention de recommander.

"Non, non, oh ! non ! répondit-elle.

"Très bien. Mais dites-nous ce que vous comptez faire ?

"Je ne sais pas.

"Avez-vous un peu d'argent ?

"Je n'ai rien, rien.

"Combien pouvez-vous gagner par jour ?

"Deux francs, deux francs cinquante, quand l'ouvrage est avantageux.

"C'est peu.

"Oui, monsieur ; mais si je trouvais une maison où l'on voudrait me prendre pour ouvrière et me loger seulement, je pourrais me suffire.

"Je comprends que vous ne vouliez plus retourner chez ces méchantes gens qui vous ont fait tant souffrir ; une maison de fleurs où vous auriez le logement est bien ce qu'il vous faudrait. Ne voyez-vous pas où vous pourriez vous adresser ?

"Hélas ! Non, monsieur. Je n'ai jamais travaillé dans un atelier.

"Le patron qui vous occupe pourrait peut-être.

"Il ne me connaît pas, monsieur. C'est une première demoiselle du magasin qui reçoit mon ouvrage et m'en donne d'autre ; je n'oserais pas.

"Le chef du poste me regarda, ayant l'air de me consulter. Je compris qu'il désirait savoir ce que je pensais de la situation.

"Avant tout, dis-je, en attendant, il faut que madame ait un asile et un peu d'argent pour subvenir à ses besoins. Vous pourriez donc, monsieur, la faire conduire dans un hôtel convenable où on lui louerait une chambre pour huit ou quinze jours.

"Je pris dans mon portefeuille un billet de cent francs et le mis dans la main du chef du poste. La jeune femme regardait tout ahurie. Ma présence n'était plus nécessaire. Je me leva pour me retirer. La pauvre femme se dressa debout et fut au point de se jeter à mon cou pour m'embrasser. Elle n'osa pas. Elle resta immobile, les bras tendus vers moi."

\*\* Après être resté un moment silencieux, M. de Carmeille reprit :

"A dix heures, lorsque mon domestique entra dans ma chambre, je dormais encore. Il me réveilla et me remit une lettre qu'un commissaire venait d'apporter. C'était Léontine Dupré qui m'écrivait. Le chef du poste n'avait pas cru devoir lui céder mon nom et mon adresse. Simplement, d'une façon touchante, elle me remercia de l'avoir sauvé la vie et aussi de ce que j'avais bien voulu faire pour elle. Elle m'exprimait le désir de me revoir, afin de me témoigner de vive voix et comme elle le sentait sa profonde reconnaissance. Au bas de sa lettre, elle me donnait le nom de l'hôtel de la rue Croix-des-Petits-Champs, où elle avait été conduite par un sergent de ville.

"Je ne pouvais guère refuser de donner satisfaction au désir de la pauvre enfant.

Pensant qu'il était plus convenable de lui faire une visite que de la recevoir chez moi, je me rendis à son hôtel. Elle me reçut avec une émotion visible ; le plaisir, la joie qu'elle éprouvait éclatait dans ses yeux pleins de larmes. Pour me remercier, elle ne trouvait pas de mots qui rendissent exactement sa pensée. Elle me le dit naïvement. Enfin, elle devint plus calme et nous pûmes causer. Je lui avais rendu l'espérance, elle ne pensait plus à mourir. Elle travaillerait. L'ouvrage ne lui manquerait pas, car elle était adroite, habile et connaissait bien son métier. Seulement, elle s'affrayait d'être obligée d'aller travailler dans un atelier.

"C'est bien, lui dis-je, vous travaillez chez vous comme par le passé.

"Je la quittai sans lui dire ce que je voulais faire et en lui promettant de revenir la voir le lendemain matin. Je me mis immédiatement en quête de découvrir une chambre à Léon, où ma protégée pourrait entrer immédiatement. Je la trouvai rue de Madrid, au quatrième étage, ayant vu sur une grande cour et recevant un beau jour, je payai quatre termes d'avance. Le soir même, la chambre, convenablement meublée, était prête à recevoir la jeune fille. Le lendemain, à dix heures, comme je le lui avais promis, je me rendis chez Mme Dupré. Assise à une table, elle travaillait.

"Désjà ! fis-je étonné.

"Oui, monsieur, me dit-elle ; le commissaire de police s'est occupé de moi ; il a fait prendre tout ce qui était à moi : mes effets, mon lingé, mes outils et les fournitures que m'avait confiée le magasin pour lequel je travaillais. Hier soir, tout cela m'a été apporté par un officier de paix, accompagné d'un sergent de ville. Je me dépêche de terminer ces bouquets de fleurs ; je voudrais pouvoir les porter au magasin dès demain, afin d'avoir une nouvelle commande.

"Allons, c'est très bien, lui dis-je en souriant ; mais il faut remettre tout cela dans vos boîtes et faire un paquet de vos effets et de votre lingé.

"Elle me regarda avec stupéfaction.

"Mais, monsieur, balbutia-t-elle, pourquoi ?

"Je vais vous conduire chez vous.

"Chez moi !

"Oui, chez vous, dans votre chambre. Et je lui appris ce que j'avais fait la veille à son intention. Aussitôt ses larmes jaillirent ; elle jeta les mains, et, si je ne l'eusse retenue, elle se serait agenouillée devant moi. Une heure après elle était installée dans sa chambre. Bien des petites choses lui manquaient encore.

Je lui dis alors ce que je voulais d'elle. Vous avez du cœur, lui dis-je, et je vais vous confier mon enfant, qui est chez une nourrice. Vous l'éleverez avec soin, comme doit faire une bonne mère, je veux même qu'il croit que vous êtes véritablement sa mère.

"Mon Dieu, dit-elle, oui, j'en prendrai soin et lui enseignerai tous ses devoirs de chrétien. Oh ! je veux l'adopter comme mon fils. Je serai pour lui une mère affectueuse et dévouée. Ne craignez rien pour lui. Il ne saura jamais que je ne suis pas sa mère.

"Je lui remis trois cents francs, et je lui annonçai que le soir même je quittais Paris pour retourner chez moi en province.

"Je viens à Paris plusieurs fois chaque année ; à mon prochain voyage, je ne manquerai pas de vous faire une visite.

"Vous me le promettez ?

"Oui.

"C'est que, voyez-vous, reprit-elle, je n'ai que vous au monde ; vous êtes mon bienfaiteur, mon ami, mon père ! C'est si bon de penser que quelqu'un s'intéresse à vous ! Cela donne la force, le courage et console quand on a du chagrin. Vous me connaissez à peine ; mais vous verrez, vous serez content de moi ; je saurai vous prouver que je n'étais pas indigne de vos bons faits.

Mme tentative d'éclairer Elle ressa réfle bla, jet lance.

M. des dev me l'aime s'opéra malgré tte ce que paraîtrai soin de tes, me dire au Mainte la vérité toujour que ce peut-être.

"Alors jamais forcé tu sais à genou faute, le mal souffrir. M. de femme ses gen

— Aide

me de

M. de dresse, serrée

— Va

que va

parce q

que la

ses

Apr

— Va

l'avez

vous f

autrefo

rez tou

— C'

— Je

amour

pas à

pourta

moi

— Oi

— El

— M

me l

Le r

rayonn

fond

plus de

louise,

sur les

Da

concili

uitai sans lui dire ce que je suis et en lui promettant de revenir le lendemain matin. Je me mis en quête de découvrir une louer, où ma protégée pourrait évidemment. Je la trouvai rue au quatrième étage, ayant vu de cour et recevant un beau loyer, la chambre, convenable, était prête à recevoir la. Le lendemain, à dix heures, lui avais promis, je me rendis auprès, Assise à une table, elle

me fut étonnée.  
sous-œuvre, me dit-elle ; le commis police s'est occupé de moi ; il a tout ce qui était à moi : mes vêtements, mes outils et les fournitures, j'avais confié le magasin à mon travailleur. Hier soir, tout a été apporté par un officier de l'agence d'un sergent de ville. Je me termine ces bouquets et voudrais pouvoir les porter ce dimanche, afin d'avoir une

manière très bien, lui dis-je, mais il faut remettre tout cela et faire un paquet de vos vêtements.

regarde avec stupéfaction.  
monseigneur, balbutia-t-elle,

vous conduire chez vous.

z vous, dans votre chambre. appris ce que j'avais fait la veille. Aussitôt ses larmes joignit les mains, et, si je... elle se serait agenouillée.

Une heure après elle était dans une chambre. Bien des petits angoissements encore.

ce que je voulais d'elle. Je, lui dis-je, et je vais faire un enfant, qui est chez une dame l'élevera avec soin,

une bonne mère, je veux que vous êtes véritable-

ment, qui, j'en pensais, me donnerai tous ses devoirs. Je veux l'adopter comme ma fille, qui a une mère affectueuse. Ne craignez rien pour

ce que je ne suis pas

trois cents francs, et je le soir même je quittais rner chez moi en pro-

Paris plusieurs fois cha-  
prochain voyage, je ne vous faire une visite.

promettre ?

voiez-vous, reprit-elle, mon monde ; vous êtes mon ami, mon père ! C'est si que quelqu'un s'intéresse à la force, le courage et du chagrin. Vous me... mais vous verrez, vous moi ; je saurai vous prouver indigne de vos bieu-

## VII LE PARDON.

Mme de Carmeille écoutait son mari attentivement, comme un juge qui tient à éclairer avant de rendre sa sentence. Elle restait silencieuse, mais elle faisait ses réflexions passant les choses au crible, jetant le pour et le contre dans la balance.

M. de Carmeille continua : Commets un devoir s'imposant à moi, je ne voulus me soustraire à aucun. D'ailleurs, je l'aimais, cet enfant. Un grand changement s'opéra en moi : tu le remarquais bien vite, malgré le soin que je prenais à dissimuler. Je cachais mes préoccupations, voulant paraître gai quand même. Je n'ai pas besoin de te dire quelles étaient mes craintes, mes angoisses quand j'avais à répondre aux questions que tu m'adressais. Maintenant j'en suis au point de te dire la vérité pour ne plus avoir à mentir. Mais toujours je m'arrêtais, effrayé, en pensant que ce serait de porter un coup terrible, peut-être mortel.

— Ah ! Hélène, Hélène, tu ne sauras jamais ce que j'ai eu à souffrir d'être ainsi forcée de te mentir sans cesse. Maintenant, tu sais tout, je ne t'ai rien caché, et c'est à genoux que j'implorais le pardon de ma faute, que je te supplie de me pardonner le mal que je t'ai fait, les douleurs, les souffrances que je t'ai causées."

M. de Carmeille était aux pieds de sa femme, il baissait ses mains, il embrassait ses genoux.

— Armand, prononça lentement le jeune homme, je vous accorde le pardon que vous me demandez.

M. de Carmeille se releva, prit sa femme dans ses bras, l'embrassa avec tendresse, et pendant un long instant, le tint serré contre son cœur.

— Va, disait-il, je te connais, je sais ce que vaut ton cœur, j'étais sûr que tu me pardonnneras.

— Oui, répondit-elle, vous étiez sûr, parce que vous savez que je vous aime et que la femme qui aime a toutes les failles.

Après une pause, elle reprit.

— Vous m'avez toujours aimé, vous me l'avez dit, je vous crois : vous revenez à votre femme, mais ce ne sera plus comme autrefois, votre cœur ne m'appartient plus tout entier. Vous aimez, vous aimez toujours votre fils.

— C'est vrai.

— Je ne veux pas penser à ce que mon amour égoïste pourra exiger, Je ne songe pas à vous empêcher d'aimer votre fils, pourtant, Armand, et si j'avais un enfant, moi, moi !

— Oh ! Hélène, si tu avais un enfant !

— Eh bien ?

— Mais je serais ivre de joie, de bonheur ! Un enfant à toi, à nous l'ah ! comme je l'adorerais !

Le regard de Mme de Carmeille fut un rayonnement étrange. Elle poussa un profond soupir et resta pensive. Ce n'était plus de Léontine Dupré qu'elle était jalouse, mais du bel enfant qu'elle avait vu sur les genoux de son mari et qu'il aimait,

## VIII UN CONSEIL DE MADAME CADORE.

Des baisers avaient signé l'acte de réconciliation des deux époux. La jeune

femme avait repris son rôle de maîtresse de maison : l'ordonné des ordres à la cuisine pour le dîner. Le mari passa le reste de la soirée près de sa femme. Ils causèrent d'abord tout à fait intime. Le lendemain matin, M. de Carmeille se prépara à sortir.

— Tu vas sortir ? fit Hélène.

— Oui, je vais aller...

— Chez Mme Dupré ; il le faut, c'est bien. A quelle heure rentreras-tu ?

— A midi, pour déjeuner avec toi. J'aurai alors rempli mon dernier devoir envers Léontine Dupré et mon fils. Dans l'après-midi, je verrai quelques négociants, terminerai rapidement trois ou quatre affaires, et demain nous rentrons à Troyes pour reprendre notre vie tranquille et heureuse d'autrefois.

— Oui, oui, c'est cela.

M. de Carmeille sortit.

Aussitôt Mme de Carmeille se mit à sa toilette. Elle était singulièrement agitée, et ses yeux avaient un éclat fiévreux. Quel contraste avec son calme apparent de la veille ! C'est qu'elle n'avait pas aussi bien dormi qu'elle l'avait dit à son mari et que, pendant de longues heures d'insomnie, toutes sortes de pensées troubles avaient hanté son cerveau. Elle ne doutait pas que son mari ne tint la promesse qu'il lui avait faite ; mais, nous l'avons dit et nous le répétons, elle était effroyablement jalouse de l'enfant, de ce petit garçon, qui occuperait, dans le cœur et la pensée d'Armand, la place de l'enfant qu'elle n'avait pu avoir. Un moins de vingt minutes, elle fut habillée. Avant de sortir, elle commanda le déjeuner pour midi, heure à laquelle M. de Carmeille rentrera. Quant à elle, n'ayant qu'une course à faire, elle serait probablement de retour avant onze heures. Sur le boulevard elle se jeta dans une voiture de place et se fit conduire, 32, rue de Rambuteau. Sans donner à la servante le temps de l'annoncer, elle pénétra comme une bombe dans le cabinet de Mme Cadore.

— Ah ! madame, s'écria celle-ci, je pensais à vous ! Mais vous êtes tout essoufflée ; asseyez-vous et prenez le temps de respirer. Vous avez bien reçu, n'est-ce pas, le petit mot que je vous ai fait porter hier ?

— Oui, je l'ai reçu et me suis aussitôt rendue à l'adresse indiquée.

— Oh !

— J'avais sur moi un pistolet chargé ; je voulais la tuer cette femme !

— Mon Dieu, vous m'épouvez ! Quoi vous suggiez à commettre un meurtre. Vous n'avez donc pas réfléchi aux conséquences. Mais vous n'avez pas mis à exécution votre projet, Dieu merci ! Vous avez vu la dame ?

— Oui.

— Voyons, que s'est-il passé ?

— M. de Carmeille était là.

— Ah !

— Savez-vous qu'il y a un enfant ?

— Oui, je le sais.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit dans votre lettre.

— J'ai cru devoir me taire sur ce point.

— Peut-être avez-vous eu raison. Prévenue, je n'aurais pas été sous le coup d'une surprise. J'ai vu l'enfant, il était debout sur les genoux de M. de Carmeille et l'embrassait. Alors, je ne pensai plus à tuer la jeune femme, le pistolet s'échappa de mes mains. Il n'y avait plus là, devant moi, que M. de Carmeille et l'enfant. C'est

un petit garçon et il est beau, comprenez-vous ? il est beau ! Mais ce n'est pas pour vous dire cela que je suis venu. Madame, je veux avoir un enfant, il faut que j'aie un enfant !

La Cadore regarda Mme de Carmeille avec effarement.

— Si cela ne dépendait que de moi, vous l'auriez tout de suite, balbutia-t-elle.

— Je le veux, cet enfant, vous dis-je, je le veux ! s'écria Mme de Carmeille avec empressement.

— De grâce, madame, calmez-vous et veuillez raisonner,

— Vous êtes cartomancienne ; vos cartes vous font connaître l'avenir. Oui ou non, sera-t-elle mère ? Répondez !

— Je vous l'ai dit déjà, madame, c'est le secret de Dieu.

— Ah ! oui, c'est vrai, vous m'avez déjoué, répliqua la jeune femme avec ironie ! Tenez, je n'y crois pas à votre science ! Mais, pour avoir un enfant, je donnerais cent mille francs, cinq cent mille francs, un million !

— Oui, je comprends.

— Hier, nous avons causé longuement, M. de Carmeille et moi ; il m'a fait sa confession entière, m'a exprimé ses regrets, montré son repentir et je lui ai accordé le pardon qu'il implorait. Il revient à sa femme ; il m'aime toujours, il n'a pas cessé de m'aimer ; il me l'a dit, je le crois. Voulez-vous savoir ce que m'a dit M. de Carmeille ?

— Madame...

— Je vais vous le dire. Il m'a fait comprendre que si je lui donnais un enfant, il me penserait plus à l'enfant qu'il a. Eh bien, je me suis promis, je me suis juré qu'il l'oublierait. Voilà pourquoi je veux avoir un enfant, madame, voilà pourquoi il faut que j'aie un enfant ! Quand M. de Carmeille aura donné à Mme Dupré une somme d'argent qui lui permettra d'élever convenablement son fils, il aura rempli son devoir envers son enfant et il ne leur devra plus rien. Voyons, m'avez-vous bien comprise ?

— Parfaitement, madame.

— Vous êtes savante, vous avez de l'expérience ; eh bien, je réclame vos conseils, vos services, et j'ajoute que je sais récompenser généreusement ceux qui me servent. Je veux un enfant ; pour l'avoir, cet enfant, existe-t-il quelque moyen que je ne connaisse pas ?

Une idée traversa le cerveau de la Cadore et ses yeux grésillèrent. Elle répondit d'une voix hésitante :

— Je pourrais dire à madame, mais je n'ose pas.

— Vous pouvez tout me dire, tout osier.

— Vous voudrez avoir un enfant pour tenir votre mari près de vous et lui faire oublier l'enfant qu'il a.

— Oui.

— Eh bien, madame, vous pouvez attendre ce but.

— Comment ?

— En corrigeant l'injustice du sort envers vous.

— Je ne comprends pas, expliquez-vous.

— Vous voulez avoir un enfant, achetez-le.

Mme de Carmeille bondit sur son siège.

— Est-ce qu'on achète des enfants ? exclaima-t-elle.

— Quelquefois, oui, madame.

— C'est bien vrai, cela ? Il y a des mères qui vendent leur enfant !

— Il y en a bien qui les tuent ou qui les martyrisent ; il y en a bien qui les abandonnent dans la rue, au pied d'une borne ou sous le porche d'une église. Donc, il est possible de trouver une mère disposée à donner ou à vendre son enfant à une femme riche qui ce sera soin et lui assurer une existence heureuse. Cette mère, à mes yeux, est moins coupable que l'autre, celle qui jette son enfant dans la rue, sans se soucier de savoir qui le ramassera.

— Ainsi, madame Cadore, vous me conseillez d'acheter un enfant ?

— Je ne vous conseille rien, je vous dis seulement ce que vous pourriez faire. La chose est extrêmement délicate ; voyez, examinez, réfléchissez.

Mme de Carmeille laissa tomber sa tête dans ses mains. Pendant quelques instants un combat terrible se livra en elle. Acheter l'enfant d'une malheureuse, le présenter à son mari comme étant le sien, elle sentait bien que c'était une action misérable, monstrueuse, que c'était un crime ; mais le démon de la jalouse la poussait, la ténébrait, l'aveuglait. Sa jalousie trouvait à tout des excuses, faisait taire ses scrupules, apaisait les révoltes de sa conscience. Elle ne voyait que le but qu'elle voulait atteindre ; reprendre son mari et avoir le lien qui pouvait à tout jamais l'attacher à elle. Pendant qu'elle réfléchissait, la Cadore l'enveloppait de la flamme de son regard, pareille à un reptile prêt à saisir une proie. Mais l'expression de sa physionomie changea subitement, quant la jeune femme releva brusquement la tête.

— Il est certain dit-elle, cherchant à lire jusqu'au fond de la pensée de Mme de Carmeille, il est certain qu'un enfant, entre l'époux et l'épouse, est un lien que rien ne peut briser.

Les yeux de la jeune femme avaient repris leur éclat fiévreux.

Aussi, répondit-elle, c'est décidé, puisque je ne peux pas être mère, j'achèterai un enfant. Mais il faut le trouver.

— Ce ne sera pas bien difficile.

— Vous m'aiderez ?

— Vous me trouverai toujours prête à vous servir.

— Donc, je puis compter sur vous ?

— Comme sur un allié fidèle et dévoué.

— Vous trouverez l'enfant ?

— Je le trouverai. Est-ce un petit garçon ou une petite fille que vous désirez ?

— L'un ou l'autre, je n'ai pas à avoir de préférence.

— La principale difficulté, l'unique difficulté, peut-être, sera de faire croire à votre mari que, réellement, vous avez mis un enfant au monde.

— Oui, voilà la difficulté.

— Y avez-vous songé, madame ?

— Oui, tout à l'heure.

— Que ferez-vous ?

— Je ne le saie pas encore, mais je trouverai.

— Vous serez forcée de vous séparer de M. de Carmeille pendant près d'un an.

— C'est vrai, et cela ne sera bien pénible.

— Pendant ce temps, aurez-vous le courage de ne point voir votre mari ?

— Je l'aurai.

— Très bien. On pensez-vous habiter pendant ces mois ?

— A mon château des Cormiers.

— Où se trouve-t-il ?

— Dans la Haute-Saône, à huit lieues de Vesoul.

— C'est assez loin de Troyes, et il est à craindre que votre mari ne vienne vous faire quelques visites.

— Je le lui défendrai et il se soumettra à ma volonté.

— En ce cas tout ira bien. Quand comptez-vous partir pour votre château des Cormiers ?

Mme de Carmeille parut réfléchir un instant, puis répondit sans hésiter :

— Ce soir.

— Alors, madame, dans neuf mois vous aurez un enfant nouveau-né. Mais, de temps à autre, vous voudrez bien m'écrire pour me tenir au courant de ce qui se passera aux Cormiers.

— Oui, je vous écrirai, ce qui ne vous empêchera point, je l'espère, de venir me voir quelquefois.

— Je vous remercie de votre invitation, madame, je ne l'oublierai point.

— J'aurai certainement plusieurs conseils à vous demander et puis à vous donner une somme d'argent que je ne puis vous remettre aujourd'hui.

Cependant, continua-t-elle en ouvrant son portefeuille, voici deux mille francs pour les premières dépenses que vous aurez à faire.

— Bien, madame. D'ailleurs, soyez assurée que je ne ferai que les dépenses strictement nécessaires.

— Pour moi, la question d'argent n'est rien. Je vous l'ai dit, je suis riche ; comment pensez-vous qu'il faudra donner à la mère pour son enfant ?

— Dame, je ne peu pas dire maintenant. Mais je crois que vingt ou vingt-cinq mille francs...

— C'est trop peu, oui, trop peu ; il faut lui donner le double. Dans trois mois je tiendrai cette somme à votre disposition.

Le regard de la Cadore eut un éclair rapide.

— Vous êtes grande et généreuse, madame, prononça-t-elle d'une voix mélodieuse.

— Quant à vous, madame Cadore.

— Eh bien, madame ?

— Voulez-vous vous-même le chiffre de votre récompense.

— Je le laisse à votre générosité, madame.

— Alors vingt-cinq mille francs.

Le front de la tireuse de carte s'irradia.

— Oh ! madame, répondit-elle humblement et d'un ton hypocrite, beaucoup moins m'aurait largement payée de ma peine.

— Alors vous êtes satisfait ?

— On ne peut qu'être heureuse de vous servir, madame. Seulement...

— Dites ?

— Il y a le chapitre des dépenses.

— C'est juste. Quelle somme dois-je porter à ce chapitre ?

— Je ne sais pas trop, cela dépend ; il y a tant d'imprévu, de faux frais. On peut toujours prévoir des dépenses d'une dizaine de mille francs.

— C'est bien, madame Cadore, je n'oublierai pas le chapitre des dépenses.

Encouragée par la générosité de sa

cliente, la cartomancienne ne craignait plus de se montrer trop avide. Elle avait rencontré la poule aux coups d'or. Elle ne pensait pas déboursé en allées et venues plus de cent francs et elle en demandait dix mille, se réservant encore, bien entendu, de grossir la note. Les deux femmes échangèrent encore quelques paroles et Mme de Carmeille se retira.

Elle était de retour rue de Grammont à onze heures, comme elle l'avait annoncé à la domestique. Son mari ne devait rentrer que vers midi, elle avait une heure devant elle pour réfléchir à ce qu'elle allait faire. Ne voulant être dérangée par personne, elle s'enferma dans sa chambre, se pelotonna dans un fauteuil ; et le front sombre, l'œil ardent, s'absorba dans ses pensées. Il en était temps encore, elle pouvait revenir sur la décision qu'elle avait prise à l'instigation de la Cadore qui, depuis longtemps, n'avait plus aucun scrupule ; mais, nous l'avons dit, as jalouse n'avouait à ce point qu'elle trouvait tout simple, tout naturel ce qu'elle voulait faire et elle se renfermait étroitement dans son île fixe. Quant aux conséquences de son action, elle n'y songeait même pas. La seule chose qui lui apparaissait terrible, c'était de vivre éloignée de son mari, sans le voir, pendant près d'une année. Mais, puisqu'il le fallait, dût-elle souffrir de cette séparation plus encore qu'elle n'avait déjà souffert, elle ferait ce sacrifice. Il lui semblait qu'elle ne pouvait payer trop cher le bonheur qui lui serait rendu après ce temps de dure épreuve.

## IX

### LA RUPTURE.

M. de Carmeille, après avoir quitté sa femme, s'était dirigé vers la rue de Madrid, tout en songeant à ce qu'il allait dire à la pauvre Léontine. Il sonna à la porte. Son coup de sonnette était bien connu ; il retentit jusqu'au fond du cœur de Léontine, qui se dressa debout comme mue par un ressort, en murmurant :

— C'est lui !

Le petit Armand, qui jouait à courir à travers les pièces de l'appartement, entendit aussi le coup de sonnette et se précipita vers la porte d'entrée que la bonne venait d'ouvrir. A la vue de son père, il poussa un cri joyeux, et se jeta dans ses jambes, tendant ses petits bras pour que M. de Carmeille l'aider à grimper jusqu'à son cou. Le père tenait l'enfant serré contre sa poitrine et courait de baisers son front et ses joues. Le petit riait et riait :

— C'est papa !

M. de Carmeille, tenant toujours l'enfant dans ses bras, pénétra dans l'intérieur de l'appartement et se trouva en présence de Léontine. La jeune femme était très pâle et toute tremblante.

— Je n'espérais pas que vous viendriez, dit la jeune femme avec effort, mais j'attendais une lettre de vous.

— Je n'ai pas même eu la pensée de vous écrire, Léontine, je tenais à venir.

Elle eut un sourire amer.

— Hier, balbutia-t-elle, vous m'avez quitté si brusquement. Pas un mot !

— J'avais la tête perdue.

— Vous vous êtes élançé sur les pas de

Mme de Carmeille pour la rejoindre, c'est ce que vous deviez faire. Elle était dans

un état épouvantable ; elle avait besoin

d'être  
elle v  
qui l  
entre  
cri ho  
veaux  
elle é  
compr  
eu  
— E  
je ser  
ses m  
Le laissé  
compr  
restait  
mère.  
— L  
— M  
donné  
de ver  
— Q  
meille  
— Je  
venir,  
lui lix  
ouvrier  
partem  
— Co  
Carteai  
pouvez  
ser, a  
voir ri  
ce sera  
plus mi  
veux, e  
est et re  
coive u  
possible  
homme  
vous, e  
Enfin,  
gne de  
agent de  
cheter e  
rente au  
quelque

— Je  
pense  
son édu  
venu si  
lui mon  
trai sa fa  
— Vo  
— Ah  
vous po  
et mon  
jamais b  
mon fils  
une pos  
je me pr  
mir. Q  
taille fr  
lez, et ac  
de fleur

— J  
— A  
souris  
solution  
Dans tou  
toucherat  
à votre fi  
vendrai  
server ;

— L  
— O  
Troyes

— D  
— M  
de ver  
— Q  
meille  
— Je  
venir,  
lui lix  
ouvrier  
partem  
— Co

Carteai  
pouvez  
ser, a  
voir ri  
ce sera  
plus mi  
veux, e  
est et re  
coive u  
possible  
homme  
vous, e  
Enfin,  
gne de  
agent de  
cheter e  
rente au  
quelque

— Je  
pense  
son édu  
venu si  
lui mon  
trai sa fa  
— Vo  
— Ah  
vous po  
et mon  
jamais b  
mon fils  
une pos  
je me pr  
mir. Q  
taille fr  
lez, et ac  
de fleur

— Je  
pense  
son édu  
venu si  
lui mon  
trai sa fa  
— Vo  
— Ah  
vous po  
et mon  
jamais b  
mon fils  
une pos  
je me pr  
mir. Q  
taille fr  
lez, et ac  
de fleur

— Je  
pense  
son édu  
venu si  
lui mon  
trai sa fa  
— Vo  
— Ah  
vous po  
et mon  
jamais b  
mon fils  
une pos  
je me pr  
mir. Q  
taille fr  
lez, et ac  
de fleur

— Je  
pense  
son édu  
venu si  
lui mon  
trai sa fa  
— Vo  
— Ah  
vous po  
et mon  
jamais b  
mon fils  
une pos  
je me pr  
mir. Q  
taille fr  
lez, et ac  
de fleur

— Je  
pense  
son édu  
venu si  
lui mon  
trai sa fa  
— Vo  
— Ah  
vous po  
et mon  
jamais b  
mon fils  
une pos  
je me pr  
mir. Q  
taille fr  
lez, et ac  
de fleur

— Je  
pense  
son édu  
venu si  
lui mon  
trai sa fa  
— Vo  
— Ah  
vous po  
et mon  
jamais b  
mon fils  
une pos  
je me pr  
mir. Q  
taille fr  
lez, et ac  
de fleur

— Je  
pense  
son édu  
venu si  
lui mon  
trai sa fa  
— Vo  
— Ah  
vous po  
et mon  
jamais b  
mon fils  
une pos  
je me pr  
mir. Q  
taille fr  
lez, et ac  
de fleur

— Je  
pense  
son édu  
venu si  
lui mon  
trai sa fa  
— Vo  
— Ah  
vous po  
et mon  
jamais b  
mon fils  
une pos  
je me pr  
mir. Q  
taille fr  
lez, et ac  
de fleur

cartoman une ne craignait contre trop avide. Elle avait poule aux œufs d'or. Elle ne déposer en allées et venues française et elle en demandait réservant encore, bien entendu la note. Les deux femmes encore quelques paroles armilles se retira.

Le retour rue de Grammont à comme elle l'avait annoncé à son mari ne devant rentrer, elle avait une heure pour référer à ce qu'elle voulait être dérangée par s'asseoir dans sa chambre, dans un fauteuil ; et le front ardent, s'absorba dans ses états de temps encore, elle fut sur la décision qu'elle instigait de la Cadore longtemps, n'avait plus aucun, nous l'avons dit, as jaloux au point qu'elle trouvait tout naturel ce qu'elle voulait renfermerait étroitement. Quant aux conséquences, elle n'y songeait même chose qui lui apparaissait de vivre éloignée de son père, pendant près d'une puisqu'il le fallait, dût-elle la séparation plus encore déjà souffert, elle ferait ce qu'il se pouvait faire pour le bonheur qui lui sera en temps de dure

IX  
LA RUPTURE.

elle, après avoir quitté sa logeau vers la rue de M. Léontine. Il sonna à la de sonnette était bien fait jusqu'au fond du cœur se dressa debout comme sur, en murmurant :

nd, qui jouait à courir à de l'appartement, entendit de sonnette et se précipita d'entrée que la bonne A la vue de son père, il eux et se jeta dans ses petits bras pour que l'aide à grimper jusqu'à ce tenait l'enfant serré et convrait de baisers s. Le petit riait et

nd, tenant toujours l'enfant, pénétra dans l'intérieur et se trouva en laine. La jeune femme fut tremblante.

nd que vous viendriez, et avec effort, mais j'attendais vous.

ême si la pensée de ce que, je tenais à venir.

nd-t-elle, vous m'avez demandé. Pas un mot !

nd élançé sur les pas de pour la rejoindre, c'est faire. Elle était dans le ; elle avait besoin

d'être consolée. Le revolver avec lequel elle voulait me tuer est là. C'est le petit qui l'a ramassé. En voyant cette arme entre les mains de l'enfant, j'ai poussé un cri horrible ; il pouvait se tuer ! Je n'en veux pas à Mme de Carmeille, Armand ; elle était sous une fausse impression, je le comprends, elle était dans son droit. J'ai eu peur, j'ai fu de devant elle, j'ai eu tort.

— Elle m'aurait frappé et maintenant je serais morte. J'aurais reçu la mort de ses mains !

Le petit, que M. de Carmeille avait laissé glisser sur le parquet, écoutait sans comprendre, ouvrant de grands yeux, et restait tout interdit de voir pleurer sa mère. Il ne pouvait pas comprendre, le pauvre innocent.

— Léontine, je suis venu pour causer avec vous de choses graves.

— Oui, de choses graves, murmura la jeune femme. Quand retournez-vous à Troyes ?

— Demain.

— M. de Carmeille, me permettez-vous de vendre ces choses que vous m'avez données ?

— Que dites-vous ! s'écria M. de Carmeille, vendre !

— Je garderai certains objets comme souvenirs, pour votre fils, plus tard ; et ce mobilier luxueux ne peut pas être celui d'une ouvrière. D'ailleurs, je quitterai cet appartement pour s'ill me loger, modestement, dans un quartier pauvre.

— Comment, Léontine, répliqua M. de Carmeille d'un ton dououreux, comment pouvez-vous penser que je vais vous laisser, abandonner mon enfant, sans avoir rien fait en vue de son avenir ! Mais ce serait une ignoble lâcheté, je serais le plus misérable des hommes ! Léontine, je veux que mon fils, soit bien élevé ; il est et restera intelligent ; je veux qu'il reçoive une instruction aussi étendue que possible. Je veux que vous en fassiez un homme ; cela vous sera facile s'il a comme vous, et j'espère, le cœur haut placé. Enfin, je veux qu'il soit un jour digne de moi ! Hier soir, j'ai écrit à mon agent de change lui donnant l'ordre d'acheter en votre nom dix mille francs de rente sur l'Etat, dont vous receverez d'ici à quelques jours les titres nominatifs.

— Je tiendrai un compte exact des dépenses que je ferai pour l'élever et pour l'éducation, et, quand le moment sera venu, si je suis encore de ce monde, je lui montrerai mes comptes et lui remettrai as forces en lui disant :

— Voilà ce que t'a donné ton père.

— Ah ! Léontine, économie, modération dans vos goûts, avec dix mille francs de rente, vous pourrez vivre convenablement, vous et mon enfant, suffire à tout, sans avoir jamais besoin de toucher au capital que mon fils trouvera pour l'aider à se créer une position, indépendamment de ce que je me propose de faire pour lui dans l'avenir. Prenez cinquante mille francs, cent mille francs sur le capital, ai vous voulez, et achetez ou fondez une maison de deux.

— J'ai pensé, en effet, que peut-être, je pourrais m'établir, mais je n'ai pas de résolution arrêtée ; j'examinerai, je verrai.

Dans tous les cas, M. de Carmeille, je ne toucherai pas à l'argent que vous donnez à votre fils. Comme je vous l'ai dit, je vendrai ce mobilier que je ne puis conserver ; cela me donnera une somme avec

laquelle, si je me décide, je pourrai commencer un établissement. Les débuts seront modestes et probablement difficiles ; mais, avec de l'activité, du courage, du travail et du temps, la prospérité viendra, je l'espère ! Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Non.

— Alors, dit-elle, en se levant, adieu. M. de Carmeille lui dit : courage Léontine et prenez garde à mon fils ; et il salua alors le petit et le couvrit de baisers.

Il se dirigea brusquement vers la porte. L'enfant courut après lui, disant :

— Papa, papa, tu vas revenir, n'est-ce pas ? Tu m'apportera un joli petit mouton, un mouton blanc, qui bêle, avec un collier rose et un grelot.

Le père voulut répondre. Impossible. Sa langue était comme paralysée.

## X.

## LA LETTRE.

Mme de Carmeille accueillit le retour de son mari avec un sourire doux et triste. Le mari n'eut pas de peine à s'apercevoir que sa femme était singulièrement préoccupée. Il s'inquiéta.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-il.

— Je pense, je réfléchis.

Et comme il la pressait de questions :

— Je me trouve aujourd'hui dans une situation d'esprit dont vous ne devez pas être étonné, répondit-elle.

Il aurait bien voulu connaître ses pensées ; mais elle se renferma dans un mutisme absolu.

— Cela se passera, soupira-t-il.

A deux heures, il sortit. Il avait, avouons-le, plusieurs affaires d'une certaine importance à terminer. Mme de Carmeille attendait avec impatience le moment où elle serait seule. Dès qu'elle n'entendit plus le pas de son mari dans l'escalier, elle se précipita dans sa chambre, et s'assit devant une table où il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire. Sans hésitation, et cependant d'une main mal assurée, elle traça les lignes suivantes :

“ Mon cher Armand,

“ Je vous aime, je vous adore, je vous aime autant et peut-être plus encore que le jour où, jeune fille, je me suis jetée toute palpitante au cou de mon tuteur, votre père, en lui disant : ‘ J'aime Armand.’ ”

Après plusieurs années de mariage, et malgré ce qu'il a souffert, je reste la même, et mon amour pour vous n'a subi aucune atténuation. Vous m'avez loyalement confessé votre faute et je vous ai accordé le pardon que vous me demandiez. Mais je suis jalouse, Armand, affectueusement jalouse, et je sens tout mon être déchiré par la jalouse, que je ne puis chasser de ma pensée, arracher de mon cœur. Eh bien, voilà la situation dans laquelle je me trouve.

“ Hier, je croyais pouvoir oublier le passé comme on oublie un rêve, et recommencer à vivre du bonheur d'aimer et d'être aimé ; aujourd'hui toutes sortes de terreurs m'assèment et troublent mon esprit.

“ Armand, j'ai pris la résolution de m'éloigner de vous pendant une année et de vivre seule dans une retraite abéole. Oh ! je vais souffrir cruellement de cette séparation ; mais je la crois nécessaire et je n'hésite pas à m'imposer ce sacrifice dans l'intérêt de notre avenir. Je vous soumets

à un temps d'épreuve. Nous resterons un an sans nous voir, sans nous écrire. Si, l'année expirée, vous venez me trouver dans ma retraite des Cormiers, je vous ouvrirai mes bras et, en vous embrassant avec amour, je vous dirai : Je vais redevenir la plus heureuse des femmes !

“ Si vous ne venez pas, Armand, alors tous les horizons me seront fermés, je me considérerai comme veuve et ne porterai plus que des vêtements de deuil. Ma tristesse deviendra éternelle, et, dans une solitude profonde, j'attendrai, résignée, la fin de mes jours désolés. Mais non, Armand, mon époux, adoré je veux espérer ! Quand vous lirez cette lettre, je serai déjà loin de Paris. Dans un an, Armand, dans un an je vous attendrai !

“ Votre femme,

## “ HÉLÈNE DE CARMEILLE.”

La malheureuse femme, dont la jalouse troubloit la raison, plia sa lettre en pleurant et la mit dans une enveloppe sur laquelle elle écrivit :

“ A Monsieur Armand de Carmeille.”

Elle laissa la lettre sur la table, bien en vue, mit son manteau, son chapeau, puis sortit de la maison sans bruit, n'ayant prévenu ni le valet de chambre ni la cuisinière. Dans la rue elle prit un fiacre, se fit conduire à l'hôtel de l'Est où elle avait à régler son compte et à prendre son sac de voyage, puis ensuita la gare de Strasbourg. Mais là on lui dit qu'il n'y avait un train pour Belfort qu'à huit heures quarante minutes du soir et il n'était encore que cinq heures. Pris de quatre heures à attendre, c'était long. Brûlé par la fièvre qui ne l'avait pas quittée depuis trois jours, elle avait hâte de s'éloigner de Paris. Elle remonta dans sa voiture et se fit conduire à la gare de Lyon où elle pouvait prendre le train express de sept heures. Elle allait faire un long trajet pour se rendre à Port-sur-Saône en passant par Dijon et Auxonne ; mais d'un autre côté elle évitait ainsi les rencontres désagréables qu'elle pouvait faire à Troyes et à Chaumont où elle était également très connue.

A l'heure même où elle montait dans le train, son mari revenait rue de Grammont, ayant terminé ses affaires d'une façon satisfaisante. La table était mise, avec deux couverts, comme le matin et la veille. Le dîner était prêt à servir, M. de Carmeille chercha sa femme dans toutes les pièces de l'appartement ; il sortit de la chambre à coucher sans avoir vu la lettre qui était sur la table et rentra dans la salle à manger. Il attendit cinq minutes ; alors, étonné, ayant connu un pressentiment, il sonna le valet de chambre.

— Madame est sortie à quelle heure ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, monsieur.

— Comment vous l'ignorez !

— Je n'ai pas vu sortir madame,

— Alors c'est Joséphine qu'elle a parlé en sortant.

— Non, monsieur ! elle n'a prévenu ni Joséphine, ni moi. Nous ne savions même pas qu'elle fût sortie. Je n'ai pas vu madame depuis tantôt, que je vous ai servi au café : je croyais que madame était dans sa chambre.

— C'est bien, dit M. de Carmeille dont le front n'était rembruni.

Le domestique se retira.

— C'est singulier, murmura le mari ; qu'est-ce que cela signifie ? voyons, elle a probablement eu l'idée de faire une ou deux visites ; peut-être aussi a-t-elle voulu faire quelques achats. Attendons, elle ne peut pas tarder à rentrer.

M. de Carmeille cherchait à s'expliquer l'absence de sa femme ; mais il était agité, inquiet. Un quart d'heure, vingt minutes, une demi-heure s'écoulèrent. M. de Carmeille ne pouvait plus tenir en place. Très pâle, ne sachant que penser, il tournait autour de la salle à manger, en proie à une agitation fiévreuse.

— Elle ne revient pas, pensait-il ; qu'est-ce que cela veut dire ?

Et, à chaque instant, regardant la pendule, il répétait :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Huit heures sonnèrent. La fugitive était alors tout près de Montereau.

— Ah ! c'est intolérable ! s'écria M. de Carmeille.

Il passa brusquement dans le salon, et de là dans la chambre à coucher. Ses yeux tombèrent sur la table où Mme de Carmeille avait laissé le papier à lettres, la plume et l'encre.

— Elle a écrit, grommela-t-il.

Aussitôt il aperçut la lettre et ces mots : « A Monsieur Armand de Carmeille, lui brûlerent la vue. Il poussa un cri, et un tremblement convulsi le saisit. Avant de sortir, sa femme n'avait rien dit aux domestiques, elle lui avait écrit ; pourquoi l'aurait-il malheureux ! Il saisit la lettre d'une main tremblante, déchira l'enveloppe et lut. Il lut d'abord sans comprendre, ayant un voile devant les yeux. Il recommença sa lecture, troublé, épervié, sentant comme des pointes s'enfoncer dans son cœur. Le sang lui montait à la tête, battait ses tempes. Quand il eut fini, il laissa échapper un cri rauque, chancela comme un homme ivre et s'affaissa lourdement sur son siège. Le malheureux était écrasé. La pensée lui échappait. Ses mains pressaient avec désespoir son front couvert d'une sueur froide. Sa femme le quittait, était-ce possible ?

Tout à coup il bondit sur ses jambes, mit la lettre dans sa poche et essuya ses yeux mouillés de larmes. Il revint dans la salle à manger et souilla son valet de chambre qui parut aussitôt. Il avait eu le temps de reprendre son sang-froid, de se calmer. Il dit au domestique :

— Mme de Carmeille ne vous a point parlé en sortant, mais elle m'a laissé une lettre que je viens de trouver dans sa chambre. Elle m'annonce qu'elle s'est décidée à retourner à Troyes ce soir même. Nous n'avons donc plus à l'attendre.

— Ah ! fit le valet de chambre, ne pouvant dissimuler sa surprise.

Il ajouta :

— Monsieur veut-il qu'on serve immédiatement le dîner ?

— C'est inutile, je ne mangerai pas, je n'ai pas faim.

— Pourtant, monsieur.

Le domestique se retira. Vingt minutes après, M. de Carmeille arrivait chez Léontine Dupré.

— Vous, vous ! s'écria la jeune femme stupéfiée.

Ella était en train de déshabiller l'enfant pour le mettre dans son petit lit.

— Papa, papa, c'est papa ! cria joyeusement le bambin, tendant ses jolis petits bras nus.

M. de Carmeille le prit, l'embrassa, puis le remit sur les genoux de sa mère adoptive ; car Léontine voulait que cet enfant l'aimât comme un fils aimé sa mère, sa faisait appeler "maman."

— Vous, vous ! répéta Léontine, interrogant anxieusement M. de Carmeille du regard.

— Couchez d'abord le petit, dit M. de Carmeille en s'essuyant.

La jeune femme fit tomber les dernières vêtements de l'enfant, le pencha vers son père, qui l'embrassa de nouveau, puis le coucha. Cela fait, elle s'assit en face de M. de Carmeille. Il était très sombre, très agité.

— M. de Carmeille dit la jeune femme je suis inquiète, j'ai le cœur serré ; pour quoi êtes-vous ici ? Qu'y a-t-il donc, mon Dieu ? Que s'est-il passé ?

Lentement, M. de Carmeille tira la lettre de sa poche et la remit à Léontine en disant :

— Lisez ! Lisez !

Dès les premières lignes, la jeune femme devint atrocement pâle, et quand elle eut achevé sa lecture, elle poussa un long soupir.

Encore une fois, soumettez-vous sans murmurer, en courbant la tête, à la volonté de votre femme. Oui, acceptez cette séparation momentanée qu'elle a jugée nécessaire. Assurément, c'est une punition qu'elle vous inflige ; mais rentrez en vous-même et voyez si vous ne l'avez pas méritée. Vous allez souffrir, mais croyez-vous que Mme de Carmeille ne va pas horriblement souffrir aussi, car elle vous aime de tout son ame. Ah ! la pauvre femme quelle douleur elle éprouve de se séparer de vous !

— Une amie, Léontine, une amie !

— Elle s'écoulera.

— Mais que vais-je faire ?

— Vous vous occuperez activement de vos affaires que vous avez un peu trop négligées depuis quelques années.

— Seul, je vais être seul, et elle me défend de lui écrire.

— Vous obéirez.

— Le pourrai-je ?

— Oui.

M. de Carmeille laissa échapper un soupir.

— Courage M. de Carmeille, courage ! dit la jeune femme.

— C'est toujours domm que vous retournez à Troyes ? demanda-t-elle.

— Oui, puisqu'il le faut ; répondit-il tristement. Abandonné, je vais chercher l'isolement.

Il se leva et marcha vers le lit de l'enfant. Le chérubin s'était endormi.

Le père resta un instant immobile, contemplant la belle figure fraîche et rose de son fils, puis il s'inclina lentement et ses lèvres se collèrent sur le front du cher petit.

— C'est peut-être mon dernier baiser, murmura-t-il.

Il se releva. Ses larmes coulaient.

Et il s'élança hors de l'appartement.

## XI

### LES UNS ET LES AUTRES.

A Troyes, dès les premiers jours, on s'étonna de l'absence de Mme de Carmeille. Le mari était revenu, mais où donc sa femme était-elle allée ? On savait qu'Helène avait quitté Troyes, la veille, pour aller retrouver Armand à Paris. Pourquoi ne l'avait-il pas ramené ?

née ? M. de Carmeille était soucieux, triste, sombre ; il ne voyait personne pas même ses meilleurs amis. On ne le rencontrait plus nulla part ; quand il n'était pas au milieu de ses ouvriers, il restait enfermé dans sa maison. Qui sait ce que cela voulait dire ? On se livrera à toutes sortes de commentaires. On se contentait de dire que quelque chose de grave s'était passé entre le mari et la femme.

Mme de Nangis savait à quoi s'en tenir, elle : mais elle se faisait prudemment et laissait parler les autres. Elle était dans la jubilation. Elle s'était vendue. Elle avait mis la démission entre les deux époux. Elle avait brisé un cœur de femme, brisé la vie de l'homme qui l'avait dédaignée. Elle n'aurait plus les yeux, pensait-elle, le bonheur insolent de son odieuse rivale. Elle laissait passer un mois et eu l'audace de se présenter chez M. de Carmeille pour lui faire une visite. Elle avait l'horrible désir de contempler une de ses victimes. Si M. de Carmeille eut un quel rôle alors elle avait joué auprès de sa femme, il lui aurait certainement fermé sa porte ; mais il ne se doutait de rien. Mme de Nangis était une ancienne amie ; il la reçut avec politesse et beaucoup de courtoisie. Elle eut la hardiesse de lui demander où était Mme de Carmeille. Il lui répondit :

— Depuis deux ou trois ans Mme de Carmeille avait le désir de faire un voyage en Europe ; malheureusement constamment pris par les affaires de mes filatures, ne pouvant m'éloigner de Troyes et de Paris, il ne m'était pas possible de me rendre au désir de Mme de Carmeille. Il y a environ six semaines, étant à Paris, un de nos amis m'annonça qu'il se disposerait à entreprendre, en compagnie de sa femme, un voyage sur le continent : ils visiteraient la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, le Danemark, la Suède et la Norvège, puis la Suisse et l'Italie. C'était une occasion de contenter Mme de Carmeille. Je demandai à mon ami s'il lui déplairait d'emmener Mme de Carmeille. Il me répondit aussitôt que lui et sa femme en seraient enchantés, au contraire. Alors j'écrivis à Hélène de venir me trouver à Paris et elle est partie. Depuis un mois déjà, elle voyage.

— Et ce voyage doit durer longtemps ?

— Environ une année.

— C'est long.

— Oui. Quand les voyageurs seront en Italie j'irai les rejoindre et je ramènerai Mme de Carmeille.

— Vous devez souffrir de vivre ainsi seul éloigné de votre femme.

— Si je disais que je ne souffre pas, que je n'ai point des heures de mortels ennuis, je mentirais ; mais il faut savoir faire quelques sacrifices pour ceux qu'on aime.

— C'est vrai. Heureusement, elle vous écrit.

— Oui, souvent.

— Elle se porte bien ?

— Parfaitement bien.

— Elle est contente ?

— Contente, enchantée.

— Allons, c'est très bien. Dans la prochaine lettre que vous écrivez à Mme de Carmeille, je vous prie de me rappeler à son bon souvenir.

— Je n'y manquerai pas mademoiselle. Quand la vieille file eut quitté M. de

Carmel avait donné contenté — Al grave q de Os l'embard poudre sa cou ce qui son Ar été épr éte là, page, l me, je fini à tourner corps, des public, vengé Mais bâve à était pl toujour pourrai victime entier a nes, et Graco à coup. F vénent produi mandés taient p inc En s l'avait vait un avait d' Alors s blea femme son an tions. I aimai, il Mme d' adresse volonté il avait bien l Cepe sans ne par pl des for dence, meurrai vivait complé tout le ne rec lard de bon vie autrefois de Carme deux d' vieux fidélité avaient mère de leur je La pr Cormie beau la prov malheu était si

de Carmeille était soucieux, il ne voyait personne, ses meilleurs amis. On ne le plus nulle part ; quand au milieu de ses ouvriers, il énumérait dans sa maison. Qu'est-il voulut dire ? On se livrit à des commentaires. On se demandait que quelque chose de lui passe entre le mari et la femme.

Nangis savait à quoi s'en tenir : mais elle se taisait prudemment, sans parler les autres. Elle jubilait. Elle s'était vaincue, mis la démission entre les mains. Elle avait broyé un os, brisé la vie de l'homme dédaigné. Elle n'aurait plus de pitié, pensait-elle, le bonheur de son dieuse rivale. Elle laissait à son moindre et l'audace de se faire à M. de Carmeille pour lui faire. Elle avait l'horrible déplaisir une de ses victimes, Carmeille eut au quel rôle ait joué auprès de sa femme, certainement fermé sa porte : il douteait de rien. Milo de une ancienne amie ; il la politesse et beaucoup de courtoisie la hardiesse du lui déclina. Milo de Carmeille, il

deux ou trois ans Mine de avait le désir de faire un voyage à l'étranger, malheureusement, pris par les affaires de mes pouvant m'éloigner de Troyes. Il ne m'était pas possible au désir de Mme de Carmeille, à environ six semaines, de, un de nos amis m'annonçait, disposait à l'entrepreneur, de sa femme, un voyage à l'étranger : ils visiteraient la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche, le Danemark, la Suède, puis la Suisse et l'Italie, occasion de contenter Mme de Carmeille. Je demandai à mon ami d'emmener Mme de Carmeille, et répondit aussitôt que lui et sa femme seraient enchantés, alors j'écrivis à Hélène, de l'aviser à Paris et elle est partie, mais il faut durer longtemps ?

et les voyageurs seront en rejoindre et je ramonnerai Carmeille. Je souffrir de vivre ainsi seul femme.

que je ne souffre pas, que les heures de mortels ennus, il faut savoir faire quelque chose pour ceux qu'on aime.

Heureusement, elle vous

nt.  
te bien ?  
nt bien.

contente ?  
enchante.

et très bien. Dans la pro-  
e vous écrirez à Mme de

us pris de me rappeler à  
querai pas mademoiselle.  
Il file eut quitté M. de

Carmeille, ses petits yeux hypocrites avivaient des lueurs étranges. Cartes étaient données sa vilaine ame, elle pouvait être contente.

— Allons, se disait-elle, c'est encore plus grave que je ne le pensais. Ce bon M. de Carmeille, comme mes questions l'embarrassaient ; il ne savait quoi répondre. Et il s'imagina que j'ai avalé une couleuvre. Pauvre garçon ! Je devine ce qui s'est passé : la jalouse a surpris son Armand, chez une fille avec un petit enfant sur les genoux. La scène, à l'épouvantable. Oh ! j'aurais voulu être là, dans un petit coin. Après la tasse, Hélène a dit à son mari : " Monsieur, vous êtes un misérable, un infâme, je ne vous reverrai jamais, tout est fini entre nous. Cela ne pouvait pas tourner autrement." Il y a séparation de corps, séparation à l'amiable, volontaire des deux côtés, pour éviter un scandale public. Ah ! oui, me voilà vengée, bien vengée !

Mais laissions Mme Arthémis de Nangis baver à son aise tout le fiel dont son cœur était plein. Nous la retrouverons plus tard toujours hypocrite, haineuse, implacable, poursuivie de nouveau ses malheureuses victimes. M. de Carmeille se donna tout entier au travail, à la direction de ses usines, et cela avec une activité dévorante. Grâce à ses capitaux, il pouvait faire beaucoup. En quelques mois, les filatures arrivèrent à l'apogée de leur prospérité. Les produits des usines Carmeille étaient demandés dans toute la France et comprenaient parmi les millions de notre exportation industrielle.

En s'occupant de ses affaires plus qu'il ne l'avait jamais fait, M. de Carmeille trouvait un adoucissement à sa peine. Mais il avait des jours de sombre découragement. Alors ses souffrances devenaient intolérables. Il prenait sa plume et écrivait à sa femme une longue lettre qui disait l'état de son âme et contenait toutes les supplications. Mais toutes les lettres qu'il écrivait ainsi, il les déchirait et les jetait au feu. Mme de Carmeille lui avait défendu de lui adresser des lettres ; il voulait respecter la volonté de Mme de Carmeille. D'ailleurs, il avait sa force, son amour-propre. Eh bien ! il attendrait, il trouverait cette force en lui.

Cependant, il n'était pas absolument sans nouvelle de sa femme ; il savait par plusieurs personnes, un inspecteur des forêts entre autres, ayant sa résidence à Troyes, que Mme de Carmeille vivait aux Cormiers, dans une solitude complète. Le châtelaine solitaire ne recevait que le vieux curé, un vieillard de soixante-quatorze ans ; c'était ce bon vieux prêtre, qui lui avait fait faire autrefois sa première communion. Mme de Carmeille n'avait pour la servir que deux domestiques, le mari et la femme, vieux aussi. Ces anciens serviteurs, d'une fidélité et d'un dévouement absolu, avaient été mariés dans le temps par la mère d'Hélène ; ils avaient vu naître leur jeune maîtresse et ils l'adoraient. La présence de Mme de Carmeille aux Cormiers était bénie, car elle faisait beaucoup de bien dans le pays ; elle était la providence des pauvres et de tous les malheureux. Aussi qu'une misère lui était signalée, elle achetait les larmes des

affligés, leur rendait la joie. Ses bienfaits répandus partout étaient comme une douce et vivifiante rosée du ciel.

Quand on disait tout cela à M. de Carmeille, il sentait moins son isolement et reprenait courage. Alors lui aussi, il faisait beaucoup de bien autour de lui. Cela lui était facile et il n'avait pas à chercher bien loin des souffrances à soulager. Il ne manquait pas de malheureux dans ses usines, des pères, des mères chargées d'une nombreuse famille et d'autres ayant de vieux parents infirmes à soutenir. C'est dans cette année que le riche filateur mit à exécution un projet d'Hélène dont elle l'avait souvent entretenue. Après en avoir élaboré les statuts, il créa une caisse de retraite pour ses ouvriers, dans laquelle il versa, comme première fonds, trois cent mille francs.

— Hélène sera contente, se dit-il. D'ailleurs, la généreuse idée était de Mme de Carmeille, c'est son nom qui figurait dans les statuts, Mme Hélène de Carmeille, née Dubreuil était la fondatrice de l'œuvre. M. de Carmeille voulait se montrer digne de sa femme. Il n'oubliait pas Léontine Dupré pour avoir des nouvelles de son fils : il lui décrivait souvent et jamais une réponse ne faisait attendre.

Léontine exhortait M. de Carmeille à ne pas perdre courage et à supporter vaillamment la dure épreuve. Elle parlait peu d'elle, mais beaucoup du petit Armand qui jouissait toujours d'une santé excellente ; il grandissait, était beau comme le jour : il était toujours espiègle et fatigé, mais comme il avait un bon petit cœur ! Chaque jour, elle découvrait presque couramment. Elle ne perdait pas de vue les intentions de M. de Carmeille, elle savait où il voulait porter le petit Armand. Dès qu'il serait assez grand, elle l' placerait dans un lycée ou au collège Sainte-Barbe. On dirigeait plus spécialement ses études vers les sciences. A dix-sept ans, il aurait son diplôme de bachelier ès-sciences. Elle ne négligera rien pour qu'il pût entrer à l'École polytechnique. Après, on verrait quelle école d'application choisirait le jeune ingénieur. Le petit parlait constamment de son père ; il demandait sans cesse : quand donc papa reviendra-t-il ? On lui répondait : Ton papa est loin, bien loin.

— Il faut qu'il revienne, je veux le voir !

Souvent il pleurait, disant :

— Je voudrais embrasser mon papa ! Ainsi qu'elle l'avait dit à M. de Carmeille, Léontine Dupré avait vendu son riche mobilier. Le tout avait donné une trentaine de mille francs. Avec cette somme, la jeune femme s'était établie fleuriste, spécialité de couronnes et de bouquets pour mariées. Elle était assez convenablement installée rue de Richelieu. Elle avait une boutique pour un petit atelier où quatre ou cinq ouvrières travaillaient constamment. Elle faisait aussi la commission. Elle avait une plâ-

cière très active et intelligente qui trottait toute la journée avec une botte pleine de modèles. Les affaires étaient difficiles ; il fallait se faire connaître, se créer une clientèle. Elle prenait de la peine ; toutefois, elle n'avait pas trop à se plaindre puisqu'elle arrivait à joindre les deux bouts.

\* \* \* Mme de Carmeille était loin de vivre en paix dans la solitude de son château des Cormiers. La pauvre jalouse versait bien des larmes. Quel, elle aimait, elle adorait son mari, et elle avait pu s'éloigner de lui si elle souffrait horriblement de cette séparation qu'elle avait voulue. Au bout de deux mois, elle fut sur le point de quitter les Cormiers pour venir à Troyes se jeter dans les bras de M. de Carmeille, et lui demander pardon à son tour. Mais le féroce démon de la jalouse était toujours en elle, faisant apparaître à ses yeux le petit Armand, arrêtant tous les flans de son cœur. Quand, par suite de ses réflexions, elle était disposée à renoncer à sa fatale idée, la pensée que son mari aimait l'enfant de sa première femme et pouvait lui échapper encore, cette pensée s'emparait d'elle et la ramenait violemment à son projet.

— Oui, oui, s'écriait-elle sans cela, il cesserait de m'aimer.

D'un autre côté, craignant de perdre sa poule aux œufs d'or, Mme Cadore écrivait souvent à la reclusse des Cormiers. Avec un art infernal, elle exaltait ses sentiments de jalouse et contribuait ainsi à l'affirmer dans son projet.

Si M. de Carmeille avait indirectement des nouvelles de sa femme, celle-ci savait un peu ce qui faisait son mari. Elle avait appris avec une grande joie qu'il n'allait plus à Paris, que c'était un de ses premiers commis, ayant ses instructions, qui s'y rendait à la place, quand il y avait nécessité absolue. Elle savait que M. de Carmeille vivait comme elle très retiré, ne recevait personne, n'allait jamais ni dans le monde, ni au théâtre, ni au cercle, ni au café ; elle savait enfin que son mari donnait tout son temps au travail des filatures et à la direction de ses affaires. Ainsi, il tenait fidèlement sa promesse. C'était la preuve qu'il l'aimait toujours. Ils pouvaient donc, une fois réunis, retrouver le bonheur des premières années de leur mariage. Assurément, M. de Carmeille n'avait pas oublié son enfant ; il devait écrire à Léontine Dupré souvent. Mais il ne la voyait pas. Quand elle serait à Troyes, près de lui, elle saurait si bien s'emparer de son cœur et de son esprit que bientôt il ne penserait plus ni à la mère ni à l'enfant. Son bonheur reconquis, et à quel prix, grand Dieu ! elle s'arrangerait de façon à ne pas le perdre une seconde fois.

## XII

### PAUVRE FILLE.

Les jours s'égrenaient dans le passé, les mois s'écoulaient. La Cadore avait une date inscrite sur son livre : " 28 avril." Le calcul était facile à faire : compter neuf mois à partir du 1er mai. C'était donc à la fin de janvier de l'année suivante, ou dans les premiers jours de février qu'elle avait à introduire secrètement, au château des Cormiers, un enfant nouveau-né. Elle avait vu Mme de Carmeille, visité le château, et il avait été convenu que, dès le 20 janvier toutes les

mesures seraient prises pour recevoir l'enfant acheté. Mme de Carmeille confierait elle-même une lyrette complète. Le berceau serait expédié de Paris par les soins de Mme Cadore. La nourrice sur lieu, retenue à temps, arriverait au château quelques heures après son arrivage.

Et, quand la Cadore vit que sept mois étaient passés et qu'elle n'avait plus que deux mois devant elle, elle pensa à l'hostice de la Maternité où sont reçus tant de malheureuses. Là, certainement, elle aurait trouvé son affaire. Mais elle ne pouvait pas agir au grand jour. C'était sûrement qu'elle devait conclure son vilain marché, en évitant surtout d'attirer l'attention de l'autorité. Décidément elle ne pouvait rien faire à la Maternité ; il fallait chercher ailleurs. Et comme maintenant le temps pressait, la Cadore se mit en campagne.

Un jour qu'elle passait rue Saint-Antoine, elle aperçut, marchant sur le trottoir opposé à celui qu'elle suivait, une jeune personne pauvrement vêtue et sur le point d'être née. Il faisait froid, des flocons de neige tombaient, le trottoir était glissant. La jeune femme se dirigeait vers la place de la Bastille, avançant lentement, prenant de grandes précautions pour ne pas tomber. C'était une brune assez jolie, qui ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans.

La Cadore traversa la rue et aborda la jeune femme en lui disant d'une voix mielleuse.

Mon enfant, le pavé est glissant, prenez mes bras.

La jeune femme eut un mouvement de surprise et regarda avec une sorte de crainte la femme qui lui parlait.

—Oui, prenez mes bras, reprit la Cadore.

—Je vous remercie, madame, je peux marcher seule.

—Sous doute, mais vous pouvez glisser, tomber, et une chute serait très dangereuse.

—Madame, je vous assure....

—Ne soyez pas imprudente, interrompit la Cadore en prenant sous le sien le bras de la jeune femme.

Celle-ci devint toute rouge.

—Mais, madame, fit-elle, essayant de retirer son bras.

—Alors, enfant que vous êtes, n'ayez pas peur de moi, je suis sage-femme.

—Ah ! vous êtes sage-femme ?

—Oui, et à votre service, mon enfant, si vous avez besoin de moi.

—Je ne dis pas non, madame, répondit tristement la jeune femme, car bien-tôt....

—Quand ? dit la Cadore.

—À la fin de janvier, madame, je n'ai plus qu'un mois et quelques jours à attendre.

La Cadore tressaillit et serra fortement le bras de la jeune femme, comme si elle eût craint qu'elle ne lui échappât. Au bout d'un instant, elle reprit :

—Où allez-vous, maintenant ?

—Sur la place où je prendrai l'omnibus pour rentrer chez moi.

—Vous demeurez loin ?

—Oui, madame, à Saint-Mandé.

—A Saint-Mandé ! Je vais justement à Saint-Mandé faire une visite. Je vais prendre un fiacre et vous emmener avec moi.

—Oh ! madame, je ne voudrais pas....

—Mo gêner ! Allons donc ! Si, si, vous viendrez avec moi, nous ferons route ensemble et je vous mettrai à votre porte.

Elles arrivèrent sur la place de la Bastille. La sage-femme fit monter la jeune personne dans un fiacre, prit place à côté d'elle et donna l'ordre au cocher de les conduire à Saint-Mandé, à l'adresse indiquée par sa compagne.

—Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle, dès que le véhicule se fut mis en marche.

—Dix-huit ans, madame.

—Vous êtes très mariée bien jeune.

—Hélas ! que trop, madame.

—Que fait votre mari ?

—Mon mari ! Il m'a laissé il y a trois mois et je ne sais où il est. Je suis seule et pauvre et souffre beaucoup.

—Mais c'est un misérable, un brigand, cet homme ! dit la Cadore. Pauvre enfant ! Combien n'y en a-t-il pas de malheureuses comme vous ! Ah ! les hommes ne valent pas grand' chose, ce sont des sales !

La jeune femme poussa un long soupir et ses larmes jaillirent.

—Il m'a laissé et je suis sûre qu'il m'aime toujours, dit-elle.

—S'il vous aime, pourquoi vous laissez-vous dans la peine ?

—Hélas ! on m'a escombré.

—Ah !

—Un dimanche, des amies, de fausses amies m'entraînent dans un bal. En sortant du bal on entra dans un étroit. Il y avait avec nous plusieurs jeunes gens. Je ne sais comment cela s'est fait, je me trouvais à moitié grise ; je crois bien qu'en a mis quelque chose dans ce qu'on m'a fait boire. Une des demoiselles, avec qui j'étais raconta la chose, en l'arrangeant à sa manière. Alors un ami de mon mari qui m'avais fait la cour, et que je n'avais pas pu écouter, lui monta la tête contre moi. J'eus beau me défendre, lui criier que je n'étais pas coupable, que tout ce qu'on lui avait dit était faux, il ne voulut pas me croire. Et il m'a abandonnée.

—Sachant dans quel état vous étiez ?

—Oui.

—Cela prouverait qu'il n'a pas beaucoup de cœur. Savez-vous où il est maintenant ?

—Non, madame ; on m'a dit qu'il n'était plus à Paris.

—Il a un stat ?

—Oui, il est ouvrier bijoutier.

—Et vous quelle est votre profession ?

—Je suis couturière.

—Où travaillez-vous ?

—Je ne travaille pas en ce moment. J'ai été renvoyée de mon atelier ; j'ai cherché à entrer dans un autre, on n'a pas voulu de moi, vous comprenez. Je ne trouve pas même de l'ouvrage à faire chez moi. D'ailleurs, je n'ose pas me présenter partout. J'ai tant de honte !

—Vous êtes chez vos parents ?

—Non, madame ; mon père et ma mère sont morts depuis longtemps.

—Vous n'avez pas de famille ?

—Oh ! je peux bien répondre oui. Je n'ai qu'une tante, la sœur de ma mère : elle est concierge rue du Faubourg-Saint-Denis ; son mari est tailleur ; ils ne sont pas riches, mais comme ils n'ont pas d'enfant et travaillent tous les deux, ils sont dans l'aisance. Je ne les vois plus, je ne les voies plus m'adresser à eux.

—Pourquoi ?

—Il y a trois mois, quand ils ont appris ce qui m'est arrivé, ils m'ont chassée.

—Quand, au contraire, ils devaient vous tendre la main, ce sont des sales cœur ! Ainsi, pauvre petite, vous êtes abandonnée de tous ?

—Hélas !

—Mais il faut vivre ; comment faites-vous ?

—Lorsque j'ai été renvoyée de mon atelier, j'avais quelques petites économies, cent cinquante cinq francs à la caisse d'épargne ; j'ai vécu avec cela aussi longtemps que j'ai pu en ne dépensant guère, je vous assure. J'avais quitté la petite chambre où je demeurais rue du Sentier pour aller me loger à Saint-Mandé où a été d'accordé à une brave femme, qui a eu pitié de moi, on m'a donné par charité un petit coin dans un grenier. C'est triste, c'est froid ; mais au moins je ne suis pas dans la rue. Malheureusement, je suis arrivée à mes derniers gonds. Depuis huit jours, si de bonnes gens de la maison ne m'avaient pas fait l'umône d'un peu de soupe ou d'un morceau de pain, je serais morte de faim.

—Oh ! une pareille misère ! C'est épouvantable !

—Ce matin, j'ai eu l'idée de venir trouver une ouvrière, qui autrefois se disait mon amie, pour la prier de me prêter une petite somme, dix francs ou cinq francs. Une femme de Saint-Mandé, qui n'est guère plus riche que moi, m'a donné six sous pour prendre l'omnibus. J'en ai l'ouvrrière qui se disait mon amie.

—Ah bien ?

—Elle m'a répondu séchement qu'elle ne pouvait me prêter ni dix francs, ni cinq francs, ni même quarante sous.

—Oh !

—Cependant elle me mit six sous dans la main en me disant : « Tenez, voilà pour retourner à Saint-Mandé, en omnibus. » Je ne sais pas si je l'ai remerciée de son umône, je sanglotais.

—Oh ! ma pauvre enfant, je vous plains de tout mon cœur.

La jeune femme essuya ses yeux pleins de larmes.

—Mais voyons, reprit la Cadore, le moment de la naissance de votre enfant approche.

—Oui, il approche, soupira la malheureuse.

—Que comptez-vous faire ?

—D'ici là, je serai peut-être morte.

—Allons, allons, n'ayez pas de ces lugubres pensées. Je me hâte de vous le dire, mon enfant, c'est la Providence qui vous a mise sur mon chemin.

—Ah ! madame.

—Vous ne mourrez pas, vous mettrez votre enfant au monde. Avez-vous pensé aux choses qu'il lui faudra pour le vêtement ?

—Hélas ! non, répondit la pauvrette, se remettant à pleurer, n'ayant pas d'argent, je ne peux rien faire.

—C'est bien, je vous donnerai l'argent dont vous aurez besoin ; vous achèterez ce qu'il faudra et, dès demain, vous pourrez travailler pour votre enfant.

—O'est vrai, madame, vous vouliez m'aider ?

—Oui, et n'ayez plus aucune inquiétude.

—On m'a donné le conseil.

—Quel conseil ?

—De me rendre à la Maternité.

a trois mois, quand ils ont appris l'est arrivé, ils m'ont chassée. Ensuite, au contraire, ils devaient prendre la main, ce sont des sangs. Ainsi, pauvre petite, vous êtes de tous ?

Il faut vivre ; comment faire ?

que j'ai été renvoyée de mon atelier, quelques petites économies, au moins cinq francs à la caisse d'épargne, ai vécu avec cela aussi longtemps qu'il n'est pas convenable, nous en trouvons un autre. Nous sommes en hiver ; malheureusement nous en étés, il vous faut une chambre, un bon lit et où l'on puisse faire du repos. Je vous le repète, n'ayez plus aucun inquiétude, rien ne vous manquera, voyons, c'est aujourd'hui jeudi ; eh bien, manchon, je viendrai vous voir ; vous attendrez ?

Oui, madame.

La Cadore ouvrit son portefeuille et deux pièces de vingt francs dans la main de la jeune femme.

Prenez d'abord ceci, dit-elle.

Mon Dieu, comme vous êtes bonne, madame, et que de reconnaissance je vais devoir ! Mais dès que je le pourrai, travaillerai et je vous rendrai ce que je vous ai promis.

C'est bien, c'est bien, ne parlons pas de cela. Pour le moment, ne pensez qu'à votre bien seul de vous. Embrassez-moi, je suis enfant, embrassez-moi !

La pauvre enfant se jeta sur son amie amie et se mit à sangloter.

Nous sommes à Saint-Mandé, reprit Cadore, et, dans un instant, nous serons à votre porte. Comment vous appelez-vous ?

Mélanie Bertoux.

— Eh bien, ma chère Mélanie, j'ai une petite recommandation à vous faire.

— Je vous écoute, madame.

— Vous ne direz à personne, comment nous nous sommes rencontrées et comment je me suis intéressée à vous. Ce sera notre secret. J'aime à faire le bien lorsque j'en ai le courage, mais je ne veux pas faire de mal.

— Je garderai le silence, madame.

— Vous me le promettez ?

— Oui.

— Bien ! Vous pourrez dire, si vous voulez, qu'une généreuse amie vous a aidé un peu d'argent, et vous a promis de vous en prêter encore. Vous pourrez confier aussi que cette amie vous a recommandée à une sage-femme, que vous êtes trouvée cette dame, qu'elle vous a bien reçue et qu'elle viendra vous à Saint-Mandé.

— Je dirai cela, madame.

— Et c'est dans votre intérêt. Mais vous ne m'avez pas dit votre nom ?

— Oh ! mon nom importe peu ; cependant je n'ai aucune raison de vous le cacher. Je me nomme Mme Durantin.

— A ce moment la voiture s'arrêta.

— Me voilà arrivée, dit la jeune femme. Et nous allons nous quitter.

Mélanie Bertoux embrassa de nouveau la jeune femme, puis mit pied à terre.

— A dimanche, madame, dit-elle.

— Oui, ma chère enfant, à dimanche. Mélanie s'enfonda et disparut dans l'allée de la maison où elle demeurait.

— Cocher, dit la sage-femme, la porte à portière, nous retournerons à Paris.

Le cocher fit tourner son chariot, le plaisir de la mèche de son fouet et l'animal prit sa course au petit trot. La Cadore

était radieuse. Dans son regard débattait la joie du triomphe. Enfin, elle avait ce qu'elle cherchait. Cette fois, elle avait son affaire. Et Mélanie Bertoux se trouvait dans des conditions telles qu'elle était sûre d'avancer du succès. Mme de Carmillo aurait son enfant, et elle, Mme Cadore, toucherait la récompense promise, sans compter ce que, d'autre part, elle mettrait dans sa poche. La tireuse du carton voyait la fortune lui faire les yeux doux. Elle rentra chez elle contente, le cœur léger, sans doute comme ce bon roi de l'ancienne Rome.

— Aujourd'hui, je n'ai pas perdu ma journée.

### XIII PAISE AU PIKE.

Le dimanche, un peu avant-midi, Mme Cadore arriva chez Mélanie Bertoux. Voyant le taudin, elle fit la grimace.

— Est-ce possible ? s'écria-t-elle ; comment c'est dans un parloir trou que vous logez ? Et l'on appelle cela un lit, continua-t-elle, frappant du pied une couchette de bois vermoulu sur laquelle il y avait une vieille pailleasse de varech, un mauvais matelas garni plus épais que la main, des draps affreusement sales et une couverture dont l'étoffe cravée de toutes parts perdait sa laine mangée aux vers. Oh ! ma pauvre enfant, ma pauvre enfant ! Et pas de feu, pas de feu pour ce vilain temps froid ! Mais vous devez geler ici. Bien..., tout cela gèle ! Il me semble que je vais geler. Br..., j'ai la chair de poule. Par exemple, je ne vous laisserai pas vingt-quatre heures de plus dans cet horrible gabinet ! Quels sont donc les malheureux qui ont eu le courage de vous mettre là-dedans ?

— Le propriétaire, madame ; mais comme je vous l'ai dit, je ne paye pas. Il ne manquerait plus que ça, qu'on vous fasse payer. Mais, ma chère patito, il y a de quoi mourir ici. Où demeure le propriétaire ?

— Dans la maison ; c'est lui qui tient la boutique de marchand de vin.

— C'est bien, va lui parler.

Mme Cadore descendit au rez-de-chaussée.

— Monsieur, dit-elle au boutiquier qui était assis à son comptoir à côté de sa femme, c'est vous qui avez donné asile à Mme Mélanie Bertoux ?

— Oui, madame.

— Je sais que vous la logez gratuitement, c'est très bien ; seulement dans la position où on trouve la pauvre femme, elle ne peut pas demeurer plus longtemps où elle est.

— Je le comprends, répondit la femme. malheureusement, nous ne pouvons pas. Nous avons bien des chambres à louer au deuxième, mais il faudrait des meubles.

— D'ailleurs, ajouta le propriétaire, nous ne sommes pas assez riches pour porter un ou deux termes de loyer.

— Voulez-vous me faire voir cette chambre que vous avez à louer ? demanda la sage-femme s'adressant à la boutiquière.

— Volontiers, madame.

On monta au deuxième étage. La chambre était propre, suffisamment grande, bien éclairée. La fenêtre ouvrait sur un jardin.

— La cheminée va bien ! demanda Mme Cadore.

— Oui, madame, très bien.

— Et combien louez-vous ?

— Cent quatre-vingts francs.

— C'est-à-dire quarante-cinq francs pour trois mois.

— Oui, madame.

— Eh bien, madame Mélanie Bertoux loue cette chambre pour trois mois.

— C'est ça...

— Quoi ?

— Mon mari ne voudra pas mettre loi ce qui est là-haut.

— Ah ! mais je l'espére bien : vous occupez pas du mobilier, j'en fais mon affaire.

En effet, deux heures après la Cadore avait vu un tapissier marchand de meubles, et loué pour trois mois le petit mobilier de la chambre : une commode-toilette, une table, un canapé, quatre chaises, une table de nuit, un lit avec sommier, deux matelas, deux palets de draps, deux couvertures, un trousseau, un arrolier. Avant la nuit, les meubles étaient dans la chambre et Mélanie descendit de son taudis. Trois rondins flamboient joyeusement dans la cheminée, aburio. Elle embrassa plusieurs fois sa bienfaiteuse. Elle ne savait vraiment comment la remercier.

Il était tard quand Mme Cadore, qui se faisait appeler à Saint-Mandé Mme Durantin, songea à rentrer à Paris. Elle quitta Mélanie, en lui promettant de rentrer la voir bientôt. Elle n'avait garde de manquer à sa promesse. Aussi elle ne laissait jamais passer deux jours sans faire sa visite à la jeune femme. Elle appartenait toujours quelques friandises. C'était du belles poires fondantes, ou du raisin, ou des confitures, ou des gâteaux, ou des bonbons amers que Mélanie aimait beaucoup et croquait à belles dents. Un jour, ayant préparé la jeune femme à l'écouter, l'astucieuse femme aborda la grosse et grave affaire.

— Voyons, ma chère Mélanie, dit-elle, dans quelques jours vous mettrez votre enfant au monde ; avez-vous bien réfléchi à ce que vous ferez ?

— J'ai beaucoup pensé, beaucoup réfléchi, madame ; mais je ne sais pas encore ce que je ferai.

— Vous n'avez pas l'intention, je suppose, d'abandonner votre enfant.

— Oh ! non, répondit vivement Mélanie ; l'abandonner ! Dieu me gardo d'avoir cette mauvaise pensée.

— Toutes les mères, les bonnes mères ont ce sentiment. Cependant, ma chère Mélanie, vous serez forcée de vous séparer de votre enfant.

— Hélas !

— Vous ne pouvez pas songer à l'élever vous-même.

— C'est vrai.

— Il faudra le mettre en nourrice. Malheureusement, une nourrice coûte cher. Pour que votre enfant soit bien placé, vous ne pouvez compter moins de quarante francs par mois. Et ce n'est pas tout une nourrice demande sans cesse ; l'enfant a besoin de ceci, de cela ; s'il est malade, il y a à payer les visites du médecin, les choses prises chez le pharmacien. Et puis il faut faire des cadeaux à la nourrice ; ça n'en finit plus. On croit avoir quarante francs à donner pour son enfant, c'est au moins soixante francs qu'il faut compter. Ah ! vous êtes dans une situation bien difficile, bien pénible.

— Une voisine, qui est venue me voir hier, m'a dit que pour vingt-cinq francs,

elle essaya ses yeux pleins

yone, reprit la Cadore, le mo

uissance de votre enfant ap

prouche, soupira la malheu

itez-vous faire ?

— Je serai peut-être morte,

allons, n'ayez pas de ces lu

es. Je me hâte de vous le

fant, c'est la Providence qui

sur mon chemin.

— Je mourrai pas, vous mettrez

au monde. Avez-vous pensé

à lui faudra pour le vêtement ?

— Non, répondit la pauvrette,

à pleurer ; n'ayant pas d'ar

ris à rien faire.

— Je vous donnerai l'argent

ez besoin ; vous achèterez ce

et, dès demain, vous pourrez

rester à la Maternité.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas

comme vous faire.

— Non, je ne veux pas



et le sait, cinquante mille francs de l'enfant : mais elle s'est trop, beaucoup trop. Et c'est qu'elle garderait trente mille pour elle et ne remettrait pas une franc à la mère de l'enfant chère petite, reprit-elle, je ne suis tout dit : la dame qui désire votre enfant m'a renié vinçons que je dois vous donner.

Et mille francs ! exclama Mélanie.

vingt mille francs, une petite

alors, madame, on m'a châtié. La dame est très bonne, c'est un cadeau qu'elle

la mère laisse de nouveau tou-

dans ses mains. La sage-fem-

vingt mille francs, voyez ce que faire ; d'abord vous n'a-

croirez la mère. Dites-moi bien si vous étiez de coutume

madame. Je suis entré en ap-

tre treize ans et, à quinze ans

encore. Maintenant on pourra

le travail le plus difficile, le

sties chez une grande coutu-

ne grande couturière. J'étais

beaucoup de clientes et je

avais affaire qu'à moi. Je de-

meilleur au jour ; au lieu

de ma maîtresse, m'a congédié

encore, dans ma position, je l'

Il y a des dames, on me ne

pas été contentes en appre-

tant la partie.

Mélanie, il me vient une

une, pourquoi ne vous établi-

ez-vous avec vingt mille francs ?

Jeune, adroite, intelli-

gente, connaissant bien votre né-

réussissez sûrement. Dans

vous seriez, vous aussi,

c'est difficile à faire.

que vous êtes ! Ne venez

me dire que beaucoup de

tre ex-patrons ne veulent

qu'à vous ?

Mélanie, établissez-vous

vous avaient prises en am-

bois de votre clientèle

étonneront leurs amies, et, j'en

suis, vous ne mangerez pas

si vous avez seulement cinq

larmes, c'est assez. Vous les

que vous velez de vous sta-

te, tel numéro ; elle vien-

tez, votre gentillesse,

votre travail, votre bon

reste. Dans deux ans, vous

auriez de l'heure et une existence

meilleure.

puis-je vraiment donner

la dame qui désire l'avoir

et l'élever ? Non. Eh bien,

et dans la votre, faites ce

que je veux. Acceptez sans rou-

rir la somme qu'on vous of-

ert tout est dit, conseillez-

—Oui, puisqu'il le faut, soupire Mélanie.

—À la bonne heure, vous voilà raisonnable, sérieuse.

—Seulement...

—Et les.

—Quand on me demandera où est mon enfant, que répondrai-je ?

—Vous répondrez qu'il est en nourrice, ce qui ne sera pas un mensonge, et plus tard vous pourrez dire : il est mort. Pour le reste, ne vous occupiez pas et soyez parfaitement tranquille. Quelques heures après sa naissance je l'emporterai, disant que je vais la donner à une nourrice. Au bout de quinze jours vous serez rétablie, vous quitterez Saint-Mandé et n'aurez plus à satisfaire des curiosités indiscrettes.

—Il faudra déclarer à la mairie la naissance de mon enfant.

—Sans doute, et en présence de deux témoins, autrement nous serions fautive l'une et l'autre et aurions mal à partie avec la justice. Ce qui devra être fait le sera.

La Cadore resta encore une demi-heure avec la jeune femme, lui donnant des conseils. Inn recommandant surtout de bien garder leur secret, puis se retira.

#### XIV

##### AUX CORMIERS.

Le 31 janvier, à quatre heures du matin, Mélanie Bertoux donna le jour à son enfant. Mme Cadore était à Saint-Mandé depuis la veille ; elle avait passé la nuit au chevet de la malade, lui prodiguant des soins qui avaient édifié les femmes qui étaient venues demander des nouvelles de la jeune femme. Elles déclarèrent que Mme Durantin était une très habile sage-femme, comme on serait heureuse d'en rencontrer souvent. De fait, Mme Cadore connaissait parfaitement son métier.

—C'est une petite fille, une belle petite fille, dit-elle.

La mère poussa un faible cri de joie. Les voisines se mirent à admirer le bébé, poussant des exclamations.

—Comme elle est grosse et grasse !

—Et jolie !

—Et forte !

—Oui, voilà un bel enfant !

—Et qui ne demande qui va vivre !

Quand, un instant après, la Cadore présenta le bébé à la jeune mère, celle-ci le tint serré contre son cœur et l'embrassa en pleurant.

—Chère petite, demain je ne l'aurai plus et je ne la reverrai jamais !

La sage-femme fit une petite place sur l'oreiller et coucha près de sa mère l'enfant emmailloté. A dix heures, Mme Cadore ou plutôt Mme Durantin se rendit à la mairie, accompagnée du propriétaire d'un autre boutique, son voisin. On déclara la naissance de la petite fille, née de Mélanie-Antoinette Bertoux et de Henri Levaissier son mari ; et, comme le désirait la mère, on lui donna les prénoms de Suzanne-Henriette.

L'acte rédigé et signé, la sage-femme quitta les deux témoins et se rendit au bureau du télégraphe. Elle envoya trois décharges. La première, à Mme de Carmeille, disant :

—Arriverai demain à Vesoul, à trois heures du matin."

La deuxième au chef de gare de Paris, chemin de fer de l'Est :

—Tenez à ma disposition ce soir, train de 8 h. 40, le coupé que j'ai loué."

La troisième à la nourrice.

—Vous prendrez le train à minuit 35 pour arriver demain à midi au château des Cormiers."

Cela fait, Mme Cadore revint près de Mélanie. La femme qui devait rester près de la malade jusqu'à son complet rétablissement était là. Longuement, en les répétant plusieurs fois, Mme Cadore donna ses instructions pour les soins que déclarait la jeune mère. Elle crut même devoir écrire une ordonnance minutieusement

—D'ailleurs, dit-elle, s'adressant à Mélanie, je viendrai vous voir dans deux ou trois jours.

Elle mentait, car elle n'avait nullement l'intention de revoir la pauvre femme. La veille, elle avait remis à Mélanie la somme promise, vingt billets de banque de mille francs. Sur son conseil et par mesure de précaution, les billets avaient été cachés dans le corsage de la robe de la jeune femme entre l'étoffe et la doublure. La journée s'écoula, la nuit vint. Un peu avant sept heures, la sage-femme envoya chercher une voiture de remise. Mélanie tenait son enfant dans ses bras et pleurait silencieusement. Hélas ! sa chère petite fille allait lui être enlevée. Elle aurait voulu crier ;

—Non, je ne veux pas qu'on me prenne mon enfant !

Mais elle ne pouvait pas l'éloigner. Elle souffrait cruellement et devait se résigner. Cherchant à se rassurer, à se consoler, elle se disait :

—C'est dans son intérêt que je me sépare de ma petite fille, elle ne manquera de rien, on l'aimera.

N'importe, elle sentait son cœur se briser.

On vint prévenir Mme Durantin que la voiture l'attendait. La sage-femme avait le garde-malade de la porter dans la voiture. Elle se trouvait seule avec Mélanie.

Je vais partir, dit-elle. Embrassez encore une fois votre petite. Ne pleurez pas, réjouissez-vous, au contraire. Je vous le répète, votre enfant aura une existence heureuse.

La pauvre mère étouffait ses sanglots, comme si elle eût été prise subitement de compassion, la Cadore reprit :

—Nul ne peut savoir ce que l'avenir vous réserve ; avez l'espérance de revoir un jour votre fille ; peut-être sera-t-elle rendue à votre tendresse, à vos biseaux.

—Oh ! oui, n'est-ce pas, madame ? prononça la mère d'une voix suppliante.

—Espérez, espérez !

La Cadore prit l'enfant, l'enveloppa dans son grand châle de laine et s'élança hors de la chambre. Mélanie s'était dressée sur son lit. Elle poussa un cri de douleur et sa tête retomba sur l'oreiller.

A huit heures trente minutes, Mme Cadore était à la gare de l'Est. Un employé lui ouvrit une porte et la conduisit à son coupé, qui fut immédiatement fermé. Alors sur le coussin, dans un coin, avec un tricot de laine, Mme Cadore fit un petit lit sur lequel elle coucha la petite fille. Dans son sac de voyage il y avait tout un aérodynamique ; de l'eau dans une bouteille, dans une autre du lait, du sucre, une petite cuillère en argent, une petite lampe à essence, un verre de vin pour faire tiédir l'eau ou le lait,

Le train se mit en marche. C'était un express ; il allait vite. A trois heures du matin il s'arrêta et sur lequel les agents de service attendirent.

—Vesoul ! Vesoul !

Mme Cadore avait refermé son sac de voyage et enveloppé de nouveau l'enfant dans son châle de laine. Le chef de train ouvrit la portière du coupé. Mme Cadore remercia gracieusement, mit pied à terre et se hâta de sortir de la gare.

Aucun agent de la compagnie ne se douta que cette voyageuse portait un enfant. Mme Cadore chercha du regard, puis marcha rapidement vers une calèche formée à laquelle un bon cheval était attelé. Un hongrin, un vieux à cheveux blancs, se tenait près de la voiture, attendant.

—Ah ! vous voilà, madame, fit-il, reconnaissant la voyageuse.

—Oui, monsieur Jacquin, me voilà.

—Avez-vous froid ?

—Non, heureusement ; et pourtant il ne fait pas chaud.

Elle parlait très haut, car Jacquin, le vieux domestique de Mme Carmeille, était un peu sourd. Ajoutons qu'il n'avait plus de bien bons yeux.

—Non, madame, il ne fait pas chaud, répondit Jacquin, car il gèle à pierre fendre. Mais il y a dans la voiture une bouteille, deux peaux de renard une bonne couverture de laine. Si vous aviez froid, madame, je vous donnerais encore ma louraine.

—Non, non, monsieur Jacquin, merci.

Elle monta dans la voiture et s'y installa. Et pendant que le vieux domestique lui mettait la bouteille sous les pieds, les peaux de renard sur les jambes, elle lui demanda :

—Comment va votre maîtresse ?

—Mais pas très bien, pas très bien. Depuis quelques temps, notre chère dame est toujours souffrante. Hier vers une heure du après-midi, elle a reçu une dépêche par le télégraphe ; je ne sais pas si on lui disait quelque chose qui l'a contrariée ; toujours est-il que, peu après, elle s'est mise au lit avec de fortes douleurs d'artreille. Je voulais aller chercher le médecin, elle s'y est opposée. Ma femme l'a soignée de son mieux.

—A nous heures, comme j'allais me coucher, elle me fit venir dans sa chambre.

—N'importe en quel saison, voyez-vous, je me couche toujours à neuf heures, une vieille habitude de payass. A neuf heures, il n'y a plus personne. Donc, notre chère dame me fit venir dans sa chambre. Je la trouvai pâle, avec un peu de fièvre, car ses yeux brillaient.

—Jacquin, qu'elle me dit, tu te rappelles cette dame de Paris qui est venue me voir deux fois au Cormier.

—Madame Durantin ?

—Oui. Eh bien, cette dame arrivera cette nuit à Vesoul, à trois heures. Il faudra que tu ailles la chercher.

—Je partirai à minuit.

—C'est cela. Tu reconnaîtras la dame ?

—Oh ! tu vois encore assez clair pour la reconnaître..

Pour lors, je suis allé me coucher. J'ai fait un bon somme, Marianne m'a réveillé.

A minuit juste, je me suis mis en route et voilà. Vous trouvez-vous bien, madame ?

—Oui, parfaitement bien, monsieur Jacquin.

— Si vous aviez froid en route, faites moi pas avoir peur de me le dire.

— Je n'aurai pas froid.

— C'est que nous avons trois bonnes heures avant d'arriver.

Le vieux domestique laissa la portière, monta sur son siège, et rentra dans la bûche.

— Allons, la Biche, partons !

La jument, une belle bête, prit le trot aussitôt. Quand on arriva au château, le jour commençait à pointe. Marianne n'était pas pour recevoir la compagnie. Jacquin descendit de son siège à moitié engourdi, ouvrit une petite porte à côté de la grille, puis vint ouvrir la portière. (Cela prouve que le sac de la dame.

— Non, non, dit-elle, il n'est pas lourd, je puis le porter.

— Je cours appeler Marianne.

— C'est inutile. Votre femme s'est couchée tard, laissez-la dormir. D'ailleurs, je connais le château, je saurai bien trouver ma chambre.

À ce moment la petite fille, poussa quelques vagissements. Mme Cadore s'éloigna très vite. Le vieux Jacquin n'avait rien entendu et rien vu. Mme Cadore fut bientôt dans la chambre de Mme de Carmeille. La jeune femme, après avoir envoyé Marianne se coucher vers deux heures, s'était levée et assise devant le feu. Inquiète agitée, elle avait attendu comptant les heures, les minutes. Elle était debout et toute tremblante quand sa complice parut. Celle-ci sortit la petite de dessous son châle.

— Madame, dit-elle, voici votre enfant. C'est une petite fille, regardez comme elle est jolie.

— Oui, elle est jolie, très jolie, murmura Mme de Carmeille.

— Où est le berceau ?

— Dans la chambre voisine.

— Il y a du feu ?

— Un bon feu comme ici.

— Bien. Je vais faire la toilette de l'enfant, lui donner à boire et je la couchera. Quant à vous, madame, vous allez vous remettre au lit dans un instant. Du reste je m'arrangerai pour qu'on n'entre pas dans votre chambre avant dix heures.

Mme de Carmeille contenait la jeune créature, la dévorait des yeux. Très émue, elle avait peine à retenir ses larmes.

— Pauvre petite, pensait-elle, on t'a prise à ta mère ! Mais va, je fais à Dieu le serment de t'aimer !

\* \* \* A dix heures un quart, Mme Cadore agita le cordon d'une sonnette. Un instant après, la vieille Marianne entra dans la chambre de sa maîtresse où tout était dans un désordre voulu. La sage-femme tenant la tête de Mme de Carmeille, lui faisait boire une tisane. Un peu de poudre de riz avait donné à la jeune femme la figure de circonstance. Du reste, la vieille domestique était facile à tromper. L'enfant était dans le lit près de sa mère adoptive.

— Madame Jacquin, dit la sage-femme, approchez.

Marianne s'avance. — Regardez, dit Mme Cadore, montez l'enfant.

La vieille poussa une exclamation de surprise.

— Un enfant ! Un enfant !

— Oui, madame Jacquin, une petite fille, qui est née il y a une heure.

— Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

Et la vieille, tombant à genoux devant le lit, il mit à pleurer de joie.

Maintenant, madame Jacquin, reprit Cadore, allez annoncer la bonne nouvelle à votre mari.

Marianne se releva et disparut en courant, disant qu'elle venait de retrouver ses jambes de vingt ans.

— Vous voyez, madame, vous voyez, c'est fait, dit la Cadore à Mme de Carmeille.

Marianne trouva son mari dans la cour du château, devant les communs. Le palefrenier, le jardinier et un des aides étaient près de Jacquin. On savait que la maîtresse s'était trouvée assez gravement indisposée la veille ; on demandait de ses nouvelles. Jacquin ne pouvait pas répondre.

— Ah ! voici Marianne ! s'écria-t-il, voyant accourir sa femme.

— Où entours Marianne.

— Comment va notre chère dame ?

— Elle va bien, répondit la vieille, prenant un air mystérieux.

— Alors, sa maladie d'hier, ça c'est passé.

— Sa maladie d'hier est une belle petite fille qu'elle vient de mettre au monde.

Ce fut un ahurissement général. Marianne continua :

— Mme Durantin, qui est une sage-femme de Paris, est arrivée juste à temps. Moi qui ne me doutais de rien, je m'étais couchée ce matin à deux heures et demie, pendant que mon homme trottais sur la route de Vesoul pour aller chercher la sage-femme.

— Aussi, reprit Jacquin, depuis quelque temps, je trouvais que madame avait la taille bien forte. Et elle ne disait rien !

— Voilà pourquoi depuis trois mois elle ne sortait plus.

— Pas même pour faire une promenade dans les jardins, ajouta le jardinier.

— Ah ! elle est bien heureuse, reprit Marianne, car l'a-t-elle désiré, cet enfant que le bon Dieu vient de lui donner ?

— Et M. de Carmeille, quand il va apprendre la chose,

— Voilà jupe neuve mois et quelques jours qu'ils se sont séparés, fit remarquer Marianne. Pour le coup, voilà la fâcherie terminée.

— C'est certain, appuya Jacquin, et nous pouvons nous attendre à voir arriver bientôt M. de Carmeille.

A midi, l'événement fut connue de tout le village. Tout le monde fut surpris.

Mais, comme on était à cent lieues de s'approcher d'une supercherie, on ne pensa qu'à se réjouir du bonheur de la châtelaine et à l'acclamer longue vie à la fillette.

Les époux Jacquin racontaient, avec des larmes dans les yeux, où à qui voulait les entendre, la naissance de l'enfant. Ils ajoutaient :

— Et pas plus que vous, comme tout le monde, nous ignorions la chose. Madame n'a pas dit rien. Il y a trois semaines, il nous est arrivé de Paris une grande caisse que madame a fait monter dans son appartement. Nous nous demandions ce qu'il pouvait y voir dans cette caisse. Eh bien, il y a une chose maintenant, c'était que

— Ce fut la jeune Jacquin qui alla à la maison déclarer la naissance de la petite fille à Mme de Carmeille. Mme de Carmeille avait donné les prénoms d'Amélie-Valentine.

## XV

### LE BON CURÉ.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Marianne vint annoncer à sa maîtresse que M. le curé venait d'arriver au château et désirait la voir. La sage-femme et la nourrice, tenant son manteau sur ses genoux, étaient dans la chambre. Mme de Carmeille allait parler à Mme Cadore, quand la jeune femme, sur un signe de Mme Cadore, elle resta silencieuse.

— Nourrice, dit Mme Cadore, veuillez rentrer dans votre chambre.

La nourrice se retira.

— Je ne peux pas recevoir M. le curé aujourd'hui, dit Mme de Carmeille.

La Cadore se pencha sur le lit et, tout bas :

— Au contraire, recevez-le ; seulement, sachez jouer votre rôle.

— Vous le voulez ?

— Oui.

— Marianne, M. le curé peut venir. Un instant après, le vieux prêtre entra.

— Allons, dit-il gaiement, je vois que cela va bien, tout à fait bien.

Mme de Carmeille sortit du lit une robe blanche et diaphane et la tendit à l'abbé, qui la prit et la serra avec émotion.

— Ah ! reprit-il, voilà une grande joie, un immense bonheur. J'en appris, dès hier, l'heureuse nouvelle ; mais il n'y a pas été possible de disposer d'un instant ; par exemple, je ne pouvais pas laisser passer cette journée sans venir vous voir, vous féliciter et vous dire combien je suis ravi d'un événement qui est une bénédiction du ciel.

— Merci, monsieur le curé.

— Comment, madame, fit-il avec un doux accent de reproche, comment, vous étiez sur le point d'être mère, et même avec moi, un vieux et sincère ami, vous avez pu garder ce secret. Pourtant tous ceux qui vous aiment, et il sont nombreux, se seraient réjouis.

— C'est vrai, j'ai gardé le silence, même avec vous, à qui je pouvais me confier. Pourquoi n'ai-je rien dit ? Je ne saurais l'expliquer. Une idée. J'avais peur.

— Vous aviez peur ?

— Oui.

— Et de quel pouviez-vous avoir peur ?

— Eh bien, monsieur le curé, j'avais peur d'avoir un enfant mort.

— Je comprends, fit gravement le vicaire, vous ne voulez pas causer à vos amis, à M. de Carmeille surtout, une joie qui pouvait être détruite.

— Oui, c'est cela.

— Enfin, Dieu soit loué ! Tout va bien passé. Mais quelque chose me fait douter de l'heure. Me permettez-vous de vous faire une question ?

— Certainement.

— Avez-vous fait annoncer à M. de Carmeille l'heureux événement ?

— Non monsieur, mais on va le faire avertir.

— Très bien.

— Si mon mari arrivait ici, tout à coup,

— Eh bien ?

— J'aurais peur.

— Peur de quoi ?

— De mourir de joie ?

— A la bonne heure, nous y voilà.

Puis se levant.

— Madame, dit-il, je suis une certaine personne, je viens de vous parler comme au-

## LE BON CURÉ.

le matin, vers deux heures de l'après-midi, Marianne vint annoncer à M. le curé qu'il venait d'arriver et désirait la voir. La curie et la nourrice, tenant son sur ses genoux, étaient dans la chambre de Carmeille, il avait parlé à une de Mme Cadore, elle aussi, dit Mme Cadore, veuillez à votre chambre.

peux pas recevoir M. le curé dit Mme de Carmeille.

se pencha sur le lit et, tout aïre, recouvrer le ; seulement, votre tête.

vous voulez ?

ne, M. le curé peut venir, dit à propos, le vieux prêtre ouvre, dit il gaiement, je vois que tout, tout à fait bien.

Carmoille sortit du lit une et diaphane et la tendit à la curie, la sera avec émo-

prit-il, voilà une grande joie, bonheur. J'ai appris, dès hier, ouverte ; mais il ne m'a pas de disposer d'un instant ; par ne pouvais pas laisser passer sans venir vous voir, vous nous diro combien je suis ravi en qui est une bénédiction

monsieur le curé, madame, fit-il avec un de reproche, comment, vous point d'être mère, et même vieux et sincère ami, vous er ce secret. Pourtant tous nous aimons, et il sont nommément réjouis.

ai gardé le silence, même qui je pouvais me confier, je rie rien dit ? Je ne saurus pas pour ?

ol pouvies-vous avoir peur ? monsieur le curé, j'ai un enfant mort, rends, fit gravement le vieil Carmoille aït, une joie de détruite.

te soit loué ! Toute l'est bien quelque chose que tout ce qu'omettez-vous rigoureusement

ent. Je t'aït annoncer à M. de Carmeille, aux événements ?

sieur, mais on va le faire

ari arrivait ici, tout à coup,

ur, quoi ? de joie ?

de heure, nous y voilà.

dit-il, a sc une certaine au-

de vous parler comme au-

rait pu le faire un bon père, remplissant un devoir de mon sacerdoce. Je vous dis :

Mme de Carmeille lui tendit silencieusement la main. Il la pressa doucement et sortit de la chambre.

Le vieux prêtre s'éloigna, songeur, la tête inclinée sur sa poitrine. En causant avec Marianne, une idée, une pensée gêneuse lui était venue. Il avait senti qu'en sa qualité d'homme de consolation et de paix, il avait une mission à remplir. Il rentra à son presbytère et alla droit à la chambre où il ouvrit un tiroir dans lequel il prit une petite bourse de soie verte.

Le vieillard mit la bourse dans sa poche, puis, tranquillement, lut son office du soir. A sept heures, comme d'habitude, il dîna. Oh ! un repas bien modeste. A neuf heures, il mit son chapeau sur sa tête, son prévinaire sous son bras, prit sa canne, appela Anais, sa gouvernante, et lui dit :

— Anais, je vous .

— A l'heure qu'il fait ? Est-il Dieu possible ?

— J'ai un petit voyage à faire.

— La nuit ? Monsieur le curé croit-il donc qu'il est revenu à ses quartiers ?

— Je voyagerai en chemin de fer.

— Pour voyager en chemin de fer, il faut de l'argent.

— J'en ai.

— Ah ! vous avez pris votre réserve ?

— Oui.

— Et votre souteneur, monsieur le curé ?

— Je prêterai celle-ci de vouloir bien lurer quelque temps encore.

— Tonlez, monsieur le curé, on ne fera jamais rien de vous ; vous êtes toujours à même.

— Hélas ! Anais, à mon âge on ne peut plus se corriger de ses vilaines défauts.

Le vieillard avait dit cela si drôlement que la servante ne put s'empêcher de rire.

— Douc, Anais, reprit le curé, je parle ne reviendrais que demain. Si l'on vient me demander demain dans la matinée, vous répondrez que je serai de retour dans l'après-midi.

Sur ces mots, il sortit de chez lui et se rendit à la gare, où il prit le premier train pour Paris.

XVI  
LE MESSAGER DE PAIX

A trois heures du matin, le train s'arrêta à Troyes. Le vieux curé descendit. Il demanda la permission, qui lui fut accordée sans difficulté, de passer le reste de la nuit, c'est-à-dire d'attendre le jour dans la salle d'attente des premières, où il avait un bon feu de bouille. Le jour commençait à peine.

— Il est encore de bien bonne heure, pensa-t-il.

Il se dressa debout, fit plusieurs fois le tour de la salle pour se dérider, se rassasi, se promena de nouveau. Enfin, sept heures sonnèrent. Il prit son breviaire, sa canne, sortit de la gare et fut bientôt au centre de la ville. Devant la cathédrale, il arrêta une femme âgée qui passait et la pria de vouloir bien lui indiquer la demeure de M. de Carmeille.

— M. de Carmeille demeure à l'extrême de la ville, répondit la vieille ; vous allez prendre la première rue à votre gauche, et, allant toujours en ligne droite, vous arriverez à la maison de M. de Car-

meille, une grande et belle maison avec perron et marquise. Vous ne pouvez pas vous tromper, vous verrez le jardin et les bâtiments de la filature qui ont des hautes cheminées de briques rouges.

Le curé remit l'obligeante troienne et prit le chemin indiqué. Après un quart d'heure de marche, il se trouva sur une petite place en face de la maison, du jardin et des bâtiments de l'usine.

Il marcha vers la maison dont l'abord était défendu par une grille ayant encore des portes fermées. Il remarqua qu'aucune des portes fermées du premier étage n'était ouverte.

— J'arrive peut-être trop tôt, se dit-il. Néanmoins, il sonna à la porte de la grille. Il n'attendit pas longtemps ; un domestique parut sur le porche, descendit les marches et parut surpris en voyant le vieux prêtre.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur l'abbé ? demanda-t-il avec beaucoup de politesse.

— Je viens voir M. de Carmeille ; mais je suis peut-être trop matinal ?

— Non, monsieur l'abbé ; M. de Carmeille a l'habitude de se lever de bon matin, depuis plus d'une heure déjà il travaille.

Tout en parlant, le domestique avait ouvert la porte.

— Venez, monsieur l'abbé, dit-il.

Le vieux prêtre suivit le domestique dans une vaste antichambre chauffée par un calorifère, où il resta seul un moment. Le domestique reparut disant :

— M. de Carmeille attend monsieur l'abbé.

Le curé traversa plusieurs pièces, marchant derrière le serviteur, et fut introduit dans le cabinet du travail du riche filateur qui était occupé à sa correspondance. A la vue du curé, qu'il reconnut aussitôt, M. de Carmeille poussa une exclamation de surprise et se leva vivement.

— Vous, monsieur le curé, vous ici, à Troyes ! fit-il, tendant ses deux mains au vieillard.

— Oui, monsieur de Carmeille, c'est moi, c'est bien moi.

— Je reste sous le coup de ma surprise. Je sais combien vous êtes canassier, monsieur le curé pour que vous vous soyiez décidé à quitter Port-sur-Saône, il faut qu'un événement important vous ait appelé à Troyes.

— En effet, monsieur de Carmeille, il s'agit d'une affaire très importante, très sérieuse.

— Ah ! où donc ai-je la tête ? Je ne vous pris seulement pas de vous asseoir. Mettez-vous donc dans ce fauteuil, monsieur le curé, et nous allons causer.

Les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre.

— Vous dîz donc, monsieur le curé, reprit le filateur, qu'une affaire très importante, très sérieuse... Si dans cette circonstance vous aviez besoin de moi, de mes services, monsieur le curé, je me mettrai entièrement à votre disposition.

— Je vous remercie, monsieur de Carmeille, j'ai, en effet, besoin de votre aide ; je dis plus, sans vous je ne pourrais absolument rien faire.

— Ah ! Eh bien, monsieur le curé, de quoi s'agit-il ?

Le prêtre était entré dans le cabinet, très grave, et il gardait son air austère.

— Monsieur de Carmeille, répondit-il,

je suis, comme vous le dites, très canassier, cela se comprend à mon âge ! et si j'ai quitté hier soir Port-sur-Saône, c'est que j'ai été inspiré par le bon Dieu, monsieur, c'est pour vous que je suis venu, c'est près de vous que j'ai une mission toute de cœur à remplir.

M. de Carmeille devint très pâle et se dressa comme un par un ressort.

— Ah ! monsieur le curé, vous me faites peur ! s'écria-t-il d'une voix oppressée ; qu'y a-t-il, que se passe-t-il aux Cormiers ?

— Rien qui soit de nature à vous effrayer, monsieur de Carmeille, au contraire.

— Ah ! vos paroles me font du bien, dit le mari, respirant bruyamment. Ainsi, Mme de Carmeille.

— Va aussi bien que possible.

— Quand l'avez-vous vue ?

— Hier.

— Oui, fit M. de Carmeille tristement et en se rassoyant, elle s'est condamnée à une solitude complète ; elle n'a reçoit que vous, vous étes son ami, son conseil.

— Près de Mme de Carmeille j'ai rempli du mon mieux un des devoirs de mon ministère.

— Oh ! je suis que vous étes pour Héloïse que serait un bon et tendre père. Merci, monsieur le curé, merci !

Le prêtre pressa la main que M. de Carmeille lui tendait.

— Et votre mission, reprit le mari, parla de votre mission. Êtes-vous venu trouver de la part de Mme de Carmeille ? Que vous a-t-elle dit ?

— Elle m'a dit, monsieur, que si vous arriviez ainsi, elle serait trop heureuse et vous tondrait les bras.

— Mais, alors, pourquoi ne m'errit-elle pas : viens ou venez ?

— C'est la même chose. Je suis un messager de paix, monsieur, et aussi un messager de joie. Tout à l'heure, en me voyant, vous avez été surpris, eh bien, vous allez l'être encore davantage. Avant-hier, monsieur de Carmeille, à neuf heures du matin, un heureux, un très heureux événement s'est accompli au château des Cormiers.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, monsieur, que Mme de Carmeille a donné le jour à une belle petite fille.

— M. de Carmeille reste immobile et sans voix, comme paralysé, les yeux fixés sur le vieux curé. Soudain, d'un seul mouvement, il se dressa debout. Mais, cette fois, son visage rayonnait : une joie immense, une joie folle éclatait dans ses yeux.

— Un enfant, nous avons un enfant, et c'est une fille, une petite fille ! exclama-t-il d'une voix vibrante d'émotion et des larmes sous les paupières. Oh ! mon Dieu, ne m'écartez pas sous ce bonheur inattendu, mais depuis si longtemps espéré !

— Eh bien, monsieur de Carmeille, reprit le vieillard après un moment de silence, avais-je tort de vous dire que l'heure du rapprochement de la réconciliation était sonnée ?

— M. de Carmeille se jeta dans les bras du bon curé, et, en pleurant, l'embrassa.

— Ma mission est maintenant accomplie ; vais-je retourner seul aux Cormiers ?

— Sans répondre à la question, M. de Carmeille tira le cordon d'une sonnette.

— Le valet de chambre se présenta.

— Joseph, fit le filateur, faites venir le chef de la comptabilité, le chef de

la correspondance générale, et le caissier principal que j'ai à leur parler immédiatement.

Les trois employés furent introduits dans le cabinet du filateur. M. de Carmeille leur annonça qu'il était forcé de s'absenter pour un temps, plus ou moins long; ensuite il remit au chef de la correspondance toutes les lettres qui se trouvaient sur son bureau, et donna à chacun de ces messieurs des instructions relatives à tous les services. L'entretien dura près d'une heure. En les congédiant, M. de Carmeille leur dit :

—Si vous aviez à m'écrire, vous m'adresseriez vos lettres au château des Cormiers.

## XVII

### LE PLUS HEUREUX DES HOMMES.

M. de Carmeille et le vieux curé arrivèrent à Port-sur-Saône à huit heures. Il y avait déjà deux heures de nuit. M. de Carmeille remercia une fois encore le digne ecclésiastique, le laissa à la porte de son presbytère et s'achemina rapidement vers le château. Il fit le trajet en moins de vingt minutes. Toutes les portes étaient fermées. A son coup de sonnette, Jacquin accourut.

—Qu'est-ce que c'est, que voulez-vous ? demanda-t-il.

—C'est moi, Jacquin, ouvrez !

M. de Carmeille l'cest notre cher maître ! exclama le bonhomme.

—Taisez-vous donc, Jacquin, si votre maîtresse vous entendait, vous pourriez lui causer une révolution.

—C'est vrai, monsieur, c'est bien vrai, dit le vieux serviteur ; matin, faut-il que je sois bête !

Et il se hâta d'ouvrir. Marianne était descendue dans la cour. A la vue de son maître, elle aussi allait pousser des exclamations.

M. de Carmeille l'arrêta par ces mots :

—Oui, Marianne, c'est moi ; mais silence !

—Pour le coup, dit la brave femme, baissant la voix, le bonheur ici va être complet.

—Marianne, qui est en ce moment près de votre maîtresse ?

—Mme Durautin, la sage-femme. Oh ! elle ne quitte pas madame d'une minute et elle en a un soin !

—Comment va Mme de Carmeille, ce soir ?

—Toujours de mieux en mieux.

—Et l'enfant ?

—La petite poussée comme un chignon ; elle dévore sa nourrice. Elle boit, elle boit que c'est une bénédiction. Comme elle est jolie, monsieur ; vous verrez, vous verrez.

—Quelle chambre a été donnée à la nourrice et à l'enfant ?

—Votre chambre d'autrefois, monsieur, la chambre à côté de celle de madame.

—Alors, j'y puis entrer par la porte de la bibliothèque ?

—Oui, monsieur.

M. de Carmeille prit la lumière et monta au premier étage. Il traversa la bibliothèque, puis doucement, sans bruit, ouvrit la porte donnant accès à la chambre de la nourrice. Celle-ci, assise près d'un guéridon, l'était à la lumière d'une lampe. Le berceau, placé près du lit, était entièrement caché sous ses longs rideaux de soie blanche garnie de dentelle. Assise

comme elle l'était, la nourrice n'avait qu'à lever les yeux pour voir le berceau. Mais, pour l'instant, elle était tranquille, l'enfant dormait. Très intéressée par sa lecture, elle n'avait pas entendu ouvrir la porte, ni s'approcher M. de Carmeille. Elle ne leva la tête que quand il fut tout près d'elle.

—Chut ! fit le mari d'Hélène, un doigt sur ses lèvres.

Très étonnée, la nourrice se dressa sur ses jambes.

—Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

—Je suis M. de Carmeille. Reprenez votre siège et gardez le silence.

Le mari posa sa lampe sur le guéridon et s'avanza vers le berceau. Pendant un instant, il resta immobile, le front irradié. On aurait dit qu'il était en extase.

—Elle est là, notre chère petite fille, je vais la voir ! pensait-il.

Une douce émotion s'était emparée de lui ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Il éprouvait des sensations délicieuses qu'il ne connaissait pas encore. Non, il n'avait jamais eu de ces treillis.

Aucuns amertume ne se mêlait à son bonheur ; il pouvait s'y abandonner sans réserve ; toute sa tendresse pouvait déborder de son cœur. Enfin, il se sentait père ! Il y avait en lui, de la fierté et de l'orgueil. D'une main peu hardie, tremblante comme s'il eût commis une mauvaise action, il écarta les rideaux.

Alors, il vit la tête charmante de l'enfant, légèrement enfouie dans le duvet de l'oreiller, et pareille à une miniature encadrée de neige.

Comme elle est jolie ! murmura-t-il.

Lentement, il s'inclina, retenant sa respiration, et ses lèvres touchèrent le front de la mignonne. La nourrice, souriante, le regardait. Soudain, la petite, réveillée, poussa un cri. Elle renoua la tête et ouvrit ses petits yeux, qui ne distinguaient pas encore les objets, mais qui, déjà, cherchaient la lumière. Le cri de l'enfant amena la nourrice près du berceau.

—Je l'ai réveillée, dit M. de Carmeille.

—Oui, monsieur, mais si doucement. Vous voyez, elle ne pleure pas ; on dirait qu'elle vous regarde.

—Pouvez-vous me la donner un instant ?

—Oui, monsieur.

Et la nourrice, prenant la petite, la mit dans ses bras de M. de Carmeille.

—La sage-femme est là, près de la malade, fit-il.

—Oui, monsieur.

—Ouvrez la porte et faites-lui signe de venir.

La nourrice obéit. Mme Cadore vint aussitôt.

—Le père ! lui dit tout bas la nourrice en refermant la porte.

Mme Cadore eut un tressaillement dans lequel il y avait peut-être plus encore d'effroi que de surprise. Mais, voyant l'enfant dans les bras de M. de Carmeille et le visage épanoui, heureux du mari, elle se sentit aussitôt rassurée. Elle donna à sa figure l'expression que commandait la circonstance et s'avanza la bouche souriante.

—Madame, lui dit le mari, je viens d'arriver aux Cormiers ; je suis entré ici

pour voir ma petite fille d'abord, car je

traignais de me présenter brusquement à Mme de Carmeille.

—Je comprends la raison de votre crainte, monsieur.

—Voulez-vous avoir l'obligeance, avec tous les ménagements, toutes les précautions possibles, d'instruire Mme de Carmeille de ma présence au château ?

—M. de Carmeille me charge d'une mission agréable et facile.

—Vous ne pensez pas qu'il y ait quelqu'un danger ?

—Aucun, monsieur, aucun.

—J'attendrai, aussi longtemps qu'il le faudra, que Mme de Carmeille soit préparée à me recevoir.

Mme Cadore s'inclina respectueusement et rentra dans la chambre de Mme de Carmeille. La petite fille s'était rendormie. La nourrice la remit dans son berceau. Pendant ce temps, Mme Cadore disait à Hélène :

—Quand vous avez appris, cet après-midi, que le curé avait pris la train, vous avez dit à personne où il allait, vous avez tout de suite pensé qu'il se rendait à Troyes, près de M. de Carmeille.

—Oui, eh bien ?

—Et bien, madame, vous ne vous êtes pas trompée. M. le curé est allé à Troyes et est revenu ce soir, accompagné de M. de Carmeille.

—Mon mari est ici ?

—Oui, madame, M. de Carmeille est là, dans la chambre de la nourrice.

—Il a vu l'enfant ?

—Il l'a vu dans ses bras.

—Oh ! sa fille ! prononça la jeune femme avec un accent intraduisible.

—Madame, vous l'avez voulu.

—Oui, je l'ai voulu ; mais ce que j'ai fait est épouvantable.

—Et la malheureuse cache sa figure dans ses mains.

—Madame, reprit la Cadore, ce n'est pas la volonté de vous livrer à vos sombres pensées ; songez que M. de Carmeille est là et qu'il attend que je lui ouvre votre porte.

Hélène poussa un long soupir.

—Je le sens, murmura-t-elle, je n'aurai plus la conscience tranquille ; je vais vivre avec le remords !

—De grâce, madame, retrouvez votre énergie, ayez forte contre vous-même ; vous ne pouvez rien changer à la situation.

—Hélas ! acquira la jeune femme. Elle se dressa sur son lit, pâle, opprimee.

—Puis-je appeler maintenant M. de Carmeille ? demanda la sage-femme.

—Oui.

Mme Cadore ouvrit la porte de la chambre et dit :

—Monsieur, vous pouvez venir.

Le mari entra. La fausse mère s'écria, ouvrant ses bras :

—Armand ! Armand !

—Hélène exclama M. de Carmeille.

Et il se précipita dans les bras de sa femme. Il y eut un long bruit de baiser donné et rendus au milieu de soupirs étouffés.

—Oh ! mon Armand, comme je t'aime comme je t'aimais ! disait Hélène.

—Moi, je t'adore ! Tu es tout pour moi, mon âme ma vie.

—Tu m'aimeras toujours ainsi, n'est-ce pas ?

—Tous

—Mons

—Mons

—Ar

—J'a

—Oui

—Hél

—Ca

—Re

—En

—Oui

—Le

—La

—Une

—Pré

—D'

—Mie

—Av

—Ass

—Pre

—So

—Re

—Vou

—Et

—Pe

—Peu

—Qui

—Et

—Mer

—M

—De

—Br

—Et

—Mar

—Hom

—Ec

—Me

—Ah

—Ta

—Mon

—Que

—Cho

—Dit

—App

—Cé

—Bie

—Un

—Tab

—M

—Apr

—Dep

—Pré

—Le

—Sa

—Bo

—Ve

—Pa

—M

présenter brusquement à elle. C'est la raison de votre ir. Avoir l'obligance, avec ments, toutes les précau- tions, d'instruire Mme de sa présence au château ? Carmeille me charge d'une tâche facile. Voulez-vous pas qu'il y ait quel- que chose ?

neur, aucun. C'est aussi longtemps qu'il le faudra pour que Carmeille soit préparé.

Il s'insinua respectueusement dans la chambre de Mme de Carmeille. La petite fille s'était ren- parue et remit dans son lit. Au ce temps, Mme Carmeille :

Il avait appris, cet après- midi, que le curé avait pris le train, à personne où il allait, et de suite pensé qu'il y allait, près de M. de Carmeille :

Madame, vous ne vous êtes pas assise, vous ne vous êtes pas assise, mais M. de Carmeille est

assez sûr de la nourrice. Enfant ?

Il s'assit dans ses bras. Fille ! prononça la jeune femme avec un accent intraduisible. Voulez-vous ? mais ce que j'ai

dit. Caché sa figure dans

Il repartit la Cadore, ce n'est pas de vous livrer à vos som- songez que M. de Carmeille

attend que je lui ouvre

assez un long soupir.

Il murmura-t-elle, je n'aurai pas de temps tranquille ; je vais vivre

de la mort, madame, retrouvez votre

force contre vous ! Ainsi, je ris changé à la situa-

tion, je suis la jeune femme, et sur son lit, pâle, oppres-

ée, appeler maintenant M. de Carmeille :

Madame, ouvrit la porte de la

chambre, vous pouvez venir.

La fausse mère s'écria :

Il Armand !

Il exclama M. de Carmeille. Il s'écoula dans les bras de sa femme un long bruit de bâillement au milieu de soupirs.

Il Armand, comme je t'aime ! disait Hélène.

Il l'adore ! Tu es tout pour ma vie. Mme de Carmeille toujours ainsi, n'est- ce pas ?

Toujours, toujours, je te le jure ! Mon Armand, mon cher mari !

Mon Hélène adorée !

Armand, j'ai été bien malheureuse, j'ai beaucoup souffert, et toi, dis ?

Ne parlons pas de ce que nous avons souffert l'un et l'autre, soyons tout à notre bonheur !

Oui, à notre bonheur !

Hélène serrait la tête d'Armand contre sa poitrine hésitante ; ses larmes coulaient avec abondance, et du fond de son âme, elle demandait pardon à son mari de le tromper.

Hélène, ma bien aimée, reprit M. de Carmeille, ne te fatigue pas, il faut que tu te remettes pour que nous puissions bien-tôt retourner à Troyes.

En parlant, il avait aidé la jeune femme à se mettre sur l'oreiller.

Oui, continua-t-il, aussitôt que nous le pourrons, nous retournerons à Troyes avec notre enfant. Hélène, je l'ai vue, notre chère petite fille, je l'ai embrassée, je l'ai tenue dans mes bras. Tout trépillaient en moi ; il me semblait que mon cœur et mon âme s'ouvriraient ! Quelle ivresse ! Oh ! comme nous allons l'aimer, notre chère petite fille !

La jeune femme regardait son mari avec une sorte d'éffarement. Armand resta près d'Hélène jusqu'à dix heures et demie. Alors la sage-femme, trouvant qu'il avait assez causé lui fut doucement comprendre que Mme de Carmeille avait besoin de repos. Les deux époux s'embrassèrent et le mari se retira. Mme Cadore voulut à son tour entamer une conversation.

Non, ne me dites rien, interrompit brusquement la jeune femme, et si vous voulez m'être agréable, laissez-moi seule.

En ce cas, madame, fit la Cadore un peu piquée, je vous souhaite le bon soir et une bonne nuit.

Oui, monsieur de Carmeille, il faudrait cela ; mais c'est impossible. M. le curé ne peut rien garder, il donne tout. Je lui fais des observations, je me fache, je crie. Alors il promet d'être, comment dirai-je ? moins insouciant de ses besoins urgents ; mais, allez donc, le lendemain un malheureux vient lui contester sa misère et il oublie toutes ses promesses. Je m'empporte, je deviens rouge de colère. Pour m'apaiser il m'emprunte vingt ou trente francs qui me restent sur mes gages et il les donne, et ses souillers prennent l'eau et il n'a plus rien à se mettre sur le dos. Que voulez-vous que je dise, monsieur de Carmeille ? Que voulez-vous que je fasse ?

Rien, ma pauvre Anais.

Si, l'on a à se mettre à genoux devant lui et à lui dire : " Vous êtes un Saint !" Oh ! pour être un Saint, il l'est ; bien sûr, il ira tout droit au paradis ! Mais en attendant qu'il vive dans le ciel de la lumière des yeux du bon Dieu, il faut qu'il ait au moins un morceau de pain à manger sur la terre.

C'est vrai, Anais, parfaitement vrai. Mais revenons à la petite affaire que nous devons à traiter. M. le curé n'aime pas qu'on lui fasse des cadeaux pour lui personnellement.

Il ne faut pas essayer de lui parler de ça.

Eh bien, Anais, dit M. de Carmeille, mettant deux billets de banque dans la main de la gouvernante, voici deux mille francs. Gardez-les. Vous achèterez tout ce dont M. le curé a besoin.

Il vous restera quelque chose. Vous mettrez la somme en réserve, et, quand votre maître demandera à vous emprunter vingt ou trente francs sur vos gages, vous aurez l'argent sous la main.

Il voilà une bonne idée, monsieur de Carmeille ! s'écria la vieille fille.

mon ivresse. Elle se porte bien, l'enfant aussi. J'embrasse mon fils, de tout mon cœur.

Votre ami sincère,

ARMAND DE CARMEILLE.

M. de Carmeille se mit au lit, s'endormit d'un bon sommeil, et ne se réveilla le lendemain matin qu'à huit heures. Il se lava, s'habilla, fit une visite à sa femme et à l'enfant, descendit dans la salle à manger où l'on servit une tasse de chocolat qu'il but en mangeant un petit pain. Il sortit ensuite, disant qu'il allait au village pour voir le vieux curé. Il porta au chemin de fer la lettre qu'il avait écrite la veille, puis se rendit au presbytère. Le curé était absent. Il avait été appelé pour donner l'extinction à un pauvre diable prêt à trépasser.

Je veux remercier M. le curé, dit M. de Carmeille à la gouvernante ; mais, comme je ne quitterai pas les Cormiers avant quinze jours ou trois semaines, j'aurai l'occasion de le revoir. Mais il y a une petite affaire que nous pouvons tout de suite traiter ensemble, mademoiselle Anais. J'ai remarqué que la douillette de M. le curé était dans un bien mauvais état et que sa soutane avait un air plus piteux encore.

Oh ! ça, monsieur, c'est bien vrai.

Anais, il faut que pour Pâques M. le curé soit habillé de neuf, comme on le fait pour les enfants.

Oui, monsieur de Carmeille, il faudrait cela ; mais c'est impossible. M. le curé ne peut rien garder, il donne tout. Je lui fais des observations, je me fache, je crie. Alors il promet d'être, comment dirai-je ? moins insouciant de ses besoins urgents ; mais, allez donc, le lendemain un malheureux vient lui contester sa misère et il oublie toutes ses promesses. Je m'empporte, je deviens rouge de colère. Pour m'apaiser il m'emprunte vingt ou trente francs qui me restent sur mes gages et il les donne, et ses souillers prennent l'eau et il n'a plus rien à se mettre sur le dos. Que voulez-vous que je dise, monsieur de Carmeille ? Que voulez-vous que je fasse ?

Rien, ma pauvre Anais.

Si, l'on a à se mettre à genoux devant lui et à lui dire : " Vous êtes un Saint !" Oh ! pour être un Saint, il l'est ; bien sûr, il ira tout droit au paradis ! Mais en attendant qu'il vive dans le ciel de la lumière des yeux du bon Dieu, il faut qu'il ait au moins un morceau de pain à manger sur la terre.

C'est vrai, Anais, parfaitement vrai. Mais revenons à la petite affaire que nous devons à traiter. M. le curé n'aime pas qu'on lui fasse des cadeaux pour lui personnellement.

Il ne faut pas essayer de lui parler de ça.

Eh bien, Anais, dit M. de Carmeille, mettant deux billets de banque dans la main de la gouvernante, voici deux mille francs. Gardez-les. Vous achèterez tout ce dont M. le curé a besoin.

Il vous restera quelque chose. Vous mettrez la somme en réserve, et, quand votre maître demandera à vous emprunter vingt ou trente francs sur vos gages, vous aurez l'argent sous la main.

Il voilà une bonne idée, monsieur de Carmeille ! s'écria la vieille fille.

Et elle glissa les billets de banque sous le corsage de sa robe.

Alors, monsieur de Carmeille, dit-elle, je ne dirai rien à M. le curé ?

— Absolument rien, Anais.

— Mais quand je lui donnerai sa belle soutane neuve, il me questionnera.

— Vous lui répondrez poliment et avec tout le respect qui lui est dû : " Cela ne vous regarde point."

## XVIII

### JOIE ET DOULEUR

Leontine Dupré répondit à M. de Carmeille par la lettre que voici :

“ A monsieur Armand de Carmeille, au château des Cormiers.

“ Je suis heureuse du bonheur qui vient de vous arriver, et je vous remercie d'avoir bien voulu m'en faire part. Un enfant ! Voilà ce que vous et Mme de Carmeille désirez, souhaitiez si ardemment ; maintenant il ne vous manque plus rien ; vous avez tout ; il ne vous reste rien à désirer en ce monde. Je comprends votre joie, votre ivresse, et je m'y associe de toute mon âme. Dieu vous aime, puisqu'il vous accorde enfin ce que vous et Mme de Carmeille lui demandiez depuis si longtemps. Je fais des vœux pour cette enfant qui vient de naître, et je prierai pour elle. Vous aimerez votre chère fille, qui va devenir la joie, l'ange de votre maison. Maintenant je songe à votre fils qui grandit ; dans quelques années, il m'adressera des questions embarrassantes. Mais je ne lui dirai jamais le nom de son père. Je veux cependant que, devenu un homme, il y ait dans son cœur de la reconnaissance et du respect pour son père inconnu.

“ Croyez aux sentiments d'estime et de profonde amitié de votre humble servante.

### “ LÉONTINE DUPRÉ.”

M. de Carmeille fit lire cette lettre à sa femme. Sa lecture faite, Hélène rendit la lettre à son mari et resta songeuse.

— Eh bien ? fit Armand.

— J'ai lu, mon ami.

— Et tu ne dis rien ?

— Cette lettre est très bien, très digne. Mme Léontine Dupré n'est certainement pas une femme ordinaire. Elle élève bien son fils. Mais cet enfant, vas-tu l'oublier ?

— Je suis absolument tranquille au sujet de son avenir ; j'ai fait pour lui ce que je pouvais faire. Maintenant je ne dois plus avoir de pensées que pour toi et notre fille.

— Nous verrons bien.

Trois semaines s'écoulèrent. On était à la veille de quitter les Cormiers. Une lettre pressante rappela M. de Carmeille à Troyes. Depuis quinze jours, Mme Cadore était retournée à Paris.

— Il n'y a plus aucun danger à redouter pour Mme de Carmeille, avait-elle, dit, ma présence ici n'est plus nécessaire.

Et elle était partie. On n'avait pas essayé de la retenir. Mme de Carmeille lui avait dit, avec une froideur marquée :

— Adieu, madame !

Ce qui signifiait :

— J'espère bien que nous ne nous reverrons jamais !

Mme Cadore le comprit. Mais elle n'avait pas demandé de la reconnaissance à Mme de Carmeille. Elle avait été payée largement payée, en ne lui devait plus rien.

A Troyes, Mme de Carmeille reprit ses anciennes habitudes. Toutefois, ce ne fut qu'au mois d'avril qu'on commença à recevoir quelques amis. Bien des gens furent étonnés, et Mlle de Nangis plus que les autres. La méchante vieille fille enrageait. Qui, elle avait semé la discorde et obtenu pour résultat la naissance d'un enfant. Elle avait voulu briser deux coeurs et ils étaient plus unis que jamais ! Armand et Hélène s'aimaient comme au temps de leurs premières amours !

Ainsi que nous venous de le dire, le retour de Mine de Carmeille à Troyes, accompagnée d'une nourrice portant dans ses bras une petite fille, avait été une surprise, comme d'ailleurs, tout événement inattendu, et Dieu sait tout ce qui fut dit à ce sujet dans les salons cancaniers de la ville champenoise. Mais si singulier, si extraordinaire qu'il fut, le fait existait ; on l'avait sous les yeux. Jamais père n'aima plus et mieux son enfant que M. de Carmeille n'aimait la petite Valentine. Il l'adorait, il en était idolâtre. Mine de Carmeille aussi, aimait l'enfant ; mais son affection pour la petite fille qu'elle avait adoptée n'était pas comparable à celle de son mari. Sans être un grand observateur, il était facile de remarquer que la tenue de l'un était bien différente de la tendresse de l'autre.

La solitudo de M. de Carmeille était de tous les instants. Un rien l'inquiétait. Si la petite faisait entendre une plainte, aussitôt il accourait, ému, effrayé. Hélène n'avait pas de ces émotions qui tenaient constamment son mari en éveil. Elle n'avait pas les inquiétudes du cœur. Quand M. de Carmeille embrassait la mignonne, on aurait dit qu'il voulait la manger. Souvent il disait à Hélène :

— Vois-tu, on prétend que la tendresse du père pour son enfant n'est jamais aussi vive que celle de la mère ; eh bien, c'est faux ; il me semble que j'aime plus follement que toi notre chère petite Valentine.

—Tu vas me rendre jalouse encore, répondait Hélène en souriant.

— Tais-toi donc, reprendait le mari, serrant sa femme dans ses bras, ne sens-tu pas que c'est mon amour pour toi, qui me fait aimer ainsi l'enfant que tu m'as donné ? Mon cœur s'est slargi afin de pouvoir contenir deux amours ; mais rassure-toi, ta place est toujours la même. Toi et notre enfant, vous êtes maintenant inseparables dans mon affection, vous êtes mon unique passion.

Hélène était peut-être bien un peu jalouse ; dans tous les cas sa jalouse accueillie ne ressemblait plus à celle dont elle avait été parvenue à se guérir. Son mari lui donnait tant de preuves de son amour. Elle voyait, elle sentait qu'elle l'avait repris tout entier. N'était-ce pasce qu'elle avait voulu ? En cela elle avait complètement réussi. Du reste, elle était forcée de convenir en elle-même que, si M. de Carmeille aimait la petite étrangère introduite dans la maison, c'était l'amour qu'il avait pour elle qui réjouissait l'enfant. Tout à son bonheur présent, à son existence nouvelle, Armand ne pensait plus à son fils abandonné ; tranquille sur leur sort, auprès de sa femme et de l'enfant qu'il croyait à si peu, il oubliait le passé. Hélène le savait et se disait :

—L'autre n'est plus entre lui et moi

Oui, elle avait repris son mari : mais avait-elle reconquis son honneur complet ? Hélas ! non, Mme de Carmeille n'aurait plus été heureuse. Elle mentait à son mari, l'homme qu'elle adorait, et cette enfant, près d'elle, lui reprochait sans osse sa mauvaise action. Et c'était pour cela, sans doute, qu'elle n'aimait pas la pauvre petite enlevée à sa mère, autant qu'elle aurait voulu l'aimer. Et cela encore, elle se trouvait misérable et indigne ; car enfin, n'avait-elle pas promis, juré de l'aimer, cette enfant, autant que sa mère l'aurait aimée ?

Le mal était fait, il fallait subir toutes ses conséquences. Tromper et mentir sans cesse ! Vivre avec une conscience troublée ! Sentir les aiguillons du remord s'enfoncer dans son cœur ! Juste que dans les bras de son mari, avoir l'horreur du mensonge ! C'était une autre robe de Noéus qu'elle avait sur le corps ! Un boulet de galérien attaché à ses pieds !

A cela s'ajoutait une pensée amère, atroce : Si, après ce qu'elle avait fait, elle allait devenir véritablement mère ! Quel échâiment ! Elle en était épouvanée ! Et, cependant, il y avait toujours en elle l'ardent désir d'avoir un enfant. Ce n'était pas assez que son mari lui rende son amour ; il lui manquait, comme autrefois, de se sentir rouer dans le ravissement des joies maternelles. Jamais elle ne demandait à la nourrice de lui confier l'enfant ; mais, quand celle-ci tenait la petite dans ses bras, la laissant à embrasser, elle la gardait volontiers sur ses genoux. Alors, pensant à la pauvre mère, qui avait été forcée d'abandonner son enfant, elle s'exaltait et couvrait la mignonne de baisers. C'était encore un pardon qu'elle demandait.

Quand M. de Carmeille surprenait sa femme dans un de ces instants d'explosion de tendresse, il devenait radieux ; ivre de bonheur, il l'enveloppait de ses bras, la tenait serrée contre sa poitrine et se montrait prodigue des douces caresses. Parfois, les yeux fixés sur la petite fille dans son berceau ou sur le sein de sa nourrice, Hélène restait longtemps pensive, puis ses larmes coulaient. Elle pleurait souvent, la malheureuse ! A l'occasion des deux premières dents de la petite fille et, plus tard, quand elle commença à marcher seule, il y eut grande fête chez M. de Carmeille. Dîner, concert, bal, Mlle Valentine, l'héroïne de la fête, était choisie, adulée. — Elle ressemblait à son père, disaient les personnes éclairées.

—Oui, mais plus encore à sa mère, répondait les autres.

— Voyez si elle n'a pas les yeux et le front de Mme de Carmeilla.

— C'est vrai, mais elle n'est de M. de Car-

meille le nez, la bouche, enfin tout le bas du visage.

— Mais oui, mais oui, disait le filateur en riant ; après tout elle ne peut ressembler qu'à sa mère et à son père.

Mille valentine passait dans tous les bras. Quelle pluie de baisers ! Déjà la riche héritière avait sa cour de courtisans. Du reste, tous les augures lui étaient favorables. La route qui s'ouvrirait devant elle était large et semée de fleurs. Au bout des horizons lumineux. Dans l'avenir ensoleillé toutes les joies, tous les bouheurs qui étaient venus

—Un matin, la petite Valentine alors deux ans, M. de Carmeille dans son courrier une lettre timbrée Paris dont l'écrivain fit tressaillir l'enveloppe, au-dessus de la suscrip il y avait le mot : Personnelle. Cette le était de Léontine Dupré. M. de Carme erut d'abord que Léontine lui annon un malheur. Pâle, anxieux, il dé l'enveloppe. Mais, dès les premiers mo fut rassuré. Voici la lettre :

“Monsieur,  
“Je devais ne plus vous écrire ; mais  
suis à la veille de la quitter la France.  
je crois ne pas devoir m'expatrier  
vous la faire savoir. J'ose espérer  
vous me pardonnerez si, remuant  
vous des souvenirs, vieux déjà, je  
oblige, pendant un instant, à reposer  
votre pensée ici. Des offres très bril-  
lantes m'ont été faites pour aller fonder  
diriger en Amérique, à New-York,  
maison de fleurs artificielles. J'ai le  
temps hésité. J'aime la France, mon  
pays, et j'avais peur de me lancer dans  
l'inconnu. Mais ici les affaires sont  
difficiles ; j'ai réfléchi, j'ai examiné  
situation présente, celle qui m'est  
offerte et la perspective de faire fort  
à l'étranger m'a enfin décidée à part  
J'ai trouvé un acquéreur pour ma  
maison de la rue de Richelieu et j'ai vendu  
dans d'assez bonnes conditions.

“ Comme il ne serait pas possible  
me séparer de votre fils, je l'emmène  
avec moi. Il me prend pour sa mère,  
je l'aime autant que s'il était mon  
enfant. Mon petit Armand connaît  
à me donner toutes les satisfactions  
désirables. Je mets tous mes soins à  
développer en lui tous les bons sentiments.  
Le terrain est fécond, les fruits seraient  
excellents. Oui, l'enfant promet bien,  
dès aujourd'hui, je suis certain  
qu'il aura le cœur haut placé. Je suis  
heureuse de vous le dire, il est doté  
d'une intelligence extraordinaire et  
déjà beaucoup plus instruit que les  
avancés parmi les enfants de son âge.  
Je suis fière de lui ; il est ma joie et mon  
guéril.

réer, monsieur, l'assurance affectueux et dévoué

“ LÉONTINE DUPRÉ.  
En achevant de lire, M<sup>e</sup> de Carme était très ému. Il poussa un soupir, et sa main se porta sur ses yeux pour essuyer deux larmes. Puis, sur la page l’endroit où Léontine parlait de son fils, appuya ses lèvres. Devait-il montrer cette lettre à M<sup>e</sup> de Carmeille ? Après quelques secondes de réflexion :

— Non, murmura-t-il, elle est pour seul.  
Il la remit dans son enveloppe et la précieusement dans un tiroir secret

## WIN DE LA PREGUNTA

— Un matin, la petite Valentine a ses deux ans, M. de Carmeille traîna son courrier une lettre timbrée dont l'écriture le fit tressaillir, enveloppe, au-dessus de la suscriptrice, avait le mot : Personnelle. Cette lettre de Léontine Dupré, M. de Carmeille l'ouvrit d'abord que Léontine lui annonça malheur. Pâle, anxieux, il déchira l'enveloppe. Mais, dès les premiers mots, il fut rassuré. Voici la lettre :

“ Monsieur,

“ Je devais ne plus vous écrire ; mais à la veille de quitter la France, je crois ne pas devoir m'exprimer sans le faire savoir. J'ose espérer que me pardonnerez si, remuant des souvenirs, vieux déjà, je répète, pendant un instant, à propos de pensée. Des offres très brèves m'ont été faites pour aller fonder un commerce d'artifices à New-York, au sein de fleurs artificielles. J'ai toujours hésité ; j'aime la France, mon pays, et j'avais peur de me lancer dans l'inconnu. Mais ici les affaires sont bâties ; j'ai réfléchi, j'ai examiné l'entreprise présente, celle qui m'importe et la perspective de faire forte fortune m'a enfin décidée à prendre un acquéreur pour ma maison de la rue de l'Échelle et j'ai dans l'assurance de bonnes conditions. Comme il ne sera pas possible de séparer de votre fils, je l'emmène avec moi. Il me prend pour sa mere l'âme autant que s'il était l'autant. Mon petit Armand, comme à me donner toutes les satisfactions. Je mets tous mes soins à appeler en lui tous les bons sentiments : terrain est fécond, les fruits seront bons. Oui, l'enfant promet beaucoup, dès aujourd'hui, je suis certain qu'il aura le cœur haut placé. Je suis heureuse de vous dire, il est de l'intelligence extraordinaire et bouscule plus instruit que les meilleurs parmi les enfants de son âge. Fière de lui ; il est ma joie et mon bonheur.

“ Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

“ LÉONTINE DUPRÉ.

Il se hâta de lire. M. de Carmeille, très ému. Il posa un soupir et, lâchaient ses larmes. Puis, sur la page suivante où Léontine parlait de son fils, il lut ces lignes. Devait-il montrer ces mots à Mme de Carmeille ? Après quelques secondes de réflexion ; Non, murmura-t-il, elle est pour toujours dans son enveloppe et la garde précieusement dans un tiroir secret de son bureau.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

## DEUXIÈME PARTIE

### LA BELLE VALENTINE

#### LES PLAIES CACHÉES.

Depuis les événements que nous venons de raconter, plus de dix-sept ans se sont écoulés. Dans quelques mois, Mme Valentine de Carmeille, la belle Valentine, comme on l'appelle, aura ses dix-huit ans accomplies. C'est avec raison, et en rendant hommage à sa radieuse beauté, qu'on l'a surnommée la belle Valentine. Mme de Carmeille était, en effet, la plus ravissante jeune fille qu'on pût voir et admirer. En plus de sa beauté, elle avait toute la grâce, l'esprit, la douceur, la bonté, la sensibilité exquise, toutes les qualités du cœur ; en un mot, tout en elle était adorable. On pouvait dire de Mme de Carmeille qu'il était impossible de la voir sans se sentir attiré vers elle, sans l'aimer. Du tout sa personne se dégagait un parfum d'innocence et de pureté, et l'on éprouvait une sorte de volupté à respirer l'air qu'elle respirait. Son sourire et son regard, surtout, étaient un attrait irrésistible ; il y avait dans les modulations de sa voix, au timbre harmonieux, quelque chose de céleste. Valentine avait de belles mains, des épaules charnues et une gorge ravissante. Et à tout cela se joignait une instruction de premier ordre. N'ayant jamais quitté M. et Mme de Carmeille, élevée dans leurs yeux, son éducation ne laissait rien à désirer. Elle était un peu artiste dans ses goûts ; elle jouait du piano dans la perfection, chantait bien et avec beaucoup d'expression. Elle n'était pas moins habile à se servir d'un crayon ou d'un pinceau pour peindre sur la toile une aquarelle.

Telle était Mme Valentine de Carmeille, la plus riche héritière de Troyes, car M. de Carmeille n'avait pas moins de dix millions de fortune. De cela, Valentine ne tirait point vanité ; elle était sans fierté comme sans orgueil. Avec le plus riche comme avec le plus pauvre, elle était toujours la même : aimable, gracieuse, charmante. Chose bizarre, et que nous ne devons point passer sous silence, la fille de M. et Mme de Carmeille ressemblait à sa mère adoptive. Brune comme Mme de Carmeille, Valentine avait beaucoup de ses traits, et naturellement, la jeune fille avait pris de sa mère adoptive tout ce qu'elle pouvait lui donner. Comme Mme de Carmeille, elle avait des mouvements de tête adorables. C'était le même regard, la même expression du visage, les mêmes manières la même allure. La ressemblance s'accentuait encore dans le son et les intonations de la voix.

Pour M. de Carmeille, comme pour tout le monde, la chose était toute naturelle ; mais Hélène trouvait cela singulier. Cependant, disons-le, elle était heureuse de cette ressemblance, car, peu à peu, quand elle avait été forcée de renoncer tout à fait à l'espoir d'avoir un enfant, elle s'était mise à aimer Valentine comme si elle eût été réellement sa fille. Elle avait senti que la jeune fille devait trouver en elle une mère, et son cœur s'était ouvert, laissant déborder l'amour maternel qu'elle avait gardé si longtemps pour l'enfant qui

n'était pas venu. En aimant Valentine, en lui donnant toute sa tendresse, elle s'était élevée à la hauteur de son devoir et avait en même temps trouvé un adoucissement à ses douleurs. Sans doute ne pouvait-elle délivrer du remord, elle souffrait toujours d'avoir trompé son mari ; mais elle se trouvait moins malheureuse et il lui semblait que son affection et celle de M. de Carmeille pour l'enfant acheté excusaient son crime. Souvent, parlant de Valentine, elle se disait :

— Je ferai tout pour elle, je la rendrai à l'heureuse que Dieu me prendra ou pitié et me pardonnera !

Parfois aussi, cherchant à oublier, elle ne voulait pas admettre qu'elle fut coupable et s'imaginait que Valentine était bien sa fille. Malheureusement, elle avait une conscience, qui la ramenait brutallement à la réalité des faits. Quand on souffre, on vieillit vite ; bien qu'elle eût à peine cinquante ans, Mme de Carmeille avait déjà les cheveux blancs, et des rides se moutraient sur son visage et se creusaient sur son front. Toutefois, elle était encore très belle. Mais, en perdant sa tranquillité d'esprit, elle avait perdu sa quiétude d'autrefois ; le sourire s'était envolé des lèvres, comme un oiseau chassé par les brumes de l'hiver. Partout et toujours, elle était triste. On sentait qu'il y avait en elle un mal enclos dont elle gardait le secret. Quel était ce mal ? On ne pouvait le deviner. Pour son mari lui-même, Mme de Carmeille était impénétrable. Il semblait que pour elle le monde n'existant plus. Elle ne se trouvait bien qu'entre Armand et Valentine ; elle ne vivait que pour eux ; ils étaient tout pour elle ; en dehors d'eux il n'y avait plus rien.

Armand et Valentine le savaient ; aussi, comme ils l'entouraient du soin, de l'affection, de tendresse. On sautait dit que tous deux s'ingéniaient à lui faire oublier le mal dont elle souffrait. Du reste, la jeune fille n'était pas ingrate, elle adorait eulles qu'elles croyaient être sa mère. M. de Carmeille n'avait pour ainsi dire pas vieilli ; c'est à peine si les années l'avaient un peu changé. Cependant, pas plus que sa femme, il n'avait l'esprit tranquille, et, comme elles, il gardait le secret de ses pensées. Il souffrait de voir souffrir sa femme et il souffrait d'autant plus qu'il croyait être la cause des souffrances d'Hélène.

— Elle m'a pardonné, se disait-il avec amertume ; mais il ne lui a pas été possible d'oublier. La blessure que j'ai faite à son cœur ne guérira jamais !

Aussi, ayant cette pensée, il n'interrogeait que craintivement Hélène au sujet de sa tristesse persistante.

— Ne t'inquiète pas, mon ami, je n'ai rien à répondre à elle.

On le comprit, M. de Carmeille n'osait pas insister. Nous l'avons dit, il était idiotelle de sa fille, et si, depuis des années déjà, il ne s'était complètement retiré des affaires en vendant ses filatures, c'est qu'il avait voulu travailler encore pour Valentine. Il rêvait pour elle une existence de reine ; il lui semblait qu'elle ne serait jamais assez riche. Sans doute, plus heureuse que sa mère, Valentine aurait plusieurs enfants, et, d'avance, M. de Carmeille s'occupait de la fortune de ses

petits-fils. Sans cesse, il pensait à l'avenir et au bonheur de sa chère enfant.

Des que Valentine aurait eu ses dix-huit ans accomplies, on songerait à la marier. Inutile de dire que la riche héritière était recherchée, autant pour sa beauté que pour sa fortune. Elle était au point de mire de toutes les mères ayant un fils à caser. On savait, cela avait été dit et répété, que la dot de la jeune fille était de quatre millions. Aussi, que de convoitises et que de petites intrigues se nouaient autour de Valentine ! Il lui fallait subir les cajoleries des mères de grands garçons plus ou moins insignifiaants qui, lui disait-on, se mouraient d'amour pour elle. Déjà elle avait été l'objet de plusieurs demandes en mariage ; mais son cœur n'avait pas encore parlé. D'un autre côté, M. de Carmeille n'était nullement pressé de marier sa fille. D'abord il ne voulait pas d'un mariage de convenance ; il n'admettait point que les questions d'argent fussent soulevées dans le mariage. Valentine épouserait celui qu'elle aimait, fat-t-il absolument sans fortune.

M. de Carmeille avait épousé sa femme par amour ; il tenait à ce que Valentine fit, elle aussi, un mariage d'amour. N'ayant en vue que le bonheur de sa fille, il la laissait se choisir un mari, pensant bien que Valentine ne pouvait aimer qu'un honnête d'un mérite réel, possédant toutes les qualités du cœur et de l'esprit. En attendant, la jeune fille, qui ne demandait qu'à ouvrir son cœur aux douces émotions de l'amour, n'avait pas encore rencontré le beau jeune homme qu'elle avait probablement vu souvent dans ses rêves.

— Je l'attend, il viendra, se disait-elle. Du reste, heureuse comme elle l'était entre son père et sa mère, elle pouvait attendre. M. de Carmeille avait-il réellement oublié Léontine Dupré et son fils ? Non. Il pensait à eux souvent, au contraire, et souvent, le cœur serré, il se demandait :

— Que fuit-il ? Que sont-ils devenus ?

Par la pensée, franchissant l'océan, M. de Carmeille se transportait en Amérique, à New-York qu'il ne connaissait pas, peuplée d'étrangers de toutes les nations, il les cherchait. Depuis qu'elle avait quitté la France, Léontine ne lui avait pas écrit, n'avait plus donné signe de vie. Après tant d'années écoulées, qu'étaient-ils devenus ? Pour le savoir il aurait donné dix ans de sa vie. Il avait deux correspondants à New-York ; il leur avait écrit pour avoir des renseignements. Mais on lui avait répondu que la personne à laquelle il s'intéressait était inconnue à New-York.

Il ne savait rien et ne pouvait rien savoir. Que sont-ils devenus ? Cette interrogation le tourmentait sans cesse, le poursuivait jusqu'au milieu des joies de la famille. L'idée qu'ils pouvaient être malheureux le torturait. Mais, dans ce cas, pour quoi Léontine ne lui écrivait-elle pas ?

Il l'accusait d'indifférence, de manquer de cœur. Ne devait-elle pas savoir qu'il souffrait horriblement de ne pas être renseigné sur leur sort ? Il lui en voulait de le laisser ainsi dans l'anxiété.

En d'autres moments, il tournait sa colère contre lui-même. C'est lui qui avait été lâche ; tout le mal venait de lui. Hélène, Léontine et son fils étaient ses victimes. Il n'avait été qu'un misérable égoïste.

te, il avait cherché sa tranquillité dans le malheur de ceux qui l'aimaient et pour lesquels il aurait dû se sacrifier. Si Léontine s'était expatriée, c'était sa faute ; il ne devait pas la laisser partir. Son devoir était de veiller sur son fils, de le suivre dans la vie où, grâce à sa fortune, à ses relations, il lui aurait ouvert un chemin facile. Et il n'avait rien fait, rien ! Parfois, il s'imaginait que Léontine et Armand n'existaient plus. Alors, il sentait son cœur se briser ; il laissait tomber sa tête dans ses mains, et de grosses larmes coulaient de ses yeux. Il se frappait la poitrine et murmura :

— Je suis un miserable !

## II

### GRANDEUR ET DÉCADENCE.

Le lecteur l'a compris, la première partie de ce récit, n'est en quelque sorte que le prologue des événements dramatiques que nous allons raconter. Mais avant d'entrer en plein dans les péripéties de notre drame nous devons dire ce que sont devenues Mme Cadore, la cartonniercienne, et Mélanie-Antoinette Bertoux, la mère de la belle Valentine de Carmeille. Nous ne parlerons pas, quant à présent de Léontine Dupré et de son fils ; mais nous ne tarderons pas à les remettre en scène.

Ocupons-nous d'abord de Mme Cadore. Nous la retrouvons rue de Cléry, au quatrième étage, vieille, elle a maintenant soixante-trois ans, jaune et ridée comme un vieux parchemin, aussi pauvre qu'elle était autre fois et continuant à exercer son métier de tireuse de carte. Elle n'a pas voulu faire mentir le proverbe : " Bien mal acquis ne profite jamais ! "

Laide, décrépiti, osseuse, ratatinée, n'ayant plus sur le crâne que quelques mèches de cheveux blancs, Mme Cadore, tireuse de cartes, a bien la tête, la figure et les allures de l'emploi. Il ne lui manque que d'avoir le dos en arc et de s'appuyer sur un bâton pour ressembler complètement à une vieille sorcière. Elle avait trouvé le moyen de se faire donner soixante mille francs par Mme de Carmeille, et, comme sur les cinquante mille francs qu'elle devait remettre à Mélanie Bertoux, elle avait gardé trente mille francs pour elle, l'opération lui avait rapporté cent mille francs net. C'était une petite fortune. Mme Cadore pouvait se flatter d'avoir fait une magnifique affaire. Avec ses cent mille francs, elle pouvait quitter Paris, se fixer dans un petit village, vivre tranquillement. Mais Mme Cadore était ambitieuse et avait un goût passionné pour la vie bruyante. Ayant de l'argent, chose qui lui avait toujours manqué, elle crut avoir le droit de tout essayer.

Vieille fille, le diable lui souffla qu'elle ferait bien de se marier. Seulement l'époux n'était pas là, tout prêt à prendre. D'ailleurs, Mme Cadore était difficile : pour rien au monde elle n'aurait voulu d'un homme de cinquante ans, ni même de son âge. Il lui fallait un homme jeune.

L'ex-tireuse de cartes de la rue Rambuteau eut droit au moins à une célébrité. Du reste, combien de réputations, de renomées sont dues aux annonces ! Mme Cadore ne battit pas en vain de la grosse caisse. La province, plus encore que Paris, lui amena des pensionnaires. Elle eut huit chambre à louer occupées. Mme Cadore parlait bien haut de sa discréption,

du secret professionnel, etc. ; mais elle savait se faire acheter son silence. Enfin, d'une façon plus ou moins propre, elle faisait ses petites affaires et gagnait de l'argent.

Malheureusement, elle menait la vie joyeuse ; d'ailleurs elle avait besoin de distraction. Son salon était vaste ; elle pouvait recevoir. Pourquoi n'aurait-elle pas ses soirées deux ou trois fois par semaine ? Pourquoi ne donnerait-elle pas quelques dîners et de petites fêtes tout à fait intimes ? Après tout, une sage-femme a bien le droit de s'amuser tout comme une autre femme. Parmi ses anciennes pensionnaires, qui avaient repris leur vol, quelques-unes reviennent la voir de temps à autre, par reconnaissance ou plutôt par sympathie.

Parmi les beaux garçons qui fréquentaient assidûment le salon de Mme Cadore, il s'en trouva un qui, dédaignant les charmes des jeunes Cécé, fit sa cour à la maîtresse de maison, non pour ses beaux yeux, mais pour ses écus. M. Jules Pertuiset était un grand brun, de trente-deux ans, tout à fait un bel homme.

Riche à la majorité, il avait déboursé en quelques années le capital de ses vingt mille francs de rente. En ce moment, il agitait à la Bourse un peu pour son compte, beaucoup plus pour le compte des nains qui lui confiaient leur argent, et il gagnait, disait-il, des sommes énormes. Il est à croire que l'argent qu'il gagnait était celui qu'il prenait perdre aux autres ou qu'il leur prenait. La première fois qu'il vit M. Jules, Mme Cadore ne put s'empêcher de s'écarter sur elle-même :

— Oh ! le bel homme !

Elle l'engagée à revenir et devint à son tour d'une coquetterie exagérée. L'amour lui avait poussé au cœur comme un champion sur une couche de carrière. Elle touchait alors à la cinquantaine. Or, rien n'est plus terrible que l' amour, quand il s'empare d'une vieille fille ; il produit toutes les excentricités et peut conduire à la folie.

Cette fois, enfin, Mme Cadore avait trouvé l'homme qui convenait à son tempérament, et, plus ardemment que jamais, elle désirait le mariage afin d'avoir le beau Jules pour époux. Colui-ci devina sans peine ce qui se passait dans le cœur et dans la tête de la vieille fille. Tout d'abord il fut pris d'une furieuse envie de rire. Il y avait, en effet, de quoi se pâmer. Mais M. Jules était un gaillard qui avait, depuis longtemps, sauté à pieds joints sur tous les scrupules. Il savait que Mme Cadore possédait au moins trois cent mille francs. Sur ce beau chiffre, il fit ses réflexions, après quoi il se mit à faire sa cour en règle. Mme Cadore enthousiasmée, se dit :

— Il m'aime !

Et elle prit pour bonne monnaie, ayant cours, toutes les façades que M. Jules lui débita.

Le mariage se fit. Mme Cadore, qui s'enfonçait dans le ridicule jusqu'au cou, aurait bien voulu mettre sur sa tête la couronne de fleurs d'oranger et à son corsage le bouquet idem ; mais on parvint à lui faire comprendre que les fleurs de l'oranger, même artificielles, ne pouvaient plus convenir à son âge. Toutefois, elle eut la douce satisfaction de se marier en blanc. Par exemple, on ne se priva point de rire.

Le ban et l'arrière-ban des petites dames s'en donnèrent à cœur joie.

Mais cela importait peu à Mme Cadore : elle était mariée, elle avait le beau Jules pour époux. Son rêve, son rêve de trente ans, était réalisé. Mariée ! elle voyait tout en rose. Elle rassasina toutes ses anciennes illusions. Maintenant elle allait couler doucement des jours tissés de soie et d'or. La première chose que fit Mme Pertuiset fut de fermer son salon. C'était bien. Le diable se faisait orphelin. Elle compétait que sa lune de miel n'aurait pas de fin. Elle changea son enseigne en lettres d'or, en remplaçant le nom de Cadore par celui de Pertuiset, ce qui ne fit ni chaud ni froid, car, depuis dix ou trois ans, les pensionnaires et les clientes étaient devenues rares.

Pendant quatre ans tout alla assez bien dans le ménage. Il y avait de l'argent, on était dans l'aisance. Les loups ne se dévorent entre eux que lorsqu'ils ont faim. M. Jules Pertuiset menait joyeuse vie ; mais sa femme ne le soupçonnait même pas. Et pourquoi aurait-elle soupçonné une pareille chose ? Elle se croyt aimée ! Jules déboursait beaucoup d'argent ; mais elle lui donnait sans compter tout ce qu'il lui demandait. Que voulez-vous, elle l'adorait ! Un si bel homme ! Il allait toujours à la Bourse, où, prétendait-il, il faisait d'excellentes affaires ; seulement il ne rapportait jamais rien. Et Mme Pertuiset avait une telle confiance en son "loulou" qu'elle ne lui en faisait même pas l'observation.

Dans la cinquième année de son mariage, Mme Pertuiset s'aperçut avec une surprise assez agréable que sa fortune avait bien diminué qu'il n'en restait plus rien. Trahie par les événements, soit-disant, le beau Jules avait fait de grosses pertes. Mais il préparait un coup superbe, un coup de matre. Dans quatre mois, il aurait gagné un demi-million. La perspective était rassurante. Mais, en attendant, non seulement il fallait vivre, mais encore mener le même train. On ne pouvait pas déchirer ; il y avait nécessité à jeter de la poudre aux yeux des gens. Malheureusement, endormie dans les délices de Capoue, la sage-femme avait si bien négligé sa clientèle, que ce n'était plus que par hasard qu'on venait réclamer son ministère. Que faire ?

Mme Pertuiset rouvrit le salon de Mme Cadore. Mais, après son mariage elle avait joué l'honnête femme et dédaigné, méprisé les jolies mondaines, ses amies d'avant, qui ne lui pardonnaient ni sa conversion, ni sa pruderie tardive. Elle se débarrassa du mot et firent la sourde oreille à tous les appels. D'ailleurs la Cadore était vieille, vieille, son temps était passé ; les pénétrées de tous les rangs et de tous les grades avaient d'autres personnes pour les aider dans leurs petites affaires.

Mme Pertuiset vit des hommes seulement, et en petit nombre, répondre à ses invitations ; des aînées qui réviraient, entraînant quelques nouveaux. On jouait, on ne pouvait faire que cela. Ceux qui gagnaient étaient contents ; ceux qui perdait faisaient la grimace. C'est toujours la même chose partout où l'on joue. Et rien pour consolation. Perdre son argent et ne pas s'amuser, c'est bête. Un salon où il n'y a pas de femmes est un salon sans vie ; on s'y ennuyait, on y bâillait ; autant s'enfermer tout de suite dans un sépulcre.

l'arrière-ban des petites dames, rent à cœur joie. A importé peu à Mme Cadore : carrie, elle avait le beau Jules à son rêve, un rêve de trente réalisé. Mariée ! elle voyait tout rassaisait toutes ses ambitions. Maintenant elle allait cément des jours tissés de soie première chose que fit Mme Cadore fut de fermer son salon. C'était alors ce faisait errante. Elle comprenez le nom de Cadore par bruisse, ce qui ne fit ni chaud ni froid deux ou trois ans, les res et les clientes étaient deve-

quatre ans tout alla assez bien. Il y avait de l'argent, on l'assurance. Les loupes ne se dévoient que lorsqu'ils ont faim. Mme Cadore menait joyeuse vie ; mais le coquonnage même pas si aurait-elle coquonné une personne ? Elle se croyait aimée ! Jules beaucoup d'argent ; mais elle sans compter tout ce qu'il lui. Que veulent-vous, elle l'adorait ! comme ! Il allait toujours à la prétendait, il faisait d'ex-façons ; seulement il ne rapportait. Et Mme Pertuiset avait confiance en son "loulou" qui lui faisait même pas l'observation.

cinquième anniversaire de son mariage, Pertuiset s'aperçut avec une agréable que sa fortune avait diminué qu'il n'en restait plus par les événements, soi-disant, ce avait fait de grosses pertes, parait un coup superbe, un coup. Dans quatre mois, il aurait demi-million. La perspective ante. Mais, en attendant, non fallait vivre, mais encore me-train. On ne pouvait pas dé-avait nécessité à jeter de la yeux des gens. Malheureuse-ment dans les délices de Ca-ge-femme avait si bien négligé que ce n'était plus que par venu à réclamer son minia-taire ?

Pertuiset rouvrit le salon de Mme Cadore, après son mariage elle avait été femme et dédaigné, méprisante, ses amies d'avant, abandonnées ni sa conversion, rie tardive. Elles se démontrent la sourde oreille à tous les ailleurs la Cadore était visible, temps était passé ; les pêcheurs les rangs et de tous les grâces d'autres personnes pour les leurs petites affaires.

Pertuiset vit des hommes seulement nom, répondre à ses questions ; ceux qui persé-avaient la grimace. C'est toujours tout partout où l'on joue. Et consultation. Perdre son argent amuser, c'est bête. Un salon de femmes est un salon sans connue, on y file : autant tout de suite dans un sépulcre.

Peu à peu, et les uns après les autres, les hôtes, attirés à grand-peine, disparaissent, et le salon de Mme Jules Pertuiset devint désert. Un jour qu'elle avait vainement fouillé ses tiroirs pour y trouver une pièce de vingt francs, elle dit à son mari :

— Et ton demi-million, quand viendra-t-il ?

— Dans quelques jours je le tiendrai.

— Au moins es-tu bien sûr de réussir ?

— Comme je suis sûr que c'est en ce moment le jour qui nous éclaire.

— Tant mieux, car voilà-tu...

— Quoi ?

— Je suis à bout.

— Tu n'as plus d'argent ?

— Je n'ai plus rien ; je t'ai donné hier le dernier billet de cinq cents francs qui me restait.

— Est-ce bien vrai ?

— Du moment que je te le dis.

— Oh ! l'oh ! dès demain je vais mettre ordre à cela.

— Oui, n'est-ce pas ! Ce matin encore j'ai reçu deux exploits d'huissier ; menaces de saisie et le reste.

— Diable ! diable ! grommela le beau Jules.

Et il se mit à friser sa moustache. Tout en croquant à belles dents la fortune de la Cadore, M. Jules Pertuiset avait dû faire ses petits calculs et se garder une bonne poire pour la soif. Le lendemain il allait à l'étranger en compagnie d'une chanteuse de café-concert. Il abandonnait sa femme ; mais lui laissait cinquante mille francs... de dettes à payer.

Mme Pertuiset fut expulsée de son magnifique appartement, après avoir vu venir à l'encan son riche mobilier. De sa splendeur, il ne lui restait que la honte d'avoir été la duchesse d'un misérable. Qui fut-elle pendant les années qui suivirent ? Nous ne saurions le dire. Évidemment, elle trouva le moyen de gagner un peu d'argent, ce qui lui permit de louer et de meubler un petit appartement rue de Clémery où ayant repris son nom de Cadore, elle faisait de nouveau, ainsi que nous l'avons dit, son métier de tireuse de cartes.

### III

#### MÉLÉANIE BERTOUX, COUTURIÈRE.

Mélanie Bertoux l'avait pas eu une des-same semblable à celle de Mme Cadore. La fausse Mme Durantin lui avait dit :

— Vous êtes couturière et vous connaissez parfaitement votre métier ; avec les vingt mille francs que je vous donne, vous pourrez vous établir, fonder une maison de couture, et devenir une couturière en renom.

Or, la Cadore avait été prophétess sans avoir eu besoin de consulter ses cartes pour dévoiler l'avenir. Quand on n'a jamais rien possédé, vingt mille francs c'est quelque chose. C'était une fortune pour la pauvre Mélanie. Mais elle pensait à la façon dont elle avait acquis cet argent et elle poussait des gros soupirs et versait des larmes amères. Elle avait beau se dire :

— Je ne pouvais pas, il le fallait !

Elle se trouvait évidemment d'avoir livré son enfant à une étrangère dont elle ne savait même pas le nom. La sage-femme lui avait promis de revenir la voir, et vainement elle l'avait attendue. Pendant les trois semaines qu'elles étaient encore restées à Saint-Mandé, la malheureuse mère avait souffert le martyre. Bien remise, ayant recouvré ses forces, elle rentra à Paris et louna pour

un mois une petite chambre dans un hôtel de cinquième ordre.

Avant de chercher du travail et de reprendre son aiguille, elle voulait retrouver Mme Durantin. Elle avait une idée fixe : avoir des nouvelles de son enfant, le voir et l'embrasser si c'était possible. Mais, en se faisant ammener à Mélanie sous le faux nom de Durantin, Mme Cadore s'était bien gardée de lui donner même une fausse adresse. Pendant quinze jours la jeune femme s'épuisa en démarches et en recherches inutiles. Mais elle savait qu'il n'exista-t ni à Paris ni dans la banlieue aucune sage-femme du nom de Durantin. Ainsi cette femme, qui lui avait témoigné un vif intérêt, lui avait menti, l'avait trompé ! Elle pleura, elle pleura beaucoup. Hélas ! elle ne pouvait que pleurer !

Cependant elle pensa au conseil que lui avait donné Mme Cadore. Il était bon. Elle résolut de le suivre. Assurément elle pouvait s'établir. Mais aurait-elle immédiatement du travail ? Il s'agissait de son avenir ; elle devait être prudente. Elle se confectionna un costume, d'un prix modeste, mais qui lui allait à ravir, s'acheta un chapeau, des bottines, le linge indispensable, et une aprés-midi, coiffée avec goût, les mains bien gantées, elle se rendit rue du Sentier pour faire une visite à Mme Ricquier.

Mme Ricquier, qui lui avait maintes fois témoigné une sincère amitié, était la femme d'un très riche négociant en soieries. Cette dame avait deux jeunes filles de dix-sept et seize ans, qui venaient de sortir du pensionnat. Très répandue dans le monde de la finance et du haut commerce, elle dépensait beaucoup pour sa toilette. A chaque saison, il lui fallait pignoirs, costume et robe de ville, toilettes de bal, robes de soirée. Mme Ricquier était une des meilleures clientes de l'ancienne patronne de Mélanie Bertoux. Dès que la jeune femme se fut fait annoncer, la dame la fit entrer dans son boudoir.

— Comment ! c'est vous ! s'écria-t-elle ; eh bien, je vous le dis franchement, votre visite m'est agréable, car, vous ne l'ignorez pas, j'ai de l'amitié pour vous.

— C'est parce que vous avez toujours été bonne pour moi, madame, que je me suis permis de venir vous voir.

— Vous avez bien fait, ma chère enfant ; mais qu'êtes-vous donc devenue depuis cinq ou six mois ? Je me suis informée de vous et j'ai appris que vous aviez quitté l'atelier de Mme Daubrun. J'ai voulu savoir pourquoi. Alors, je vous ai raconté une histoire. Est-ce vrai ce que l'on m'a dit ?

— Je ne sais pas ce qu'en vous a dit, madame.

— Que votre mari vous avait abandonnée, avec un enfant. Qu'est-ce que vous avez fait de votre enfant ?

Mélanie resta un instant interloquée. Des larmes lui vinrent aux yeux, elle poussa un soupir et répondit d'une voix mal assurée :

— Il est en nourrice.

— Oui, vous ne pouviez faire que cela. La jeune Mme laissa échapper un nouveau soupir.

— Je vous attire, reprit Mme Ricquier ; parlons d'autre chose. Savez-vous Mélanie, que vous êtes fort bien habillée ! Est-ce vous qui avez fait cette robe ?

— Oui madame.

— Elle vous va dans la perfection ; le corsage est élégant et la jupe tombe des hanches avec beaucoup de grâce. Tournez-vous un peu, que je voie. Très bien, très bien, il y a là un goût d'artiste. On voit que vous savez travailler. Avec rien, vous faites quelque chose.

— Vous me rendez confuse, madame.

— Ma chère Mélanie, ce que je vous dis, je le pense. Mme Daubrun a perdu en vous sa meilleure ouvrière. Mais asseyez-vous dans ce fauteuil, là, en face de moi. Où travaillez-vous maintenant ?

— Nulle part, madame.

— Ah ! Est-ce que vous n'avez pas trouvé à vous placer ?

— Je n'ai pas cherché, madame.

— Ah ! fit encore Mme Ricquier, regardant la jeune femme avec surprise.

Celle-ci avait l'air embarrassé.

— Allons, reprit la dame en souriant, je lis dans vos yeux que vous avez quelque chose à me dire. Parlez sans crainte, je vous écoute.

— Eh bien, madame, je suis venue pour vous demander...

— Un service ?

— Un bon conseil donné, madame, peut être considéré comme un service rendu. Madame, j'ai l'intention de m'établir ; comptant sur l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner, j'ai cru devoir vous consulter à ce sujet. Pensez-vous que je puisse réussir ?

— Mais certainement. Pourquoi ne réussiriez-vous pas ?

— Ainsi vous me conseillez...

— Avez-vous de l'argent ?

— Pas beaucoup, madame ; mais assez, je crois, pour m'installer convenablement, acheter quelques pièces d'étoffes et attendre que les quelques personnes qui, comme vous, madame, s'intéressent à moi, me donnent du travail.

— Si je suis ainsi, ma chère enfant, établissez-vous vite et sans hésiter ; je vous promets de vous aider de tout mon pouvoir. Mes filles et moi, nous serons vos premières clientes. Je connais beaucoup de dames ; je ferai pour vous, près d'elles, une propagande très active, et je vous les amènerai, soyez-en sûre.

— Oh ! madame, madame !

— Pour vous prouver la sincérité de mon amitié et combien est grande ma confiance en vous, je ferai plus encore. Dans les magasins de M. Ricquier vous trouverez toutes les étoffes de soie dont vous aurez besoin et, à ma demande, mon mari vous ouvrira un crédit.

Mélanie se retira enchantée du gracieux accueil de Mme Ricquier et des bonnes promesses qu'elle lui avait faites. Un mois après, elle était chez elle, dans un joli petit appartement, au deuxième étage, rue des Petits-Champs. Elle avait dépensé quatre mille francs pour son installation et mis en réserve quatre autres mille francs pour ses premiers achats d'étoffes, de passementeries, de boutons, etc. Avec le reste de ses vingt mille francs, un agent de change lui avait acheté cinq cents francs de rente sur l'Etat. C'était presque la moitié de son loyer.

Mme Ricquier était mise en campagne. Elle plaida si chaleureusement en faveur de sa protégée auprès de ses amies, que, dès le lendemain de son installation, la

jeune couturière eut des commandes. Au bout de trois mois, on entrat dans la saison d'été, des villes d'eaux et des bains de mer ; Mélanie avait déjà, outre deux jeunes apprenantes, quatre ouvrières travaillant avec elle. La jeune couturière avait pleinement réussi. Sa maison était fondée. Elle n'avait plus qu'à marcher dans la voie qu'elle s'était ouverte avec l'aide de Mme Ricquier. Sa clientèle se faisait petit à petit, mais avec facilité. Dans un salon :

— Oh ! ma chère, comme vous êtes bien habillée, ce costume vous va... Il est vrai que vous portez admirablement la toilette. Quelle est donc votre couturière ?

— Mme Mélanie Bertoux, une jeune femme nouvellement établie, qui m'a été recommandé par la comtesse de Lucerolle.

— Cette modiste travaille dans la perfection, je veux, aussi me faire habiller par elle. Je vous en prie, chère amie, donnez-moi son adresse.

Mélanie Bertoux avait une cliente nouvelle. Les commandes lui venaient ainsi de tous les côtés, elle augmentait successivement le nombre de ses ouvrières. Deux ans s'écoulèrent. Alors, se trouvant à l'étroit dans son petit appartement de la rue des Fossés-Champs, elle alla s'installer dans un vaste appartement, au premier étage, rue Saint-Honoré, près de la rue Royale. De chaque côté de la porte cochère, sur deux plaques de marbre, on lisait en lettres gravées :

MME MÉLANIE BERTOUX  
Couturière

ROBES ET MANTEAUX

Les mêmes mots étaient reproduits sur un écusson de cuivre à la porte de l'appartement, qui se composait de huit grandes pièces : un premier salon pour recevoir les visiteuses, un second salon pour l'essayage, deux chambres à coucher, une salle à manger et deux autres belles chambres dont Mélanie avait fait son atelier et où il y avait vingt-cinq ouvrières et cinq apprenantes. Dans le grand salon, sur une table d'ébène incrusté d'ivoire, les clientes pouvaient feuilleter les journaux de mode, et des albums richement reliés où se trouvaient les gravures de modes des saisons de l'année. Le salon d'essayage, délicieusement meublé, était une merveille de gout et d'élégance. Il y avait là deux superbes miroirs, de ceux auxquels on a donné le nom de psyché, plus quatre grandes et larges glaces dans lesquelles la cliente pouvait se voir de la tête aux pieds.

Comme on le voit, Mélanie Bertoux marchait rapidement vers la fortune. Tout semblait lui sourire, et cependant elle n'était pas heureuse. Hélas ! elle pensait constamment à son enfant. Que n'aurait-elle pas donné pour retrouver sa chère petite fille ; ou tout au moins pour avoir de ses nouvelles ! Quelques personnes seulement connaissaient le malheur de Mélanie ; mais, par discrétion, elles ne lui parlaient jamais de son enfant.

Un jour, Mme Ricquier lui ayant demandé, comment allait sa petite fille, sa physionomie exprima une telle souffrance que la protectrice n'osa plus l'interroger à ce sujet. De temps à autre, Mme Ricquier venait voir la cou-

ture, en amie. La fortune de Mélanie était un peu son œuvre. Aussi, comme elle était heureuse de la prospérité de la jeune femme, un jour elle lui demanda si elle avait des nouvelles de son mari,

— Non, madame, répondit Mélanie.

— Vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

— Si, j'ai appris qu'il était à Londres.

— Que fait-il à Londres ?

— Il travaille de son état.

— Vous m'avez dit, je crois, qu'il est bijoutier.

— Oui, madame.

— \*Un matin, vers neuf heures, pendant que la meilleure couturière et sa première ouvrière distribuaient le travail de la journée, la domestique entra dans l'atelier, s'approcha de Mélanie et lui dit :

— Madame, il y a au salon un monsieur qui desire vous parler.

— Un courrier ?

— Je ne crois pas que ce soit un courrier, madame.

— A-t-il dit son nom ?

— Je te lui ai demandé, mais il m'a répondu qu'il ne pouvait le dire qu'à vous-même.

— C'est bien, priez ce Monsieur de vous-même.

Dès qu'elle put quitter ses ouvrières, Mélanie se rendit au salon. Le visiteur était debout, pâle, tremblant, tournant son chapeau à la main.

— Henri ! s'écria la jeune femme en le reconnaissant.

Il posa son chapeau sur la table et se laissa tomber à genoux.

— Mélanie, dit-il avec des larmes dans la voix, je suis arrivé à Paris hier soir ; j'ai quitté Londres où je travaillais depuis plus de trois ans pour venir vous demander pardon. Ma conduite envers vous a été odieuse et lâche ! Pardon, Mélanie, pardonne !

Il tendit vers elle ses mains supplantes. Elles le prirent et l'aider à se relever, en disant simplement :

— Henri ! je vous pardonne !

Et ne pouvant plus les retenir, elle laissa couler ses larmes. Le jeune homme reprit :

— Mélanie, je suis un misérable. Trompé par un faux ami, je vous ai follement et cruellement accusé. Oh ! ce que j'ai fait est horrible, monstrueux ! Je savais que vous m'aimiez ; c'est vous que je devais croire quand, éprouvée, folle de douleur, vous protestiez de votre innocence, en sanglotant à mes pieds. Je vous adorais et je vous ai repoussée, vous jetant au visage les plus grosses insultes, vous traitant comme la dernière des malheureuses. La jalouse n'avait fait perdre la raison. Ai-je été assez coupable, mon Pieu ! Je suis parti pour Londres en jurant de ne vous revoir jamais. Je vous quittai, je vous abandonnai lâchement. Et vous alliez être mère ! Ah ! Mélanie, vous avez été vengée par les souffrances que j'ai endurées, parce que je souffre depuis huit jours que je sais que vous étiez innocente. Pierre Gallon, ce faux ami en qui j'avais une confiance aveugle, est mort à Londres il y a huit jours. Avant de rendre son dernier soupir, repentant du mal qu'il vous avait fait, il m'a déclaré qu'il vous avait odieusement calomniée.

— J'avais besoin de votre pardon, Mélanie, vous me l'avez accordé, merci ! Ah ! votre cœur n'a pas changé, vous êtes toujours bonne ! J'ai appris, il y a environ un an, que, aidée par quelques personnes qui vous avaient prise en amitié, vous étiez établies et que déjà, vous étiez une couturière en renom. C'est à votre amie adresse qu'on m'a dit que vous demeuriez ici. Pendant une demi-heure, je me suis promené devant la maison, lisant relisant votre nom sur le marbre : je n'osais pas entrer, j'avais peur. Mais, venu à Paris exprès pour vous demander pardon, je ne pouvais pas retourner à Londres sans l'avoir obtenu, sans avoir au bonheur de vous voir. Vous avez réuni Mélanie, rien ne vous manque, vous êtes heureuse, vous le méritez. Dieu est avec vous. J'aurais... Mélanie, après le pardon, j'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce !

— Oui, une grâce, une satisfaction, un bonheur à Mélanie je voudrais embrasser notre enfant !

#### IV

##### LE PÈRE ET LA MÈRE

Mélanie avait pâli et baissé la tête.

— Je suis bien coupable et je ne peux que vous implorer, reprit le jeune homme ; ne me refusez pas cette satisfaction, cette jupe suprême. Je vous en supplie, dites-moi où est notre enfant ! Oh ! le voir, l'embrasser, le tenir dans mes bras, sur mon cœur !

La malheureuse se mit à sangloter.

— Mélanie, pourquoi cette douleur, ces sanglots ? où est notre enfant ? Je l'aime, Mélanie, je l'aime !

La jeune femme couvrit son visage de ses mains et murmura d'une voix étranglée :

— Il est mort !

— Mort, mort ! répéta Henri sourdement.

Il laissa échapper une plainte et ses larmes jaillirent.

— Notre enfant est mort, continua-t-il, parce que, dénuée de tout, sans soutien, vous n'avez pu le garder près de vous, parce que les soins lui ont manqué. Ah ! je suis plus misérable encore que je ne le pensais, si je ne vous avais pas abandonnée, si je l'avais vécu. Je suis le meurtrier de mon enfant ! C'est horrible, horrible !

— Oui, répondit-elle d'un ton doucereux, la perte de mon enfant a été la conséquence de votre abandon.

— Et vous avez pu me pardonner !

— On vous avait trompé !

— C'était un petit garçon !

— Non, une petite fille.

— Combien de temps a-t-elle vécu ?

— Quelques mois.

— Elle est morte en nourrice ?

— Oui.

— Loin de Paris !

— Oui, loin de Paris.

Il y eut un assez long silence. Ils plurent. Sans se chercher, leur mains se rencontrèrent et restèrent unies.

— Oh ! oui, reprit Henri, vous êtes bonne et miséricordieuse, je suis un rien qui vaille et vous avez pitié de moi. Pas une parole amère. Au lieu de me chasser de votre maison, vous me recevez comme un ami. Pourtant, Mélanie, vous auriez le droit de me faire.

— Peut-être. Mais je me souviens que vous m'avez aimée, Henri ; j'oublierai ce que j'ai souffert et ne veux plus penser aux larmes que j'ai versées.

al appris, il y a environ un an par quelques personnes qui prirent en amitié, vous et que déjà, vous étiez en renom. C'est à votre sujet qu'on m'a dit que vous Pendant une demi-heure, devant la maison, il re posa le nom sur le murbre ; je rire, j'avais peur. Mais, près pour vous demander ce que vous pouvais pas retourner à avoir obtenu, sans avoir eu rien à voir. Vous avez rien de vous manquer, vous voilà le mérité. Dieu est rai... Mélanie, après le grâce à vous demander.

bracé, une satisfaction, un autre je voudrais embrasser

## IV

## MÈRE ET LA MÈRE

t pâli et baissé la tête. Un coupable et je ne peux rire, reprit le jeune homme ; mais cette satisfaction, cette de vous en supplie, dites-moi enfant ! Où l'avez-vous vu, tenir dans mes bras, sur

mais se mit à sangloter. Pourquoi cette douleur, ces larmes ? Je l'aime, l'aime !

Le jeune homme couvrit son visage de larmes et murmura d'une voix étrange :

Sort ! sort ! répeta Henri sourdement.

Chapper une plainte et ses larmes.

Il est mort, continua-t-il, fin de tout, sans soutien, ou le garder près de vous, sans lui ont manqué. Ah !

Malheureux encore que je ne le

ne vous avais pas abandonné. Je suis le meurtrier de

C'est horrible, horrible !

Conditio d'un ton doux,

de mon enfant a été la cause de votre abandon.

avez pu me pardonner !

Il avait trôlé !

un petit garçon ?

ma petite fille.

Le temps a-t-elle vécu ?

mais nous.

La morte en nourrice ?

Le Paris 1

un assez long silence. Il pleurait et chercher, leur mains se

et rester unies.

Le père, reprit Henri, vous êtes

malheureuse, je suis un rien

et vous avez pitié de moi. Pas

encore. Au lieu de me chasser

maison, vous me recevez

ami. Pourtant, Mélanie, vous

avez de moi haine.

mais je ne souviens que

aimé, Henri ; j'oublierai ce

affection et ne veux plus penser

que j'ai versé.

— Mélanie, voilà de consolantes paroles, mais elles sont impuissantes à apaiser mes remords. Depuis que je me suis éloigné de vous, vous avez sans cesse occupé ma pensée. Vous croyant coupable, je vous maudissons ; je vous maudissons, Mélanie, et le maudit, c'était moi ! Je voudrais vous la cacher, mais je ne puis pas, Mélanie, je vous aime toujours, et je jure de vous rendre heureuse. Mais, maintenant, entre vous et moi, la distance est grande : vous avez monté, je suis resté en bas. Tenez, pardonnez-moi, je ne sais plus ce que je dis, j'ai un insensé : Si vous n'étiez toujours qu'une simple ouvrière, vous me répondriez froidement. « Je ne vous hais pas, mais vous m'êtes devenu indifférent ; je vous ai aimé, mais je ne vous aime plus ! »

Mélanie regarda longuement Henri.

— Je n'ai plus le droit de vous aimer ; Henri, je ne suis plus une simple ouvrière ; mais je suis toujours Mélanie Berteaux, qui vous a donné son cœur et sa vie. Henri, moi aussi je vous aime toujours !

— Mélanie ! Quoi, malgré mes torts envers vous, vous accepteriez ?

— Quand vous la voudrez, Henri, je vous reprendrez.

— Oh ! ma femme ! que vous êtes bonne !

\*\* Un mois après, Mélanie Berteaux reprendait le nom de Mme Henri Levasseur.

Comme Mme Cadore, elle changea son enseigne ; mais M. Henri Levasseur n'était pas pâtri de la même pâche que M. Jules Pertuiset. Sa femme travaillait, gagnait de l'argent ; et il voulut travailler de son côté et gagner aussi. A deux, on mettrait moins de temps à faire fortune. Avec cinquante mille francs que lui avait Mélanie, M. Levasseur acheta une petite boutique au Palais-Royal et vendit des bijoux. Les bénéfices de la bijouterie vinrent bientôt se joindre à ceux de la couture ; ils s'accumulèrent rapidement, et, au bout de douze années, les deux époux avaient pu, s'ils l'avaient voulu, se retirer des affaires avec plus d'un million de fortune.

Mais il leur manquait un enfant. Non pas avoir un enfant à aimer était leur plus grande douleur, leur désespoir. En vérité, c'était bien la peine d'avoir travaillé et si bien réussi. Pour avoir un enfant, ils auraient donné tout ce qu'ils possédaient. Ils étaient jeunes encore ; en continuant à travailler, ils auraient gagné une nouvelle fortune. Un enfant met la joie au cœur, donne tous les courages.

Tous les jours M. Levasseur quittait son magasin à sept heures et ne revenait plus au Palais-Royal. Il dînait avec sa femme et restait près d'elle. Ils n'avaient que ces heures du soir pour causer de leurs affaires. M. Levasseur avait un premier commis qui le remplaçait. Ce commis était un jeune homme de famille pauvre, mais bien élevé et intelligent ; le bijoutier l'avait associé à ses bénéfices et en voulait faire son successeur. N'ayant aucune inquiétude pour l'avenir, le mari et la femme parlaient entre eux du passé, du temps où, pauvres tous les deux, ils étaient connus, aimés. Henri disait souvent :

— Ah ! si nous n'avions pas perdu notre chère petite Henriette !

Ces paroles faisaient soupirer Mélanie,

et parfois son visage prenait une expression si douloureuse que le mari s'affrayait. Disons-le, les regrets exprimés par Henri faisaient horriblement souffrir la pauvre nièce ; ils tombaient sur son cœur comme du plomb en fusion. De temps à autre s'agissait cette question : quitterait-on bientôt les affaires, ou continuerait-on à travailler ? Henri trouvait qu'ils étaient assez riches pour avoir le droit de se reposer. A quoi bon tant amasser puisqu'ils n'avaient personnes après eux pour recevoir leur héritage ?

Ils avaient loué, à Bois-Colombes, une maison de campagne où ils allaient passer le dimanche pendant la belle saison. M. Levasseur aspirait voulut acheter une villa à quelques lieues de Paris, au bord de la Seine. Mélanie n'était pas du même avis que son mari ; elle voulait travailler encore et augmenter le chiffre de leur fortune. Ils étaient jeunes et avaient la santé ; ils s'enviaient, ils n'étaient pas malades. Au sujet de l'achat de la villa, elle répondait :

— Nous avons bien le temps, attendons.

Mais elle ne faisait pas connaître à son mari le fond de sa pensée. Quelque chose lui disait que sa fille vivait et qu'il n'était pas impossible qu'elle la retrouverait un jour. C'est en songeant à sa fille qu'elle répondait toujours à son mari :

— Attendez.

C'est pour sa fille qu'elle voulait travailler encore. La jour où elle la retrouverait, comme elle serait heureuse de lui dire :

— Chère enfant, j'ai été forcée de t'a bandonner ; mais c'est en pensant à toi, c'est pour toi que j'ai travaillé, tout ce que je possède t'appartient.

Un soir, en causant comme d'habitude, M. Levasseur dit à sa femme :

— Tu ne veux pas céder ta maison et tu tiens à ce que je garde la mienne ; soit, restons dans les affaires ; mais si nous venons à mourir tous les deux, que deviendrait notre fortune ?

Mélanie baissa la tête et devint révuse.

— C'est vrai, murmura la jeune femme. — Ce matin, j'ai lu dans un journal un procès judiciaire des plus singuliers. Il s'agit d'un enfant que ses parents, de pauvres ouvriers, ont vendu à des gens riches, qui l'ont adopté.

Mélanie releva brusquement la tête.

— Aujourd'hui, le père et la mère veulent reprendre leur enfant, et les autres, qui sont attachés à lui, veulent le garder. Voilà l'affaire qui va se plaire devant le tribunal. Eh bien, Mélanie, une idée m'est venue.

— Une idée ?

— Puisqu'il y a des mères qui vendent leur enfant, si nous en achetions un ?

La jeune femme se dressa comme mue par un ressort, pâle, frémisante, les yeux hagards.

— Tais-toi, malheureux, tais-toi ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

Les jambes lui manquaient, elle retomba sur son siège comme une masse. Elle suffoquait, se tordait convulsivement les bras, poussait des gémissements sourds. Tout à coup, elle éclata en sanglots. La poitrine se dégagait. Henri, terrifié, la

regardait. Il ne comprenait pas. Il ne pouvait pas comprendre.

— Pourquoi cette douleur ? Qu'as-tu ? demanda-t-il, lui prenant les mains.

— C'est trop, c'est trop, prononça-t-elle d'une voix rauque, je ne peux plus, je ne peux plus ! Ce terrible secret m'écrase, il est devenu si lourd qu'il m'écrase ! Ah ! tu me demandes ce que j'ai l'en bien, je vais te le dire. Je t'ai menti, Henri, je t'ai menti en te disant que ma fille, ma petite Henriette était morte chez sa nourrice. La vérité, la voici : j'ai abandonné ma fille ou plutôt je l'ai vendue.

— Mélanie, que dis-tu ? Est-ce que tu nous as la raison ?

— Non, non. Je te dis ce qui est : Je ne peux plus garder mon secret. J'ai livré ma fille, je l'ai vendue, oui, vendue, puisqu'en me la prenait, on m'a donné vingt mille francs. C'est avec cette argent que je suis établie. Il n'était pas maudit, cet or, puisque nous avons fait fortune. Ecoute, Henri, écoute. Quelques heures après ma naissance, mon enfant fut arraché de mes bras, et depuis je n'ai pu savoir ce qu'il était devenu. Pourtant, j'ai voulu la retrouver, ma chère petite, je l'ai cherchée, je la cherche encore, je la chercherai jusqu'à ce que je la retrouve, car il y a en moi une voix qui me crie sans cesse :

— Ne perds point courage ; ta fille n'est pas morte, tu la retrouveras, elle te sera rendue !

Le mari écoutait, éperdu, les yeux démesurément ouverts, la bouche bâtie. Mélanie poursuivit :

— Tu voudrais que j'euves une voiture, tu me grandes parcs que je gors toujours à pied. Eh bien, je ne gors jamais autrement, afin de pouvoir examiner toutes les femmes d'un certain âge que je rencontre dans les rues. Vois tu, je conserve l'espoir de me trouver un jour face à face avec la femme qui m'a pris mon enfant. Elle est vieille aujourd'hui, elle doit avoir soixante et des années ; mais je la reconnaîtrai entre mille ; j'ai gardé ses traits dans ma mémoire. Dieu du ciel, Dieu juste et puissant, placez donc une fois encore cette femme sur mon chemin ! Ah ! comme elle a su y prendre pour m'amener à lui vendre ma fille ! Henri, voilà ce que j'ai fait, voilà mon crime !

— Ah ! je suis plus coupable que toi ! s'écria-t-il avec désespoir.

Et, à son tour, courbé comme sous une malédiction, il se mit à sangloter. Après un assez long silence, la pauvre mère reprit.

— Honri, je n'ai plus rien à te cacher, il faut que tu saches ce qui s'est passé, tu dois tout savoir. Ecoute le douleuroux récit que je vais te faire, et tu sauras alors combien j'ai été malheureuse.

Elle raconta comment, après avoir été renvoyée de l'atelier où elle travaillait, chassée par sa tante, son unique parente, elle avait été recueillie par charité à Saint-Mandé et logée dans un grenier où, ayant faim, ayant froid, elle pensait de mourir avant d'avoir mis son enfant au monde. Elle poursuivit en racontant comment elle avait fait la rencontre de la fausse Mme Durantin, le rôle que cette femme avait joué près d'elle, et enfin comment, voyant qu'il lui serait impossible de payer les mois de nourrice de son enfant, convaincue, d'ailleurs, qu'il ne manquerait de rien,

qu'il serait bien soigné, elle s'était décidée à se séparer de sa chère petite. Henri avait écouté, le cœur serré comme dans un état et un frémissement.

— Ainsi, demanda-t-il, tu n'as jamais revu cette femme qui s'est fait connaître sous le faux nom de Durantin ?

— Jamais.

— Était-ce réellement une sage-femme ?

— Oui.

— Dans ce cas, il n'est pas impossible de la retrouver.

— Oh la chercher ? Il n'y a pas à Paris de Mme Durantin, sage-femme.

— Sait aucun doute ; du reste, elle ne s'est point cachée, elle agissait pour le compte d'une autre personne.

— De cette dame très riche dont elle m'a parlé. Je n'ai aucune raison de supposer que, sur ce point, elle m'a trompée. Assurément, elle ne m'a pas pris mon enfant pour lui faire du mal. Ma petite fille a été donnée à la dame riche, qui, probablement, l'a adoptée.

— C'est ce que nous devons admettre. Et si notre fille a vécu...

Elle n'est pas morte, Henri, elle vit ! exclama la mère avec un accent convaincu.

— Oui, Mélanie, ayant espéré et aussi celui de la retrouver un jour. Elle est maintenant dans sa dix-huitième année, notre fille, et comme elle doit se ressembler, elle est grande et belle, il est impossible que sa mère adoptive ne l'aime pas ; alors elle est heureuse.

— Henri, répliqua vivement la jeune femme, une fille ne peut être heureuse que près de sa mère, sa vraie mère !

— Oui, si elle sait que sa vraie mère existe et qu'elle n'est que la fille adoptive de la femme près de laquelle elle vit. Mais cela Mélanie, elle doit l'ignorer. Ah ! si elle savait que nous la pleurons, si elle savait toute la tendresse, tout l' amour qu'il y a pour elle dans nos cœurs !

— Henri, nous la chercherons !

— Oui. Et nous la retrouverons !

— Je n'ai jamais perdu cet espoir.

— Le hasard nous servira.

— Le hasard, mon ami, c'est la Providence.

— Eh bien, que la Providence nous vienne en aide.

— Henri, pour retrouver notre fille, nous dépasserons, s'il le faut, la moitié de notre fortune.

— Notre fortune tout entière, ma chère femme. Ah ! je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas que nous nous retrions des affaires !

— Nous devons travailler pour notre enfant.

Le père et la mère sans enfant se jeter dans les bras l'un de l'autre et mêlèrent leurs larmes.

V

#### CE QUE FILLE VEUT...

M. de Carmeille était seul dans son cabinet. Il achevait de lire son courrier. Soudain la porte s'ouvrit et Mlle Valentine entra toute souriante.

— Comment, M. de Carmeille, déjà levée ! On ne disait pas que tu t'es couchée cette nuit après deux heures du matin.

— J'ai mal dormi, j'étais agitée. Je me suis réveillée à huit heures et levée aussi-tôt. J'ai entr'ouvert la porte de la chambre de maman ; mais elle dormait d'un sommeille si profond

que je me suis éloignée sans faire de bruit, et je suis descendue pour avoir le plaisir de causer un instant avec toi. Tu es occupé, est-ce que je te dérange ?

— Nullement, je lis ma dernière lettre.

— Eh bien, lis chère père j'attendrai que tu aies fini.

M. de Carmeille acheva de lire la lettre, indiqua la réponse à faire par une annotation au crayon bleu, fit un paquet de toutes les lettres qui étaient sur son bureau et sonna un garçon à qui il remit le paquet. Puis, se tournant vers sa fille.

— Maintenant, mignonne, dit-il, je suis tout à toi.

Valentine s'assit sur les genoux de M. de Carmeille, le prit par le cou et mit sur ses joues deux gros baisers sonores.

— Voyons, t'es-tu bien amusée, hier, au bal de la préfecture ? demanda le fils.

— Oui, bien et beaucoup.

— Tu as dansé ?

— Oh ! cela ne se demande pas.

— Il y avait beaucoup de monde ?

— Toute la ville.

M. de Carmeille se mit à rire.

— Excepté, dit-il, les personnes qui, comme moi, ont été empêchées de se rendre à l'invitation du préfet.

— C'est vrai, je dois te dire, chère père, que ta absence a été remarquée ; pour ma part, j'ai regretté que tu n'ales pas pu venir.

— Du moment que tu as beaucoup dansé, que tu t'es amusée.

— Oui, mais ça ne fait rien, j'aurais voulu que tu fusses là.

— Pour vous admirer, mademoiselle ; vous étiez donc bien belle ?

— Méchant, tu sais bien que je ne suis pas coquette.

— Ce qui n'empêche pas que tu sois adorable.

— Père tu aimes bien ta fille ?

— Si je l'aime !

— Oh ! oui, tu m'aimes ; je le sais bien, va. Veux-tu que je cause avec toi et que je t'ouvre mon cœur ?

— D'abord, mademoiselle, vous ne devez causer avec moi qu'à cœur ouvert.

— C'est vrai. Père, tu m'as dit souvent que quand je voudrais me marier tu me laisserais choisir mon mari.

— Eh bien ?

— Eh bien, pâté, père chéri, je crois que, bientôt, j'aurai le désir de me marier.

— Vraiment ? Alors le choix du mari est fait.

— Je crois que oui.

— S'il en est ainsi. Valentine, répondit M. de Carmeille devenu sérieux, tu vas me dire où tu as rencontré le beau garçon qui a le bonheur si envie de plaire à ma fille.

— A Paris, plusieurs fois l'hiver dernier, chez Mme Duharlier et aussi chez Mme la baronne de Moldene.

— Il te faisait danser ?

— Oh ! très peu ; ce n'est pas un danseur et n'a qu'un goût médiocre pour la danse ; mais il y met tant de bonnes volontés. Par exemple, il ne ressemble pas à M. de Canonge, dont Mme de Nangis me parle sans cesse et qu'elle voudrait me faire épouser ; M. de Canonge connaît le cotillon, nous apprend toutes les danses

du vieux temps et danserait pendant vingt-quatre heures sans s'arrêter.

— Laissez M. de Canonge et occoupons-nous de l'autre.

— J'aime mieux cela.

— Ta mère le connaît ?

— Maman l'a vu certainement ; mais je crois qu'il n'a pas autrement attiré son attention.

— Est-ce qu'il t'a adressé des paroles d'amour ?

— Jamais ! il n'a pas osé.

— Tu suppose donc qu'il t'aime ?

— Oui.

— Pourtant, s'il ne t'a rien dit.

— Quand il me regardait, ses yeux avaient une expression.

— Et toi, tu le regardais aussi ?

— Naturellement.

— Enfin, Valentine, il y a six ou huit mois que tu connais ce jeune homme et aujourd'hui seulement tu me parles de lui.

— C'est que je l'ai revu.

— Quand ?

— Hier.

— Oh cela ?

— Au bal de la préfecture.

— C'est donc un jeune homme de la ville ?

— Non, il habite à Paris.

— Comment se trouvait-il chez le préfet ?

— C'est un ami intime de M. Georges, fils du préfet.

— Alors, je comprends. Quel âge a-t-il ce jeune homme ?

— Il peut avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

— Il est bien ?

— Oui, très bien. Il est beau et grand comme moi !

— Que fait-il ?

— Je ne sais pas.

— Il a de la fortune ?

— Je ne sais pas.

— Nous l'apprécierons plus tard. Maintenant, Valentine, aimes-tu réellement ce jeune homme que tu connais à peine ? As-tu suffisamment interrogé ton cœur ?

— Ecoute, cher père, tu vas voir ; quand nous sommes revenus à Troyes, dans les premiers temps, j'ai beaucoup pensé à lui, je le voyais dans mes rêves. Le jour, il y avait des instants où, sans bien

pourquoi, j'étais triste. Je m'imagine qu'il viendrait à Troyes et nous ferait une visite ; je l'attendais. Un bruit dans la cour ou un coup de sonnette à la porte me faisait treiller et mon cœur se mettait à battre. Cependant, je me disais sans cesse que j'étais folle, que probablement, je ne le reverrais jamais. A la fin, je pensais moins à lui ; mais chaque fois que je revoyais venait me surprendre, tous à coup, j'éprouvais au cœur une émotion extraordinaire. Hier soir, quand nous étions ensemble, maman et moi, dans le grand salon de la préfecture, un jeune homme sortit vivement d'un groupe et vint nous saluer ; c'était lui ! Juge de ma surprise. Quelle émotion et aussi quelle joie ! Je me sentais si heureuse que si je ne m'étais retenue, je lui aurais sauté au cou pour l'embrasser,

— Oh ! oh ! fit M. de Carmeille.

— Rassieds-toi, reprit vivement la jeune fille, je ne pouvais pas faire cela ; d'abord il y avait trop de monde autour de nous. D'ailleurs, je te dis cela pour te faire connaître mes impressions. Lui aussi a été

un peu et danserait pendant heures sans s'arrêter.

M. de Canonge et occupons-nous cela.

le connaît ?

J'ai vu certainement ; mais je

ne pas autrement attiré son

qu'il t'a adressé des paroles

il n'a pas osé.

soye donc qu'il t'aime ?

et, il n'a rien dit.

me regardait, ses yeux

expression.

le regardais aussi ?

Valentine, il y a six ou huit

semaines ce jeune homme et

seulement tu me parles de

je l'ai revu.

la préfecture.

un jeune homme de la

abîme à Paris.

se trouvait-il chez le pré-

ami intime de M. Georges.

comprends. Quel âge a-t-il

me ?

voir vingt-six ou vingt-sept

ans ?

bien, il est beau et grand

1

pas.

fortune ?

pas.

prendrons plus tard. Valentine, aimes-tu réellement

que tu connais à peine ?

ment interrogé ton cœur ?

hier père, tu vas voir ; quand

revenus à Troyes, dans les

j'aimerais bien passer à lui,

mes réves. Le jour, il y

ont où, sans bien

tais triste. Je m'imaginais

à Troyes et nous ferait une

rendez-vous.

Un bruit dans la

chambre de sonnette à la porte

saillir et mon cœur se met-

Dependant, j'ai mis dans sans

folle, que probablement,

ais jamais. A la fin, je pen-

ai ; mais chaque fois que

meurais au surprise, tout à

ais au cœur une émotion

Hier soir, quand nous en-

et moi, dans le grand sa-

ture, un jeune homme sor-

un groupe et vint nous sa-

! Juge de ma surprise.

et aussi quelle joie ! Je

heureuse que si je m'étais

aurais sauté au cou pour

it M. de Carmeille.

reprit vivement la jeune

veut faire cela ; d'abord

le monde autour de nous.

dis cela pour te faire con-

cessions. Lui aussi a été

heureux de me revoir et je m'appuya qu'il était fort troublé. Il m'a fait danser souvent et plusieurs fois, sans le vouloir, sa main à doucement serré la mienne. Il m'a parlé de choses insignifiantes ; mais je vis bien que ce n'était pas qu'il aurait voulu me dire. Je te le répète, cher père, il n'a pas... Et puis il était gêné, M. de Canonge avait constamment les yeux sur lui. Désidément, je finirai par lui détester, M. de Canonge.

M. de Carmeille ébaucha un sourire.

— Nous sommes rentrés, continua Valentine, je me suis couchée, au lieu de m'endormir, je me suis mise à pleurer. J'étais heureuse et je pleurais ! C'est drôle !

— Et fatiguée, au lieu de te reposer, de dormir, toute la nuit tu as pensé au beau jeune homme ?

— Oui.

M. de Carmeille mit sa main sur son front et resta silencieux, songeur. Valentine l'embrassa.

— Père, est-ce que je t'ai contrarié ? demanda-t-elle.

— Non certes.

— Alors, à quoi pense-tu ?

— A ton bonheur.

— Je t'ai tout dit ; crois-tu que je l'aime ?

— Oui. Mais pourquoi aimes-tu ce jeune homme ? Est-ce parce qu'il est beau ?

Le jeune fille secoua la tête.

— Non, répondit-elle gravement, je l'aime parce qu'il est intelligent, qu'il a du cœur, des sentiments élevés et que, comme moi, il est bon.

— Très bien ; mais tu ne peut pas savoir si ce jeune homme possède toutes ces qualités.

— Elles sont écrites dans son regard.

— Comment se nomme-t-il ?

— James Lincoln.

— James Lincoln ! mais c'est un nom d'anglais !

— Ou américain, ajouta la jeune fille ; mais il n'a aucun accent étranger, et je t'assure qu'il a le cœur d'un français.

— Enfin, du moment que tu l'aimes !

— Et, crois-le, cher père, si je l'aime, c'est qu'il est digne de toi, de ma mère et de moi.

— Nous verrons.

— Maintenant, cher père, j'ai une chose à te demander.

— Quel est cette chose ?

— Dans quinze jours, nous nous rendrons aux Cormiers ?

— Oui.

— Et tu vas faire tes invitations pour les chasses ?

— Comme chaque année.

— Et bien, cher père, il faut inviter M. Lincoln.

M. de Carmeille eut un haut-le-corps.

— Ma chérie, répondit-il, j'ai un peu l'habitude de faire tout ce que tu veux.

— Ce n'est pas une mauvaise habitude, fit-elle d'une voix calme.

— Oh ! enfant gâtée ! répliqua M. de Carmeille. Seulement, cette fois, ce que tu me demandes n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Je ne connais pas M. Lincoln.

— Cher père, il viendra aux Cormiers et tu le connaîtras.

— Valentine, il me semble que, en ce moment, tu ne te préoccupes pas assez des convenances. Encore une fois, je ne peux pas inviter ce monsieur à venir passer

chez moi, chez ta mère, si tu aimes mieux, quinze jours ou trois semaines. Il te plait, tu vois en lui ton futur mari, soit ; mais il n'a pas été présenté ni à ta mère ni à moi, et tu dois comprendre que, dans ces conditions, une invitation serait - étrange. Il y a des choses qu'un père ne saurait faire.

— Oui, oui, tu as raison ; je n'avais pas pensé à cela. Mais si M. Lincoln vous était présenté, à toi et à maman ?

— Dame, la situation ne seraît plus la même.

— Eh bien, cher père, j'ai trouvé un moyen.

— Voyons.

— M. Lincoln doit rester à Troyes quatre ou cinq jours ; il faudrait inviter à dîner pour demain ou après-demain, le préfet, sa femme et leur fils. Naturellement tu prieras M. George Vibert d'assurer son ami.

— Hum, c'est un peu hasardé !

— Oh ! avec un tant soit peu d'adresse.

— Tiens, Valentine, tu es une sirène !

— Tu inviteras le préfet ?

— Puisque tu le veux.

— Tu es toujours le meilleure des pères ; je t'adore !

— Et elle se mit à le manger de baisers.

— Folle, folle, disait-il, va-t-en, va-t-en !

— A ouïre elle chuchota ces mots :

— Je suis heureuse !

Et, radieuse, elle s'élança hors du cabinet.

\* \* \* M. de Carmeille n'eut pas besoin de se rendre à la préfecture. Ayant une communication à lui faire, le préfet vint le voir dans l'après-midi. Il fit son invitation pour le lendemain.

— Je l'accepte pour Mme Vibert et pour moi, répondit le préfet ; mais peut-être monsieur ne viendra-t-il pas ; il doit tenir compagnie à un de ses amis qui est venu passer quelques jours avec lui.

— En effet, on m'a parlé d'un jeune homme, M. Lincoln. Ma femme et moi le connaissons un peu, elles l'ont vu à Paris. Ah ! il est l'ami de M. George Vibert ?

— Son ami intime.

— En deux mots vous faites son éloge, monsieur le préfet.

— Je vous remercie pour mon fils.

— Je fais grand cas des mérites de M. George, vous le savez. Est-ce que M. Lincoln est aussi ingénieur des ponts et chaussées ?

— M. Lincoln est ingénieur des mines. C'est un garçon d'une intelligence rare et qui est apparu à un brillant avenir. A peine âgé de vingt-cinq ans, il occupe déjà un poste très important au ministère des travaux publics.

— Mme de Carmeille lui donnait vingt-sept ou vingt-huit ans.

— Homme de travail, sérieux, réfléchi, il paraît, en effet, plus âgé qu'il ne l'est.

— Il n'est pas d'origine française ?

— Il est né en Amérique : son père et sa mère sont Américains ; mais dès l'âge de quatorze ans il a été amené en France pourachever ses études. A dix-huit ans, il est entré à l'École polytechnique. C'est là que lui et mon fils se sont connus et sont devenus amis inseparables. James Lincoln, élève de premier ordre, sortit de l'École polytechnique avec le numéro quatre et passa à l'École des mines. Il est fils unique ; ils ont de la fortune, ils habi-

tent à Paris, rue de Balzac, un charmant petit hôtel. James Lincoln, le père, est, paraît-il, un petit cousin du fameux Lincoln, qui fut président de la République des États-Unis.

— Mon cher préfet, vous faites naître en moi le désir de connaître ce jeune homme.

— Rien de plus facile ; avant son départ je l'amènerai ici et aurai le plaisir de vous le présenter, ainsi qu'à Mme et Mlle de Carmeille.

— Au fait, mon cher préfet, puisque vous avez accepté mon invitation à dîner pour demain, pourquoi votre fille ne viendrait-elle pas avec son ami ?

— Du moment que vous invitez M. Lincoln, Georgon n'a plus aucune raison pour ne pas accepter.

— Alors, c'est entendu ?

— Je transmettrai votre invitation aux deux amies.

Le préfet partit, Valentine secourut près de M. de Carmeille.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Il viendra demain.

— Pour dîner ?

— Oui.

— Tu le regarderas bien, n'est-ce pas ?

— Sois-en sûre.

— Et franchement, tu me diras ce que tu penses de lui.

— Oui. Mais, en attendant, nous causerons de tout cela, ce soir, avec ta mère.

Le lendemain, le jeune ingénieur des mines fut présenté par le préfet. Très distingué, bien élevé homme du monde, il plut aussitôt. On n'eut pas de peine à le trouver charmant. Il se montra très aimable auprès de Mme de Carmeille. Il parla peu ; mais ce qu'il dit donna une bonne opinion de sa personne et de son savoir. Séance tenante, les deux amies furent invitées à venir faire l'ouverture de la chasse dans les bois du domaine des Cormiers. Ils acceptèrent avec joie. Valentine aurait voulu que ce fut avec enthousiasme par M. James Lincoln. Elle oubliait toujours que son père était immensément riche et que, près d'elle, la timidité ou la crainte d'un soupirant était toute naturelle. Quand ses invités se furent retirés et qu'il se trouva seul, M. de Carmeille se dit :

— Je crois, en effet, que Valentine a trouvé son mari !

## VI.

### UN PROBLÈME À RÉSOUTRE

Il y avait nombreuse et brillante réunion au château des Cormiers. On était constamment en fête. Depuis quelques années, M. et Mme de Carmeille ne recevaient pas moins de cent personnes au château pendant les mois de septembre et d'octobre. Les invités restaient plus ou moins longtemps, les uns huit jours, les autres quinze jours ; mais dès qu'une famille s'en allait, une autre la remplaçait. On venait de Troyes, de Paris et un peu de tous les côtés de la France, car M. de Carmeille avait partout des amis.

Bien avant l'aube, les corps des piqueurs sonnaient le réveil. Les chasseurs s'habillaient, s'armaient, la meute sortait du chenil et l'on se mettait en chasse. Les bois du domaine étaient bien peuplés, on ne revenait jamais sans avoir un certain nombre de pièces du gibier à envoyer aux amis.

Dans une matinée, il n'était pas rare que cinq ou six chevreuils et vingt lièvres tombassent sous les coups des chasseurs. Quelques-uns de ces messieurs préféraient la chasse en plaine avec chiens d'arrêt ; ils tuaient la perdrix, la caille, la bécasse et aussi la bécassine ; cette dernière, ois au exquis, abondait sur les bords d'un étang qui se trouvait au milieu d'une immense prairie.

Le samedi de chaque semaine était consacré à la chasse aux sangliers, dont les gardes suivait la piste et qu'on faisait sortir des épais fourrés. On chassait rarement dans l'après-midi ; lorsque cela arrivait, des dames à cheval, Valentine en tête, suivait la chasse.

La jeune fille était une excellente écuyère, et elle portait avec grâce et élégance son costume d'amazone. Elle avait autour d'elle un essaim de folles jeunes filles, dont les mamans tenaient compagnie à Mme de Carmeille en l'absence des chasseurs. Au milieu de ces jeunes compagnes, Valentine était comme une reine entourée de sa cour. Reine et souveraine, elle l'était par sa grâce, sa beauté, le rayonnement de sa personne. Le château était plein de bruit et de chahut. On faisait de la musique, on chantait, on dansait, on riait. Enfin on s'amusait. Et le temps s'écoulait vite, trop vite. Valentine s'en apercevait. En soupirant, elle pensait.

Déjà huit jours qu'il est aux Cor-

miers.

Elle parlait, on le devine, de M. James Lincoln, le jeune ingénieur des mines, qui, ayant accepté l'invitation de M. de Carmeille, était venu pour quinze jours aux Cormiers. Encore quelques jours, et il retournerait à Paris. Valentine aurait voulu pouvoir faire comme le Jésus biblique, arrêter le soleil. La jeune fille se trouvait heureuse partout, du moment qu'elle avait près d'elle ceux qui l'aimaient et qu'elle aimait. Mais, comme Mme de Carmeille, il lui semblait qu'aux Cormiers elle était plus chez elle et mieux à l'aise. C'est au château qu'elle était née, croyait-elle. Son berceau avait été conservé tel qu'il était arrivé de Paris, et, avec émotion, elle le montrait à ses jeunes amies.

— Croirait-on que j'ai dormi dans cette chose si petite ! disait-elle en souriant.

Les jardins du château étaient beaux, admirablement entretenus, bien plantés et égayés par une très nombreuse variété de fleurs bordant les allées. La partie était grand. Valentine en connaissait tous les détours ; elle aimait à y conduire ses compagnes, leur servant de guide, leur faisant voir les chutes d'eau, les cascades, les grottes, le labyrinthe, toutes les choses intéressantes et curieuses. Quand elle éprouvait le besoin de s'isoler, d'être seule, c'est dans le parc qu'elle cherchait la solitude, s'égarent dans les allées, sous des arceaux de verdure.

George Vibert avait accompagné son ami James ; ils devaient partir le même jour. M. de Canonge était aussi du nombre des invités ; mais il ne devait pas s'en aller, lui ; il restait les deux mois. N'ayant rien à faire, tout son temps lui appartenait. Il n'avait d'autres soucis que de trouver le moquer de ne pas s'ennuyer de sa vie oisive. Il avait vingt-six ans et était un assez joli garçon ; il avait l'habitude du monde, causait bien, cherchant à paraître

spirituel. Mais, chez lui, tout était à la surface, au fond, rien. Il avait d'ailleurs le double ridicule d'être infatué de sa personne et entiché de sa noblesse, il était baron. Il avait une belle fortune, environ cent cinquante mille livres de rente. Il n'avait pas eu beaucoup de peine à l'acquérir ; elle lui venait de plusieurs héritages. Il avait encore un million à recueillir un jour ; ce million était la fortune de la veuve demoiselle de Nangin, dont il était le neveu et l'unique héritier.

On voyait en lui le futur mari de Valentine et lui-même, très présomptueux, croyait sérieusement que la jeune fille lui était destinée et que, dès qu'il aurait ses dix-huit ans accomplies, elle serait sa femme. Aussi lui faisait-il sa cour en conscience. Et, comme Valentine, voyant sur M. de Canonge un air de sa famille, n'était pas moins gracieuse et aimable avec lui qu'avec les autres personnes qui fréquentaient le salon de Mme de Carmeille, il s'imaginait sérieusement qu'il était aimé. Du reste, n'avait-il pas vu, déjà, trois ou quatre prétendantes lui céder la place ?

Mme de Nangin le poussait, l'aiguillonnait et l'allait de l'avant. La vieille fille attendait que le moment fut venu pour faire officiellement la demande en mariage. N'ayant pu avoir le père, elle avait juré que son neveu aurait la fille. Du reste, elle ne se gênait point pour dire à qui voulait l'entendre que son neveu Antonin était le seul jeune homme qui convint à la belle Valentine, et qu'on pouvait les considérer comme mariés. M. de Canonge partageait si bien les idées de sa tante que, déjà, il croyait que Valentine l'aimait à lui. Il veillait sur elle, la surveillait d'un œil jaloux. Il s'étonnait naïvement de la voir aimable, charmante, gracieuse avec d'autres qu'avec lui. Et, au fond de son cœur, il l'en voulait d'un regard, d'un sourire, d'une douce parole qui ne lui étaient pas adressées.

L'entrée de James Lincoln dans la maison de M. de Carmeille lui fut un peu plus désagréable. Si infatué qu'il fut de sa personne et de son mérite, il sentait, sans vouloir le reconnaître, toutefois, que, sous plus d'un rapport, le jeune ingénieur lui était supérieur. Il ne voulait pas avoir un rival dans M. Lincoln ; mais les attentions dont le jeune homme était l'objet de la part de Valentine lui déplaisaient singulièrement. Il avait pour James une antipathie qui pouvait facilement se changer en haine, et il ne se gênait pas pour le lui faire sentir quand il en trouvait l'occasion.

Aux Cormiers, comme à Troyes, M. de Canonge était de toutes les parties, le champion de toutes les exercices, le boute-en-train du plaisir, de la joie, des amusements. C'est lui qui organisait les promenades, les danses, les jeux. A tout prix, envers et contre tous, il voulait qu'on fit attention à lui, qu'on ne l'occupât que de lui. Il quêtait un regard, un sourire de Valentine, mendiait son approbation. S'il fut été un tant soit peu observateur, il en serait aperçu que, depuis quelque temps, la jeune fille le traitait avec une certaine froideur. Valentine ne voyait, ne pouvait plus voir que James Lincoln. L'amour s'était rapidement et complètement emparé de son cœur. Elle aimait de toute son âme, sautant qu'une jeune fille de dix-huit ans

peut aimer. C'est sa vie qu'elle avait donnée. Et la pauvre enfant se demandait avec angoisse :

— M'aimes-tu, lui ?

James ne lui disait rien. James évitait de se trouver seul avec elle. Si elle n'était pas aimé ! A cette pensée elle se sentait défaillir et s'écrasait dans hésiter :

— J'en mourrais !

Il allait partir dans quelques jours et il gardait le silence. Il ne partageait point la joie des autres ; au contraire, il avait l'air soucieux, triste, comme s'il y avait en lui quelque douleur secrète. Pourquoi était-il ainsi ? N'avait-il pas été reçu au château comme un vieil ami ? Ava-t-il à se plaindre de quelque chose ? Est-ce qu'elle n'en avait pas fait comprendre de toutes les manières qu'elle était heureuse de le voir, de le sentir près d'elle ? D'un autre côté, M. de Carmeille lui témoignait une amitié si sincère, si franche, qu'elle devait être pour lui le meilleur des encouragements.

Valentine ne savait que penser. La tristeuse du jeune homme chassait sa gaîté et elle aussi était triste. Elle réfléchissait, puis, fuyant ses jeunes compagnes, elle allait se cacher pour verser des larmes. Si l'amour a des joies, il a aussi des larmes. Mais Valentine avait pris une résolution ; M. Lincoln ne partait point sans qu'elle fût sorti de son incertitude. S'il obstinait à lui rien dire, à elle, elle ferait intervenir son père et M. de Carmeille saurait bien forcer M. Lincoln à rompre le silence qu'il gardait. Une après-midi, la société était réunie dans le grand salon du château. On faisait de la musique. Soula, George et James n'étaient pas là.

— Ils sont ensemble, pensait Valentine. Mais, au bout d'un instant, M. Vibert rentra seul. Valentine, inquiète, alla s'asseoir près de lui.

— Qu'avez-vous donc fait de votre ami ? demanda-t-elle.

— Mais je n'étais pas avec lui, mademoiselle.

— Et vous ne savez pas où il est ?

— Je ne le sais pas ; je n'ai pas vu James depuis le dîner.

— Savez-vous qu'il n'est pas aimable ; vous allez nous quitter dans trois jours, c'est comme si M. Lincoln nous accordait une grâce quand il nous tient compagnie un instant.

— Il est certain, mademoiselle, que James n'apprécie point, comme il devrait, le honneur d'être près de vous ; mais il ne fait pas trop lui en vouloir, c'est un incorrigible rôver.

— On dirait qu'il s'ennuie ici.

— Ne cruez pas cela, mademoiselle ; mon ami est enchanté de l'occulte qui lui a été fait, de l'amitié qu'en lui témoigne. Hier, il m'en parlait avec une émotion... — Pourquoi alors est-il si triste ?

— Mais James n'est pas triste du tout, mademoiselle.

— On le voit préoccupé.

— Préoccupé, c'est possible. James est toujours ainsi. Il a constamment la tête bouillie d'x et de z. Depuis que nous sommes aux Cormiers, il cherche la solution d'un important problème algérien.

— Et le jeune homme se mit à rire.

— Ah ! vraiment ! fit Valentine. Essayant de sourire, elle ajouta :

— S'il en est ainsi, je comprends,



ton œuvre. Ah ! mon fils, mon cher enfant, prends garde, prends garde !

— Je vous en prie, chère mère, répondis-je, calmez-vous et expliquez-vous.

— Ainsi, tu ne comprends pas ?

— Non.

— Comment, tu ne sens pas que tu pourras aimer Mlle de Carmeille ?

— Mlle de Carmeille est un ange qui peut t'aimer, ma mère.

— Pas toi, pas toi ! Encore une fois prends garde ! Tu ne peux pas, tu ne dois pas aimer cette jeune fille. Je t'en conjure, pour toi, pour moi, ne pense pas à Mlle de Carmeille. Vois la haute position qu'elle occupe et regarde la tiennes. Tu ne pourras songer à l'épouser sans être un audacieux, un insensé, car M. de Carmeille est puissamment riche, tu le sais ; quoi que tu fasses et que soit ton mérite, tu ne peux pas t'élever jusqu'à sa file.

— Mlle Valentine de Carmeille n'est pas pour toi, elle ne peut pas être ta femme. Garde-toi de l'aimer, mais une curiosité sur ton cœur ; écoute ta mère, qui ne soucie qu'à ta tranquillité, à ton avenir, à ton honneur, et crois à ses paroles. Si tu aimais Mlle de Carmeille, ce serait épouvantable, ce serait le plus grand des malheurs qui puissent t'arriver. Oh ! l'aimer sans espoir ! Tu courtaudrais toutes les douleurs, toutes les souffrances ; ton avenir, que je vois si beau, serait détruit, ton honneur serait à jamais perdu ! Tu sais comme je t'aime, mon enfant ; oh, dis-toi bien que si ta mère, te voyant pleurer et souffrir, était impulsive à sécher tes larmes, à calmer ta douleur, elle mourrait !

## VII

### LE VERDE AIMÉ.

Valentine écoutait, toute palpitante d'émotion, et comme suspendue aux lèvres du jeune homme. Après un court silence, il continua :

— Ainsi m'a parlé ma mère, mademoiselle ; mais l'on ne peut rien changer à sa destinée, la fatalité est là, poussant les uns vers le bonheur, les autres à leur perte. Ma mère aurait voulu que j'écrivisse à M. de Carmeille pour m'excuser de ne pas venir me rendre à son invitation ; je ne l'ai pas fait. Le cœur n'écouté pas facilement les conseils de la raison. Ne pensant point à ce malheur dont je suis menacé, je suis venu aux Cormiers et j'y suis encore. Mais les graves paroles de ma mère ne sont pas sorties de ma mémoire : toutes les nuits, au milieu du silence, elles résonnent à mes oreilles. Et il me semble que j'entends une voix supplante, qui me crie :

“ Prends garde ! prends garde ! ”

Depuis que je suis ici, mademoiselle, je n'ai pas cessé de m'adresser cette question : Ai-je su tort ou raison ?

Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas dit à ma mère toute ma pensée, je ne lui ai pas fait connaître ce qui se passe en moi. Quelle espèce de crainte m'retenu ? Je ne sais. Mais, enfin, je lui ai caché la vérité. Ce que je n'ai pas osé lui avouer, je vais vous le dire, à vous ; il le faut, je le dois. Je vous aime, mademoiselle Valentine, je vous aime !

La jeune fille s'arrêta brusquement et, peut-être sans le vouloir, sa main serra le bras du jeune homme. Son charmant visage s'était illuminé, son regard et son front rayonnaient.

— Monsieur James, dit-elle d'une voix

vibrante d'émotion, je ne suis pas une coquetterie ; je me trouverais indigne de moi-même si je ne vous répondais pas avec une entière franchise. L'avoue que vous venez de me faire me rend fière et heureuse ; je l'espérais, je l'attendais et, il faut vous le dire, vous avez bien tardé. Oui, j'attendais, car j'avais deviné que vous m'aimiez. Vous m'aimiez l'heureux James ; si Mme Lincoln connaissait mon père et ma mère, elle n'aurait aucun de ces craintes qu'elle vous a manifestées ; elle ne vous eût pas dit : “ Si tu songeais à épouser Valentine de Carmeille, tu serais un audacieux, un insensé ! ” Sans doute mon père a une très grande fortune ; mais qui sait ce que c'est donc que la fortune ? Qu'est-ce que c'est que l'argent à côté des choses du cœur ? Rassurez-vous, monsieur James, vous n'êtes pas un audacieux, ni un insensé. Vous m'aimez ! Eh bien, en m'aimant, vous éleviez jusqu'à moi, quoi qu'en dise votre mère. D'ailleurs, est-ce que vous n'avez pas votre mérite personnel ? Est-ce que devant vous l'avenir n'est pas largement ouvert ?

— Quoi, mademoiselle Valentine, n'écrit le jeune homme trouble jusqu'au fond de l'âme, c'est ainsi que vous me puisez de ma hardiesse ?

— Oui, je vous prie ainsi, fit-elle avec un accent de tendresse intraduisible.

— Ah ! prenez garde, mademoiselle, vous m'encouragez, vous me donnez un espoir.

— Que je ne vous enlèverai point.

— Mon Dieu, mais vous m'aimez donc ?

— Si je ne vous aime pas, je ne vous aurais pas écoute. Je vous aime, monsieur James, et je n'hésite pas à le dire : je serai votre femme !

— Ah ! exclama-t-il avec transport, vous me montrez le ciel ouvert, vous faites descendre en moi toutes les joies, tous les ravissements. Vous m'aimez ! O felicité suprême ! Aimer et être aimé ! Toute la vie est là ! Le voilà, le vrai bonheur, le bonheur lui-même ! Ah ! Valentine, Valentine, je n'aurai pas assez de ma vie entière pour vous adorer.

Il avait pris une des mains de la jeune fille et la pressait sur ses lèvres. Il se regardaient, s'enviaient de leurs regards. Ils ne pensaient pas que la trop longue absence de Valentine pouvait être remarquée, que peut-être on était à sa recherche. Ils étaient tout à leur bonheur ; il leur semblait qu'il n'y avait plus qu'eux au monde.

— Je tenais mon cœur fermé, disait la jeune fille, comme si, vous connaissant de mon enfance, je vous avais attendu pour aimer.

— C'est comme moi, répondit le jeune

ingénieur, ma vie était prise par le travail, et, jusqu'au jour où je vous ai vue pour la première fois, je n'avais jamais fait attention à une jeune fille. Le soir où je vous rencontrai chez Mme Dulaurier, je ne sais ce qui se passa en moi ; je fus ébloui comme par un rayon de soleil et je sentis que je n'étais plus le même ; je n'avais plus du tout les mêmes idées, la vie m'apparaissait sous un aspect nouveau.

— Que vous dirai-je encore, Valentine ; déjà vous étiez dans mon cœur et remplissiez ma pensée ; votre chère image m'accompagnait partout ; plongé dans mes calènes, ébloui des lignes, ouvrant des puits de mine, creusant des galeries souterraines, il me semblait que vous étiez à côté de

moi, me criant : Courage ! Je vous aimes, je vous aimes !

— Eh bien, James, c'est ce même soir où nous nous sommes vus la première fois, que j'ai senti que je vous donnais ma vie : vos impressions ont été les miennes. Nos esprits se sont élancés l'un vers l'autre et nos âmes se sont unies. Cela devait être, je vous êtes destiné, nous devions nous aimer !

Soudain la physionomie du jeune homme s'attrista.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Valentine, l'enveloppant d'un regard d'infinie tendresse. Pourquoi cette tristesse subite ? Est-ce la menace de ce malheur imaginé dont a parlé votre mère, qui revient dans votre pensée ? Pourtant, James, je crois que vous aviez rassuré.

— En effet, Valentine, je viens de penser à ma mère que j'oubliais près de vous, et, en me rappelant ses craintes, ses inquiétudes, j'ai aussi pensé à Mme de Carmeille et à votre mère, Valentine ; j'ai été trop vite et trop facilement au mon bonheur ; la distance qu'il y a entre nous est si grande ! Comparativement à vous, je suis pauvre. J'ai l'avenir, dites-vous ; oui, mais l'avenir n'a que des promesses qu'il ne tient pas toujours. Ah ! si au lieu d'être la fille de M. de Carmeille, vous étiez une jeune fille pauvre, je n'aurais aucune crainte, je serais heureux, au contraire, de vous dire : Valentine, je vous aime ; je veux vous consacrer ma vie tout entière, partager mon avenir, quel qu'il soit ; je vous promets, je vous jure, que vous serez, non pas la plus riche, mais la plus heureuse des femmes ! Voilà ce qu'il vous dirais si vous étiez pauvre ; mais vous êtes Mlle de Carmeille. Votre père a le droit d'exiger beaucoup, de se montrer difficile ; il peut ne voir en moi qu'un ambitieux, un audacieux, un insensé, comme dit ma mère.

La jeune fille eut un délicieux sourire.

— Voyons, monsieur James, répliqua-t-elle, n'avez-vous pas remarqué que mon père a pour vous une estime, une amitié tout particulière.

— Oui, jusqu'à ce jour, M. de Carmeille s'est montré pour moi on ne peut plus bienveillant ; mais il ne suit pas.

— Attendez, l'interrrompt-elle. Mon père est très bien ce que vous dites ; il voit en vous un homme de haute valeur.

— Et ma mère, si réservée, si froide avec le plus de nos invités, ne voyez-vous pas qu'elle vous considère comme si vous étiez un membre de notre famille ?

— Je reconnais que Mme de Carmeille est très bonne pour moi.

— Et cela ne vous dit rien ?

— Mais... — Monsieur James, mon père et ma mère connaissent mon caractère, mes sentiments, ma manière de voir et d'apprécier les choses ; ils savent que je suis incapable d'une action qu'ils pourraient blâmer ou même désapprouver, et ils ont eu moi une entière confiance. Cette confiance, j'en suis digne ! ajouta-t-elle, avec un mouvement de noble herte.

Elle s'arrêta un instant, puis, ayant un doux sourire sur les lèvres, elle reprit :

— Mon père est si sûr de moi, qu'il m'a dit souvent : “ Valentine, je te laisse absolument libre de choisir ton mari, car je suis convaincu que ta mère et moi, nous n'aurons qu'à approuver ton choix. Tu es riche, mais tu ne dois pas pen-

: Courage ! Je vous aimaïs, James, c'est ce même soir où j'unes vus la première fois, que je vous donnais ma vie : j'as été les miennes. Nos dances l'un vers l'autre se sont unies. Cela devait être destiné, nous devions

physionomie du jeune homme

vous ? lui demanda Valentine, d'un regard d'inéfable, pourquoi cette tristesse subite, de ce malheur imaginé, votre mère, qui revient née ? Pourtant, James, je n'avois rassuré.

Valentine, je viens de penser que j'oublierai près de vous pelant ses craintes, ses inquiétudes ?

et aussi pensé à ma

autre mère, Valentine ; j'ai

et trop facilement à mon

distance qu'il y a entre nous ! Comparativement à vous, je l'avenir, dites-vous ;

enfin n'a que des promesses

toujours. Ah ! si au lieu

de M. de Carmeille, vous

me fîtes pauvre, je n'aurais

pas, je serais heureux, au contraire ! Valentine, je vous

vous consacrer ma vie tout entier mon avenir, quel qu'il

se promets, je vous jure, qu'

non pas la plus riche, mais la

des femmes ! Vollé ce qu'

si vous citez paravu ; ma

de Carmeille. Votre père

exiger beaucoup, de se mon-

it pour ne voir en moi qu'un

audacieux, un insens-

able.

Il eut un délicieux sourire,

monsieur James, répliqua

vous pas remarqué que mon

vous une estime, une amitié

unique ?

agu'à ce jour, M. de Carmeille

estreté pour moi on ne peut plus

que ; mais il ne sait pas,

l'interrompit-elle. Mon

bon ! que vous valiez ; il

un homme de haute fau-

te, si réservée, si froide avec la

invitée, ne voyez-vous pas

à considérer comme si vous étiez

de notre famille ?

Connais que Mme de Carmeille

pour moi.

ne vous dit rien ?

...

James, mon père et ma

aisent mon caractère, mes sen-

manière de voir et d'appré-

mes ; ils savent que je suis in-

action qu'ils pourraient bla-

me désapprouver, et ils ont en-

tre confiance. Cette confiance,

l'ajoute-t-elle, avec un

de noble fierte.

rétra à un instant, puis, ayant un

sur les lèvres, elle reprit :

— C'est à s'air de moi, qu'il m'a

! : "Valentine, je te laisse al-

libre de choisir ton mari, car

rona qu'à approuver ton choix,

mais tu ne dois pas pen-

la fortune de ton père, quand il s'agit de ton avenir, du bonheur de ta vie. N'aurait-il pas un sou, le jeune homme que tu aimeras, sera ton mari, notre fils." Eh bien, monsieur Lincoln, étais-tu rassuré, maintenant ?

— Oh ! Valentine, Valentine, je me demande si je suis bien éveillé, si tout cela n'est pas un rêve ! Mais non, je suis bien près de vous, je vous vois, je vous entends, je sens votre main serrant la mienne. Valentine, c'est la douce lumière de vos yeux qui m'éclaire et c'est, autant que vos dernières paroles, votre adorable sourire qui me dit d'espérer !

— Oui, James, espérez. Mais je ne vous ai pas tout dit encore : mon père et ma mère savent que je vous aime. Oh ! ils n'ont pas deviné mon secret ; mais, n'ayant rien de caché pour eux, je leur ai dit :

— J'aime M. James Lincoln, il est le jeune homme que je veux avoir pour mari."

Mon père ne vous connaît pas encore ; mais vous étiez à Troyes ; pour vous voir, il vous invita à dîner avec la famille Vibert, et c'est ainsi que vous êtes présente à mes parents. Ah ! James, j'étais bien heureuse ! Le jour même, c'était convenu, mon père vous invite à venir passer quelques jours aux Cormiers. Maintenant, dites, James, croyez-vous avoir été reçu aux Cormiers au même titre que M. de Canonge, par exemple ?

Le jeune homme voulut répondre, mais l'émotion lui coupa la voix. Il ne put que murmurer :

— Valentine, chère Valentine !

À ce moment, comme pour donner raison à ce proverbe : "Quand on parle du coup" . . . M. de Canonge parut tout à coup à trente pas des deux jeunes gens. James fit un mouvement pour s'éloigner de la jeune fille.

— Non pas, dit-elle en le retenant, j'ai pris votre bras, je le garde.

M. de Canonge s'avancait pâle, agité, le regard sombre, se mordant les lèvres de fureur. Il était prêt à laisser échapper une parole blessante à l'adresse de M. Lincoln ; mais l'attitude hautaine de Valentine lui imposa le respect qu'il devait à celui à qui elle donnait le bras. De pâle qu'il était, le neveu de Mlle de Nangis devint rouge, comme une écrevisse cuite.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur de Canonge ? fit la jeune fille d'un ton moins sérieux, moitié râilleur ; vous avez l'air tout bouleversé ; est-ce que le feu est au château ?

— Non, mademoiselle, non, balbutia-t-il ; mais . . .

— Allons, cher monsieur de Canonge, remettez-vous et dites-nous ce qui vous empêche de respirer.

— Mademoiselle, Mme votre mère . . .

— Achèvez, monsieur de Canonge.

— Mme de Carmeille était inquiète de ne pas vous voir revenir ; alors . . .

— Vous vous êtes empressé de vous mettre à ma recherche. Je vous remercie mille fois, monsieur de Canonge. Mais, comme vous la voyez, je ne suis pas perdue. Ayez l'obligeance d'aller annoncer mon retour à nos amis ; vous tranquilliserez ma mère, en lui disant que vous n'avez retrouvé en compagnie de M. Lincoln.

M. de Canonge ne trouva rien à répondre. Il lança au jeune ingénieur un regard chargé de haine, tourna les talons et, tête basse, devant sa rage, il disparut au détour d'une allée. Valentine rentra dans le salon un instant après M. Lincoln et sans avoir quitté le bras de M. Lincoln. Cette faveur spéciale accordée au jeune ingénieur n'échappa à personne, pas plus que l'air radieux de la jeune fille. Antonin de Canonge roulait des yeux de crocodile ; il commençait à s'apercevoir enfin que ses actions avaient subi une forte balais et que le Yankee des États-Unis était un intrus dont il était grand temps de se défaire.

— Valentine, dit une des amies de la jeune fille, nous t'attendons avec impatience.

— Ah ! Et pourquoi, ma chère Adèle ?

— Pour nous chanter cet air si joli, si gracieux de la Reine Topaze que tu dis si bien : *Petite abeille*.

— Avec grand plaisir, répondit Valentine ; du reste je chanterai ce soir tout ce que vous voudrez.

Toutes les mains applaudirent. Avant d'aller au piano, Valentine mit un baiser sur le front de Mme de Carmeille et lui dit tout bas à l'oreille :

— Il m'aime !

Valentine chanta. Toujours elle chantait à râvir ; mais elle se surpassa encore. Il était là, l'écoutant ; c'est pour lui qu'elle chantait. Elle fut très applaudie. Un amateur déclara qu'il n'existant pas à Paris, sur nos scènes lyriques, une plus belle voix de soprano que celle de Mlle de Carmeille. Une dame, grande musicienne, ajouta que Mme Carmeille n'avait jamais mieux chanté *Petite abeille*. James Lincoln restait sous le charme de la voix de Valentine ; il semblait écouter encore comme si la mélodie se fit répétée dans son cœur. Le silence se fit dans le salon. Un jeune homme se disposait à jouer un solo de violon. C'était le dernier morceau du concert de l'après-midi, car la cloche, annonçant le repas de soir, n'allait pas tarder à se faire entendre. Ayant quelque chose à dire à son mari, Mme de Carmeille l'appela :

— Armand ?

James Lincoln, qui se laissait aller au cours de ses pensées, sortit brusquement de son rêve, releva le tête et répondit :

— Madame ?

— C'est M. de Carmeille que j'appelle, fit-elle.

Le jeune homme rougit, se troubla.

— Ah ! pardon, madame, balbutia-t-il, j'ai cru, j'ai mal entendu.

Son regard rencontra celui de Mme de Carmeille. Le mari s'était approché. Hélène prononça quelques mots et M. de Carmeille se fixerent sur le jeune homme. Une seconde fois, Valentine regarda le mari.

— C'est étrange, se disait la mère de Valentine, et je ne l'avais pas encore remarqué, le regard de ce jeune homme est le même que celui de mon mari ! Toute fois, disons-le, l'impression de Mme de Carmeille ne fut que passagère.

Trois jours après, James Lincoln et son ami Georges Vibert quittèrent les Cormiers. À la gare, en serrant une dernière fois la main à James, Mme de Carmeille lui dit en souriant :

— Dans six semaines nous serons de retour à Troyes ; je pense, monsieur Lincoln, que vous ne l'oublierez point.

## VIII

### UN ÉCHO D'AMÉRIQUE

M. Antonin de Canonge n'avait pas manqué de raconter tout au long et non sans amertume, à sa chère tante Athémis, ce qui s'était passé au château des Cormiers. D'abord, la vieille fille ne voulut pas admettre que ce James Lincoln n'eût avoir l'audace de se mettre en travers de ses projets matrimoniaux. Assurément, M. de Carmeille ne donnerait pas comme cela sa fille à un étranger qui, en définitive, n'avait encore qu'une position médiocre. Non, ce prétendu rival de son neveu n'avait rien de redoutable. Antonin n'avait vu venir ; il n'avait rien vu du tout.

Une Française, une Française comme Valentine, aimier un Yankee ! Est-ce que c'était possible ? Valentine ne pouvait même que son neveu, son neveu seul convaincu à Valentine. Il n'y en avait pas un autre dans les cinq parties du monde. Il était riche, jeune, plein de santé, joli garçon et portait un beau nom. Il était baron ! Est-ce qu'on peut opposer un roturier à un baron ! Cela ne serait jamais vu ! Mlle de Nangis avait pour son neveu une tendresse de vieille fille. Elle ne lui trouvait aucun défaut. Au contraire, il avait toutes les qualités, tous les mérites, toutes les perfections. Antonin était une perle ! Et Valentine n'aimerait pas son neveu ! Par exemple, elle voudrait bien pour lui ! Elle grommandait Antonin, le riait, lui disant :

— Je ne comprend pas ; tu te plais à broyer du noir quand tu devrais avoir le soleil au cœur !

Cependant, quand le beau neveu apprit à sa tante que James Lincoln était déjà venu deux fois à Troyes depuis le retour de la famille de Carmeille, et qu'il avait été reçu à bras ouvert par le riche fabricant, la vieille demoiselle fronga les sourcils, fit la grimace et murmura :

— Ah ! ça ! ils sont donc fous ces gens-là ?

Elle voyait enfin que la chose était sérieuse. Antonin ne parlait ni plus ni moins que de se brûler la cervelle si Valentine épousait James Lincoln. Heureusement, tante Athémis était là. Ce n'était pas à elle, Mlle de Nangis, qu'on jouerait un pareil tour ! Dieu merci, on ne parlait pas encore de mariage. Mais, si cela arrivait, n'importe à quel prix elle saurait l'empêcher, ce mariage ridicule, odieux ! Non, elle ne permettrait pas cette monstruosité ! Quoi, on se serait joué d'elle, on l'aurait considérée comme un pis-aller !

A cette idée, Mlle Athémis entraînait dans une fureur épouvantable. Elle serrait ses poings, faisait craquer ses ongles, ses peaux sèches comme des castagnettes, allait se démenait, frappait du pied, rugissait. Elle était comme sur un volcan. Mais enfin, qu'est-ce que c'était que ce James Lincoln ? D'où sortait-il ? D'où venait-il ? Quel était son passé, celui de sa famille ? Avant d'entrer en lutte, voilà ce qu'il fallait savoir.

— Je le saurai ! s'écria Mlle de Nangis. Elle connaissait, à Paris, un riche américain de New-York, lequel avait toujours habité dans cette ville, où il s'était

enrichi, jusqu'au jour où, ayant quitté les affaires, il était venu demeurer à Paris avec sa famille. Cet Américain, M. Johnston devait connaître M. Lincoln, le père de James, qui, lui aussi, était de New-York, surtout si, comme on le disait, il était un parent du président Lincoln, mort assassiné.

Un beau matin de décembre, Mlle de Nangis partit pour Paris. Le soir même elle se présentait chez M. Johnston, qui la reçut aussitôt avec cette galanterie pleine de courtoisie que Lafayette et ses illustres compagnons ont laissée en Amérique, après y avoir versé leur sang généreux pour la cause de l'indépendance et de la liberté. M. Johnston se souvenait des agréables parties de whist qu'il avait faites avec la vieille demoiselle, très aimable en société, quand elle le voulait.

— Cher monsieur Johnston, dit-elle, vous êtes probablement surpris de ma visite ?

— Je ne m'attendais pas au grand honneur que vous me faites, mademoiselle ; mais je suis heureux de voir que vous avez gardé le souvenir de votre vieille partenaire.

— On n'oublie jamais ses amies, monsieur.

L'Américain s'inclina.

— On ne les oublie pas, monsieur Johnston, et, quand on a besoin d'eux, on n'hésite pas à venir les trouver.

Je suis entièrement à vous, chère demoiselle ; on quel plaisir vous être agréable ?

— Certains renseignements me sont nécessaires ; pensant que vous pouvez me les donner, je viens vous les demander.

— Mademoiselle, je vous écoute.

— Vous avez dû connaître beaucoup de monde à New-York ?

— Oui, à peu près toute la ville.

— Alors vous devez connaître un M. Lincoln qui, comme vous, a longtemps habité à New-York et est actuellement résidant en France, à Paris,

— Il y avait de mon temps, plusieurs Lincoln à New-York ; mais j'ai parfaitement connu celui dont vous me parlez. Je sais que, comme moi, il s'est fixé à Paris ; seulement nous ne nous voyions pas. Nous n'étions pas liés d'amitié.

— Est-ce qu'il a une grande fortune ?

— Une grande fortune, je ne crois pas ; mais il doit être dans l'aisance. A New-York il avait d'assez, un million de fortune.

— Dans ce cas, M. Johnston, comme vous le dites, il n'est que dans l'aisance. Savez-vous comment il a gagné sa petite fortune ?

— Il faisait le commerce des grains.

— Est-il de la famille du président ?

— Un de ses petits-cousins, mademoiselle.

— Alors, il est d'une famille honorable ?

— Parfaitement honorable.

— Il a un fils unique ?

— Oui, mais ce fils n'est pas le sien.

— Comment pas le sien ?

— Il l'est devenu par un contrat d'adoption.

— Ainsi, ce fils est un enfant adopté par les époux Lincoln ?

— Par l'époux seulement, car Mme Lincoln est sa mère.

— Alors elle était veuve quand elle a épousé M. Lincoln ?

— Naturellement, puisqu'elle avait un

enfant. Cet enfant, ce fils est aujourd'hui un homme.

— Un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans.

— Vous le connaissez ?

— Je le connais.

— Je ne l'ai pas vu depuis une dizaine d'années ; que fait-il ?

— Il est ingénieur des mines.

— Ah ! il a fait son chemin, ce jeune homme ; j'en suis enchanté. Autant que je puis me rappeler, le garçonnet était très intelligent et sa mère mettait en lui les plus belles espérances.

— Il a tenu ce qu'il promettait, c'est bien. J'ai peu connu Mme Lincoln ; à l'époque où j'ai eu l'occasion de la voir deux ou trois fois, elle pouvait avoir une trentaine d'années ; elle était déjà Mme Lincoln. C'était une bien charmante jeune femme. Comme toutes les Françaises, mademoiselle, continua galamment M. Johnston, elle avait la distinction, la grâce et l'esprit qui font reconnaître et admirer vos compatriotes partout où elles se trouvent.

— Ainsi, monsieur Johnston, madame Lincoln n'est pas Américaine ?

— Non, elle est Française, tout ce qu'il y a de plus Française, et je crois même Parisienne.

— J'ignorais cela, monsieur Johnston.

— J'ai la satisfaction de vous l'apprendre, mademoiselle.

— C'est à New-York qu'elle a perdu son premier mari ?

— Non, elle était veuve et son fils était déjà un petit garçon de sept ou huit ans lorsqu'elle est venue en Amérique. En ce temps-là, elle était féruiste et avait un petit établissement à Paris, je ne saurais vous dire dans quel quartier.

— Ah ! vraiment, Mme Lincoln a été fleuriste ! fit la vieille fille, qui commençait à flairer une révélation importante.

— Parfaitement, et même très habile dans son métier. Elle fut indiquée, je ne sais comment, à un de mes amis, M. Arthur Bayle, qui venait de fonder à New-York une importante fabrique de fleurs artificielles, avait besoin d'une personne intelligente, active, connaissant bien la partie, pour diriger son établissement et former des ouvrières.

— C'est ainsi que Mme Lincoln est venue à New-York.

— Comment s'appelait-elle, alors ? demanda vivement Mlle de Nangis.

— Peut-être ai-je su son nom ; mais je ne me le rappelle plus. Si vous teniez à le connaître, ce nom, il ne sera facile de vous le donner.

M. Johnston regarda la pendule et continua :

— Vous l'avez dans un instant, mademoiselle, car mon ami Bayle est à Paris ce moment et je l'attends. La jolie fleuriste était à New-York depuis deux ans environ, lorsque M. Lincoln eut l'occasion de la voir. Il en devint fort épris, et, finalement, lui offrit son nom et sa fortune. Elle accepta, bien que M. Lincoln eût une vingtaine d'années de plus qu'elle, et le mariage fut fait, M. Bayle, qui vous verrez tout à l'heure, a été un des témoins de la mariée. Voilà, chère demoiselle, tout ce que je peux vous dire concernant Mme et M. Lincoln et les seuls renseignements que peut vous donner votre serviteur dévoué.

— Sauf le nom que portait Mme Lincoln avant son mariage et que je connaît

tral tout à l'heure, sans doute, grâce à votre ami, les renseignements que vous venez de me donner sont aussi complets que je pouvais le désirer, et je vous remercie, monsieur Johnston. Je ne puis vous dire aujourd'hui quel intérêt l'on a à avoir ces renseignements ; c'est encore un secret ; mais plus tard nous reparlerons de cela.

Un instant après, M. Bayle arriva. M. Johnston présenta cérémonieusement son ami à Mlle de Nangis et celle-ci à M. Bayle.

— Mon ami, reprit M. Johnston, Mlle de Nangis désirait savoir comment s'appelait l'ancienne intendante de votre mari avant son mariage avec M. James Lincoln ?

L'Américain se tourna gracieusement vers Mlle de Nangis :

— Mademoiselle, dit-il, elle s'appelait Léontine Dupré.

Les petits yeux gris et éraillés de la vieille fille lancèrent des flammes. Pour cacher la joie méchante qui se répétait sur son visage bûche, elle s'inclina très bas, en disant :

— Merci, Monsieur.

Presque aussitôt, elle se leva, salua les deux Américains et se retira. Avons-nous besoin de dire qu'après la visite faite à la Cadore par Hélène de Carmeille, Mlle de Nangis avait revu la tireuse de cartes ? Celle-ci n'avait pas été aussi complètement détruite que Mme de Carmeille le lui avait recommandé. Si elle avait caché à la vieille fille haineuse l'introduction d'un enfant étranger dans la famille de Carmeille, elle ne lui avait pas laissé ignorer, également et à quel propos le riche filateur s'était trouvé en relation avec Léontine Dupré ; elle connaissait l'existence du fils de M. de Carmeille.

Nous connaissons Mlle de Nangis et pouvons avoir une idée de ce qui se passait en elle dans la voiture qui la ramenait au Grand-Hôtel où elle était descendue. Elle triomphait. Et quel triomphe ! La joie l'étoffait !... Quelle précieuse découverte elle venait de faire ! Quelle étonnante aventure ! Il n'y avait jamais eu rien de pareil sous la calotte des cieux. C'était inouï. Si elle parlait, quel beau scandale ! Il y avait là dix fois plus qu'il ne fallait pour amuser, pendant plusieurs années, le département de l'Aube tout entier. Mais, non, il n'y avait pas de quoi rire. C'était épouvantable, horrible ! C'était à faire dresser les cheveux sur la tête !

Le frère et la sœur amoureux l'un de l'autre ! Et, trompés par le nom de Lincoln, la mère de la jeune fille, le père de l'un et de l'autre ne se doutaient de rien. Le père ne reconnaissait point son fils ! Quel, la voix du sang ne parlait pas en lui ? Assurément, jusqu'alors, pour une cause ou pour une autre, le jeune homme avait cru devoir cacher le secret de sa naissance. Mais il faudrait bien, qu'à la fin, tout se découvrit. Léontine Dupré, la mère, ne resterait pas toujours cachée dans l'ombre ; elle finirait par se montrer. Et les papiers, les actes de naissance, de mariage, dont on ne parlait pas encore, il faudrait les faire voir. Alors, alors... Oh ! alors, quand les autres seraient consternés, c'est elle, Mlle de Nangis, qui rirait bien.

Maintenant, elle était tranquille, elle n'avait plus d'inquiétude. Ce n'était vrai-

lement pas dans l'heure, sans doute, grâce à votre ami, les renseignements que vous venez de me donner sont aussi complets que je pouvais le désirer, et je vous remercie, monsieur Johnston. Je ne puis vous dire aujourd'hui quel intérêt l'on a à avoir ces renseignements ; c'est encore un secret ; mais plus tard nous reparlerons de cela.

Un instant après, M. Bayle arriva. M. Johnston présenta cérémonieusement son ami à Mlle de Nangis et celle-ci à M. Bayle.

— Mon ami, reprit M. Johnston, Mlle de Nangis désirait savoir comment s'appelait l'ancienne intendante de votre mari avant son mariage avec M. James Lincoln ?

L'Américain se tourna gracieusement vers Mlle de Nangis :

— Mademoiselle, dit-il, elle s'appelait Léontine Dupré.

Les petits yeux gris et éraillés de la vieille fille lancèrent des flammes. Pour cacher la joie méchante qui se répétait sur son visage bûche, elle s'inclina très bas, en disant :

— Merci, Monsieur.

Presque aussitôt, elle se leva, salua les deux Américains et se retira. Avons-nous

besoin de dire qu'après la visite faite à la Cadore par Hélène de Carmeille, Mlle de Nangis avait revu la tireuse de cartes ? Celle-ci n'avait pas été aussi complètement détruite que Mme de Carmeille le lui avait recommandé. Si elle avait caché à la vieille fille haineuse l'introduction d'un enfant étranger dans la famille de Carmeille, elle ne lui avait pas laissé ignorer, également et à quel propos le riche filateur s'était trouvé en relation avec Léontine Dupré ; elle connaissait l'existence du fils de M. de Carmeille.

Nous connaissons Mlle de Nangis et pouvons avoir une idée de ce qui se passait en elle dans la voiture qui la ramenait au Grand-Hôtel où elle était descendue. Elle triomphait. Et quel triomphe ! La joie l'étoffait !... Quelle précieuse découverte elle venait de faire ! Quelle étonnante aventure ! Il n'y avait jamais eu rien de pareil sous la calotte des cieux. C'était inouï. Si elle parlait, quel beau scandale ! Il y avait là dix fois plus qu'il ne fallait pour amuser, pendant plusieurs années, le département de l'Aube tout entier. Mais, non, il n'y avait pas de quoi rire. C'était épouvantable, horrible ! C'était à faire dresser les cheveux sur la tête !

Le frère et la sœur amoureux l'un de l'autre ! Et, trompés par le nom de Lincoln, la mère de la jeune fille, le père de l'un et de l'autre ne se doutaient de rien.

Le père ne reconnaissait point son fils ! Quel, la voix du sang ne parlait pas en lui ? Assurément, jusqu'alors, pour une

cause ou pour une autre, le jeune homme avait cru devoir cacher le secret de sa naissance. Mais il faudrait bien, qu'à la fin, tout se découvrit. Léontine Dupré, la mère, ne resterait pas toujours cachée dans l'ombre ; elle finirait par se montrer.

Et les papiers, les actes de naissance, de mariage, dont on ne parlait pas encore, il faudrait les faire voir. Alors, alors... Oh ! alors, quand les autres seraient consternés, c'est elle, Mlle de Nangis, qui rirait bien.

Maintenant, elle était tranquille, elle n'avait plus d'inquiétude. Ce n'était vrai-

lement pas dans l'heure, sans doute, grâce à votre ami, les renseignements que vous venez de me donner sont aussi complets que je pouvais le désirer, et je vous remercie, monsieur Johnston. Je ne puis vous dire aujourd'hui quel intérêt l'on a à avoir ces renseignements ; c'est encore un secret ; mais plus tard nous reparlerons de cela.

Un instant après, M. Bayle arriva. M. Johnston présenta cérémonieusement son ami à Mlle de Nangis et celle-ci à M. Bayle.

— Mon ami, reprit M. Johnston, Mlle de Nangis désirait savoir comment s'appelait l'ancienne intendante de votre mari avant son mariage avec M. James Lincoln ?

L'Américain se tourna gracieusement vers Mlle de Nangis :

— Mademoiselle, dit-il, elle s'appelait Léontine Dupré.

Les petits yeux gris et éraillés de la vieille fille lancèrent des flammes. Pour cacher la joie méchante qui se répétait sur son visage bûche, elle s'inclina très bas, en disant :

— Merci, Monsieur.

sure, sans doute, grâce à renseignements que vous teniez sont aussi complets le désirer, et je vous remercie. Johnston. Je ne puis aujourd'hui quel intérêt l'on a renseignements ; c'est encore plus tard nous repartirons. M. Bayle arriva. M. de Nangis cérémonieusement son Nangis et celle-ci à M.

reprit M. Johnston. M. de Nangis savait comment s'appelaient les intendants de votre mariage avec M. James

se tourna gracieusement Nangis : elle, dit-il, elle s'appelait

elle, eux gris et éraflés de la cérémonie des flammes. Pour

maîtrise qui se résistait aux eux, elle s'inclina très bas,

onsieur.

visité, elle se leva, salua les et se retira. Avons-nous

qu'après la visite faite à la Mme de Carmeille, Mme de

reçu la tireuse de cartes ?

pas été aussi complètement

lme de Carmeille le lui avait

Si elle avait caché à la

l'assassin l'introduction d'un

lui avait pas laissé ignorer.

quel propos le rieb blâmer

en relation avec Léontine

connaissait l'existence du fils

meilleille. Mme de Nangis et

une idée de ce qui se passe

la voiture qui la ramenait

où elle était descendue.

Et quel triomphe ! La

!... Quelle précieuse dé

reinait de faire ! Quelle éton

! Il n'y avait jamais en

sous la calotte des cieux.

Si elle parlait, quel beau

avait la dix fois plus qu'il

amuser, pendant plusieurs

département de l'Aube tout

non, il n'y avait pas de quoi

épouvantable, horrible !

à dresser les cheveux sur la

la sœur amoureuse l'un de

rompu par le nom de Lin-

de la jeune fille, le père de

ne se doutaient de rien.

connaissait point son fils !

du sang ne parlait pas en

ment, jusqu'au, pour une

une autre, le jeune homme

pour cacher le secret de sa

ais il faudrait bien, qu'à la

découvert. Léontine Dupré, la

sterait pas toujours cachée

! elle finirait par se montrer,

les actes de malaisance, de

ne parlait pas encore, il

aire voir. Alors, alors... Oh !

les autres seraient conster-

, Mme de Nangis, qui rirait

, elle était tranquille, elle

l'inquiétude. Ce n'eût vu-

lait serait elle était puissante comme Dieu, disant : *Fiat lux !* Cette fois, elle pouvait se venger d'Helène et d'Armand d'une façon éclatante. La belle vengeance ! Ce sont eux qui lui fournissaient ses armes. Mais quelle rôle allait-elle jouer dans ce drame intime, ce drame de famille ? Eh bien, elle ne dirait rien, jusqu'à nouvel ordre, elle garderait le silence. Oui, elle attendrait. Rien ne la pressait, elle pouvait attendre. Elle les tonait dans ses murs, elle n'avait pas craindre qu'ils lui échappassent. Plus il y aurait de honte, moins ils auraient le droit de se montrer difficiles à l'égard de son neveu. La belle et fière Valentine serait trop heureuse de se jeter dans les bras d'Antonin, en lui criant : Sauvez-moi ! Le roman, car c'était un véritable roman, ne pouvait avoir un autre dénouement.

Le lendemain, de bonne heure, Mme de Nangis était de retour à Troyes. M. de Canonge savait pourquoi sa tante était allée à Paris. La voyant revenir toute guillerette, ses jambes grêles frétilantes, il l'interrogea avec anxiété.

— Ma bonne tante, je vois à votre air que vous êtes satisfaite de votre voyage.

— Très satisfaite, répondit-elle gaiement.

— Ainsi, vous savez quelque chose ?

— Beaucoup de choses, monsieur mon neveu.

— M'est-il permis de vous demander t... ?

— Je vous prie de ne rien me demander attendu que j'ai résolu de garder pour moi ce que j'ai appris.

— Mais, ma tante... ?

— Pas de mais, s'il vous plaît ; je sais ce que je dois faire ou ne pas faire. Mais voici le conseil que j'ai à vous donner : Continuez à faire votre cour à Mme de Carmeille, sans montrer ni inquiétude, ni dépit ; ayez l'air de ne rien comprendre, et que M. James Lincoln ne vous cause nul souci. Soyez aimable, empêtré, prévenant, plein de délicates attentions : enfin qu'on retrouve en vous la vieille galanterie franquise !

Ah ! la vieille galanterie franquise ! Qu'est-elle devenue ? Les parvenus, les enrichis du commerce, et de l'industrie, les roturiers, enfin, l'ont mise à la porte des salons. Depuis que les filles de concierge jouent du piano, s'habillent suivant la mode ; depuis que certaines demoiselles donnent le ton, tout est de travers en France. Les beaux esprits ont cédé à trente-cinq ans, très maigre, ayant de beaux cheveux blonds ; figure pâle, souffrante ; le regard était inéquilatélique, sans manquer cependant de vivacité et de clarté. Elle se souleva légèrement et salua la visiteuse en ébauchant un sourire. Le monsieur indiqua un siège à Mme Levasseur, qui s'assit un peu de côté, à quelque distance de la somnambule. Alors, le monsieur, qui n'était autre que le magnétiseur de Mme Clémence, retroussa légèrement ses manches, de façon à découvrir les poignets, se placa bien en face de la demoiselle, ouvrit de grands yeux, comme s'il se fut mis en colère, et commença à faire ses passes, agitant ses bras, ses mains, ses doigts d'où se dégageait, sans doute, le fluide mystérieux. Au bout d'un instant, la voyante s'agita avec malice ; elle poussa de profonds soupirs, fit entendre quelques plaintes étouffées et, comme malgré elle, ferma les yeux. Son visage, dont les

muscles s'étaient contractés, reprit son expression première, et elle resta immobile, la tête en arrière.

— Elle dort dit une assistante.

Se tournant vers Mélanie, il ajouta :

— Maintenant, madame, vous pouvez l'interroger.

— Mademoiselle, dit Mme Levasseur, je suis une pauvre mère désespérée. Il y a dix-huit ans, j'ai mis au monde un enfant. C'était une p'tite fille. Le jour même de sa naissance elle m'a été enlevée et depuis je n'ai pu savoir ce qu'elle est devenue. J'ai fait tout au monde pour la retrouver : hélas ! toutes mes recherches ont été inutiles. Ne sachant plus à qui m'adresser, j'étais bien découragée ; mais on m'a parlé de vous et je viens vous trouver avec confiance, le cœur rempli d'espoir. Ah !itez-moi où est ma fille, aidez-moi à retrouver mon enfant !

Le front de la dormeuse se plissa, ses lèvres rentrèrent ; mais elle resta silencieuse, Mélanie attendit quelques minutes : voyant que la somnambule se taisait.→

— Mon Dieu, mon Dieu, reprit-elle d'une voix oppressée, que signifie votre silence ? Je meurs d'anxiété ; ayez pitié d'une malheureuse mère, qui a mis en vous son dernier espoir. Je tremble j'ai peur... Dites, dites, est-ce que vous n'osez pas me répondre ?

La somnambule semblait ne pas vouloir sortir de son mutisme.

— Ah ! je comprends, je comprends, s'écria Mélanie, prête à sangloter, ma fille est morte !

— L'assistante crut devoir intervenir.

— Quoi que vous ayez à dire, lit-elle d'un ton impérieux, répondez à madame, je l'écoute. Voyons, est ce que sa fille est morte ? Répondez, répondez !

— Non, la fille de madame existe.

Mélanie ne put retenir un cri de joie.

— Ma fille n'est pas morte, mon cœur me l'a toujours dit. Merci, mon Dieu, merci !

La somnambule avança le bras.

— Donnez-moi votre main, dit-elle.

Mme Levasseur avança son siège et mit sa main dans celle de la dormeuse. Celle-ci, après un bout de silence, reprit :

— Votre enfant ne vous a pas été volé ; alors pauvre, malheureuse, abandonnée par le père de votre enfant, vous étiez dans l'impossibilité de l'élever.

— C'est vrai.

— Où ne vous l'a pas enlevé de force ; vous l'avez donné à une femme qui vous l'a demandé.

— Qu'en a-t-elle fait, cette femme ?

— Elle l'a donnée à une autre.

— Vous voyez cela ?

— Oui. Attendez, je vois autre chose : Il y a un marché, vous avez reçu de l'or.

— C'est la vérité ! exclama Mélanie.

— Vous avez donc vendu votre enfant !

La malheureuse mère laissa échapper un gémissement et courba la tête.

— Aujourd'hui, vous êtes riche, vous voudriez reprendre votre fille et même la racheter, s'il le fallait.

— Oui, oui.

— Malheureusement pour vous c'est impossible.

— Pourquoi ?

— On ne vous la rendra pas.

— On refuserait de rendre l'enfant à sa mère ! Mais ma fille abandonnera tout pour me suivre !

— Elle ne vous connaît pas ; elle ignore

que vous êtes sa mère.

— Je le lui dirai.

— Il faudrait d'abord que vous la retrouviez ; mais vous croirait-elle ?

— Oui, elle me croirait ; la voix d'une mère a des accents qui la font reconnaître ; dans mes bras, sous l'ardeur de mes bâsers, voyant mes larmes, elle sentirait que je suis sa mère. Nous verrons, nous verrons ! Où est-elle ? Dites-moi où est ma fille !

— Je regarde, je cherche.

— Oui, oui, regardez, cherchez bien.

La somnambule resta un long instant sans faire un mouvement, Mélanie attendait, hantante, et pleine d'anxiété. La dormeuse secoua la tête.

— Vous ne la voyez pas ? fit Mme Levassieur d'une voix tremblante.

— Si, je la vois.

— Ah !

— La voilà d'abord toute petite dans les bras de sa nourrice, je la sui dans la vie ; elle grandit ; la voici jeune fille. Ah ! c'est une charmante jeune fille, aussi douce, aussi bonne qu'elle est gracieuse et jolie.

— Oh ! mon Henriette bien-aimée ! Ainsi vous la voyez ?

— Oui.

— Oh ! en quel lieu la voyez-vous ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Vous ne pouvez pas !

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne vois pas assez pour nommer l'endroit.

— Regardez, cherchez encore.

— Non. Je ne verrai pas. Il faudrait que vous eussiez quelque chose à mettre dans ma main ; mais vous ne l'avez pas.

— Qu'est-ce donc ?

— Des cheveux de votre fille.

— Hélas ! soupira la mère.

— Pourtant, c'est bien elle que je vois.

— Est-elle à Paris ?

— Non.

— Dans les environs ?

— Plus loin. Elle n'est pas toujours dans le même endroit : je la vois à la ville, dans une grande et belle maison ; à la campagne, au milieu des champs et des bois et des prairies en fleur ; puis encore dans un beau château, sur le bord d'une rivière. Il y a beaucoup de monde dans ce château, des hommes, des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles. Les châtelaines donnent des fêtes. On fait de la musique, on danse, on s'amuse.

— Alors, ma fille est riche !

— Son père et sa mère ont une très grande fortune.

— Oh ! son père et sa mère !

— Elles sont leur fille par le cœur, si elle ne l'est point par le sang.

— Elles l'aiment ?

— Oui, elles l'aiment ; et c'est bien naturel, elles se croit leur fille.

— Et eux, l'aiment-ils ?

— Ils l'adorent.

— Elle n'est pas leur enfant, pourtant. — Elles sont attachées à elle, elles ont devenue leur fille par le cœur, je vous l'ai dit.

— Alors elle est heureuse ?

— On ne peut plus heureuse. Elle n'a rien à désirer ; elle a toutes les joies, tous les bonheurs.

Mélanie soupira de nouveau.

— Elle n'a pas sa mère, sa vraie mère, murmura-t-elle.

La somnambule avait l'air extrêmement

fatigué. Mme Levassieur voulut l'interroger encore ; mais elle l'interrompit avec impatience :

— Non, non, c'est tout, je n'ai plus rien à vous dire.

— Ses forces étaient épuisées, maintenant nous essayions inutilement de la faire parler dit l'assistante. La séance est terminée.

Et elle fit sortir la somnambule de son sommeil magnétique. Mme Levassieur s'était levée et tenait son porte-monnaie. La pauvre mère n'était qu'à moitié satisfite.

— Quel est le prix de la consultation ? demanda-t-elle.

— Deux cents francs ; c'est le même prix pour tout le monde.

Mme Levassieur tira de son porte-monnaie deux billets de cent francs et les lui mit dans la main. Elle salua la somnambule, qui répondit par un mouvement de tête, et se retira. Elle rentra chez elle en proie à une grande agitation. Son mari l'attendait.

— Eh bien, as-tu vu la somnambule ! lui demanda-t-il d'un ton moitié sérieux, moitié râleur.

— Oui, je l'ai vue, répondit-elle ; mais je t'en prie, Henri, ne plains pas. Cette femme est vraiment douce d'un pouvoir surhumain ; elle m'a dit des choses... Je suis encore sous le coup de mes émotions. Notre fille, notre Henriette bien aimée, existe. Ah ! je savais bien que mon cœur ne pouvait pas me tromper ! Notre fille est belle et, ce qui vaut mieux encore que la beauté, elle est bonne. Le monsieur et la dame qui l'ont adoptée, des personnes très riches et probablement d'un rang élevé, l'aiment comme si elle était réellement leur fille. On lui a caché le secret de sa naissance et elle se croit la fille de ses parents adoptifs. Elle a, quant à présent, tout ce qu'elle peut désirer ; enfin, elle est heureuse.

— Je veux bien le croire ; mais où est-elle ?

— La somnambule n'a pu ou n'a pas voulu me le dire.

— Parlons, je t'attendrai là, je savais d'avance ce que tu allais me répondre. Ma pauvre Mélanie, je ne pourrais, en t'enviant ton espoir, te rendre malheureuse ; mais, permets-moi du te de ta confiance. J'ai bien pour que tu n'as pas été la dupé d'une de ces habiles comédieuses qui, en fait de savoir, ont surtout celui de vider plus ou moins proprement le porte-monnaie des niais ou des naïfs.

— Non, non, Henri, tu te trompes, déplique la jeune femme avec animation, la somnambule n'est point ce que tu veux dire. D'ailleurs, écoute-moi, et, quand tu sauras ce que cette femme m'a dit, comme moi tu croiras.

Et Mélanie raconta à son mari ce qui s'était passé entre elle et la somnambule. — Tu as raison, Mélanie, dit alors M. Levassieur devenu très grave, il y a dans tout cela quelque chose de surnaturel. Si peu crédulé que je sois, je ne pourrais nier l'évidence. Je n'ai plus le droit de râiller, je râterai confondu. Je regrette, maintenant, de ne pas t'avoir accompagnée chez la somnambule.

— Oh ! je retournerai la voir.

— Elle a probablement pensé que tu déstireras avoir une seconde consultation, et ce serait pour cela qu'elle n'a pas voulu tout te dire. Alors qu'importe, nous

irons la voir ensemble.

— Peut-être la trouverons-nous moins fatiguée et, pour cela même, plus lucide.

Le même jour, dans la soirée, un journal, vieux déjà d'une semaine, tomba, par hasard, sous la main de Mélanie. Pour essayer de changer le cours de ses pensées, pour se distraire, elle se mit à parcourir des yeux la quatrième page de la feuille quotidienne. Au bas de la page, elle lut, avec une grande attention, l'annonciation que voici :

*Tous les secrets de la vie dévoilés ! Mme Cadore, CÉLESTE CARTOMANCienne, élève de Mlle Lenormand.*

*Dit le passé, le présent et l'AVENIR*  
*Visiblement tous les jours*

*De 9 h. à midi et de 2 h. à 6 h.*

*24, RUE DE CLÉRY.*

Mélanie prit des ciseaux, détacha le carreau de papier contenant l'annonce, le plia en quatre et le mit dans un petit carton de poche qu'elle portait toujours sur elle.

— Demain, se dit-elle, sans rien dire à mon mari, j'irai consulter cette cartomancienne.

X

UNE ANCIENNE AMIE.

Dans son impatience de voir la célèbre cartomancienne, élève de Mlle Lenormand, Mme Levassieur était habillée, prête à sortir, dès neuf heures du matin. Elle donna rapidement quelques ordres à ses deux premières ouvrières, et, à neuf heures et demie, elle sonna à la porte de Mme Cadore. Une jeune servante du dix-huit ans, à l'air quelque peu effrénée, lui ouvrit.

Mme Levassieur portait un très beau costume de ville et était coiffée d'un chapeau fraîchement sorti des mains d'une modiste on nom. La jeune servante n'était probablement pas habituée à voir venir chez sa maîtresse des dames aussi bien et aussi richement mises, car, ouvrant de grands yeux, elle restait en admiration et comme extasiée devant l'élégante vis-à-vis.

— Mademoiselle, dit Mélanie, je viens voir Mme Cadore ; est-elle visible ?

— Mais certainement, madame, elle est visible, et elle va vous recevoir tout de suite.

— Veuillez donc prévenir votre maîtresse.

La jeune fille reforma la porte et fit entrer la visiteuse dans une petite pièce recouverte à laquelle on avait voulu donner l'aspect d'un salon. Par exemple ce n'était guère chose ; il était facile de voir que le mobilier avait été acheté pièce par pièce chez le bric-à-brac ou à l'îlot des ventes. Mme Levassieur éprouva une sensation pénible et, malgré elle, fit cette réflexion que les somnambules, à Paris, faisaient mieux leurs affaires que les cartomanciennes.

— Je me suis fourvoyée, pensa-t-elle. Elle avait le regret de se dénicher et de demander si elle ne ferait pas bien de se retirer sans avoir vu Mme Cadore. Mais la jeune servante, qui l'avait quittée, reparut et lui dit :

— Madame, madame Cadore vous attend.

La jeune femme n'eut qu'à faire quelques pas pour se trouver dans le cabinet

de la chambre assise d'une table couleur voyait pour jouer le rôle et le faire de figue scène chue rue de C venue surprise jeune noncrait toujours les genses habiter la Celle profond anciens tout. Il étaient au cœur de la Cade et elle de la v connu les traines avait remarqué lez con... — Eh ! lons co... vous vous... passé ou... consultez... Le... peine... reconna... Durant... ment p... claire... dressa... crise... — Q... Cadore... — Moi... la... voix... avan... — N... pas... — Al... pas... — Elle... se... — Je... elle... — mon... — La... pouv... — Je... parven... — Mélan... — A... ironie... vous... Borto... — N... — S... tin... m... ave...

la trouverons-nous moins  
ur cela même, plus lucide.  
et, dans la soirée, un jour-  
jâ d'une semaine, tomba  
à la niau de Mélanie. Pour  
engager le cours de ses pen-  
sées, elle se mit à par-  
ler la quatrième page de la  
unc. Au bas de la page,  
ne grande attention, l'an-

secrets de la vie dévoilés !  
CÉLESTE CARTOMANCIEENNE,  
de Mlle Lenormand  
le PRÉSENT et l'AVENIR  
tous les jours  
midi et de 2 h. à 6 h.  
UR DE CLÉRY, 24.

t des ciseaux, détacha le  
er contenait l'annonce, le  
e mit dans un petit car-  
u'elle portait toujours sur  
e dit-elle, sans rien dire à  
ui consulter cette cartoman-

## X

## L'ANCIENNE AMIE.

Impatiente de voir la célèbre  
élève de Mlle Lenormand,  
Levassour était habillée  
dès neuf heures du matin.  
Soudainement quelques ordres  
épures ouvertes, et, à neu-  
f, elle sonna à la porte de  
Une jeune servante du dix-  
un quelque peu effrénée, lui

seur portait un très beau  
elle et était coiffée d'un châ-  
tient sorti des mains d'une  
enom. La jeune servante  
lement pas habituée à voir  
maîtresse des dames aussi  
ichement mises, car, ouvrant  
x, elle restait en admiration  
au devant de l'élegant visi-

elle, dit Mélanie, je viens  
dore ; est elle visible !  
tuellement, madame, elle est  
se va vous recevoir tout de

donc prévenir votre mal-

elle reforma la porte et fit en-  
se dans une petite pièce rec-  
laquelle on avait voulu  
d'un salon. Par exemple  
e corsu ; il était facile de  
mobilier avait été acheté piace  
le brie à bras ou à l'hôtel  
Mme Levassour éprouva  
uis fourvoyée, pensa-t-elle.  
le regret de sa démarche et  
elle ne ferait pas bien de  
e avoir vu Mme Cadore,  
e servante, qui l'avait quit-  
et lui dit :

madame Cadore vous at-  
emme n'eut qu'à faire quel-  
ur se trouver dans le cabinet

de la cartomancienne. La vieille était assise dans un vieux voltaire, devant une table carrée, recouverte d'un tapis couleur châtaigne de saumon, sur laquelle on voyait plusieurs jeux de cartes, cartes à jouer le piquet, le whist, le bésique, etc., et le fameux grand jeu avec toutes sortes de figures catalaniques. La mise en scène chez Mme Cadore était la même rue de Cléry que rue de Rambuteau. Précédé par sa domestique elle ne fut pas surprise de voir paraître devant elle une jeune femme dont l'élegance annonçait la fortune. Et, comme on doit toujours avoir de la considération pour les gens riches, Mme Cadore, sortant de ses habitudes, se dressa debout pour saluer la belle visiteuse.

Elle avait toujours le regard clair et profond ; mais elle ne reconnaissait point son ancienne petite amie, Mélanie Bortoux. Il est vrai que Mme Henri Levassour ne ressemblait plus guère, maintenant, à la pauvre petite ouvrière qui mourait de faim et de froid dans le grenier de Saint-Mandé. Sur un signe de la Cadore, la jeune femme s'était assise, et elle examinait curieusement la viande de la vieille qui ne lui semblait pas inconnue et dont elle cherchait à retrouver les traits dans sa mémoire. Mme Cadore avait pris ses cartes et les battait sans remarquer la persistance avec laquelle sa cliente la regardait.

— Eh bien, madame, dit-elle, nous allons commencer. C'est le grand jeu que vous voulez ? Est-ce pas ? Est-ce sur le passé ou le présent que vous désirez me consulter ? Est-ce l'avenir que vous voulez connaître ?

Le son de la voix de la Cadore fut à la peine frappé l'oreille de Mélanie, qu'elle reconnut comme sage-femme, la fausse Mme Durantin. Aussitôt elle devint affreusement pâle et son regard se chargea d'éclairs. D'un seul mouvement, elle se dressa sur ses jambes en poussant un cri.

— Q'avez-vous, madame ? demanda la Cadore sans étrange.

— Regardez-moi, madame, regardez-moi bien ! dit la jeune femme d'une voix frémisante en se courbant et en avançant la tête : eh bien, me reconnaisserez-vous ?

— Non, je... je ne vous reconnaissais pas, balbutia la Cadore.

— Ah ! ah ! vous ne me reconnaissiez pas ! Eh bien, je vais vous dire qui je suis.

Elle saisit la vieille par le cou et la secoua avec violence :

— Je suis Mélanie Bortoux ! oria-t-elle ; misérable, qu'avez-vous fait de mon enfant ?

La Cadore ne put retenir un cri d'épouvante. Mais, retrouvant subitement sa présence d'esprit :

— Mais vous êtes folle, madame, je ne vous connais pas, je ne sais pas ce qui vous prend, dit-elle avec calme, et on parvenant à se dégager de l'étreinte de Mélanie.

— Ah ! vraiment, répliqua celle-ci avec ironie, vous ne me reconnaissiez pas, vous avez oublié le nom de Mélanie Bortoux, mais moi je vous reconnaissais.

— Non, non, vous vous trompez !

— Sous le faux nom de Mme Duran-  
tin, vous disant sage-femme, vous  
m'avez pris mon enfant ; une petite

fille, je venais de la mettre au monde  
quand vous l'avez prise. Qu'avez-vous  
fait de ma fille ?

— Encore une fois, madame, je ne  
sais ce que vous voulez me dire, je  
ne comprends rien à vos paroles. Je  
veux bien croire que vous avez toute  
votre raison, que ce que vous me dites  
est la vérité ; mais vous vous trompez,  
vous me prenez pour une autre.

— Vous niez, vous niez ! Soit. Mais  
je saurai bien vous forcer à retrouver  
votre mémoire. Ah ! vous ne savez pas  
que, depuis dix-huit ans, je vous ai  
cherchée partout. Aujourd'hui, je vous  
retrouve, je vous tiens, vous ne m'échapperez pas ! Il est, par hasard, j'ai lu  
votre nom et votre adresse dans un  
journal ; je venais vous consulter au  
sujet de ma fille. Dites, dites, n'est-ce  
pas que Mme Henri Levassour

ne ressemblait plus guère, maintenant,  
à la pauvre petite ouvrière qui  
mourait de faim et de froid dans le  
grenier de Saint-Mandé. Sur un signe de  
la Cadore, la jeune femme s'était assise,  
et elle examinait curieusement la viande  
de la vieille qui ne lui semblait pas in-  
connue et dont elle cherchait à retrouver  
les traits dans sa mémoire. Mme Cadore  
avait pris ses cartes et les battait sans  
remarquer la persistance avec laquelle  
sa cliente la regardait.

— Eh bien, madame, dit-elle, nous allons  
commencer. C'est le grand jeu que  
vous voulez ? Est-ce pas ? Est-ce sur le  
passé ou le présent que vous désirez me  
consulter ? Est-ce l'avenir que vous voulez  
connaître ?

— Le son de la voix de la Cadore fut à la  
peine frappé l'oreille de Mélanie, qu'elle  
reconnut comme sage-femme, la fausse Mme Durantin. Aussitôt elle devint affreusement  
pâle et son regard se chargea d'éclairs. D'un seul mouvement, elle se dressa sur ses jambes en poussant un cri.

— Q'avez-vous, madame ? demanda la  
Cadore sans étrange.

— Regardez-moi, madame, regardez-moi bien ! dit la jeune femme d'une voix frémisante en se courbant et en  
avançant la tête : eh bien, me reconnaisserez-vous ?

— Non, je... je ne vous reconnaissais pas, balbutia la Cadore.

— Ah ! ah ! vous ne me reconnaissiez pas ! Eh bien, je vais vous dire qui je suis.

Elle saisit la vieille par le cou et la secoua avec violence :

— Je suis Mélanie Bortoux ! oria-t-elle ; misérable, qu'avez-vous fait de mon enfant ?

La Cadore ne put retenir un cri d'épouvante. Mais, retrouvant subitement sa présence d'esprit :

— Mais vous êtes folle, madame, je ne vous connais pas, je ne sais pas ce qui vous prend, dit-elle avec calme, et on parvenant à se dégager de l'étreinte de Mélanie.

— Ah ! vraiment, répliqua celle-ci avec ironie, vous ne me reconnaissiez pas, vous avez oublié le nom de Mélanie Bortoux, mais moi je vous reconnaissais.

— Non, non, vous vous trompez !

— Sous le faux nom de Mme Duran-  
tin, vous disant sage-femme, vous  
m'avez pris mon enfant ; une petite

— Maintenant, vous me reconnaissiez ?  
dit-elle.

— Oui, je vous reconnais.

— Et vous avez retrouvé la mémoire ?

— Oui.

— Ce n'était pas la peine, convenez-en,  
de jouer votre comédie de tout à l'heure.

— J'étais embarrassée, je ne savais quoi  
dire.

— Mais vous allez me répondre ?

— Il le faut !

— Je veux la vérité !

— Je ne vous la cacherai point.

— Où est ma fille ?

— Votre fille est morte !

— Vous mentez ! exclama Mélanie.

— Hélas ! non. D'ailleurs, pourquoi  
me tirais-je ?

— Je n'en sais rien. Mais vous cher-  
chez encore à me tromper !

— Dans quel but ? je vous le demande.

— Il faut bien que vous ayez une rai-  
son. Mais je suis sûre, vous entendez,  
je suis sûre que ma fille existe !

Mme Cadore lâcha hypocritement ses  
mains vers le ciel.

— D'ailleurs, continua Mélanie, ap-  
puyant sur les mots, ne croyez pas que je  
vain me contenter de votre réponse. Je  
vous conseille de ne pas jouer au plus fin  
avec moi, car ce jeu pourrait être dan-  
geux pour vous. Vous voilà avertie et je  
vous dis : Prenez garde ! Il ne me suffit  
pas que vous me répondez : "Votre fille  
est morte !" Il me faut des preuves que  
j'ai le droit d'exiger.

— Main...

— Laissez-moi parler. A quel âge ma  
fille est-elle morte ?

— Elle était encore toute petite.

— Ah ! vous mentez avec une indi-  
gence...

— Madame !...

— Je vous bien admets, pour un ins-  
tant, que vous me dites la vérité ; mais,  
encore une fois, il me faut des preuves ;  
le témoignage de la nourrice de mon en-  
fant, son acte de décès.

La Cadore regarda Mme Levassour avec  
affaiblissement. Celle-ci poursuivit,

— Si c'est à Paris ou près de Paris que  
ma fille est morte, vous m'aurez bientôt  
fourni les preuves que je vous demande ;  
si c'est loin de Paris, la distance importe  
peu, nous partirons dans une heure pour  
nous rendre sur les lieux. Oh ! vous n'a-  
vez à vous occuper de rien ; je payerai  
les frais du voyage et vous indemniserai  
de votre dérangement. Si vous me de-  
mandez cinquante francs par heure, je  
vous les donnerai.

— Vous êtes donc bien riche ? fit la Ca-  
dore, en regardant la jeune femme en des-  
sous.

— Oui, je suis riche ; mais ce n'est pas  
de ma fortune qu'il s'agit. Vous allez  
vous préparer à m'accompagner. Je vous  
donne une demi-heure.

Mélanie regarda sa montre.

— Il est dix heures et demie, repris-  
elle, à onze heures nous partirons. Al-  
lons, dépêchez-vous, je vous attendrai  
ici ; au besoin, je vous servirai de femme  
de chambre.

— Vous êtes terrible, madame.

— Je suis comme cela. Mais le temps  
passe et, je vous le répète, nous partirons  
à onze heures.

— Pour aller où ?

— Je vous l'ai dit, pour aller chercher  
l'acte de décès de mon enfant. Et puis,

madame, nous irons ensemble nous agenouiller et prier sur sa tombe.

— Allons, je vois qu'avec vous il faut dire la vérité, car vous n'êtes pas une femme qu'on peut tromper. Votre fille n'est pas morte.

— J'attends ces paroles, madame Cadore ; aussi, vous le voyez, je ne deviens pas folle de joie ; mais la joie n'en est pas moins en moi, elle inonde mon cœur. Maintenant, je vous écoute, parlez, parlez !

— Mais que puis-je vous dire ?  
— Dites-moi d'abord où est ma fille.

— A quel bon ?

— Comment, à quel bon ! Mais je veux la voir, l'embrasser ; je veux la tenir dans mes bras, serrée contre mon cœur !

— C'est impossible.

— Je ne vois pas cela, moi ; je suis mère, madame, je suis mère. Quand vous m'avez pris mon enfant...

— Pardon, madame, rectifie la Cadore, je ne vous ai pas pris votre enfant, vous me l'avez donné.

— Soit. Quand je vous l'ai donné, fait-ce, comme vous me l'avez dit, pour le remettre à une dame riche, sans enfant, qui désirait en avoir un ?

— Je ne vous ai pas trompée ; j'ai porté votre fille à cette dame.

— Qui voulait l'adopter ?

— Oui.

— L'a-t-elle adoptée ?

— Oui.

— Dites-moi le nom de cette dame et où elle demeure.

— Pourquoi faire ?

— Ah ! vous ne comprenez donc rien, vous n'avez donc pas d'entrailles ! Je veux qu'on me rende ma fille !

— On ne vous la rendra pas si la Cadore en accusant la tête.

— Ça ne me la rendra pas ! exclama Mélanie. Oh ! je vousdirais bien voir qu'on refuse de me rendre mon enfant !

— Vous ne pouvez rien.

— On verra si je ne peux rien ! De grâce ou de force je reprendrai ma fille ! Il y a encore des magistrats et une justice en France. Je réclamerai ma fille devant les tribunaux.

— Vous ne ferez pas cela, madame.

— Je le ferai, je le jure ! Et, si grand qu'il soit, je ne reculerai pas devant le scandale. Je veux ma fille, je veux ma fille !

— Encore une fois, madame, je vous le dis : vous ne pouvez rien. Vous aimez votre fille, n'est-ce pas ?

— Si je l'aime !

— Et vous songez à troubler sa tranquillité ! Mais le bruit et le scandale que vous feriez tourneront contre vous et votre enfant. Vous détruirez son bonheur, vous briseriez sa vie. Votre fille serait votre première victime. Alors, elle aurait le droit de vous dire : Si c'est ainsi que vous m'aimez, j'aurais pu me passer d'une pareille tendresse ! Tenez, si vous le voulez, examinons la situation : si l'on vous avait volé votre enfant, vous auriez certainement le droit de le réclamer, de l'orient bien haut, et tout le monde saurait avec vous ; mais cela n'est pas. Vous avez consenti à me livrer votre petite fille et, en échange vous avez reçu une somme d'argent ; de quelque façon que vous considérez la chose, c'est un marché que nous avons conclu ; c'est une vente que

vous avez faite. Après cela, en admettant que la vérité des faits soit reconnue, est-ce vous, madame, dites, est-ce vous qui aurez le beau rôle devant un tribunal ? Voulez ce que vous retireriez d'un scandale public.

La jeune femme laissa échapper un sourd gémissement.

— Mais, poursuivit la Cadore, qui sentait toute sa force, pourrez-vous seulement fournir la preuve des faits ? Telle personne les connaît ; vous d'abord ; la dame qui tout le monde croit le cœur de votre fille et moi. Naturellement vous nous feriez appeler toutes devant les magistrats. Mais qui vous dit que la dame ne vous traînerait pas de visuinoire, d'insensée ! Qui vous dit que moi, ayant intégré à la faire, je ne mèrerais pas la chose d'une façon absolue ? Croyez-moi, madame, nous devons y regarder à deux fois avant de demander à la justice de s'occuper de nos affaires. Ne parlez donc plus de magistrats et de tribunaux. Je vous le répète, vous ne pouvez rien.

— C'est vrai, murmura Mme Levasseur accablée.

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains et ses larmes jaillirent. Si extraordinaire que cela puisse paraître, la Cadore fut prise d'un sentiment de pitié.

— Pauvre mère, pensa-t-elle, elle aime réellement sa fille.

Elle reprit à haute voix :

— Maintenant, madame, vous plaierez ?

— Oh ! oui, oui, prononça Mélanie d'une voix suppliante.

— Ecoutez-moi donc :

Le jour où le hasard me fit vous rencontrer rue Saint-Antoine, si j'ai bonne mémoire, j'étais, je puis vous le dire aujourd'hui, à la recherche d'une pauvre femme dans la position où vous vous trouviez. Il me fallait un enfant nouveau-né, fille ou garçon. Je n'étais engagée à l'apporter à une dame qui voulait avoir un enfant. Inutile de vous dire que j'ai éprouvé quand j'ai enfin trouvé la pauvre femme que je cherchais depuis plusieurs mois. Je n'ai pas à vous raconter ce qui s'est passé entre nous ; mais vous ne pouvez pas dire que je vous ai traitée durement, que je n'ai pas fait pour vous ce qu'une bonne et sincère amie aurait fait. Sans doute, j'agissais dans mon intérêt ; mais je vous le dis et vous pouvez me croire, je vous avais prise en affection. Il me fallait votre enfant ; du reste, vous l'avez reconnu vous-même, si vous ne m'avez donné votre petite fille, vous auriez été forcée de l'abandonner : c'est l'assistance publique qui vous l'auroit prise. D'une façon ou d'une autre, votre fille était également perdue pour vous, et, aujourd'hui, elle ne serait certainement pas ce qu'elle est.

“ Elle vint au monde un matin ; comme c'était convenu entre nous, la nuit, après vous avoir laissé l'embrasser autant que vous avez voulu, je l'emportai dans un château sans qu'on sitte pu se douter que j'avais un enfant dans mes bras. A dix heures, on annonça que la châtelaine venait de donner le jour à une petite fille. Toutes les mesures avaient été prises pour qu'aucun doute ne pût s'élever à ce sujet. Pour une cause que je n'ai pas à

vous faire connaitre, la dame était depuis neuf mois séparée de son mari. Il n'eut pas même la pensée que sa femme pouvait le tromper ; il se crut le père de l'enfant.

La nourrice, que j'avais retenue, arriva au château à midi, et votre petite fille lui fut aussitôt confiée. Le même jour, la naissance fut déclarée à la mairie, de sorte que, légalement, c'est-à-dire aux yeux de la loi, votre fille est bien la fille de M. et de Mme X. Comme vous la voyez, c'est plus sérieux qu'une adoption. On a donné à votre fille le prénom de Valentine.

— Elle s'appelle Valentine ?

— Oui.

— Valentine ! murmura la mère, les mains jointes.

— Où a tenu envers elle toutes les promesses que je vous avais faites. Elle a eu tous les soins, toute la tendresse, tous les bâtons que vous-même auriez pu lui donner. Elle a grandi, est devenue la plus charmante, la plus adorable jeune fille qu'on puisse voir. On ne l'appelle jamais autrement que la belle Valentine. Elle a reçu une brillante éducation ; elle est très instruite ; elle a la distinction d'une élégance. Jusqu'à ce jour, elle n'a connu que les joies de la vie. Ayant tout, elle n'a rien à désirer. On l'aime, on l'adore. Elle n'est pas ingrate, elle aussi adore son père et sa mère, car, comme vous devez bien le penser, Mme X. ne lui a pas révélé le secret de sa naissance. Eh bien, avouez-moi raison de vous dire : Prenez garde de troubler la tranquillité de votre fille, de détruire son bonheur, de blesser sa vie ! Et cela arriverait fatallement si vous vous adressiez à la justice pour venir faire rendre votre fille. Oui, les conséquences d'un procès seraient terribles. Vous courriez de honte vous et votre fille. Et les autres ! ceux qui l'ont élevée, ceux qui l'aiment autant que vous pouvez l'aimer. Pour eux, ce serait le déshonneur !

“ Vous êtes riches, je le sais ; je connais que je vous ai remise à probablement la base de votre fortune. Enfin, vous avez réussi, c'est bien ; tout le monde ne peut pas avoir le même bonheur. Moi, je suis pauvre, je vis comme je peux, tant bien que mal, et cependant je ne suis pas jalouse de votre fortune. Je ne sais pas ce que vous possédez ; mais votre fille n'a pas besoin de votre richesse pour être heureuse, pour avoir une existence envie. Elle est dans une haute position. M. et Mme X. ont une immense fortune. On peut l'évaluer à dix, quinze millions, peut-être plus. Cette fortune, qui grossira encore, sera un jour celle de Valentine, car elle est ville unique. Maintenant, dites, êtes-vous satisfaite ?

Mme Levasseur pleurait à chaudes larmes. Hélas ! elle comprenait, elle sentait que sa fille était à jamais perdue pour elle. Mme Cadore avait raison, elle ne pouvait rien.

— Est-ce que vous la voyez quelquefois ? demanda-t-elle.

— Votre fille ?

— Oui.

— Je ne l'ai vue qu'une seule fois, il y a environ trois ans ; mais j'ai été suffisamment renseignée pour pouvoir vous affirmer que tout ce que je viens de vous dire est l'exacte vérité.

— Madame Cadore, vous êtes pauvre ?

— Oui, je suis pauvre, répondit la vieille avec austérité ; pourtant je devrais être

riche ; moi.

— C'est ma fille.

— Je

— Oui

au contraire.

— Je

de temps

je

heureux

sans d'autre

— C

— Je

misère.

La C

ment le

— Ve

fit-elle.

— Ma

vingt n

— Ha

vieille

— Je

somme

— Ah

— Je

fit le C

ui,

Mme

la vieill

— Ma

telle a

moi le r

mari et

— No

quemai

— Ah

gloating,

rouse,

Voyez,

en sup

de plus

Si vous

avez pr

que je p

assez ?

de un

voir l'e

compara

torture

si je la

tenté,

de voir l'M

que je

vouz en

moi !

La m

aux pied

et c'était à

défendre

leur à v

te, faisai

Cadore

mais, en

chante f

— Assa

lez-vous

— Je v

— Pro

otre fil

— Je v

— De



donnait deux ou trois soirées auxquelles on invitait chaque fois une cinquantaine de personnes.

James Lincoln, on le comprend, avait été heureux de l'arrivée à Paris de la famille ; il aurait voulu qu'elle y restât six mois. Mais un mois, c'était déjà quelque chose. Il aurait le bout de l'oreille au bout de l'oreille. Cependant, M. de Carmeille ne connaissait pas encore M. et Mme Lincoln ; or il était assez naturel qu'il détestât les voix au moins une fois avant d'avoir avec l'amoureuse de sa fille une conversation décisive qu'il avait cru devoir retarder. Il résolut d'inviter les parents du jeune homme à une soirée de Mme de Carmeille. Il fit connaître son intention au jeune ingénieur, qui approuva, et la lettre d'invitation fut envoyée. On comprend l'effroi dont Mme Lincoln fut saisie quand elle lut :

" Monsieur et madame de Carmeille prient monsieur et madame James Lincoln de vouloir bien venir passer la soirée chez eux, rue Pasquier, No. 6, le . . ."

" Eh bien, ironis-nous demanda l'Américain à sa femme.

" Non, non, jamais ! s'écria Mme Lincoln en proie à une grande agitation, je ne veux pas, je ne peux pas aller là ! " M. Lincoln dut répondre à M. de Carmeille que sa femme était souffrante depuis quelque temps déjà, ils ne pouvaient, à leur grand regret, accepter la gracieuse et très flatteuse invitation qui leur était faite. M. de Carmeille fut vivement contrarié ; mais, enfin, il n'avait aucun raison de supposer que le mauvais état de la santé de Mme Lincoln n'était qu'un prétexte.

" Comment va Mme votre mère ? demanda t-il un soir à James.

" Mon père et moi, nous sommes très inquiets au sujet de sa santé, répondit tristement le jeune homme ; depuis deux jours, elle est forcée de garder la chambre.

" C'était vrai. Mme Lincoln était malade par suite du bouleversement que lui avait causé l'invitation inattendue de M. de Carmeille. La pauvre mère avait deviné une partie des choses que son fils lui causait et était retombée subitement dans ses douleurs angoissées. M. de Carmeille eut un instant la pensée de faire une visite aux époux Lincoln ; mais, après réflexion, il se dit que la situation dans laquelle se trouvait le jeune ingénieur vis-à-vis de lui et de sa famille, ne lui permettait pas de faire cette démarche. Il sentait qu'il devait se montrer réservé.

Bref, la famille quitta Paris dans les premiers jours d'avril et, après être restée une semaine à Troyes, alla s'installer à la Maison-Blanche. La Maison-Blanche est un charmant petit village, dans un site magnifique, à vingt minutes de la Seine et à peu près à une égale distance de Troyes et du Bar-sur-Seine. On n'avait pas là les superbes promenades autour de la ville, telles que le mail des Carmeilles ; mais l'on y respirait à l'aise loin du mouvement et du bruit continuels de la cité ouvrière et industrielle. Pour les longues promenades, on avait les bois et les bords fleuris de la rivière.

C'était pour sa femme et sa fille et afin d'être presque constamment avec elles, que M. de Carmeille avait acheté cette campagne, où il avait dépensé des sommes énormes pour la rendre digne de celles qui allaient y demeurer. La villa dans ses pe-

tites proportions et sa forme, avait l'air et l'apparence d'un élégant château moderne. Les jardins avaient été plantés et décorés avec goût. Au mois d'avril, mai et juin, ce n'étaient que fleurs et verdure. Le parc n'était pas grand comme celui des Carmeilles, mais M. de Carmeille y avait jeté à profusion des travaux d'art, des merveilles. Le matin ou le soir, avec sa voiture ou cheval, le filateur pouvait aller à l'une ou l'autre de ses usines et revenir à la Maison-Blanche en moins de trois heures. Comme nous l'avons dit, tout en s'occupant de ses affaires, il était presque constamment avec sa femme et sa fille. Un dimanche matin, après le déjeuner, M. de Carmeille pris familièrement le bras de James Lincoln et lui dit :

" Monsieur James, vous ne connaîtrez encore qu'imparfaitement la Maison-Blanche ; venez, je vais vous faire visiter le parc ; je vous ferai voir divers ouvrages exécutés sous mes yeux et dignes du fixer votre attention d'ingénieur.

Le jeune homme, très ému, se laissa emmener. Il était arrivé la veille et Valentine lui avait dit :

" Demain, mon père doit vous parler sérieusement, oh ! mais, très sérieusement ; préparez-vous à lui répondre.

Plusieurs personnes de la ville, M. Antoniotti du Canonge entre autres, avaient dîné à la Maison-Blanche. Ces invités arriveraient vers deux heures. M. de Carmeille profitait de l'instant où il était entièrement libre pour causer intimement avec James. Les deux hommes avaient la grande allée du jardin.

" Monsieur Lincoln, dit M. de Carmeille, j'ai l'honneur de vous connaître depuis quelque mois, et j'ai constaté avec plaisir que le père de votre ami Georges Vibert ne s'était pas trop avancé en me faisant de vous et de votre caractère les plus grandes éloges. Je vous ai ouvert ma maison et l'accueilli qui vous a été fait à vous satisfaisante.

" Oh ! monsieur, fit le jeune homme avec émotion, vous avez été pour moi d'une bienveillance, d'une bonté . . .

" Dès le premier jour, je n'ai pas à vous le cacher, vous m'avez plus ; je me suis intéressé à votre avenir et vous m'avez inspiré une affection que je pourrais trouver exagérée et même déraisonnable si vous ne la méritiez complètement. En dehors de votre mésrite, que j'ai su apprécier, j'ai découvert en vous les plus heureuses qualités.

" Monsieur, je suis confus . . .

" Ne rougissez pas, mon ami, il faut que vous sachiez ce que je pense.

Souriant, M. de Carmeille continua :

" J'ai voulu aussi connaître vos défauts, M. Lincoln ; mais ou vous n'en avez pas ou vous les cachez si bien que je les ai cherchés sans pourvoir les trouver.

" Oh ! monsieur, de grâce . . .

" Monsieur James, reprit le filateur d'un ton grave, j'ai voulu avoir avec vous, aujourd'hui, un entretien que, sans vous adresser un reproche, vous auriez pu solliciter. Il est des situations qui ne peuvent rester longtemps sans être nettement définies. Sans autre préambule, j'aborde franchement la question : Monsieur Lincoln, vous aimez ma fille ?

" De toute mon âme, monsieur.

" C'est bien, vous aimez ma fille et elle vous aime. Confiant dans le bon sens, la fierté et la sagesse de Valentine, je l'ai

laissée libre de se choisir un mari ; en vous aimant c'est vous qu'elle a choisi, et ce choix, monsieur James, sa mère et moi nous l'approvons.

" Ainsi, monsieur, vous me donnez le droit d'espérer !

" C'est plus que de l'espoir que je vous donne ; vous aimez ma fille et elle vous aime ; je réponds au vœu de vos coeurs. Valentine sera votre femme,

" Ali ! vous me rendez le plus heureux des hommes !

" Je crois faire votre bonheur et celui de ma fille.

" Vous pouvez être sûr de moi, je la rendrai heureuse.

" Aussi mettrai-je sans crainte, sans appréhension, sa main dans la vôtre.

" Mon amour sera toujours le fidèle gardien de son bonheur.

" Oui, oui, vous l'aimerez toujours, dit M. de Carmeille en serrant la main du jeune homme.

Après un bout de silence, il reprit :

" Vous savez quelle est la date de Valentine ?

" Oui, monsieur ; mais je n'y ai jamais pensé, je vous l'jure ! Ah ! croyez-le, si, depuis longtemps déjà, je ne vous ai pas parlé de l'amour profond que m'a inspiré Milo Valentine, c'est que votre fortune m'effrayait et m'imposait silence. Oui, j'avais, oh ! pas de vous, monsieur de Carmeille, j'avais peur que d'autres personnes ne visent en moi un ambitieux et fronté. Tenez, je voudrais que Mlle Valentine fut pauvre, afin de pouvoir me dire : je travaillerai pour elle, pour lui donner le bien-être ; pour elle, je gagnerai une fortune !

" Je comprends ce sentiment, mon ami, mais vous ne pouvez pas changer ce qu'il est ; si son père est riche, Valentine n'en est pas la cause.

" Néanmoins, monsieur, je puis ne pas accepter une dot.

" Ceci est une autre question, répondit M. de Carmeille en souriant. Admettons que je ne donne rien à ma fille en la mariant ; comment forcez-vous ?

" J'ai quinze mille francs de rente et la position que j'occupe actuellement me donne huit mille francs par an. Avec cela on peut vivre.

" Dans une honnête médiocrité. Mais c'est assez sur ce sujet. Par plus que vous, je n'aime les questions d'argent quand il s'agit des choses du cœur. Nous reparlerons de tout cela quand nous nous occuperons de l'arrangement de votre vie ; alors Mme de Carmeille et Valentine seront consultées. Allez, mon jeune ami, la fortune ne vous aura point ; elle vous aidera, au contraire, à marcher vers le brillant avenir qui vous attend. Maintenant autre chose : Bien que je ne sois pas un homme à préjugés, je ne me place point, cependant, au-dessus des convenances. Or il est indispensable que la main de ma fille me soit demandée par votre père.

" Certainement, monsieur.

" Alors, alors seulement, je pourrai vous présenter à nos amis comme mon futur gendre. Chose singulière, monsieur James, mais qui s'explique, ceux-ci habitent à Paris et nous à Troyes, nous ne connaissons pas encore M. et Mme Lincoln.

" C'est vrai, murmura le jeune homme.

" Et en pensant à sa mère un nuage pas

se sur son front, Mais, se dit-il, elle n'a

plus sa  
rai que  
endre.

— Eh b  
isteur,  
rechain  
arents p  
royes à  
au vous  
ez à la f  
mar. Ce

— Parf  
merci.

— Co se  
elle, n  
me voti  
lincoln.  
pour  
ous puis  
ille. Dur  
uron ce  
ous parl  
ents et ve  
er un inc  
mardi tou

— Oui,  
ous recev

— Très  
Les deu

— On s'éta

— alon. On

— Ille Brian

— sa mère

— le Mai

— ango et  
heux ; il n  
ames et  
aient ; il s

— tait main

— maison, lui

— chaque fo

— uance n

— assait pas

— petits cou

— pétés, fin

— le reste, n

— ions de sa

— urelle, la

— quao fai

— e James.

— Ce soir-là

— une de dis

— le peu et

— l'ingén

— Amériqu

— En aon

— il s'adres

— le vous p

— uira.

— Ce que

— Carmeille er

— vous donner

— patrio

— tien, j'aime

— ce pays

— ours, le res

— rouve en F

— ira.

— Ce que

— Carmeille er

— vous donner

— patrio

— tien, j'aime

— ce pays

— ours, le res

— rouve en F

— ira.

de se choisir un mari ; et  
c'est vous qu'elle a choisi, et  
monsieur James, sa mère et moi  
aussi.

Monsieur, vous me donnez le  
souvenir !

Que de l'espoir que je vous  
aime ma fille et elle vous  
ponde au vœu de vos œurs.

mais votre femme,  
me rendez le plus heureux

! faire votre bonheur et celui

deuxième sur de moi, je la  
repose.

Notre-je sans crainte, sans  
ma, sa main dans la vôtre.

vous sera toujours le fidèle  
bonheur.

vous l'aimerez toujours, dit  
elle en serrant la main du

docteur de silence, il reprit ;

vez quelle est la date de Va-

nsieur ; mais je n'y ai jamais  
la jure ! Ah ! croyez-le, si,

je ne vous ai pas  
profond que m'a inspiré

ce, c'est que vous fortune  
et m'imposait silence. Oui.

pas de vous, monsieur de Car-  
meille le peur que d'autres person-  
nes en moi un ambitieux ef-

te, je voudrais que Mme Va-  
nouvre, afin de pouvoir me  
l'aimera pour elle, pour lu-  
on-être ; pour elle, il gagne

me !

rouds ce sentiment, mon ami.  
puvez pas changer ce q-  
ére est riche, Valentine n'en-  
use.

ns, monsieur, je puis ne pa-  
dot.

une autre question, répliqua-  
elle en souriant. Admettons  
rien à ma fille en la ma-  
ferez vous ?

trez mille francs de rente et la  
j'occupe actuellement mille francs par an. Avec cela

honnête médiocrité. Mais  
se sujet. Pas plus que vous,

questions d'argent quand il  
se du cœur. Nous repartie-  
sela quand nous nous occupe-  
gement de votre vie ; alors

meille et Valentine seront  
lez, mon jeune ami, la for-  
nira point ; elle vous aida-  
re, à marcher vers le brillant

attend. Maintenant autre  
que je ne sois pas un homme  
ne me place point, cepen-  
us des convenances. Or il est

que la main de ma fille me  
par votre père.

ors seulement, je pourrai  
r à nos amis comme mon

chose singulière, monsieur  
qui s'explique, ceux-ci habi-  
t nous à Troyes, nous ne

es encore M. et Mme Lin-

murmura le jeune homme  
t à sa mère un nuage pas

Mais, se dit-il, elle n'a

plus ses craintes quand je lui appren-  
rai que M. de Carmeille m'accepte pour  
épouse.

— Eh bien, mon cher James, reprit le  
lecteur, voici à quoi j'ai pensé : samedi  
rochain, dans l'après-midi, vous et vos  
parents prendrez le train pour arriver à  
royes à cinq heures et demie. Mon lan-  
au vous attendra à la gare et vous se-  
rez à la Maison-Blanche avant l'heure du  
diner. Cet arrangement vous convient-il ?

— Parfaitement, monsieur, et je vous

merci. — Ce sera une joie pour Mme de Car-  
meille, ma fille et moi, de recevoir ici  
votre mère en même temps que M.  
Lincoln. Nous ne ferons aucune invitation  
pour dimanche prochain, afin que  
nos puissions passer cette journée en fa-  
mille. Dans la circonstance présente, nous  
souhaitons certainement de la causer,  
vous parlerez donc de mon idée à vos pa-  
rents et vous voudrez bien me prévenir  
un mot si nous devons vous attendre  
amedi tous les trois.

— Oui, monsieur, et mercredi matin  
vous recevrez ma lettre.

— Très bien.

Les deux hommes achevèrent leur pro-  
menade en fendant le tour du parc.

XII

#### LE NEVEU ET LA TANTE.

On s'était levé de table pour passer au  
don. On causa. Valentine faisait voir  
son album de dessins à une de ses amies,

Mme Briant, qui était venue avec son père  
et sa mère, passer l'après-midi à la ville  
la Maison-Blanche. M. Antonin de

Canonge était de mauvaise humeur, grin-  
cheux ; il avait ses nerfs. Les regards que  
James et Valentine échangeaient l'ag-  
aient ; il sentait que le jeune ingénieur  
tait maintenant plus que lui dans la  
aison, lui, un ami d'enfance de Valentine,  
chaque fois qu'il trouvait l'occasion de  
ancer une épigramme à son rival il ne la  
missait pas échapper. C'étaient de ces  
petits coups d'épingles qui, trop souvent  
épées, finissent par faire une blessure.

Il reste, malgré les aigres recommanda-  
tions de sa tante, il était toujours aussi  
heureux, largueux, pointu, mordant,  
jaque fois qu'il se trouvait en présence  
de James.

Ce soir-là, il ne se dominait même pas la  
envie de dissimuler sa mauvaise humeur  
et le peu de sympathie qu'il éprouvait  
pour l'ingénieur. Mme Briant parlait de

Amérique et des Américains.

— En somme, monsieur Lincoln, dit-  
elle, s'adressant au jeune homme, avouez  
que vous préferez la France à l'Amérique

— Je l'avoue très volontiers, madame,  
époudit le jeune homme ; je n'ai laissé  
aucun souvenir en Amérique, tandis  
que, pour moi, tout ce qui constitue

les joies et les espérances de la vie se  
trouve en France, et c'est en France  
que sont toutes mes douces et chères souve-  
nirs.

— Ce que je vais dire, fit Mme de  
Carmeille en levant la tête, va peut-être  
vous donner une mauvaise opinion de

mon patriote ; mais n'importe ; eh  
bien, j'aime l'Amérique, moi, parce que,

l'an ce pays on a, plus que partout ailleurs,  
le respect de la femme.

— Oh ! cela c'est bien vrai, s'écria  
Mme Briant.

— Je ne connais l'Amérique que par  
les livres que j'ai lus, ajouta Valentine ;  
mais si je n'étais pas Française, je voud-  
rais être Américaine.

— Ceci est une profession de foi, dit  
en riant un vieux médecin, le médecin  
de la famille.

— Si vous voulez, docteur, rép-  
qua la jeune fille en regardant James  
avec tendresse.

M. de Canonge eut une flambée dans  
le regard.

— Moi, dit-il d'un ton brusque, je  
n'aime pas l'Amérique et je ne sais au-  
tant gré à Christophe Colomb de l'avoir  
découverte.

Cette ridicule et inutile boutade fit  
rire tout le monde.

— Heureusement, reprit M. de Car-  
meille, légèrement rieur, les paroles de  
M. de Canonge ne diminuent en  
rien la gloire de l'illustre navigateur  
génou.

— Est-ce que vous connaissez l'Amé-  
rique, monsieur de Canonge ? demanda  
Mme Briant.

— Dieu merci, non, répondit-il éch-  
tement.

— Alors, mon cher, vous ne savez pas  
pourquoi vous ne l'avez pas, répliqua le  
docteur.

— On ne saurait nier les immenses  
progrès que l'industrie a faits et fait  
chaque jour en ce pays, dit M. de Car-  
meille ; il est certain aussi que, grâce à  
l'Amérique, il ne peut plus y avoir de  
famine en Europe. Lorsque les cérémonies  
nous manquent, les biens nécessaires à  
la consommation européenne nous vien-  
nent en grande partie des Etats-Unis.

Il faut le reconnaître, nous devons déjà  
beaucoup à l'Amérique ou plutôt aux  
Américains ; il marchent en avant, for-  
çant les portes de l'avenir. C'est un  
peuple vaillant et fort, entreprenant,  
actif, et travailleur.

— Oh ! ce peuple, un peuple ! fit ironi-  
quement M. de Canonge.

— M. Briant qui, jusque-là, avait  
gardé le silence, répondit :

— Un peuple jeune, monsieur de Ca-  
nonge, qui est en pleine possession de  
sa force ; il grandit et s'élève sans cesse  
quand d'autres peuples, nous avons ce  
spectacle sous les yeux, menacent de  
tomber en décadence.

— Allons donc !

— Monsieur, les Américains sont un  
peuple nouveau ; ils n'ont pas derrière  
eux la routine, les tenaces en lais-  
sance pour qui, monsieur de Canonge,  
il marcherait à pas de géants, sûrs de

l'avoir qu'ils ont devant eux.

— Vous voulez que les Américains soient  
un peuple, répondit M. de Canonge, avec  
aigreur, mais je ne pense pas comme vous.

— Ainsi, monsieur Briant, où voyez-vous  
les Américains, les vrais Américains, que  
vous les cherchez dans le nord ou au

sud ? Ils ont tous disparu ; s'il en reste  
encore quelques-uns, il faut pénétrer au  
fond des forêts vierges pour les rencon-  
trer. Vous avez raison si vous appellez

génie l'esprit mercantile de vos nouveaux  
Américains ; moi, je ne puis voir en eux  
que des marchands, des exploiteurs, cal-  
culateurs habiles, ayant, du plus petit au

plus grand, la soif de l'or. Qu'ont-ils  
fait pour avoir des droits à notre admira-  
tion ? Je me le demande.

— Ils ont d'abord conquis leur indé-  
pendance ! répondit James Lincoln.

— Leur état n'a donc nécessaire ? Ils  
ont chassé des usurpateurs pour être usur-  
pateurs à leur tour. Leur intérêt per-  
sonnel est leur mobile ; encore une fois,  
je ne puis voir en eux que des exploi-  
teurs ; ils n'ont ni noblesse, ni grandeur,  
ni générosité.

— Pourtant, monsieur, ils se sont mon-  
trés nobles, grands et généreux, quand  
ils ont lutté pour l'abolition de l'esclavage.  
Quand un peuple s'arme pour défendre  
une cause juste, une cause humaine  
et que le sang coule, que ce soit en France,  
à la frontière, en Amérique ou ailleurs,  
c'est toujours un sang généreux qui est  
versé.

M. de Canonge sentit que le terrain lui  
manquait. Mais, engagé dans une man-  
vaise voie, il n'était pas homme à revenir  
en arrière. Il riposta avec un aplomb su-  
périeur :

— C'est possible ; mais qu'on ne vienne  
pas me dire que les Américains ou les  
hommes du Nouveau-Monde sont un pa-  
pille, bien qu'ils aient cette prétention ri-  
dicule, insensée. Ah ! ah ! ah ! le joli peu-  
ple, vraiment ! D'où sort-il ce peuple jeune ?  
De quoi est-il formé ? D'un ramassis de dé-  
classés, de gueux de toutes sortes, d'individus  
sans foi, ni Dieu, coquins et friponnes  
repoussantes de partout et que les honnêtes  
gens d'Europe ont jetés à la mer.

Le rouge de l'indignation monta au  
front de James Lincoln.

— Monsieur de Canonge, dit-il d'une  
voix frénétique, auriez-vous par ce que  
vous venez de dire, l'intention de blesser  
en moi l'honneur national américain ?

— Prenez-le comme vous voudrez, mon-  
sieur, riposta le baron d'un ton insolent ;  
du reste, je n'ai pu vous faire grand mal,  
il y a des épidémies qui ont la dureté  
d'une curiosité et que rien ne peut enta-  
mer.

James bondit sous l'insulte. Pâle com-  
me un mort, il se dressa debout, prêt à  
sauter à la gorge d'Antonin, qui se leva  
aussi, afin de pouvoir répondre à l'attaque.  
Mais déjà toute tremblante, l'œil en feu,  
Valentine s'était précipitée entre les deux  
rivaux. Elle allait parler. M. de Car-  
meille l'arrêta par ses mots :

— Tais-toi, tu n'as rien à dire, cela ne  
te regarde pas.

— Tu t'es calme, s'adressant à James :

— Monsieur Lincoln, reprit-il, faites-  
moi l'amitié de reprendre votre place.

Pourtant, monsieur, une parcellle in-  
jure....

— Faites ce que je vous demande.

Le jeune homme retourna sur son siège.  
De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

M. de Carmeille lança un regard froid à  
Antonin et reprit :

— En vérité, messieurs, voilà une bien  
sotte querelle ; je ne comprends pas que  
les paroles que nous venons d'entendre  
aient pu être prononcées. Voilà, conve-  
nez-en, une singulière manière de passer  
gentillement notre soirée. Laissons l'Amé-  
rique et les Américaines, nous avons d'aut-  
res sujets de conversation.

M. de Canonge, tout confus, se repen-  
tant trop tard de sa sottise, se mordit fui-  
rieusement les lèvres. Mais le mal était  
fait. James et Antonin étaient devenus  
deux ennemis mortels. La soirée se ter-  
mina péniblement. Les deux jeunes gens  
restèrent silencieux. La conversation des  
autres se traîna languissante et cessa tout

à coup. Bien qu'il ne fût encore que dix heures, les invités se levèrent pour se retirer.

Le docteur avait sa voiture et M. Briant la suivait. Quant à Antonin, il était venu à cheval. La famille Briant et le docteur partirent les premiers. M. de Carmeille les avait accompagnés dans la cour de la villa. Comme Antonin allait mettre le pied dans l'entrée, M. de Carmeille lui dit :

— Monsieur de Canonge, vous avez été ce soir d'une inconvenance sans exemple ; vous avez oublié que vous étiez dans la maison de Mme de Carmeille et en présence de personnes respectables que vous avez scandalisées.

— C'est vrai, monsieur de Carmeille, j'ai eu tort, balbutia le baron, courbant la tête ; je n'ai pas été maître de moi, je me suis laissé entraîner, croyez que j'ai des regrets.

— Je veux bien croire à vos regrets, monsieur ; mais il ne suffit rien dire qui puisse les faire oublier, ces regrets. Maintenant, comme je ne vous pas qu'une pareille scène se renouvelle chez moi, je vous prie de ne plus revenir à la villa.

— Oh ! monsieur.

— Vous n'avez compris, c'est bien. Adieu, monsieur de Cognon.

Et sans avoir tendu la main au jeune homme, M. de Carmeille s'éloigna brusquement. Le baron resta un instant immobile, écarquillé. Il était chassé, chassé ! Lui le baron de Cognon, neveu de Mlle de Nangis, on le chassait, on le mettait à la porte comme un valet. Intérieurement, il rougit d'infortune. Il avait la rage au cœur. Et il se demandait s'il n'y avait pas en lui plus de haine pour James Lincoln que d'amour pour Valentine. Enfin, après avoir jeté autour de lui un regard farouche, il se mit en selle, piqua des deux et le cheval partit comme une flèche.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Mme Arthémie de Nangis arriva à la Maison-Blanche. Elle descendit de voiture devant la villa et se fit annoncer à Mme de Carmeille. La vieille fille savait que M. de Carmeille était absent. Parti le matin avec James Lincoln, qu'il avait conduit à la gare, le filateur était à Troyes où il devait rester jusque vers cinq heures. Mme de Carmeille ne pouvait pas fermer sa porte à Mlle de Nangis. Elle le reçut dans sa chambre. La vieille fille avait sur ses lèvres pincées un faux sourire qui n'annonçait rien de bon. On voyait qu'elle avait peine à contenir sa colère. Mme de Carmeille l'accueillit, comme toujours, avec une froide politesse.

— Chère madame, dit Mme Arthémie, s'efforçant de paraître calme, je suis tout sens dessus dessous ; ce matin, à la première heure, mon neveu est venu me voir. Ah ! le pauvre garçon, il est dans un état pitoyable. Il m'a fort effrayée ; il parle de se brûler la cervelle. Il m'a raconté... je ne sais pas ce qu'il m'a raconté, car je n'ai pas compris grand'chose à tout ce qu'il m'a dit. C'est pour savoir, me rendra compte des faits que je suis venue vous trouver. Voyons, que lui a donc dit M. de Carmeille hier soir en le quittant.

— Je l'ignore, mademoiselle.

— Vous l'ignorez ?

— Absolument. Aussi, je vous conseille de vous adresser à M. de Carmeille.

— Non, je ne veux pas avoir à faire à lui quant à présent, à nous deux, nous arrangerons mieux et plus facilement la chose.

— Mais mademoiselle...

— Vous avez tout pouvoir sur votre mari, chère madame ; quand vous aurez dit de cette voix charmante à laquelle il n'a jamais résisté : Mon ami, il faut faire cela, il le fera aussitôt. M. de Canonge prétend que M. de Carmeille lui a défendu de revenir à la Maison-Blanche.

— Ah ! fit Mme de Carmeille.

— Si cela est vrai et je suis forcée de le croire, M. de Carmeille nous a fait, à mon neveu et à moi, une saugante ligue. Un peu ancières, madame, on ne chasse pas comme un rustre un baron de Canonge dont les pères ont tant de fois versé leur sang pour l'honneur de la France. M. de Carmeille n'aurait pas dû oublier qu'un siège de mon neveu, le baron Charles-Philippe de Canonge, capitaine de Champagne a porté l'insurrection de Saint-Louis ! Non, encore une fois non, on ne manque pas ainsi aux regards qui sont dus à un baron de Canonge.

— Je vous le répète, mademoiselle, l'ignorez absolument ce qui s'est passé entre M. de Canonge et M. de Carmeille.

— Soit : mais vous savez ce qui s'est passé le soir, dans votre salon, car vous étiez présente.

— Une scène regrettable, mademoiselle ; M. de Canonge a manqué à toutes les convenances ; il s'est laissé aller à des écarts de langage...

— Pourquoi ? interrompit violemment Mlle de Nangis : parce qu'un nouveau venu dans votre maison s'est plus à l'irriter, à le pousser à bout. Je n'hésite pas à vous le dire, chère madame, si mon neveu a pu sortir de son caractère, c'est un peu la faute de M. de Carmeille et la vôtre. Depuis trop longtemps vous lui faites souffrir la présence de ce nouveau venu. Pourtant, chère madame, continua la vieille fille avec une intention malhonnête, vous, plus que personne, savez ce qu'on peut faire quand on est assailli par un sentiment de jalouse.

Le coup était rude, Mme de Carmeille se sentit touchée au cœur et pâlit en regardant Mlle de Nangis avec une sorte d'effroi. Sans avoir l'air de remarquer l'effet produit par ses paroles, la tante poursuivit :

— Mon neveu aime, adore Mlle Valentine ; l'amitié qu'il avait autrefois pour la petite fille, dont il a souvent partagé les jeux, s'est changée en un grand amour pour ne pas dire une passion violente. A tort, oh ! bien à tort, Antonin voit un rival dans ce James Lincoln, qui prend des airs de ridicule importance, et, parait faire chez vous la pluie et le beau temps.

— Pardon, mademoiselle, répliqua Hélonne, avec hâteur, il me semble que chez nous, nous avons le droit de recevoir qui nous voulons et de témoigner de l'amitié à ceux que nous en trouvons dignes,

— Certainement, chère madame ; mais je vous le dis nettement, vous n'auriez pas dû, comme vous l'avez fait, ouvrir votre maison à ce M. James Lincoln. Il y a tant de mauvaises langues ! On dit que ce jeune homme, ébloui par les millions de M. de Carmeille et la dot princière de Valentine à l'audacieuse prétention de devenir votre gendre. Moi, je ne crois pas

un mot de cela, et tout ce que j'entends dire me fait bien rire. Je n'ai plus à faire qu'autre chose ni à vous, ni à M. de Carmeille ; vous savez que je veux avoir Valentine pour nièce. Antonin aime Valentine, et je l'ai mis là, dans ma tête. Mlle de Carmeille sera baronne de Canonge.

Hélène ne put s'empêcher de sourire.

— Vous connaissez les idées de M. de Carmeille, répondit-elle, il laisse notre fille, il l'a dit et répété devant vous, libre de choisir son époux. Pour que Valentine ait vos prétentions, il faudrait qu'elle aime M. de Canonge.

— Valentine aime Antonin, chère madame.

— Vous le croyez ?

— Je veux le croire. Du reste, si elle ne l'aime pas encore, elle l'aimera.

— A moins que, déjà, elle n'en aine un autre, répondit brusquement Mme de Carmeille.

— M. James Lincoln l'exclama la veille illico, dont le regard eut un éclat singulier, allons duco ! Non, non, la chère enfant n'aime pas ce jeune homme ; elle n'a rien fait pour être frappée d'un pareil malheur. Qui qu'il soit, M. de Canonge est jaloux et veut voir un rival plus heureux que lui dans M. James Lincoln ; je l'assurerais ce matin en lui donnant l'assurance qu'il n'avait rien à redouter de ce rival. Qui, il n'a rien à redouter de ce rival imaginaire. Oh ! moi de ce côté, je suis parfaitement tranquille. Votre ex-gouvernement, chère madame, celui de M. de Carmeille et de Valentine pour ce jeune homme passera comme tant de choses passées. Eh, tenez, je vais plus loin : si la fatalité avait voulu que Mlle de Carmeille ait ce jeune homme, elle cesserait d'aimer. Jamais c'est Mlle de Nangis qui vous le dit, et vous savez qu'en droit tout compte de ses paroles, jamais Mlle de Carmeille ne sera la femme de M. James Lincoln.

Mme de Carmeille regardait la vieille fille avec effarement. Elle éprouvait une inimitié indéfinissable dans lequel il y avait de la haine et de la terreur.

— Mon Dieu, mais que sait-elle donc ? demanda-t-elle.

— Mme de Nangis reprit :

— Chère madame, je viens de vous parler comme devant de faire une vieille amie vous voire avertie et je vous le répète gardez-vous des mauvaises langues. Vous le savez, quand la médecine et la calomnie se mettent en marche, elles font un chemin rapide. C'est à vous de voir ce qu'il vous faut faire. A propos, chère madame, je ne suis pas encore venue cette nuit pour passer un dimanche à la Maison-Blanche. Soyez donc assez aimable pour prêter M. de Carmeille de nous inviter, mon neveu et moi, à venir dimanche prochain.

— Mais mademoiselle je ne sais pas non mari...  
— Oh ! qu'est-ce que c'est que deux vîtes de plus ? Vous forcez ce que je vous demande, n'est-ce pas ? Vous si bonnes toujours si indulgentes pour certaines façons, vous plaiderez la cause de M. de Canonge et obtiendrez sa grâce. De mon côté, je gronderai monsieur mon neveu la belle façon et vous verrez comme il se charment. C'est entendu, je compte sur vous.

La vieille demoiselle se leva pour se tirer.

— Sur

nos pers

être plac

et je con

Tenda

elle ajou

— Soy

elle, e

Elle so

disant

— A re

Et, gra

de la ch

étais lev

— Cette

elle

ique et

quel est c

compris

mon terr

Valenthe

Cette vie

naushe

raira ? Hé

endre !

Mme de

main

tre le gér

être client

écriv, elle

mon ami, à

moore pou

vous travai

De son

également a

rières et

deux premi

voire à la

ancienne da

et M. de

Troyes. La

la s'adres

un riche

un logem

ant deux c

pourvait v

— Regard

— Oh ?

— La, e

est allé !

— Non, M

— C'est vr

elle, et tout ce que j'entends bien rire. Je n'ai plus à faire mes intentions ni à vous, ni à Carmeille ; vous savez que je veux faire pour née. Antonin aime et j'ai mis là, dans ma tête, Carmeille sera baronne de Ca-

meille s'empêcher de sourire.

connaissez les idées de M. de

répondit-elle, il laisse notre

et répété devant vous, libre

époux. Pour Valentine

vos prétentions, il faudrait

M. de Canonge.

ame Antonin, chère ma

croiez ?

le croire. Du reste, si elle n'a

neure, elle l'aime.

que, déjà, elle n'en aime un

dit brusquement Mme de Ca-

nes Lincoln exclama la vieille

un regard eut un éclat singulier

Non, non, la chère enfant

jeune homme ; elle n'a rien

frappé d'un pareil malheur

soit. M. de Canonge est ju

voi un rival plus heureux

M. James Lincoln ; je l'a

tin lui doant l'assurance

riu à redouter de ce mon

l'a n'en à redouter de ce mon

Oh ! moi, de ce côté, je

ment tranquille. Votre en

chère madame, celui de M. de

Valentine pour ce jeu

era comme tant du choses

moi, ja vais plus loin : si

voudra que Mme de Carmeille,

homme, elle cesserait de

ais, est Mme de Nangis et

vous savez qu'on doit ten

paroles, jamais Mme de Ca

la femme de M. James Lin

Carmeille regardait la visi

vement. Elle éprouvait un

infinissable dans lequel il y av

et de la terreur.

eu, mais que sait-elle donc

elle.

angis reprit :

madame, je viens de vous pr

avait le faire une vieille amie

avertie et je vous le répète

des mauvaises langues. Vo

and la médisance et la calom

nt au marche, elles font un

C'est à vous de voir ce qu

aire. A propos, chère mada

pas encore venue cette an

dimanche à la Mutual-Bl

oue assez aimable pour pri

rie de nous inviter, mons

à venir dimanche prochain.

demoiselle je ne sais pas

est-ce que c'est que deux in

! Vous forcez ce que je vo

est-ce pas ? Vous si bon

diligente pour certaines fa

ideriez la cause de M. de Ca

tiendrez sa grâce. De me

derai monsieur mon neveu

et vous verrez comme il se

est entendu, je compte a

demoiselle se leva pour se

—Surtout, reprit-elle d'un ton superbe, une personne ne me parle plus de M. James Lincoln ; le baron de Canonge doit être placé bien au-dessus de cet étranger et je considérais comme une injure personnelle qu'il en fut autrement.

Tendant la main à Mme de Carmeille, elle ajouta, presque railleuse :

—Soyez avec moi, madame de Carmeille, et Mme de Nangis sera avec vous ! Elle sera la main de Mme de Carmeille en disant :

—A revoir, chère, à revoir et à dimanche !

Et, grave et rapide, faisant bruire la jupe de sa robe de soie, elle sortit de la chambre. Mme de Carmeille, qui était levée, retomba sur son siège comme un manteau.

—Cette femme me fait peur ! murmura-t-elle ; à chaque instant son regard ironique et méchant me faisait frissonner. Quel est donc le malheur dont elle me menace ? car elle m'a menacé, je l'ai bien compris. Voulez, est-ce qu'elle connaît mon terrible secret ? Ah ! si elle sait que Valentine... c'est fini, je suis perdue ! Cette vieille fille, vindicative, jalouse, sans sans pitié pour moi ! Que faire ? Hélas ! je ne puis même pas me déprendre !

Mme de Carmeille prit sa tête dans ses mains et pleura. Pauvre femme, ce n'est pas ses dernières larmes !

XIII

#### L'EAU BÉNÉITE.

Le jour même où les époux Levassieur appris qu'il leur fils demeurait à Troyes, et se nommait Valentine, M. de Carmeille, M. Levassieur avait dit à son préfet comme :

—Mme Levassieur et moi, nous allons faire un voyage et nous ne savons pas encore si nous serons plus ou moins longtemps éloignés de Paris. J'ai en vous toute confiance entière ; du reste, je ne vous ai pas laissé ignorer que vous seriez un jour mon successeur. Ce jour est proche, je crois. En attendant que ma maison soit à vous, vous allez entre le gérant. Nous avons une excellente clientèle ; on nous restera fidèle. Donc, mon ami, à partir de demain, c'est plus encore pour vous que pour moi que vous travaillerez.

De son côté, Mme Levassieur avait également annoncé son départ à ses sœurs et donné ses instructions aux deux premières, confiant ses pleins pouvoirs à la plus âgée et aussi la plus ancienne dans la maison. Le lendemain, M. et Mme Levassieur arrivaient à Troyes. La première personne à laquelle ils s'adressèrent leur indiqua la demeure du riche filateur. Avant de s'occuper d'un logement, ils se promenèrent pendant deux ou trois heures autour de la maison, du jardin et de l'usine. S'ils pouvaient voir leur fils, ou seulement l'apercevoir derrière les vitres d'une fenêtre ! l'homme sentait battre leur cœur. A chaque instant, c'était une émotion nouvelle.

—Regarde, Henri, regarde !

—Où ?

—La, à cette fenêtre. C'est elle, Mme, et c'est elle !

—Non, Mélanie, c'est un domestique.

—C'est vrai.

Un bruit quelconque, venant de la maison, les faisait tressaillir. Une personne y entrat :

—Est-elle heureuse, cette personne !

La porte de la maison ne lui est pas fermée comme à nous ; elle peut entrer.

Une personne sortait ; s'il ne s'était retenu, ils l'auraient arrêté pour l'en empêcher.

—Vous venez de faire une visite chez M. de Carmeille, avez-vous vu Mme Valentine ?

Il se fatiguerent inutilement, attendant que la jeune fille se montrât.

—Allons, ce sera pour demain, dit Henri.

—Oui, soupira Mélanie.

Il s'éloignèrent comme à regret. Il fallait savoir où il logerait. Oh ! l'importe dans quel hôtel, pourvu qu'il soit tout près de la maison de M. de Carmeille. Ils se trouvèrent tout à l'heure sur la place, au bout de la rue.

—Nous serons bien là, dit Henri.

Il louèrent deux chambres au premier étage, ayant fenêtre sur la rue, se disant que lorsqu'elle sortait, leur fille passerait certainement dans cette rue, sous les fenêtres de l'hôtel. Ils s'étaient présentement comme de petits rentiers voyageant pour leur plaisir, et venaient à Troyes afin de visiter cette ville qu'ils ne connaissaient point. Ils avaient laissé leurs bagages à la gare ; un garçon de l'hôtel les alla chercher. Comme ils se montrèrent généreux, ne marchandant rien, et qu'ils déclarèrent vouloir prendre leur repas seuls, dans leur appartement, au lieu de s'asseoir à la table d'hôte, tout le personnel de l'hôtel, depuis les maitresses jusqu'au laveur de la vaisselle, eut tout de suite une haute opinion des deux étrangers.

Une jeune Champenoise de vingt-cinq ans, assez jolie de figure et suffisamment débrouillée, fut désignée par la maîtresse de l'hôtel pour servir M. et Mme Levassieur et se tenir constamment à leurs ordres. Régine ainsi se nommait la servante, avait le défaut d'aimer à babiller. Quand elle se lançait, elle en disait, en disait, ça ne finissait plus. Mais, si elle bavardait un gros défaut, on n'en voudra pas trop à Régine, car servante ou non servante, aussi bien en Champagne qu'ailleurs, les filles bavardes ne manquent point. Après tout, il faut qu'on les veuille ainsi en tout pays, attendu que nulle part on ne leur coupe la langue. Le défaut de Régine ne pouvait déplaire aux époux Levassieur qui, ayant bien des choses à savoir, ne demandaient qu'à faire cause à la jeune servante.

Il n'y avait pas deux heures qu'ils étaient installés à l'hôtel, que, déjà, Régine leur avait appris qu'elle était née à Bar-sur-Aube, était en service à Troyes depuis huit années et, qu'aujourd'hui qu'à Bar-sur-Aube, elle y connaît tout le monde. Sans désemparer, elle parla de son père, qui était cordonnier ; de sa mère, qui était blanchisseuse, de son frère Louis, de sa sœur Jacqueline, de son autre frère Eusébe, de sa seconde sœur Catherine et se déposait à raconter l'histoire des deux sœurs et la sienne par dessus le marché, lorsqu'que Mme Levassieur, qui s'intéressait beaucoup à tout cela, jugea qu'il était temps de passer à un autre sujet.

—C'est très bien, ma fille, fit-elle, enchantée, mon mari et moi de savoir que vous êtes née à Bar-sur-Aube, que vous avez encore votre père et mère, plus deux frères et deux sœurs. Cela nous fait également plaisir de savoir que vous êtes à Troyes depuis huit années et que vous y connaissez tout le monde ; vous pourrez nous donner les renseignements dont nous aurons besoin.

—La patronne m'a mis à vos ordres madame, je suis entièrement à votre service.

—Ah bien, je vais tout de suite vous demander quelque chose : dites-nous, je vous prie, à qui appartient cette grande et belle maison qui se trouve à droite sur la place, au bout de la rue.

—Comment, vous ne le savez pas ?

—Vous oubliez que nous venons d'arriver à Troyes et que cette ville nous est entièrement inconnue.

—La grande et belle maison dont vous parlez, madame, est celle de M. de Carmeille.

—M. de Carmeille, le filateur ?

—Oui, madame.

—Le nom de M. de Carmeille ne nous pas tout à fait inconnu ; c'est, dit-on, un homme très riche.

—Un archi-millionnaire.

—Est-ce qu'il est âgé ?

—Oh ! pas très âgé ; qu'est-ce qu'il peut avoir ? A peine soixante ans.

—Il a des enfants ?

—Une seule fille, madame, la belle Valentine comme on l'appelle à Troyes. Et elle est bien nommée, je vous assure, car je crois bien qu'il faudrait faire le tour de France pour trouver une aussi belle demoiselle. Et puis elle est si bonne, si aimable avec tout le monde ; elle n'est pas plus fière que vous et moi ; elle parle à un mendiant comme à un ami de son père. Elle n'a pas peur des mains noires et calleuses, allez, et n'est pas embarrassée pour tendre sa main douce et mignonne aux ouvriers qu'elle connaît. Aussi, il faut voir comme on l'aime ! Il y a plus de deux cents ouvriers dans l'usine de M. de Carmeille ; eh bien, il n'y en a pas un seul qui ne soit prêt à donner sa vie pour Mme Valentine. C'est que, voyez-vous, elle est comme leur providence. Dieu seul sait le bien qu'elle fait aussi bien aux ouvriers des autres fabriques de la ville qu'à ceux de son père. Elle donne sans cesse et trouve qu'elle n'a jamais assez donné.

Entendant faire ainsi l'éloge de leur fille adorée, Mélanie et Henri avaient peine à retenir leurs larmes.

—Du reste, continua Régine, Mme Valentine ne peut pas être autrement ; elle tient de son père et de sa mère, qui sont bien les meilleures gens qu'il y ait au monde ; le bon Dieu sait bien ce qu'il fait quand il donne la fortune à ceux qui savent en faire profiter les autres. Allez, le tonnerre ne tombera jamais sur la maison de M. de Carmeille ; elle est trop entourée de bénédictions.

—Quel âge a Mme Valentine ?

—Dix-huit ans.

—Alors ses parents ne tarderont pas à la marier.

—Oui, on en parle ; mais ce n'est pas encore bien sûr. Mme Valentine est difficile et elle a raison ; elle ne manquera pas de prétendantes, si elle voulait ;

mais elle les renvoie à mesure qu'ils se présentent, parce qu'ils ne lui conviennent point. Un jeune homme de la ville, assez bien tourné, très riche, mais pas comme M. de Carmeille, fait depuis longtemps une cour très assidue à Mlle Valentine. On dit l'épousera-t-il, ne l'épousera-t-il pas ? Mais mon idée à moi, est que la belle Valentine n'est pas pour lui. Si ce mariage avait dû se faire, Mlle Valentine serait mariée maintenant. Malgré sa fortune et sa noblesse, dont il se montre trop fier, M. le baron de Canonge n'est pas le mari qu'il faut à Mlle de Carmeille ; elle a le droit de vouloir mieux encore. Il y a à Troyes beaucoup de gens qui disent qu'il n'existe pas dans le département un jeune homme qui soit digne de Mlle Valentine. On connaît les idées de M. de Carmeille ; il tient moins à la fortune qu'au mérite de son futur gendre ; mais l'on sait qu'il donnera à sa fille en se mariant, cinq millions et même plus ; à cause de cela, il y a des jeunes gens très bien, moins riches que M. de Canonge, qui n'osent s'approcher de la maison ; qui sait si, parmi eux, ne se trouve pas celui que Mlle de Carmeille aimerait ?

— Depuis quelque temps son volt venir chez M. de Carmeille un grand et beau jeune homme de Paris. Les uns disent qu'il fait le cour à Mlle Valentine, les autres prétendent que c'est un jeune ingénieur à qui M. de Carmeille s'intéresse et à qui il veut confier prochainement la direction des filatures. En réalité, je crois bien que les uns et les autres ne savent rien du tout. Toujours est-il que, depuis un an, on s'occupe beaucoup de la belle Valentine. Pensez donc, une si riche héritière !

— Tout ce que vous venez de nous dire, mademoiselle Régine, me donne le vif désir de voir Mlle Valentine de Carmeille, oh ! de la voir seulement, en la renecontrant ou en me trouvant sur son passage, de pouvoir vous me donner un moyen de satisfaire ma curiosité ?

— Si nous étions en été, je vous dirais : Demain ou après-demain, vous rencontrerez sûrement Mme et Mlle de Carmeille, entre quatre et six heures du soir, faisant leur promenade sur le mail ; mais, dans cette saison, elles sortent très rarement, et, quand elles sortent c'est, en voiture, pour aller à un dîner, à une soirée ou faire des visites.

— Est-ce qu'elles ne vont pas quelquefois au théâtre ?

— Si quelquefois ; mais il faudrait savoir le jour.

— Ah ! elles vont à l'église ?

— Sans doute, à la messe, presque tous les dimanches.

— A quelle église ?

— Parfois à Saint-Urbain, le plus souvent à la cathédrale.

— Voilà un précieux renseignement. C'est aujourd'hui jeudi, dimanche prochain nous pourrons voir Mlle de Carmeille à l'église.

— A moins qu'elle ne soit plus à Troyes.

— Comment, plus à Troyes ? Que voulez-vous dire ?

— Nous sommes au 28 février, et tous les ans la famille de Carmeille va passer le mois de mars à Paris.

— Seraient-ils déjà partis ?

— Non, mais il peut se faire qu'ils partent demain ou après-demain. Le mari et la femme échangèrent un rapide regard.

— Et, reprit Mélanie, quand ils ont passé le mois de mars à Paris, ils reviennent Troyes ?

— Oui, mais pour quelques jours seulement ; ils vont ensuite à la Maison-Blanche ?

— C'est un village à trois lieues de la ville où M. de Carmeille a une villa de campagne. La famille reste à la Maison-Blanche jusqu'à la mi-juin. Après, si elle ne va pas dans quelque ville d'eau ou au bord de la mer, elle passe l'été à Troyes, puis se rend au château des Cormiers, dans la Haute-Saône, où M. de Carmeille a, parallèlement, des chasses magnifiques.

M. et Mme Levassieur étaient suffisamment renseignés. Ils rentrèrent Régine et la congédierent. Les deux jours suivants, c'est-à-dire le vendredi et le samedi, on aurait pu voir, à différentes heures de la journée, le mari et la femme rôder autour de la maison de M. de Carmeille, allant, venant, s'arrêtant, regardant avec des allures qui auraient pu paraître suspectes. Le temps était beau. Peuvent que la jeune fille pouvait se promener dans le jardin, il cherchait vainement à plonger leurs regards dans l'enclos dont les murs étaient hauts. A toute force, il voulait voir leur enfant. N'était-ce pas pour cela qu'il était à Troyes ? Ils avaient compté sur un heureux hasard, mais le hasard, capricieux, ne voulait pas les servir.

— Elle est là, à quelques pas de nous, pensait Mélanie, et il nous est défendu d'entrer dans cette maison, et moi, au contraire, je ne pourrais pas la voir ! Le dimanche matin, à neuf heures, les époux Levassieur étaient habillés, prêts à sortir. La famille de Carmeille n'étant pas encore partie pour Paris, on pouvait espérer que Mlle Valentine irait à l'église et même sortirait à pied, temps étant superbe. Régine avait promis à Mélanie de faire voir Mlle de Carmeille, si elle allait entendre la messe à Saint-Pierre, son chemin étant de passer devant l'hôtel. Dans le cas où la jeune fille irait à Saint-Urbain, elle prendrait une autre rue ; mais, alors, Régine n'accompagnerait M. et Mme Levassieur à l'église Saint-Urbain.

Le mari et la femme s'étaient mis à la fenêtre, pendant que, de son côté, la servante se tenait en observation. Le cœur de Mélanie battait la générale. Elle et Henri frémissaient d'impatience et d'espérance. Mais si Valentine ne sortait pas ! Quoi ! leur fille partirait pour Paris sans qu'ils aient eu le bonheur de la voir ! A dix heures moins quinze minutes, Régine se précipita dans la chambre où attendaient le père et la mère.

— Voilà Mlle Valentine, dit-elle, elle va passer devant la maison ; elle est à pied et Mlle Louise sa gouvernante, l'accompagne. Regardez !

Mélanie et Henri se penchèrent à la fenêtre. Enfin, ils virent leur enfant. Valentine marchait à côté de sa gouvernante, souriante et radieuse comme le beau soleil de mars qui inondait la ville de sa lumière ; par de gracieux mouvements de tête, elle

saluait des hommes et des femmes du peuple qui passaient. La personne qui l'accompagnait, une femme de quarante ans, avait été élevée au rang de gouvernante, après dix ans de service comme femme de chambre de Mme de Carmeille. Quand la jeune fille fut passée, Mélanie tomba à genoux, en disant :

— Mon Dieu, merci !

Henri essuyait deux larmes. La jeune femme regardait, cherchant à comprendre. Mélanie se releva.

— Eh bien, madame, lui demanda Régine, avez-vous vu, aussi bien que vous désirez, Mlle de Carmeille ?

— Oui, oui, répondit Mélanie dont visage rayonnait.

— N'est-ce pas, madame, qu'elle est belle ?

— Merveilleusement belle. C'est un ange ! Vous êtes bien sûre qu'elle va à la cathédrale ?

— Oui, madame, bien sûre.

— Alors nous y allons aussi.

M. et Mme Levassieur sortirent.

— Je ne comprends pas, murmura Mélanie ; mais tout du même, c'est drôle.

\* \* \* Il y avait ce jour-là, à Saint-Pierre et Saint-Paul, une nombreuse assistance de fidèles ; mais, après l'avoir un instant cherchée, ces yeux, Mélanie reconnaît-elle, qui occupait une des premières places à droite de la grande nef. Elle et son mari s'approchèrent autant que cela le fut possible. Henri s'appuya contre un pilier, et comme tout à l'heure, dans l'embrasure d'un hôtel, Mélanie s'agenouilla, les mains jointes et les yeux fixés sur sa fille. A ce moment, elle ne pensait ni à la Trinité divine qui allait paraître sur l'autel dans l'encerclature, ni aux saints, ni aux anges, ni à la vierge sainte, reine du ciel. Elle ne pensait qu'à sa fille, ne voyait qu'en elle ; elle était en adoration devant sa fille !

— A la fin de la messe, Mélanie prit subtilement la résolution de se trouver face à face avec Valentine. Elle voulait voir si n'y avait pas entre elle et sa fille une certaine ressemblance. Elle fit un signe à son mari, et tous deux descendirent vers le portail. Mélanie indiqua à Henri l'endroit où il devait se placer et elle-même se rangea contre la vasque contenant l'eau bénite. L'office était terminé. Les fidèles descendaient la nef, se pressant vers le portail ouvert. Quand elle vit Valentine s'avancer, Mélanie trempa les doigts de sa main droite gantée dans le bénitier, et par une manœuvre habile, calculée d'avance, trouva la première à offrir l'eau bénite à la jeune fille. Les deux regards se rencontrèrent. Celui de la mère avait un tel caractère de Valentine, surprise, eut comme un mouvement d'effroi. Mais l'attitude de l'inconnue était si respectueuse, si platonique, qu'il ne pouvait pas être autre chose que la jeune fille sourit aussi, et ses doigts prirent l'eau bénite sur ceux de Mélanie, prêts à pousser un cri de joie. Valentine s'éloigna en faisant signe à la croix.

— Eh bien, Henri, disait un instant après Mélanie à son mari, l'as-tu bien gardée ?

— Oui.

— Elle me ressemble ; n'est-ce pas ?

— Elle a beaucoup de tes traits quand tu avais son âge ; mais, vois-tu, ma chère Mélanie, elle est bien plus belle encore que tu ne l'étais.

Il a quitté le quartier pour les deux pauvres avaiant

Le 11 Mine 1 déjeun Carmeille pour Henri dépa n'avait leur fil tenant rent son

— D'

à donc leur le mois à après campagne

— Ou vanto.

— Ce me c'es la voir le i p sible.

— Oh ble.

— Si ture et Blanch

— Tu Maison troisième une ma pour de

— Eh

ai M. d' habituée che cette

— Da faire ne maison

— En

— Ne est bon Si, au mois et de ville d' où si elle v de voyage magne, ire.

— Tr l'écho d

— No ne voul

— Vi

la Mai

— Du

— Et je l'esp

des hommes et des femmes du pays assent. La personne qui l'a fait, une femme de quarante ans, a été élevée au rang de gouvernante dix ans de service comme chambre de Mme de Carmeille. La jeune fille fut passée, Mélanie gueux, en disant :

Dieu, mordre !  
essuyez deux larmes. La servante regardait, cherchant à combler Mélanie se releva.

— Bien, madame, lui demanda Régine, vous avez aussi bien que vous la Mme de Carmeille ? Oui, répondit Mélanie dont l'yeux brillent.

— Pas, madame, qu'elle est ?

— Très belle. C'est une fois que tu es bien sûr qu'elle va à la mort ?

— Madame, bien sûr, nous y allons aussi.

Mme Levassieur sortirent.

— Je comprends pas, murmura la servante tout de même, c'est drôle

avait ce jour-là, à Saint-Pierreville, une nombreuse assistance

mais, après l'avoir un instant

les yeux, Mélanie reconnaît

compté une des premières places de la grande nef. Elle et ses

proches étaient autant que cela le

Henri s'appuya contre un pilier, Henry tout à l'heure, dans l'hôtel, Mélanie s'agenouilla, les

bras et les yeux fixés sur sa fille, elle ne pensait ni à la Toute

qui allait paraître sur l'autel, au

christianisme, aux saints, ni au

à la vierge sainte, reine du ciel

mais qu'à sa fille, ne voyait qu'

le était en adoration devant

de la messe, Mélanie prit sub

réolution de se trouver face à Valentine. Elle voulait voir si

entre elle et sa fille une co

éblouissement. Elle fit un signe à ses

deux derniers vers l'autel, et elle

l'autel, et elle-même se r

la vase contenant l'eau bénite

terminé. Les fidèles descend

se, se pressant vers le portail

et elle vit Valentine s'avancer

et se trop les doigts de sa m

se dans le bénitier, et par une

habile, calculée d'avance,

remettre à offrir l'eau bénite

Les deux regards se rencon

tre, la mère avait un tel éch

surprise, ou comme une

d'effroi. Mais l'attitude de

étaient si respectueuse, se ph

avait une expression, si sup

la jeune fille sourit aussi

prîrent l'eau bénite sur ce

prêta à pousser un cri de joie

en faisant le signe de

Henri, disait un instant

à son mari, l'as-tu bien re

semble ; n'est-ce pas ?

assez de tes traits quand

ce est bien plus belle encore

ta.

Il étaient dans la rue. Mais, sans s'inquiéter de ce que pouvaient dire ou penser les témoins de la scène, Mélanie se jeta au cou de son mari et l'embrassa sur les deux joues. Elle était comme folle, la pauvre mère ! Les doigts de sa fille avaient touché les siens.

#### XIV

##### LA MAISON-BLANCHE.

Le lendemain, à midi, comme M. et Mme Levassieur se mettaient à table pour déjeuner, Régine leur apprit que M. de Carmeille, sa femme et sa fille étaient partis pour Paris dans la matinée. Mélanie et Henri ne furent ni surpris, ni attristés de ce départ. Il s'y attendaient. D'ailleurs, n'avaient-ils pas eu le bonheur de voir leur fille bien aimée !

— Qu'est-ce que nous allons faire maintenant ? demanda Mélanie quand ils furent seuls.

— D'après les renseignements que nous a donné Régine, répondit M. Levassieur, la famille de Carmeille restera un mois à Paris, et presque immédiatement après son retour, elle ira s'installer à la campagne, à la Maison-Blanche.

— Oui, voilà ce que nous a dit la servante.

— Ce que nous voulons, ma chère femme, c'est d'être près de notre fille afin de voir souvent et de trouver un moyen de la lui parler, de l'embrasser, si c'est possible.

— Oh ! il faudra bien que ce soit possible.

— Si tu le veux, je vais louer une voiture et nous nous rendrons à la Maison-Blanche. Pourquoi ? Tu le divines.

— Tu voudras trouver à louer à la Maison-Blanche ou dans les environs, pas trop loin de la ville de M. de Carmeille, une maisonnette où nous nous installerions pour deux ou trois mois.

— En bien, oui, voilà mon idée.

— Elle est excellente, mon ami ; mais si M. de Carmeille, contrairement à ses habitudes, n'allait pas à la Maison-Blanche cette année ?

— Dans ce cas, nous n'aurions rien à faire nous-mêmes et nous laisserions la maisonnette inhabitable.

— En admettant que nous la trouvions.

— Naturellement. Enfin, je crois qu'il est bon de prendre des mesures d'avance.

— Si, au lieu de passer deux mois ou trois mois et demi à la Maison-Blanche, la famille de Carmeille se rend dans quelque ville d'eau, nous irons dans cette ville ; si elle va au bord de la mer, nous irons au bord de la mer ; si lui plait de faire un voyage en Suisse ou en Italie ou en Allemagne, nous la suivrons n'importe où elle ira.

— Très bien, Henri. Oh ! comme tu es l'écho de toutes mes pensées.

— Nous avons retrouvé notre fille, nous ne voulons plus la quitter !

— Vivre trop loin d'elle ne me serait plus possible, maintenant ; il faut que je marche sur les chemins où elle passe : que je voie les arbres, la verdure, les fleurs que son doux regard caresse, que je respire l'air qu'elle respire !

— Donc, Mélanie, nous allons partir à la Maison-Blanche.

— Oui.

— Et si nous trouvons à louer, comme je l'espère, nous louerons.

— Oui.

— Cela fait, comme nous n'avons plus rien de rester à Troyes, nous retournerons à Paris. Mélanie, nous avons travaillé et nous avons réussi au-delà de toutes nos espérances ; nous avons acquis le droit de nous reposer afin de permettre à d'autres de faire fortune à leur tour. Le moment est de nous retirer définitivement des affaires. Je vais céder ma maison de bijouterie à M. Duverger, mon premier commis et je te conseille de faire de même en faveur de Mme Gérard et de Mme Souchet, tes deux premières ouvrières.

— Mon ami, répondit Mélanie en souriant, c'était mon intention.

— A trois heures, M. et Mme Levassieur étaient à la Maison-Blanche. Ils s'arrêtèrent instant devant la villa de M. de Carmeille.

— Une charmante habitation, dit Mélanie.

— Oui, ajouta Henri ; on ne trouve pas mieux que cela aux environs de Paris. Mais, voilà, M. de Carmeille a des envies.

Il y avait un notaire à la Maison-Blanche, les deux époux se firent indiquer sa demeure. Le notaire les reçut avec courtoisie, et quand M. Levassieur lui fut dit ce qu'il cherchait et expliqua ce qu'il désirait trouver, il répondit :

— J'ai ici à la Maison-Blanche, et dans les communes voisines, plusieurs maisons à vendre et d'autres à louer. Celle qui ferait au mieux votre affaire est une espèce de chalet suisse, qui a été construit il y a une vingtaine d'années pour servir en même temps de rendez-vous de chasse et d'habitation à un garde. Le chalet est au milieu d'un joli jardin bien planté et entouré d'une haie d'aulépine. Dans le jardin, il y a une source abondante laquelle alimente un bassin et une petite rivière qui serpente à travers la propriété. Mais il y a cela de fauché que cette habitation se trouve à vingt minutes de la Maison-Blanche, et qu'il est complètement isolée à l'entrée du bois.

— Ceci, monsieur le notaire, répondit M. Levassieur ne peut nous empêcher de louer la propriété, si elle plait à ma femme, attendu que c'est précisément pour respirer le grand et bon air des champs et des bois que nous désirons passer la belle saison dans ce pays. Si vous le voulez bien, monsieur, nous irons voir le chalet.

— Je suis à vos ordres, dit le notaire, mettant son chapeau et prenant sa canne.

Mélanie fut enchantée du chalet et Henri dit au notaire :

— Je joue.

Le prix de la location était de quatre cents francs pour l'année. Ce n'était pas cher, vraiment ! Seullement il fallait meubler le chalet. Mais c'était une petite affaire. On trouverait ces meubles à la ville. On revint à l'étude. M. Levassieur versa quatre cents francs, dont le notaire lui donna la quittance. Le soir même, M. Levassieur vit un tapissier de la ville qui prit l'engagement de meubler très convenablement le chalet du bois dans la semaine. Le lendemain M. et Mme Levassieur revinrent à Paris.

\* \* \* Quand, au commencement d'avril, la famille de Carmeille vint s'installer à la villa de la Maison-Blanche, les époux Levassieur habitaient depuis quinze jours déjà le chalet du bois avec une vieille domestique que Mélanie avait à son service de

puis seize ans. L'arrivée des deux étrangers dans le pays n'avait pas été sans exciter certaines curiosités. Qu'est-ce que c'étaient que ces gens-là ? D'où venaient-ils ? Est-ce qu'ils étaient riches ? Comment étaient-ils venus habiter le pays, n'y connaissant personne ? Étaient-ils réellement le mari et la femme ? Ceux qui connaissaient les cancan du village savent tout ce qui pouvait se dire à la Maison-Blanche au sujet des locataires du chalet du bois.

On savait leur nom, car M. Levassieur n'avait aucune raison de le cacher ; mais on ne savait guère que cela. On supposait qu'ils étaient des petits commerçants de Troyes ou d'une autre ville de l'Aube, qui étaient retirés ayant quelques milliers de francs de revenu. Comme ils dépensaient peu, on ne pouvait voir en eux des millionnaires. Dans tous les cas, on n'avait pas à craindre qu'ils fissent des dupes, puisque le domestique payait toujours comptant tout ce qu'elle achetait.

Le mari et la femme coururent bientôt les habitudes journalières des hôtes de la villa. Ils avaient, par exemple, que la famille déjeunait à onze heures et dinait à sept heures ; le temps que Valentine connaît à la peinture et à la musique ; l'heure du matin et du soir à laquelle elle sortait pour faire une promenade à cheval et de quel côté elle se dirigeait de préférence. Ils avaient également que, le plus souvent, M. de Carmeille accompagnait la jeune fille. Quand il se trouvait empêché, Valentine était toujours suivie par un domestique de confiance, excellent cavalier. La jeune fille sortait aussi à pied ; alors elle allait visiter des malades, de pauvres gens à qui elle distribuait des secours en argent. Ces jours-là, elle était accompagnée de Mme de Carmeille ou de Louise, l'ancienne femme de chambre.

Henri et Mélanie, ensemble ou séparément, se portaient sur le passage de Valentine ; mais, n'osant se montrer, ils attendaient la jeune fille cachée derrière une haie, un buisson ou des arbres. N'importe, ils étaient si heureux de la voir. Le soir, à la brune, ils se glissaient comme des ombres le long des murs du jardin de la villa avec l'espérance d'entendre la voix de leur enfant. Cela arrivait quelquefois. Le son de cette voix fraîche et suave pénétrait en eux comme l'écho d'une mélodie céleste, et le cœur plein d'allégresse, ils regagnaient le chalet du bois. Ils dormaient bien. Toutefois, toutes les nuits Mélanie rêvait, toujours le même rêve. Elle rêvait que Valentine était dans ses bras et que toutes deux se mangeaient de baisers. Le matin elle racontait son rêve à Henri et ajoutait :

— Un jour, peut-être, il se réalisera.

Les deux premières dimanches, Mélanie ne manqua pas d'aller à la messe, espérant voir Valentine à l'église ; mais la jeune fille ne vint pas. C'était à supposer qu'elle était moins pieuse au village qu'à la ville. Les deux époux devenaient plus hardis ; le soir, quand il ne craignaient pas trop d'être remarqués, et que Valentine jouait du piano, ils osaient s'approcher de la villa pour mieux entendre ; ils écoutaient récuerillir, palpiter d'émotion, énivrés. C'était bien autre chose quand la jeune fille chantait ! Oh ! alors, ils tombaient en extase ! Disous-le, les sensations éprouvées par le mari n'étaient pas moins vives et fortes que celles de la femme. S'enthousiasmant de plus en plus, ils cessaient de se



ous saviez où est la maison de Carmelle ?

en sûr que je le sais ; les dames de M. de Carmelle me connaissaient. Quand je passe à la villa, j'entre à la cuisine quelque chose sur la pauvre vieille.

Et bien, ma bonne amie, allez à soi vous y dînera.

ardon, mademoiselle, est-ce que Mme de Carmelle ?

mon Dieu, comment n'ai-je pas tout de suite que vous étiez Valentine ?

vous assez forte maintenant pour venir chez moi ?

oui, ma bonne demoiselle.

ors, rendez-vous à la maison de Carmelle ; je vous y attendrai, car je vous ai.

une fille se renuit en solle et, après, elle avait disparu. M. Levassieur avait été témoin de l'événement. Trop éloignés pour pourvoir, ils avaient vu. Ils avaient quelle sollicitude Valentine à la villa femme et lui parlait. Mélanie avait déjà observé qu'il se renouait un pauvre. Valentine était ouverte son porte-monnaie dans la main et, en prononçant quelques paroles, qui augmentaient la don. Pendant la scène, en présence de Valentine, Mélanie se fut sur son mari, très ému.

au vu Henri, as-tu vu ? demande femme, quand Valentine fut he

Mélanie, j'ai vu.

ce assez beau, dis ?

arde, j'ai connu toi les yeux.

la bonne fille ! Oh ! la brune quel noble cœur, Henri !

se fille, c'est notre enfant !

ouut non être tressaillir de joie !

Et dire que je la trouvais faire l'est avec nous, qui ne sommes que deux étrangers, deux inconnus riches, elle le voit ; et à nous qu'elle peut s'intéresser, croit heureux ! Elle garde pour les humbles, ses dosses pour les déshérités de la vie !

lant ainsi, une idée, qui ne pouvait qu'à une mère, j'allait du cœur !

Elle la communiqua au mari.

le folle ! fit M. Levassieur.

c'est insensé, répliqua la jeune visage illuminé, mais je ferai ce que ma fille me parle,

elle ait des sourires pour

demain matin, M. Levassieur

la ville, et revint avec un paquet.

Dans la soirée une femme vêtue sortit du chalet de robe était propre, mais avait des trous et des déchirures, des pièces qui n'étaient pas de l'étoffe du vêtement. De vêtements aux talons usés, érasées gueuses éventrées chausseuses et manches capuchon, rapide robe et formant pèlerine sur l'épaule, enveloppant sa tête entièrement les cheveux et

tant voir que le milieu du visage. La femme qui avait l'air bien pauvre, et misérable, c'était Mélanie déguisée mendiant et vieillie de plus de vingt.

Elle se dirigea rapidement vers le village. C'était le jour où, d'habitude, Valentine faisait ses visites de charité. La ville se trouvait écartée des dernières maisons de la commune d'environ cent mètres. Une belle avenue, bordée de tilleuls conduisait de la ville au village. Mélanie gagna l'avenue des seuils et s'assieds sur un tas de pierres peu près à une égale distance des maisons et de la ville. Mais Valentine sortit-elle ? La fameuse mendiant attendit bonne demie-heure. Enfin la jeune femme parut dans l'avenue. Louise l'accueillit.

— Mon Dieu, se disait Mélanie, si elle proche de moi, si elle me parle, je suis capable de me trahir.

Quand Valentine ne fut plus qu'à quelques pas, la mère appuya fortement la main sur son cœur, qui battait si brûlante. Ses jambes fléchissaient comme si elle allait perdre l'équilibre et tomber. Elle vit Valentine qui, la regardant avec compassion, s'avancait vers elle.

— Vous paraissiez bien fatiguée, ma mère, dit la jeune fille avec un intérêt et une douceur exquise.

La mendiant fut saisie d'une émotion

et la fit chanceler. Valentine lui prit les mains pour la soutenir.

— Merci, mademoiselle, merci, dit Mélanie ; mon Dieu, comme vous êtes charmante et bonne.

Sa voix était si tremblante qu'elle ressemblait à la voix chevrotante d'une vieille-femme.

— Peut-être avez-vous besoin de nourriture ? reprit Valentine.

— Oh ! non, ce n'est pas la faim... J'ai souvent marché aujourd'hui ; brisée depuis que m'étais assise là, sur ces pierres, pour me reposer. Mais déjà je me sens mieux ; votre voix et vos douces paroles ont réchauffé mon cœur.

— Tenez, ma bonne mère, prenez ceci, et la jeune fille mettant une pièce de dix francs dans la main de la fausse mendante.

Elle ajouta : — Vous voyez cette maison au bout de l'avenue, si vous y allez, ou vous pourrez manger et un bon verre de vin vieux qui achèvera de vous remettre. Au revoir, ma bonne mère, au revoir et bon courage.

Valentine s'éloigna. Quand elle fut à une vingtaine de pas, Mélanie porta la pièce de dix francs à ses lèvres et la bâisa plusieurs fois et plusieurs reprises. Elle se disait :

— Voilà l'aumône de la fille à sa mère débile en pauvreté. Chère petite pièce, comme je t'ai reçue avec bonheur ! Je te conserverai toute ma vie ; tu seras pour moi un précieux talisman. Je ferai de ton médaillon, tu seras entourée d'émeraudes, la couleur de l'espérance, et, jusqu'à la dernière heure, je te porterai à mon cœur. Chère enfant, chère fille adorée, elle m'a appelée sa bonne mère.... Sa bonne mère ! Comme c'était vrai ! Ah ! si elle avait, si elle savait !... Mais je dois de faire elle impose silence à mon cœur, retenir mes larmes et mes paroles ; il faut que mes bras restent inertes à mes côtés quand je touchais l'entrejambe contre ma poitrine.

Elle ne doit rien savoir.... Hélas ! elle ne saura jamais que je suis sa mère !

Mélanie rentra au chalet, ayant dans la main la petite pièce d'or.

— Henri, cria-t-elle, éprouve de joie, j'ai vu ma fille, et elle m'a parlé.... Elle ne m'a pas reconnue et a cru que j'étais réellement une mendiant.... Regarde, Henri, vois ce qu'elle m'a donné !

Et elle faisait voir à son mari le don de la charité.

— Enfin, ma chère Mélanie, cette fois, te voilà contente ?

— Oui, mais ce n'est pas assez.

— Que veux-tu encore ?

— Ce que je veux, Henri ? Je veux maintenant trouver le moyen d'embrasser ma fille !

\* \* \* Nous avons du suspendre l'action principale de notre récit et nous reporter de trois mois en arrière afin d'expliquer comment et pourquoi M. et Mme Levassieur étaient venus demeurer à la Maison-Blanche dans le chalet du bois qu'en appelaient aussi la maison du garde. Mais nous sommes arrivés au lendemain du jour où M. de Carmelle avait été à James Lincoln : « Vous serez mon gendre, » et à Antonin de Canonge : « Je vous prends pour mon épouse. »

Valentine eut le désir de faire une longue promenade à pied. Trois jours auparavant, étant à cheval, elle avait remarqué la fit chevalier. Valentine lui prit les mains pour la soutenir.

— Merci, mademoiselle, merci, dit Mélanie ; mon Dieu, comme vous êtes charmante et bonne.

Sa voix était si tremblante qu'elle ressemblait à la voix chevrotante d'une vieille-femme.

— Peut-être avez-vous besoin de nourriture ? reprit Valentine.

— Oh ! non, ce n'est pas la faim... J'ai souvent marché aujourd'hui ; brisée depuis que m'étais assise là, sur ces pierres, pour me reposer. Mais déjà je me sens mieux ; votre voix et vos douces paroles ont réchauffé mon cœur.

— Tenez, ma bonne mère, prenez ceci, et la jeune fille mettant une pièce de dix francs dans la main de la fausse mendante.

Elle ajouta : — Vous voyez cette maison au bout de l'avenue, si vous y allez, ou vous pourrez manger et un bon verre de vin vieux qui achèvera de vous remettre. Au revoir, ma bonne mère, au revoir et bon courage.

Valentine s'éloigna. Quand elle fut à une vingtaine de pas, Mélanie porta la pièce de dix francs à ses lèvres et la bâisa plusieurs fois et plusieurs reprises. Elle se disait :

— Voilà l'aumône de la fille à sa mère débile en pauvreté. Chère petite pièce, comme je t'ai reçue avec bonheur ! Je te conserverai toute ma vie ; tu seras pour moi un précieux talisman. Je ferai de ton médaillon, tu seras entourée d'émeraudes, la couleur de l'espérance, et, jusqu'à la dernière heure, je te porterai à mon cœur. Chère enfant, chère fille adorée, elle m'a appelée sa bonne mère.... Sa bonne mère ! Comme c'était vrai ! Ah ! si elle avait, si elle savait !... Mais je dois de faire elle impose silence à mon cœur, retenir mes larmes et mes paroles ; il faut que mes bras restent inertes à mes côtés quand je touchais l'entrejambe contre ma poitrine.

Le deux jeunes filles arrivèrent au bois et se mirent à chercher le muguet ; mais une autre personne était venue devant et l'avait cueilli.

— Je reconnaissais parfaitement cet endroit, disait Valentine un peu déçue, il y avait ici assez de fleurs pour faire un gros bouquet.

— Voilà bien les feuilles de la plante, mademoiselle, répondait la jeune Rosette ; mais les jolies grappes blanches ont été cueillies.

— Alors, Rosette, il nous faudra nous en retourner ; sans avoir un bouquet !

— Mais non, mademoiselle ; il y a du muguet en beaucoup d'endroits et, bien sûr, on ne l'a pas cueilli partout. Si vous le voulez, nous chercherons.

— Eh bien, oui, Rosette, cherchons. — Suivez-moi, mademoiselle ; surtout bien attentions aux ronces.

Les deux jeunes filles s'enfoncèrent dans le bois, Rosette marchant en avant pour frayer le passage à travers le taillis. Valentine n'avait pas l'habitude de se promener dans les bois hors des chemins et des sentiers ; aussi marchait-elle beaucoup moins vite que la jeune paysanne qui lui éraillait à chaque instant :

— Mademoiselle, voilà des ronces, prenez gardo !

Valentine, avertie, évitait de s'accrocher à la plante dangereuse. Et quand, à certains moments, elle se trouvait arrêtée par un obstacle, elle riait aux éclats de son embarras.

— Voilà du muguet ! s'écria Rosette en arrivant à une large clairière.

Valentine se pressa pour rejoindre sa compagne, en relevant haut la jupe de sa robe. Soudain, elle sentit comme une corde s'enrouler autour de ses jambes. Croyant être pris dans une ronce rampante, elle s'arrêta brusquement en poussant un petit cri de détresse. Mais aussitôt, à ses pieds, un sifflement étrange se fit entendre et elle vit se dresser furieuse, menaçante, la gueule ouverte, montrant une langue pointue, comme un dard, la tête hideuse d'une énorme couleuvre.

Terrifiée, folle d'épouvante, Valentine poussa un nouveau cri, un cri rauque, cette fois, un cri d'horreur, et, voulant éviter la morture du reptile, elle fit un bond en arrière et tomba tout de son long mortifiée évanouie. Au cri jeté par sa maîtresse, Rosette s'étonna hors de la clairière pour venir à son secours ; mais, à la vue du serpent qui continuait à siffler en se tortillant, elle s'arrêta subitement, comme pétrifiée, prise, elle aussi, d'une épouvante indincible.

Tout à coup, un troisième personnage, un homme, ayant une canne à la main, sortit du taillis où peut-être il se tenait caché et entra en scène. Voyant surgir ce nouvel ennemi, la couleuvre tourna sa fureur contre lui. Elle se détacha de la jambe de la jeune fille, fit deux bonds rapides, se replia et se dressa sur sa queue pour sauter au visage de l'homme. Mais à son sifflement se mêla un autre sifflement coupant l'air, celui de la canne, qui atteignit le reptile en plein corps, à quelques centimètres de la tête. Le coup coucha la bête sur le sol. Elle fut brisé, agitée, se débattre, se tortiller, former des anneaux, elle ne pouvait plus dresser sa tête furieuse sur laquelle l'homme appuya si fortement son talon qu'il l'ouïonna en terre. Le reptile était mort.

Valentine avait vu ce qui s'était passé comme à travers un épais brouillard, puis avait entièrement perdu connaissance. L'inconnu laissa le serpent se tordre dans les dernières convulsions pour se porter au secours de la jeune fille, il la prit dans ses bras et la porta dans la clairière où il la coucha sur un tapis de mousse. Au même instant, Mme Levassieur, sous son déguisement de mendiant, parut dans la clairière. Elle était très pâle et toute tremblante. Elle avait à la main un gros bouquet de muguet. C'est elle qui avait cueilli les fleurs que n'avait plus trouvé Valentine, dans l'intention de les offrir à... elle le soir, si elle était assez heureuse pour la rencontrer. Son regard affolé interrogea la couleuvre, qui n'était

autre que son mari.

— Ce n'est rien, répondit M. Levassieur, un simple événement ; elle a mis le pied sur une couleuvre ; j'ai tué l'animal ; elle n'a pas été mordue. Donne-lui tes soins, Mélanie.

— Mon Dieu, mais ce sang sur ta main ? — Une égratignure qu'elle s'est faite en tombant.

Mélanie se mit à genoux près de Valentine, colla ses lèvres sur la main blessée, et fit disparaître le sang. Ce n'était, en effet, qu'une légère égratignure. Sans perdre de temps, Mélanie déboutonna le corsage de la robe de Valentine et dégrafa le corset. Rosette, accroupie à quelques pas, regardait, hébétée et toute tremblante encore de peur. M. Levassieur, debout, attendait anxieusement que la jeune fille rouvrirait les yeux. Elle était toujours sans mouvement, malgré les efforts que faisait Mélanie pour la rappeler à la vie.

— Mon Dieu, mon Dieu, soupirait la pauvre mère, si j'avais quelque chose, seulement un peu d'eau.

Soudain, elle se souvint que, quelques jours auparavant, Valentine avait ramené une vieille mendante, grâce à l'oeuvre d'un petit flacon qu'elle avait tiré de sa poche. Si elle avait son flacon sur elle ! Mélanie chercha, et presque aussitôt laissa voir son contentement ; elle avait trouvé le flacon. Elle dévissa le couvercle, enleva le petit bouchon de cristal, et, soulevant la tête de Valentine, lui fit respirer les sels. L'effet ne se fit pas longtemps attendre ; la respiration de la jeune fille devint plus forte ; elle commença à s'agiter et le rose repartit sur ses joues et ses lèvres. Elle allait reprendre connaissance.

— Mélanie, dit M. Levassieur, je te laisse.

Et il s'éloigna rapidement à travers le bois.

#### LA MÈRE.

Quand Valentine revint tout à fait à elle, elle se souleva, se mit sur son siège et regarda de tous côtés avec surprise et un reste d'effroi. Mélanie, toujours agenouillée près de sa fille, avait rabattu son capuchon sur son front. Valentine ne tarda pas à ressentir sa pensée, et elle frissonna, en se rappelant la scène terrible qui avait précédé son complet événement.

— Je me souviens, je me souviens, prononça-t-elle d'une voix lente ; je suis tombée, étourdie de terreur, et peu à peu j'ai perdu connaissance.

Sees yeux se fixèrent sur Mme Levassieur dans lequel elle reconnaît, à son capuchon, la pauvresse de l'avenue des Tilleuls. Mélanie avait encore à la main le petit flacon. La jeune fille eut un doux sourire.

— Je vous reconnais, dit-elle ; ainsi, ma bonne mère, c'est vous qui m'avez soignée et fait revenir à moi, merci, merci !

Regardant de nouveau autour d'elle, elle vit Rosette qui, toujours dans la même attitude, pleurait silencieusement.

— Allons, ma petite Rosette, dit-elle, ne pleure pas ainsi, tu vas bien que je n'ai plus de mal. Tu as eu bien peur aussi, n'est-ce pas ? Oh ! la vilaine bête. Mais elle ne m'a pas mordue, elle n'a pas eu le temps. C'était une vipère...

— Non, mademoiselle, répondit vivement Mélanie, il n'y a pas de vipères dans cette forêt, c'était une grosse couleuvre. Elle est là, à vingt pas de nous, la tête écorchée, sans vie.

Une fois encore, Valentine chercha des yeux autour d'elle.

— Pourtant, murmura-t-elle, je me souviens, j'ai vu...

— Qu'est-ce que vous avez vu, mademoiselle ?

— Un homme, un monsieur, il s'adressa tout à coup devant moi et le repris : c'est lui qui l'a tué, c'est lui qui a empêché que je sois mordue.

— C'est vrai, mademoiselle. Ainsi, à ce moment, vous n'aviez pas encore perdu connaissance ?

— Non, mais j'avais comme un nuage sur les yeux, c'est quand il n'y a plus eu de danger ! ni pour mon libérateur, ni pour moi, que je me suis évancouie. Mais où est-il donc, ce monsieur ?

— Lorsqu'il a vu que vous reveniez à vous, il s'est éloigné.

— Pourquoi ?

— Peut-être pour se soustraire à vos remerciements, à votre reconnaissance. Valentine hocha la tête en souriant.

— Qui m'a relevée et apportée à cet homme ? demanda-t-elle.

— Le monsieur, l'inconnu.

— Il n'est pas un inconnu pour moi.

— Vous dites, mademoiselle ?

— Je dis que, malgré ma vue trouble, j'ai reconnu le monsieur : je sais son nom et où il demeure. Il ne s'est pas soustrait à ma reconnaissance, car tout à l'heure j'rai le remercier chez lui.

— Quoi ! mademoiselle Valentine, s'écria Mélanie, vous daignerez...

— Ah ! fit la jeune fille, vous savez que je m'appelle Valentine !

Mais la surprise de Mme de Carmeille était dans l'exclamation qui venait d'échapper à Mélanie. Elle regarda fixement la fausse mendante. Le capuchon cachait bien les cheveux et le front ; mais, mal attaché sous le menton, il s'écartait de chaque côté de la tête et laissait voir presque entièrement le visage. D'autre part, Mélanie n'avait plus la voix tremblante comme dans l'avenue des Tilleuls. En découvrant qu'elle avait affaire à une fausse mendante, Valentine, en même temps, reconnaissait Mme Levassieur. Elle ne put s'empêcher de bressiller. Qu'est-ce que cela signifiait ? Cependant elle ne voulut point faire voir, tout d'abord, qu'elle avait découvert la supercherie.

— Dites-moi, ma bonne mère, reprit-elle après un instant de silence, comment se fait-il que vous soyiez si heureusement trouvée ici pour me donner vos bons soins.

Mélanie prit son bouquet de muguet et répondit :

— Oh ! mademoiselle, c'est bien simple, je venais de cueillir ce gros bouquet pour vous le porter ce soir.

— Vrai, ces fleurs m'étaient destinées ?

— Oui, mademoiselle. Je vous les offre et vous me rendrez bien heureuse en les acceptant.

Valentine prit le bouquet et en respira le parfum.

— Ce bouquet est magnifique, dit-elle ; je vous remercie mille fois, ma bonne mère, et pour que vous soyiez plus heureuse encore, je ne vous cache point que le fleur du muguet est ma favorite.

— Je le savais, mademoiselle.

— Vous le saviez !

— Dernièrement, vous promenant avec M. de Carmeille, vous lui avez dit, je vous ai entendue : "Cher père, la fleur que j'aime tant, le muguet, le voilà fleuri."

— En effet, je me rappelle avoir dit cela. Et vous avez entendu : "Vous étiez donc, à peu de distance, cachée derrière un buisson ?"

Mélanie rougit et baissa la tête.

— Enfin, reprit Valentine, vous pensiez m'apporter votre bouquet à la villa ?

— Oh ! je ne serais pas présente à la villa.

— Pourquoi cela ?

— Je n'aurais pas osé.

— Pourtant, pour m'offrir ce bouquet...

— Je vous aurais attendue dans l'avenue.

— Et si je n'étais pas sortie ?

— Je vous l'aurais fait porter par une petite fille du village.

— Je n'aurais pas su qu'il était envoyé par vous.

— C'est vrai, mademoiselle, mais du moment que vous auriez sur les fleurs je me serais tout de même trouvée contente.

Il y eut un bout de silence.

— Tout cela est très bien, reprit Valentine prenant un ton plus grave ; mais il y a une chose que je ne parvins pas à m'expliquer, à comprendre ?

— Quelle chose, mademoiselle ?

— Je vais vous dire cela ; dernièrement, quand je vous ai rencontrée dans l'avenue de la villa, j'ai cru voir en vous une pauvre vieille femme ; je me suis trompée, ou plutôt c'est vous qui avez réussi à me tromper, car vous n'êtes ni une femme pauvre, ni une vieille femme. Aujourd'hui, je vous ai reconnue, vous habitez le chalet du bois, vous êtes madame Levassieur !

La jeune femme rougit comme une jeune fille prise à son premier rendez-vous d'amour et resta tout interloquée.

— Voyons, madame, continua Valentine avec un doux accent de reproche, pourquoi avez-vous pris ce déguisement ?

— Oh ! mademoiselle, répondit Mélanie, ne pouvant plus retenir ses larmes, croyez-le, il n'y a en moi aucune mauvaise intention.

— Mais je le sais, je le vois, répondit vivement la jeune fille ; convenez, cependant, que j'ai le droit de m'étonner et de trouver vos agissements singuliers

— C'est vrai, mademoiselle, et je vous prie de me pardonner.

— Vous n'avez pas commis un crime, fit la jeune fille avec son adorable sourire, et si c'est de m'avoir trompée que vous me demandez de vous pardonner, je le fais de grand cœur. Allons, poursuit-elle avec douceur, ne pleurez plus, séchez vos larmes et je vais à mon tour vous demander pardon de vous avoir fait de la peine.

Mélanie saisit la main de Valentine et la baissa avec transport. Elle sanglotait, la pauvre mère ! Cependant, se raidissant contre son émotion, elle se releva et esuya ses yeux.

— Mademoiselle, dit-elle, vous attendez une explication de ma conduite, n'est-ce pas ?

— Oui, mais à une condition, c'est que vous n'éprouverez aucune peine à me la donner.

— Sur  
vous vu r  
vous faire  
profondé  
vous sera  
mademoiselle  
vous me  
d'une pa  
unique d  
nature ve  
ainsi à ve  
parler. Je  
ques-une  
la douce  
que dans  
moiselle e  
fit entend  
de ces bo  
tous les r  
lèvres au  
La jeu  
une stup  
Mélanie  
— Tou  
cette pl  
chirée, il  
sang. Ce  
Valentin  
bu comm  
Machi  
sa main.  
— Mon  
caté.  
— Att  
à l'heure  
semaine  
che, voi  
et moi  
Nous ve  
attendan  
Vous vo  
regard r  
sans sou  
tout, qui  
de Carn  
nus, peu  
entendre  
l'ombre d  
la vil  
Nous vo  
pure, vo  
dans le  
croisons  
des ange  
pu acco  
vous av  
et qu'il  
— Der  
en souv  
tre chev  
terre, si  
habitud  
dresse e  
bonds fi  
mon co  
lais m'  
par votr  
Pendant  
pauvre  
Voulan  
elle fit  
vous vi  
et courri  
aides à  
nimés à  
et bell  
charité.

ment, vous promenant avec elle, vous lui avez dit, je lui : " Cher père, la fleur sent, le muguet, le voilà

je me rappelle avoir dit avec entendu. Vous étiez à la distance, cachée derrière

agit et baissa la tête.

prit Valentine, vous pen-  
siez que votre bouquet à la villa ?

me sera pas présente

cela ?

pas osé.

pour m'offrir ce bou-

aurais attendue dans l'ave-

l'autre fois pas sortie ?

aisais fait porter par une personne village.

pas su qu'il était envoyé

i, mademoiselle, mais du  
s'auriez en les fleurs je

de même trouvée con-

bout de silence.

est très bien, reprit Va-  
lant ton plus grave ; mais il

que je ne parviens pas à  
comprendre ?

ose, mademoiselle ?

vous dire cela ; dernièr-  
e vous à recontre dans

la villa, j'ai cru voir en  
votre vieille femme ; je me

ou plutôt c'est vous qui  
me tromper, car vous

é femme pauvre, ni une

Aujourd'hui, je vous ai  
habitez le chalet du bois,

mais Levassier !

enne rougit comme une  
se à son premier rendez-  
et resta tout interloqué.

madame, continua Valen-  
tine, avec accent de reproche,

vous pris ce déguisement ?

emoiselle, répondit Mél-  
anie plus retenir ses larmes,

ya à mon anciue man-

ne sais, je le vois, répli-  
que une fille ; convexe, cepen-  
dant le droit de m'étonner et

agissements singuliers

, mademoiselle, et je vous

ardonner.

vez pas commis un crime,

et avec son adorable sou-  
lent de m'avoir trompé que

grand cœur. Allons, pour-  
ce douceur, ne pleurez plus,

mes ou je vais à mon tour

me pardonner de vous avoir

me la main de Valentine

ce transport. Elle sanglo-

re mère ! Cependant, se

tre son émotion, elle su-

ya ses yeux.

elle, dit-elle, vous atten-

uation de ma conduite,

à une condition, c'est que

erez aucune peine à me la

Sur ce point, soyez tranquille. Vous avez vu mes larmes, mademoiselle ; en vous faisant connaître la cause de ma profonde douleur, tout ce qui a pu vous étonner, vous paraître étrange, vous sera expliqué. Veuillez m'écouter, mademoiselle. Je me suis habillée comme vous me voyez, me donnant l'aspect d'une pauvre vieille femme, dans le but unique d'attirer votre attention, de faire notre pitié et de vous forcer ainsi à vous approcher de moi et à me parler. Je voulais avoir pour moi quelques-unes de vos sourires, je voulais sentir la douce lumière de vos yeux pénétrer jusqu'à mon cœur, je voulais que mademoiselle de Carmine, la belle Valentine, fit entendre à mes oreilles quelques-unes de ces bonnes paroles qui savent consoler tous les malheureux, tous ceux qui souffrent ; enfin, je voulais, n'osant vouloir davantage, je voulais pouvoir mettre mes lèvres sur une de vos blanches mains.

La jeune fille écoutait avec une surprise, une stupéfaction facile à comprendre. Mélanie continua :

Tout à l'heure, sur votre main, à cette place où la peau est légèrement déchirée, il y avait quelques gouttelettes de sang. Ce sang, le vôtre, mademoiselle Valentine, mes lèvres l'ont sué, je l'ai bu comme le plus délicieux breuvage.

Machinalement la jeune fille regarda sa main.

Mon Dieu, mais pourquoi ? commen-  
ça-t-elle.

— Attendez, interrompit Mélanie, tout à l'heure vous comprendrez. Depuis six semaines que vous êtes à la Maison-Blanche, vous nous avez vu souvent, mon mari et moi, nous porter sur votre passage. Nous voulions vous voir, vous admirer. Nous nous arrêtions pour vous saluer, attendant un regard, espérant un sourire. Vous nous rendiez notre salut ; mais votre regard restait froid et vos lèvres étaient sans sourire. C'était bien naturel. Après tout, qu'est-ce que nous étions pour Mlle de Carmine ? Deux étrangers, deux inconnus, peut-être deux importuns. Pour vous entendre, le soir, nous dissimulions dans l'ombre des arbres, nous nous approchions de la villa aussi que nous le pouvions. Nous vous écutions chanter. Fraîche et pure, votre voix arrivait à nos oreilles, et, dans le ravissement, en extase, nous croyions entendre dans le ciel, un concert des anges. Si, tout à l'heure, mon mari a pu accourir à votre secours, c'est qu'il vous avait vue vous dirigeant vers le bois, et qu'il vous suivait.

— Dernièrement sur la route, vous vous en souvenez, mademoiselle Valentine, vous cheval sa cabre ; il vous aurait jetée à terre, si vous n'avez pas eu une grande habitude du cheval et en même temps l'ad-  
resse et le sang-froid. De loin, je vis les bonds furieux de l'animal ; épouvantée, mon cœur cessa de battre un instant. J'al-  
lais m'élanter vers vous, lorsque, maîtrisé par votre main ferme, le cheval se calma. Pendant que j'avais peur pour vous, une pauvre mendiante fut peur pour elle. Voulant se garer trop précipitamment, elle fit un faux pas et tomba. Alors, je vous vis relever, vous juge, sauter à terre et courir à la pauvre femme. Vous l'aviez aidée à se relever, vous l'aviez rassurée, rassimilée. Ah ! comme vous étiez rayonnante et belle ainsi, représentant l'ange de la charité. Moi, dans mon cœur, je reméreis

Dien d'avoir donné à une de ses créatures une âme si belle ! Tout à coup, une idée me vint.

— Puisqu'elle ne parle qu'aux malheu-  
reux, aux mendiantes, me dis-je, puisque ses sourires, ses douces paroles sont pour eux, eh bien ! je me ferai mendiant.

— Le lendemain même, mademoiselle Valentine, je vous attendis dans l'avenue des tilleuls. Je jouai assez bien mon rôle, puisque ma ruse réussit. Enfin, j'eus les caresses de votre regard, vous me parâtes avec bonté, et j'eus la joie de baisser votre main, cette main qui mit dans la mienne une petite pièce d'or. Oh ! voilà que j'ai acheté par fraude, cette chère petite pièce d'or, je ne vous la rendrai pas ; je veux la conserver comme le plus précieux des souvenirs ! C'est pour vous, mademoiselle Valentine, c'est uniquement pour vous que mon mari et moi nous sommes venus habiter à la Maison-Blanche.

— Alors vous me connaissiez déjà ?

— Oui, nous nous avions vus à Troyes. La veille de votre départ pour Paris, vous étiez allée à la cathédrale. Après l'office, une femme s'est brouillée placée devant vous, vous tendant sa main mouillée d'eau bénite.

— Oui, je me souviens ; et c'était vous ?

— C'était moi, mademoiselle, qui avais voulu toucher votre main.

— En vérité, madame, je ne sais que penser ; tout ce que vous me dites est si étrange !

— Nous savions, continua Mélanie, que vous séjour à Paris serait d'un mois, et que, dès les premiers jours d'avril, vous viendriez de nouveau à la Maison-Blanche. Le jour même où vous êtes partis pour Paris, nous sommes venus dans ce pays et nous avons loué le chalet du bois. Nous voulions être près de vous ! Nous vous attendions depuis quinze jours, lorsque vous étiez arrivée à la villa. Tout ce que je viens de vous dire, mademoiselle Valentine, doit vous paraître bien singulier, bien mystérieux ; beaucoup de gens ne voudraient voir en cela que des actions mensonges, et vous êtes impatiente, je le vois, d'en connaître la raison. La Voici :

— Nous avions une fille adorée, notre unique enfant, qui aurait exactement votre âge. Elle était comme vous, grande et belle, et, comme vous aussi elle avait la grâce charmante, la douceur et la conté des anges. Comme vous encore, elle tenait la main aux malheureux, rassurait les faibles, consolait les affligés. Cette fille bûcheuse, qui était tout pour nous, car nous ne vivions que pour elle, nous l'avons perdue.

— Elle est morte ! fit Valentine très émuée.

— Oui, elle est morte ! répondit Mélanie d'une voix étranglée.

— Pauvre mère ! pauvre mère ! murmura la jeune fille.

Après un moment de silence, Mme Le-  
vassier reprit :

— Ma fille avait de grande et beaux cheveux noirs comme les vôtres ; elle avait aussi vos jolis yeux, et, sur votre visage, je retrouve tous ses traits ; enfin, sa ressemblance avec vous était si grande, si complète, que la première fois que nous vous avons vus, mon mari et moi, nous avons cru rêver notre chère enfant. Heureuse surprise ! Merveilleuse illu-  
sion ! Mmes ! ce n'était qu'une illusion

trompeuse ! Nous déemandâmes votre nom. On nous répondit :

— C'est Mlle Valentine de Carmeille.

Nous baîsâmes tristement le tête. Hélas ! Mlle Valentine de Carmeille n'est pas notre fille ! Mais qu'importe, nous retrouvions notre fille en vous ! Au lieu de nous armer, de nous défendre contre l'illusion, nous l'avons doucement caressée, et nous sommes bercés dans ses raviassantes mensonges. Tout l'amour que nous avions pour notre enfant, nous vous l'avons donné. Nous adorions notre fille, c'est vous qui êtes l'objet de notre adoration. Maintenant, comprenez-vous, mademoiselle Valentine, comprenez-vous ?

La jeune fille pleurait. Elle prit les deux mains de Mme Levassier et répondit :

— Oui, oui, je comprends. Oh ! pauvre mère !

Mélanie la dévorait des yeux. Si elle ne s'était pas retenue, si elle n'avait pas pensé aux terribles conséquences d'une pareille révélation, avec quelle joie elle aurait crié à Valentine :

— Je suis ta mère !

Hélas ! elle devait se taire. Pour la tranquillité de son enfant, pour son avenir et son bonheur, il fallait, dû-elle en mourir, qu'elle imposât silence à son enfant. Si elle pleurait. Et ses larmes d'attendrissement, d'est elle qui les faisait couler. Comme elle les trouvait belles, ces larmes. Elle aurait voulu les boire ! Valentine était troublé. Pensive, elle cherchait à se rendre compte de ce qui se passait en elle. Jamais elle n'avait été sous le coup d'une pareille émotion ; elle éprouvait des sensations qu'elle ne connaissait pas encore ; elle sentait qu'une corde de son cœur venait d'être touchée pour la première fois, et il lui semblait entendre des vibrations inconnues.

— Mademoiselle Valentine, reprit Mme Levassier, j'ai maintenant une grâce à vous demander.

— Une grâce ?

— Quelle est cette grâce ?

— Permettez-moi de vous embrasser !

— Ah ! s'écria la jeune fille avec un accent que rien ne saurait rendre, j'allais vous faire la même demande !

Et le front irradie, elle se jeta au cou de Mélanie. Celle-ci entoura Valentine de ses bras. Ce fut une étreinte passionnée. Rosette, qui ne savait point ce que cela voulait dire, entendait des soupirs étouffés, accompagnés d'un grésillement de bâs. Et, dans les bras de cette femme, qu'elle connaissait à peine, et qui n'était pour elle, après tout qu'une étrangère, Valentine se disait :

— Ma mère m'aime beaucoup, et pourtant elle ne m'a jamais embrassé ainsi !

## XVII

### VISITE AU CHALET.

Ce fut Valentine qui, la première, se dressa sur ses jambes. Elle regarda sa mère qui marquait quatre heures.

— Nous ne devons pas être très loin du chalet du bois, dit-elle.

— Nous n'en sommes qu'à une petite distance, mademoiselle.

— En combien de temps pouvons-nous y arriver ?

— En moins d'un quart d'heure.

— Eh bien, madame... non, je dois

maintenant vous appeler mon amie, eh bien, ma bonne amie, je vous pris de me conduire chez vous.

— Vrai, mademoiselle, vrai, vous voudrez bien ? fit Mélanie laissant éclater sa joie.

— Je ne veux pas attendre à demain pour remercier M. Levassieur.

Mélanie prit Valentine par la main ; elles sortirent de la clairière et se trouvèrent bientôt sur un sentier qui conduisait directement à l'ancienne maison du garde. Rosette les suivait. Mme Levassieur avait bien calculé la longueur du chemin. Après un quart d'heure de marche, on arriva au chalet.

— Rosette, dit Valentine à la fille du jardinier, en lui montrant à quelques pas de l'habitation un petit tertre gazonné, vous allez assisez là et vous m'attendrez ; je ne serai pas longtemps.

A la vue de Valentine, bien qu'elle fût accompagnée de sa femme dont les yeux accompagnaient de joie, M. Levassieur fut un vif mouvement de surprise.

— Mon ami, lui dit Mélanie, Mme de Carmeille t'a reconnu au moment où tu tournas la couleuvre et c'est elle qui a voulu venir ici.

— Pour vous remercier, monsieur, d'être venu à mon secours, ajouta vivement la jeune fille en tendant sa main à M. Levassieur. Grâce à vous, je n'ai pas été mordue par l'effrêre reptile. Je me souviendrai monsieur, et je saurai, je l'espére, vous donner des preuves de ma reconnaissance.

— Oh ! mademoiselle, balbutia Henri, ce que j'ai fait est si peu de chose.

— Monsieur Levassieur, répliqua Valentine, ne parlons pas de la couleuvre qui a payé de sa vie le mal qu'elle voulait faire. Mme Levassieur, que j'appelle maintenant ma bonne amie, m'a parlé de votre fille que vous aimiez autant que je suis aimée par mon père et ma mère et que la mort vous a enlevée.

Je ressemble beaucoup, paraît-il à votre chère défunte, et quand vous me voyez, vous voudrez vous imaginer que votre enfant tant regretté revit en moi. Monsieur Levassieur, tout à l'heure j'ai embrassé la mère de la pauvre morte ; laissez-moi vous embrasser aussi. Ah ! je voudrais que mes basers soussent pour vous la douceur de ceux de votre fille !

Le père et la fille s'embrassèrent. Mélanie avait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots. Le soleil, au couchant, perçait de ses flèches les vitres de la fenêtre et déclairait la scène de sa lumière couleur d'or. Tableau touchant ! Du haut des cieux, Dieu, regardant la terre, devait sourire. N'était-ce pas lui qui, ce jour-là, avait conduit les pas de la jeune fille ? Dans cette immense joie, consolation suprême, donnée à la mère et au père, n'y avait-il pas une manifestation de la Providence ? Cependant Mme Levassieur fit assiseur Valentine.

— Mademoiselle, dit-elle, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir. Donnez-nous la satisfaction de prendre quelque chose sous notre toit. Nous avons ici un peu de toutes les liqueurs les mieux connues, chartreuse, anisette, curaçao.

— Je n'ai besoin de rien, répondit Valentine, cependant, pour vous être agréable, je boirai un peu de vin en mangeant un biscuit.

Une nappe d'une éclatante blancheur

fut vite mise sur un guéridon, malgré la jeune fille qui répétait :

— Mais ce n'est pas la peine, pourquoi vous donner tant de mal ?

— Par exemple, disait Mélanie, je voudrais bien voir que nous ne fissions pas de notre mieux les honneurs de notre maison à mademoiselle Valentine.

— Eh, pendant que son mari débouchait une bouteille de vieux Saint-Julien, Mélanie plaçait devant la jeune fille un verre sur un petit plateau d'argent et des biscuits de Reims sur une assiette de porcelaine de Saxe.

— Est-ce que vous ne voulez pas trinquer avec moi ? fit Valentine.

— Oh ! mais si, répondit Mélanie, qui n'avait pas osé mettre trois verres.

Elle s'empessa d'en apporter deux autres. La jeune fille but à la santé de M. et de Mme Levassieur et ceux-ci au bonheur de Mlle Valentine.

— Je reviendrai vous voir, dit la jeune fille.

— Oh ! oui, vous reviendrez, n'est-ce pas ? et vous nous rendrez bien heureux !

— Je ne passerais plus devant le chalet sans m'y arrêter un instant.

— Oui, oui, c'est cela.

— Et quoique le sujet soit bien triste, nous parlerons de la chère enfant que vous avez perdue.

— Oui, mademoiselle, nous parlerons d'elle.

Et Mélanie soupira en regardant son mari, ayant l'air de lui dire ?

— Si elle savait !

Le temps passait vite. Valentine se leva pour se retirer.

— Mademoiselle Valentine, dit Mme Levassieur, je voudrais bien vous donner quelque chose comme souvenir de votre visite au chalet ; mais je n'ai rien qui me paraisse digne de vous.

La jeune fille sourit.

— Tenez, dit-elle, montrant les roses d'un superbe maréchal Niel, qui encadrait la fenêtre, donnez-moi une de ces belles roses.

— Toutes, toutes ! s'écria M. Levassieur s'élançant vers la fenêtre.

— Non, non, une seule rose, dit vivement Valentine, une seule.

Heuri choisit la plus belle fleur, la cueillit et la présenta à la jeune fille, qui l'attacha à son corsage en disant :

— Elle s'effouillera, mais, en souvenir de vous et de celle que vous pleurez, je conserverai ses pétales farcis.

— Maintenant, mademoiselle Valentine, reprit Mme Levassieur, j'ai une chose à vous demander.

— Dites, mon amie.

— Eh bien, je voudrais que vous gardiez le secret des confidences que je vous ai faites dans la clairière. Nous redoutons de trop attirer l'attention du monde et de passer aux yeux de certains gens pour des insensés.

— Oui, je comprends, répondit Valentine ; je ne dirai rien, je vous le promets.

— D'ailleurs, il est inutile que M. et Mme de Carmeille soient instruits de ces choses intimes ; cela pourrait les contrarier, les inquiéter.

— C'est vrai ; mais ils ne sauront rien ; je garderai votre secret.

— La jeune fille qui est avec vous a dû entendre.

— Peut-être. Mais je lui dirai de garder le silence et elle se taira.

Valentine embrassa Mélanie, tendit sa main à M. Levassieur, puis sortit du chalet en disant :

— A bientôt.

Rosette rejoignit sa maîtresse et elles reprirent le chemin de la villa. Le père et la mère s'étaient avancés sur le chemin ; ils suivirent leur fille des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

— Rosette, dit Valentino à sa compagne, quand elles ne furent plus qu'à quelques pas de la villa, vous avez eu, comme moi, bien peur de la couleuvre ?

— Oh ! oui, mademoiselle.

— Avez-vous entendu ce que, m'a dit la dame du château ?

— Oui, mademoiselle, mais je n'y ai pas compris grand' chose.

— Rosette, voulez-vous m'être agréable ?

— Si je le veux, mademoiselle !

— Eh bien, Rosette, vous ne parlerez à personne, pas même à votre père et à votre mère de ce qui nous est arrivé dans le bois. Je ne veux pas qu'on sache, vous entendez bien, Rosette, je ne veux pas qu'on sache que j'ai failli être mordue par une couleuvre et que j'ai causé avec la dame du chalet. Si vous êtes indiscrète, ma petite rossette, vous me feriez beaucoup de peine.

— Je ne dirai rien, mademoiselle, je ne dirai rien ! s'écria la fillette prête à pleurer.

— C'est bien, Rosette, et, pour vous prouver que j'ai de l'amitié pour vous, je vous emmènerai encore avec moi.

Mme de Carmeille était encore sous le coup de l'effroi que lui avaient causé les paroles ambiguës de Mme de Nangis, lorsque Valentine entra dans sa chambre, après avoir mis son bouquet de muguet dans un vase et sa rose dans un autre. En tendant son front à Hélène, la jeune fille remarqua sa pâleur, et, sur ses joues, des traces de larmes mal essuyées.

— Mon Dieu ! mais qu'as-tu donc, chère mère ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Valentine, mon enfant, je suis tourmentée, j'ai des crâches.

— A propos de quoi ?

— Je crains pour ton bonheur.

— Mon bonheur ! exclama la jeune fille, mais qui donc peut y toucher ? Entre ma mère et mon père, est-ce que j'ai quelque chose à redouter ?

— Le malheur est souvent où on ne le voit pas.

— Voyons, chère mère, d'où te viennent ces lugubres pensées ?

— J'ai eu la visite de Mme de Nangis.

— Ah ! je comprends, c'est cette méchante vieille fille qui t'a fait pleurer !

— Oui. Elle m'a dit des choses...

— Quelles choses ?

— Je ne peux pas te les répéter, Valentine ; Mme de Nangis m'a effrayée.

— Je sais de quoi elle est capable ; mais, chère mère, comment pourrais-tu prendre au sérieux les accès de mauvaise humeur de cette précieuse ridicule ? Il n'y a pas longtemps de cela, elle m'a menacée de toutes les foudres du ciel. Oh ! les menaces de Mme de Nangis, elle me font rire !

— Valentine, cette vieille fille est redoutable, et crois-moi, il faut prendre garde à elle.

— Eh bien, chère mère, répondit la jeune fille en riant, nous ferons en sorte d'éviter ses menaces. Tout ce qu'elle a pu dire, je la devinerai, je le sais. Elle est encore venue près de moi plaider la cause

embrassa mélancoliquement, tendit sa vassour, puis sortit du chalet

évoignit sa maîtresse et elle

rentra de la ville. Le père et

les fils avancés sur le chemin ; ils

épargnèrent la fille des yeux jusqu'à ce

qu'il fut parti.

— Valentine, hasarda timidement Mme de Carmeille, peut-être aurais-tu bien fait

d'aimer M. de Canonge ?

La jeune fille regarda sa mère avec shu-

— Qui, chère mère, fit-elle d'un ton peiné, c'est vous qui me dites cela ?

— M. de Canonge t'aime ; il t'aurait cer-

tainement rendue très heureuse.

— En effet, prononça la jeune fille d'une voix lente et grave, Mlle de Nangis est une personne fort redoutable et il faut prendre garde à elle si ma mère, Mme de Carmeille, peut subir à ce point sa funeste influence.

— Ah ! ah ! continua-t-elle nerveusement, M. le baron de Canonge m'aime ! C'est possible. Mais un amour comme le sien n'est pas ce que peut regar-

ter une fille comme moi. C'est sa tête qui aime et ce que je veux, moi, c'est une af-

fection qui vient du cœur et qui tient l'âme. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, chère mère, l'amitié que j'avais autrefois pour M. de Canonge s'est chan-

gée en une indifférence complète. En dépit de Mlle de Nangis et de tout ce qu'elle

pourra dire et faire, mes sentiments resteront ce qu'ils sont. Qu'on ne me parle plus de M. de Canonge. C'est un autre que j'aime et c'est à celui-là que je m'attache, sans la moindre appréhension.

— Mme de Carmeille laissa échapper un soupir et baissa la tête. Elle se sentait sous les pieds de Mlle de Nangis et elle

ne pouvait rien, rien pour se défendre. Elle était impuissante. Son horrible martyre a-t-il donc recommencé ! Valentine avait passé sous bras autour de la taille de Mme de Carmeille. Sans pouvoir en

souppeler les causes, elle devinait les an-

goisses de la pauvre femme.

— Allons, petite maman, dit-elle d'une voix calme, chasse tes idées noires, et ne pense plus à cette affreuse Mlle de Nangi-

— Tiens, continua-t-elle avec un accent de colère très drôle, je suis furieuse contre cette méchante vieille ; je l'ai en hor-

reur, je la déteste, je la hais !

— A ce moment, le bruit d'une voiture entrant dans la cour se fit entendre. C'était M. de Carmeille qui revenait de la ville. Il s'arrêta fermement la main de la jeune fille.

— Valentine, dit-elle, je t'en prie, pas un mot de mes craintes à ton père.

— Il ne les comprendrait pas ! répondit la charmante enfant.

Et elle lui fit un baiser sur la joue de Mme de Carmeille.

#### FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

#### TROISIÈME PARTIE.

### LES MÈRES

#### 1

#### LA MÈRE ET LE FILS.

— Léontine Dupré, après son mariage, avait gardé, comme avant, toute son affectueux attachement sur son fils, sans en laisser prendre une parcelle à son mari. Celui-ci était, à

de son neveu, depuis longtemps perdue. Après ce que tu lui as dit, chère mère, et ce que je lui ai dit moi-même, c'est de la démentie.

— Valentine, hasarda timidement Mme de Carmeille, peut-être aurais-tu bien fait d'aimer M. de Canonge ?

La jeune fille regarda sa mère avec shu-

— Qui, chère mère, fit-elle d'un ton peiné, c'est vous qui me dites cela ?

— M. de Canonge t'aime ; il t'aurait cer-

tainement rendue très heureuse.

— En effet, prononça la jeune fille d'une voix lente et grave, Mlle de Nangis est une personne fort redoutable et il faut prendre garde à elle si ma mère, Mme de Carmeille, peut subir à ce point sa funeste influence.

— Ah ! ah ! continua-t-elle nerveusement, M. le baron de Canonge m'aime ! C'est possible. Mais un amour comme le sien n'est pas ce que peut regar-

ter une fille comme moi. C'est sa tête qui aime et ce que je veux, moi, c'est une af-

fection qui vient du cœur et qui tient l'âme. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, chère mère, l'amitié que j'avais autrefois pour M. de Canonge s'est chan-

gée en une indifférence complète. En dépit de Mlle de Nangis et de tout ce qu'elle

pourra dire et faire, mes sentiments resteront ce qu'ils sont. Qu'on ne me parle plus de M. de Canonge. C'est un autre que j'aime et c'est à celui-là que je m'attache, sans la moindre appréhension.

— Mme de Carmeille laissa échapper un soupir et baissa la tête. Elle se sentait sous les pieds de Mlle de Nangis et elle

ne pouvait rien, rien pour se défendre. Elle était impuissante. Son horrible martyre a-t-il donc recommencé ! Valentine avait passé sous bras autour de la taille de Mme de Carmeille. Sans pouvoir en

souppeler les causes, elle devinait les an-

goisses de la pauvre femme.

— Allons, petite maman, dit-elle d'une voix calme, chasse tes idées noires, et ne pense plus à cette affreuse Mlle de Nangi-

— Tiens, continua-t-elle avec un accent de colère très drôle, je suis furieuse contre cette méchante vieille ; je l'ai en hor-

reur, je la déteste, je la hais !

— A ce moment, le bruit d'une voiture entrant dans la cour se fit entendre. C'était M. de Carmeille qui revenait de la ville. Il s'arrêta fermement la main de la jeune fille.

— Valentine, dit-elle, je t'en prie, pas un mot de mes craintes à ton père.

— Il ne les comprendrait pas ! répondit la charmante enfant.

Et elle lui fit un baiser sur la joue de Mme de Carmeille.

#### FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

#### TROISIÈME PARTIE.

### LES MÈRES

#### 1

#### LA MÈRE ET LE FILS.

— Léontine Dupré, après son mariage,

de son neveu, depuis longtemps perdue. Après ce que tu lui as dit, chère mère, et ce que je lui ai dit moi-même, c'est de la démentie.

— Valentine, hasarda timidement Mme de Carmeille, peut-être aurais-tu bien fait

d'aimer M. de Canonge ?

La jeune fille regarda sa mère avec shu-

— Qui, chère mère, fit-elle d'un ton peiné, c'est vous qui me dites cela ?

— M. de Canonge t'aime ; il t'aurait cer-

tainement rendue très heureuse.

— En effet, prononça la jeune fille d'une voix lente et grave, Mlle de Nangis est une personne fort redoutable et il faut prendre garde à elle si ma mère, Mme de Carmeille, peut subir à ce point sa funeste influence.

— Ah ! ah ! continua-t-elle nerveusement, M. le baron de Canonge m'aime ! C'est possible. Mais un amour comme le sien n'est pas ce que peut regar-

ter une fille comme moi. C'est sa tête qui aime et ce que je veux, moi, c'est une af-

fection qui vient du cœur et qui tient l'âme. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, chère mère, l'amitié que j'avais autrefois pour M. de Canonge s'est chan-

gée en une indifférence complète. En dépit de Mlle de Nangis et de tout ce qu'elle

pourra dire et faire, mes sentiments resteront ce qu'ils sont. Qu'on ne me parle plus de M. de Canonge. C'est un autre que j'aime et c'est à celui-là que je m'attache, sans la moindre appréhension.

— Mme de Carmeille laissa échapper un soupir et baissa la tête. Elle se sentait sous les pieds de Mlle de Nangis et elle

ne pouvait rien, rien pour se défendre. Elle était impuissante. Son horrible martyre a-t-il donc recommencé ! Valentine avait passé sous bras autour de la taille de Mme de Carmeille. Sans pouvoir en

souppeler les causes, elle devinait les an-

goisses de la pauvre femme.

— Allons, petite maman, dit-elle d'une voix calme, chasse tes idées noires, et ne pense plus à cette affreuse Mlle de Nangi-

— Tiens, continua-t-elle avec un accent de colère très drôle, je suis furieuse contre cette méchante vieille ; je l'ai en hor-

reur, je la déteste, je la hais !

— A ce moment, le bruit d'une voiture entrant dans la cour se fit entendre. C'était M. de Carmeille qui revenait de la ville. Il s'arrêta fermement la main de la jeune fille.

— Valentine, dit-elle, je t'en prie, pas un mot de mes craintes à ton père.

— Il ne les comprendrait pas ! répondit la charmante enfant.

Et elle lui fit un baiser sur la joue de Mme de Carmeille.

#### FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

#### TROISIÈME PARTIE.

### LES MÈRES

#### 1

#### LA MÈRE ET LE FILS.

— Léontine Dupré, après son mariage,

de son neveu, depuis longtemps perdue. Après ce que tu lui as dit, chère mère, et ce que je lui ai dit moi-même, c'est de la démentie.

— Valentine, hasarda timidement Mme de Carmeille, peut-être aurais-tu bien fait

d'aimer M. de Canonge ?

La jeune fille regarda sa mère avec shu-

— Qui, chère mère, fit-elle d'un ton peiné, c'est vous qui me dites cela ?

— M. de Canonge t'aime ; il t'aurait cer-

tainement rendue très heureuse.

— En effet, prononça la jeune fille d'une voix lente et grave,

— Pas un souffle de vent et un soleil...

J'ai décidé ta mère à faire une promenade

à pied. Devine qui nous avons rencontré

dans les Champs-Elysées ?

— Dame, je ne sais pas.

— Ton ami, Gustave de Verne. C'est ta mère qui fut étonnée.

— Très étonnée, dit Mme Lincoln regardant fixement son fils, je croyais, tu me l'avais dit, que ton ami de Verne t'avait emmené samedi soir à Senlis chez son père.

Le jeune homme rougit jusqu'au oreilles.

— Un instant après, M. Lincoln sortit.

— Alors, la mère, d'une voix grave :

— James, je t'ai pris hier en flagrant délit de mensonge, et j'en ai maintenant

la triste conviction, ce n'est pas la première fois que tu mens à ta mère. Oh !

être trompée par toi ! c'est mal, James,

c'est mal !

Il se leva et continua avec agitation :

— Mais cela ne peut pas durer ainsi ; il faut que cela finisse, il faut que je sach... James, une explication est nécessaire, je la demande ; j'espére que tu ne la refuse pas à ta mère.

— Chère mère, répondit le jeune homme,

vous provoquez une explication que j'étais décidé à vous donner ce soir même

en vous parlant des projets que vous avez

à approuver et auxquels est attaché le

bonheur de votre fils. Maintenant, mon

mère, je ne dois plus rien avoir de caché

pour vous.

— James, tes paroles me glacent de

terreur.

— Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

— Ah ! tu ne le sais pas trop tôt, si

j'ai deviné ce que tu as voulu me cacher.

je veux bien sourire, moi ; mais toi,

James, toi ! Est-ce que je pourrai te voir

malheureux, désolé, sans pouvoir rien

faire pour t'consoler ? Enfin, c'est bien,

je veux être forte pour lutter contre le

malheur que je redoute.

— En vérité, chère mère, je ne vous

comprends pas ; pour vous, depuis quelque

temps, le malheur est partout. Mais re-

gardez-moi donc ; est-ce que vous ne voyez

pas dans mes yeux toute la joie dont mon

âme est pleine ?

— La mère hochla la tête et murmura tout

bas :

— Malheureux enfant, c'est de sa trop

grande joie que viendront ses larmes !

Elle reprit à haute voix :

— Viens, James, suis-moi dans ma cham-

bre, et là tu me diras tout.

Le jeune homme suivit sa mère. Mme Lincoln s'assit sur un fauteuil et James à ses pieds sur un tabouret. Léontine était pâle et les larmes qui roulaient dans ses yeux ajoutaient encore à la tendresse de son regard. Le jeune homme, souriant, contemplait sa mère avec amour et se disait :

— Comme je vais avoir vite chassé tou-

tes ses craintes.

Ce fut la mère qui rompit le silence.

— Mon fils, dit-elle, je vais t'adresser

une question et ta réponse me dira déjà

bien des choses. Où as-tu passé la journée d'hier, dimanche ?

— À la Maison-Blanche, chère mère.

— Oui.

— Et, depuis quelques mois, à mon in-

au, en te cachant de ta mère, en employant

même le mensonge pour apaiser mes craintes, tu as fait de fréquentes visites chez

M. de Carmeille ?

— Oui.

— Et, depuis quelques mois, à mon in-

au, en te cachant de ta mère, en employant

même le mensonge pour apaiser mes craintes, tu as fait de fréquentes visites chez

M. de Carmeille ?

— Oui.

— Pourquoi m'as-tu trompée ?

— Je voulais vous éviter des inquié-

tudes.

— Ce qui prouve que tu tenais un certain compte des avertissements que je t'avais donnés. Malheureusement, tu ne les as pas assez écoutés, et c'est en vain que je t'ai crié : « Prends garde ! Ah ! James, je crois que ce cri de ta mère suraît plus d'échos dans ton cœur ! Tu n'as pas voulu comprendre que, redoutant un grand malheur, j'avais peur pour toi ! »

— Chère mère, rassurez-vous ; oui, le malheur que vous redoutez n'est possible, mais il ne peut plus exister.

— Malheureux enfant, ta confiance redouble mes terres ! Va, je t'en fais tes yeux : tu aimes Mlle de Carmeille !

— Oui, je t'aime, autant qu'un homme peut aimer, comme je t'aime aussi, toi, ma mère chérie, de tout mon cœur, de toute mon âme.

— Et Mlle de Carmeille t'aime.

— Oui, elle m'aime.

— Mais il y a le père et la mère.

— Mme et M. de Carmeille savent que j'aime Mlle Valentine, que nous nous aimons.

— Ah !

— Hier, chère mère, j'ai eu, à ce sujet, un assez long entretien avec le père de Valentine, et il m'a dit que, n'ayant en vue que le bonheur de sa fille, il aîrait heureux lui-même de m'avoir pour gendre.

— Ah ! il t'a dit cela ?

— Comme vous le voyez, chère mère, vous n'avez plus aucune crainte à avoir. Mme Lincoln laissa échapper un soupir.

— Cependant, continua le jeune homme, M. de Carmeille, avant de me présenter à ses amis comme le futur époux de Mlle Valentine, désire que la main de sa fille lui ait été officiellement demandée par mon père ou par vous, ma mère. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette démarche auprès des parents de Mlle Valentine, démarche imposée par les convenances, doit être faite sans retard. Aussi il a été convenu entre M. de Carmeille et moi, que la demande en mariage serait faîte dimanche prochain. Donc, chère mère, dimanche nous serons attendus tous les trois à la Maison-Blanche.

La mère, droite et raide sur son siège, les yeux démesurément ouverts, fixés sur son fils, avait l'immobilité d'une statue. La malheureuse sentait son sang se figer dans ses veines.

— Chère mère, ajouta le jeune homme, tu veux bien, n'est-ce pas ?

Mme Lincoln sursauta, puis se secoua comme si elle eût voulu échapper à un horrible cauchemar.

— Et je n'ai rien pu empêcher, murmura-t-elle d'une voix creuse ; oh ! muriat-elle !

Le malheur qu'elle avait pressenti, qui avait été l'objet de tant de secrètesangoisses, de tant de sombres tourments, cet affreux malheur s'était abattu sur son fils, sur elle et la famille de Carmeille pour les écraser tous, d'un seul coup, comme des malheureux sous l'écrasement d'une montagne. Hélas ! le mal était fait. La pauvre mère ne pouvait en détruire toutes les fatales conséquences ; mais elle puiseait dans son amour maternel le courage et la force nécessaires pour empêcher d'être mortel le coup qui allait frapper son enfant. Si éprouvable que fût la situation, il fallait l'accepter et se dresser en face d'elle pour lui tenir tête. Il n'y avait pas à jeter aucun des imprécations, à s'abîmer dans des lamentations inutiles. Il fallait se raidir contre la douleur et, pour le moment, lui imposer silence. James regardait sa mère avec inquiétude, attendant une réponse. Léontine prit la tête de son fils dans ses mains et lui mit un baiser sur le front.

— Tu te souviens, lui dit-elle, bâchant un sourire, c'était toujours ainsi que je t'embrassais autrefois.

— Chère mère, tes baisers sont toujours les mêmes, puisque ta tendresse pour ton fils est restée la même. Mais, tu ne m'as pas répondu ?

— C'est vrai, James, je ne t'ai pas répondu ; mais ce que tu demandes n'est pas une chose sans importance ; j'ai besoin de quelques jours de réflexion.

— Je ne vois pas que tu aies besoin de réfléchir, répondit vivement le jeune homme.

— Tu ne vois pas, toi : mais moi, je vois.

— J'ai promis à M. de Carmeille de lui écrire pour lui annoncer notre arrivée à la gare de Troyes samedi soir ou dimanche matin.

— Tu as jusqu'à vendredi pour écrire la lettre.

Le jeune homme baissa la tête.

— Ainsi, James, reprit Mme Lincoln, tout entier à tes nouveaux projets, tu t'envires de la joie dont ton âme est pleine et tu n'ignores aucun ombrage dans l'avenir.

— Aucune.

— Alors, tu ne prévois pas qu'un obstacle inévoquable puisse te dresser tout à coup entre toi et Mlle de Carmeille ?

— Je n'ai pas à prévoir des choses impossibles.

— James, James, tout est possible,

— D'où viendrait-il cet obstacle que forger ton imagination toujours trop prompte à s'alarmer ?

— Qui sait, James ? Il faut souvent bien peu de choses pour réduire à néant les projets les mieux conçus. Enfin, suppose qu'un événement quelconque se produise et mette empêchement à ton mariage ?

— Chère mère, je n'ai pas à faire de ces suppositions sans raison. J'aime, je suis aimé et M. de Carmeille me trouve digne d'être son fils. N'est-ce assez pour que je crois à mon bonheur ? Va, chère mère, ma tranquillité est complète.

— Moi, James, je ne puis pas être tranquille.

— Mais, je te le dis encore une fois, rassure-toi !

— Peut-être serais-je un peu rassurée si tu avais toi-même quelques craintes. Mais tu ne veux douter de rien, et voilà ce qui me fait peur. Songe donc, cher enfant, à la douleur que tu éprouverais si M. de Carmeille ne te donnait pas sa fille.

— Les yeux du jeune homme étincelèrent. — Si cela arrivait, ma mère, je mourrais ! répondit-il d'une voix vibrante.

— Tais-toi, malheureux, tais-toi ! exclama-t-elle.

— Oui, vous avez raison, fit-il en souriant, je viens de prononcer des paroles insensées. Mais aussi, chère mère, pourquoi cherchez-vous à troubler mon cœur et ma pensée ?

— Pour te mettre en garde contre ton mère ; pour que, s'il t'arrivait un malheur, tu n'en sois pas écrasé. Hélas ! je

ne peux pas t'assez dire, puisque, malgré tout ce que j'ai pu te dire, tu t'es épris de Mlle de Carmeille.

— Ma pauvre mère, fit James avec un doux accent de gronderie, comme il est difficile de te faire voir les choses sous leur véritable aspect !

— Si je suis ainsi, ne t'en plains pas trop ; tu y vois la preuve de mon grand amour pour moi.

— Tu m'aimes trop, ma mère chérie, tu m'aimes trop !

— Non, je t'aime comme une mère doit aimer son enfant !

Elle resta un moment silencieuse et reprit :

— James, M. de Carmeille sait-il que ta mère est une Française, que tu es né en France, à Paris, et que M. Lincoln n'est que ton père adoptif ?

— J'ignore s'il sait cela, ma mère.

— Eh bien, James, j'ai la conviction qu'il ne le sait pas.

— M. de Carmeille ne me jamais interrogé à ce sujet.

— Sait. Mais c'était à toi, sans attendre comme tu l'as fait, de lui donner des renseignements sur M. Lincoln, sur ta mère et sur toi. Tu as cru devoir te taire, mais je n'hésite pas à te dire que tu es au tort. Si pénibles que soient certaines révélations, il faut les faire.

Une situation n'est franche et nette que s'il n'y a rien de caché. M. de Carmeille est assez riche pour donner à un jeune homme n'ayant qu'une fortune modeste ou même à un jeune homme tout à fait pauvre, à cette condition, toutefois, que le jeune homme soit digne d'entrer dans sa famille, et, sur ce point, M. de Carmeille doit être le meilleur juge. Tu es jeune, distingué, intelligent, instruit, et tu es devant ton brillant avenir. Tu devais plaire à M. de Carmeille, qui ne se troupe pas sur la valeur d'un homme. Mais plus les questions d'intérêt, d'argent, de fortune, qui sont tout pour les esprits vulgaires, qui sont indifférentes, plus il a le droit de se montrer difficile d'un autre côté. James, mon cher enfant, grand que soit ton mérite, il n'efface pas ta tache originelle. Que dira M. de Carmeille quand il apprendra que tu n'es pas le fils de l'Américain Lincoln, que tu ne connais pas ton père ?

— Il me semble pourtant que quand j'étais petit je disais papa, mais je ne rappelle pas bien. Mon père est-il mort ou bien.... Vous ne me parlez jamais de mon père ! Pourquoi ce mystère qui entoure ma naissance ?

— Léontine se tut.

— Oh ! ma mère je respect votre silence.

— Léontine hésita un moment si elle devait lui dire la vérité et lui révéler qu'était son père ou passer aux yeux de son fils pour ce qu'elle n'était pas. Elle endurait toute espèce de tortures et se sacrifia, faisant comme si elle eût crain de soulever le voile du passé.

— Ma mère, s'écria le jeune homme avec véhémence, ne parlez pas de votre passé je ne veux pas que ma mère, si noble et si grande, puisse rougir devant mes fils !

Mme Lincoln se redressa superbe.

— Je n'ai à rougir ni devant mon fils ni devant personne, répondit-elle avec un sentiment de noble orgueil. James,

si rempli

tous mes

— Oui

— O'est

peux aller

Elle con

veix ;

— James

arriver, g

ais marié

le démar

obtenu : le

me suis tr

— Ma n

— Rien

l'explique

pesqu'as

James, à

peut ne p

— De g

donc pas

faut vous

défâit les

les gen

rebut de

— Mad

abominal

société tr

quelques

heureux

ce serait

si je voy

ces persé

mépris, c

rendrais

— Voilà

Carmeille

tu n'as s

Léontine

— Je r

cher en

que M.

les sots p

git pas c

sa fille c

rés d'ho

uelle il

ne peut

sa femme

monde.

question

de Carm

que il r

compter

mille. Je

des cons

aujou

tionnelle

seil de t

— Voy

voulez n

— Ecr

tres po

après l'

à ton ég

que cela, puisque, malgré  
n'ai pu te dire, tu t'es épriée  
de moi.

Ma mère, fit James avec un  
air de gêne, comme il est  
bon de faire voir les choses sous  
un autre aspect !

Elle ainsi, ne t'en plains pas,  
c'est la preuve de mon grand  
amour.

Elles trop, ma mère chérie, tu  
t'aime comme une mère doit

aimer !  
Un moment silencieuse et re-  
tirée.

M. de Carmeille sait-il que ta  
mère est française, que tu ne es  
pas née à Paris, et que M. Lincoln  
t'a père adoptif ?

James, j'ai la conviction  
que pas.

Carmeille ne me jumasse inter-  
jet.

Elles c'était à toi, sans atten-  
tance, tu l'as fait, de lui donner

mens de M. Lincoln, sur  
toi. Tu as cru devoir te

ne hésite pas à te dire que  
tu n'as pas à chercher d'où il vient, mais à

lui tenir compte de ses mérites personnels.  
Si, malgré tout ce qu'il avait contre lui, ce

déséquilibre de la famille s'ouvre un chemin  
dans la vie et se fait une place dans le

monde, il droit au respect des autres.  
Dernièrement, devant moi, M. de Carmeille

est émporté contre une certaine Mlle de

Nangis, une jeune fille à préjugés,

qui prétendait stupidement qu'un enfant de  
ce genre devait être considéré comme un

rebout de la société, un paria.

— Mademoiselle, votre théorie est  
abominable, s'écria-t-il avec feu ; si la

société traitait comme vous le voudriez  
quelques-uns de ses membres, moins

heureux et moins favorisés que d'autres,  
ce serait une iniquité et un déshonneur ! Et

si je voyais un de ces déshonorés, un de  
ces persécutés repoussé de partout avec

mépris, c'est à lui, le prenir, que je

lendrais ma main loyale.

Voilà comment s'est exprimé M. de  
Carmeille ; ainsi, chère mère tu le vois,  
nous n'as aucune crainte à avoir.

Léontine secoua tristement la tête.

— Je ne suis pas tranquillisée, mon  
cher enfant, répondit-elle ; je veux bien  
que M. de Carmeille ne partage point

les vues préjugés du bien des gens ; mais,  
dans la circonstance présente, il ne s'agit pas de lui personnellement, mais de

sa fille qu'il veut voir honorée et entourée d'hommages. Ce que M. de Carmeille accepterait pour lui peut-être, il

ne peut pas l'accepter pour sa fille et  
sa femme. Et puis, derrière, il y a le monde.

On ne transige pas avec les  
questions de fierté et d'orgueil. Le nom de Carmeille est un vieux nom sur lequel il n'y a pas une tache ; nous devons

compter avec l'honneur de cette noble famille. James tu t'es toujours bien trouvé  
des conseils que j'ai pu te donner ; veux-tu, aujourd'hui, dans la situation exceptionnelle où tu trouves, un nouveau conseil de ta mère ?

— Voyons, chère mère, ce que vous

voulez me conseiller.

— Ecrit à M. de Carmeille une lettre

très polie, très humble, dans laquelle,

après l'avoir remercié de sa bienveillance

à ton égard, de l'amitié qu'il a témoignée,

et rempli envers toi, comme je le devais, tous mes devoirs de mère.

— Oui ma mère, et je t'adore !

— C'est parce que tu m'élires que je  
peux aller partout la tête haute !

Elle continua avec des larmes dans la  
voix :

— James, James, quoi qu'il puisse  
arriver, garde-toi d'oublier que tu es tout  
pour moi. Tu n'as qu'une mère, je me  
suis mariée, avec ton consentement, pour  
te donner un père. Ai-je bien fait ? Je me  
demande. Je voulais une chose, j'ai  
obtenu le contraire. Malheureuse mère ! Je  
me suis trompée !

— Ma mère que veux-tu dire ?

— Rien, James rien. Je ne peux pas  
t'expliquer. Ce sont, comme tu dis, mes  
pensées sombres qui reviennent. Enfin,  
James, à cause de cela, M. de Carmeille  
peut ne pas te donner sa fille.

— De grâce, ma mère, ne vous mettez  
donc pas ainsi martel en tête ; puisqu'il  
faut vous le dire, je connais sur ce point  
détails les idées de M. de Carmeille ; elles  
sont généreuses et larges. Selon lui dans  
aucun cas, l'enfant ne doit être responsable  
de la faute de ceux qui lui ont donné la vie.  
On n'a pas à chercher d'où il vient, mais à

lui tenir compte de ses mérites personnels.  
Si, malgré tout ce qu'il avait contre lui, ce

déséquilibre de la famille s'ouvre un chemin  
dans la vie et se fait une place dans le

monde, il droit au respect des autres.  
Dernièrement, devant moi, M. de Carmeille

est émporté contre une certaine Mlle de  
Nangis, une jeune fille à préjugés,

qui prétendait stupidement qu'un enfant de  
ce genre devait être considéré comme un

rebout de la société, un paria.

— Mademoiselle, votre théorie est  
abominable, s'écria-t-il avec feu ; si la

société traitait comme vous le voudriez  
quelques-uns de ses membres, moins

heureux et moins favorisés que d'autres,  
ce serait une iniquité et un déshonneur ! Et

si je voyais un de ces déshonorés, un de  
ces persécutés repoussé de partout avec

mépris, c'est à lui, le prenir, que je

lendrais ma main loyale.

Voilà comment s'est exprimé M. de  
Carmeille ; ainsi, chère mère tu le vois,  
nous n'as aucune crainte à avoir.

Léontine secoua tristement la tête.

— Je ne suis pas tranquillisée, mon  
cher enfant, répondit-elle ; je veux bien  
que M. de Carmeille ne partage point

les vues préjugés du bien des gens ; mais, dans la circonstance présente, il ne s'agit pas de lui personnellement, mais de

sa fille qu'il veut voir honorée et entourée d'hommages. Ce que M. de Carmeille accepterait pour lui peut-être, il

ne peut pas l'accepter pour sa fille et  
sa femme. Et puis, derrière, il y a le monde.

On ne transige pas avec les  
questions de fierté et d'orgueil. Le nom de Carmeille est un vieux nom sur lequel il n'y a pas une tache ; nous devons

compter avec l'honneur de cette noble famille. James tu t'es toujours bien trouvé  
des conseils que j'ai pu te donner ; veux-tu, aujourd'hui, dans la situation exceptionnelle où tu trouves, un nouveau conseil de ta mère ?

— Voyons, chère mère, ce que vous

voulez me conseiller.

— Ecrit à M. de Carmeille une lettre

très polie, très humble, dans laquelle,

après l'avoir remercié de sa bienveillance

à ton égard, de l'amitié qu'il a témoignée,

tu lui diras que, ayant sérieusement réfléchi, voyant la distance énorme qu'il y a entre Mlle de Carmeille et toi, tu renonceras au grand honneur d'entrer dans la famille.

Le jeune homme se dressa tout d'une  
pièce les yeux pleins de flammes.

— Si j'écrivais de pareilles choses, s'écria-t-il d'une voix frémissante, il n'y aurait plus qu'à m'enchaîner et à me jeter parmi les fous !... Oh ! ma mère, ma mère ! Et est vous qui me donnez le conseil de me déshonorer ! Mais vos craintes seraient-elles sérieuses, quand même je saurais que M. de Carmeille est décidé à me refuser sa fille, je n'écrirais pas cette lettre, qui servirait pour lui une insulte grossière, pour Mlle Valentine le plus sanguin de tous les outrages. Mais restons-en là pour ce soir, puisque nous ne parvenons pas à nous entendre et à nous comprendre. J'ai promis à M. de Carmeille que vous m'accompagnerez dimanche à la Maison-Blanche ; vous ne voudrez pas, chère mère, que votre fils manque à sa promesse ; vous réfléchirez.

— Oui, James, je réfléchirai ; la nuit porte conseil.

— Il s'agit du bonheur de votre fils, ma mère.

— Oui, répondit-elle d'une voix lente et grave, il s'agit de ton bonheur. Va, je saurai le prouver que c'est toujours ton bonheur que je mets au-dessus de toutes choses. Ah ! cher enfant, c'est quand tu seras malheureux, quand tu souffriras, que tu auras le cœur brisé, que tu sentiras ce qu'il y a de dur dans l'amour de ta mère. Je connais mon devoir ; quoi qu'il m'en coûte, je ferai ce que je dois faire. Je n'ai jamais reculé devant le sacrifice. Maintenant mon fils, embrasse ta mère et va te reposer.

Cette pauvre Léontine était désolée d'en être réduite à faire croire à son fils qu'il avait à rougir de son origine, afin de l'empêcher d'aimer Valentine. Mais elle y était obligée.

## II.

### LE FILS.

Le mercredi matin, M. de Carmeille reçut à la Maison-Blanche une lettre qui l'intrigua beaucoup. Il se sentit même inquiet. Aussi ne parla-t-il point de cette lettre à Mme de Carmeille. La voici :

— Monsieur,

— Une personne ayant à vous faire une communication de la plus haute importance, vous prie de vouloir bien l'attendre à Troyes, dans votre hôtel, jeudi prochain à onze heures du matin."

Ces lignes n'étaient pas signées ; mais elles étaient datées de Paris et l'enveloppe portait aussi le timbre de Paris. Donc la mystérieuse personne qui avait à faire une communication de la plus haute importance habitait à Paris. L'écriture était fine, régulière, quoique un peu tremblante. M. de Carmeille n'eut pas de peine à reconnaître une écriture de femme. Il faut chercher dans sa mémoire, cette écriture ne lui rappelait aucune femme qu'il connaît ou avait connue. Cependant il pensa à Léontine Dupré. Mais, depuis tant d'années qu'il n'avait plus entendu parler d'elle, il ne pouvait guère admettre que le billet anonyme vint d'elle. D'ailleurs, à moins qu'elle ne fût complètement changée, ce n'était pas son écriture.

— Léontine ! exclama-t-il.

— Quiqu'elle fut bien changée et qu'il ne l'eût pas vue depuis près de dix-neuf ans, il avait immédiatement reconnu son ancienne protégée. Il lui prit les mains et l'enveloppant de son regard :

— Vous, c'est vous, dit-il, ici, à Troyes, chez moi !

— Je vous, monsieur, et non sans être vivement ému, que vous ne m'avez pas complètement oubliée, puisque vous n'avez pas hésité à me reconnaître.

— Non, prononça-t-il gravement, je ne vous ai pas oublié. Est-ce que je le pouvais ? Ah ! Léontine, il y a des choses dans la vie qu'on ne peut pas effacer !

— Après avoir tant cherché à savoir ce que vous étiez devenue avec mon fils, après tant d'années écoulées, je vous revois !

— En êtes-vous réellement content ?

— Vous le voyez à l'accueil que je vous fais,

Et puis si Léontine n'était pas morte, comme il avait pu le supposer, si, revenue en France, elle avait besoin de lui, ce n'est pas un billet mystérieux qu'elle lui écrirait, mais une lettre explicative et signée. Toujours est-il que pendant vingt-quatre heures, M. de Carmeille se creusa vainement la tête pour deviner à quoi pouvait se rapporter l'importante communication.

Le jeudi matin, à neuf heures, il montait dans sa voiture, après avoir dit à Mme de Carmeille et à Valentine qu'il allait à Troyes et ne rentrerait que dans l'après-midi. Arrivé chez lui, avant de se rendre à l'usine pour visiter les ateliers, il prévint le domestique gardien de l'hôtel, qu'une personne, qu'il attendait, viendrait le demander vers onze heures.

— Si cette personne se présente avant que je ne sois revenu de l'usine, ajoute-t-il, vous la ferez entrer dans mon cabinet et la prieriez de vouloir bien m'attendre un instant.

M. de Carmeille resta au milieu des ouvriers jusqu'à onze heures. La cloche de l'usine sonnait l'heure du déjeuner.

— On est arrivé, murmura le filateur, voyant un frêle à la porte de l'hôtel.

Le domestique l'attendait dans le vestiaire.

— Monsieur, dit-il, cette dame est là, elle attend dans votre cabinet.

— Depuis longtemps !

— Dix minutes à peine.

— Enfin, se dit M. de Carmeille, se dirigeant vers son cabinet, je vais avoir le droit de l'épouser.

— A sa vue, la dame qui était assise se leva vivement et s'assit en inclinant la tête. Elle était entièrement vêtue de noir et un voile épais couvrait son visage.

— Madame, dit M. de Carmeille, je vous ai fait un peu attendre, veuillez m'excuser. Mais vous êtes toute tremblante, madame ; de grâce, rommettez-vous.

— Ce n'est rien, monsieur, l'émotion... Puis montrant la porte du cabinet entrouverte :

— Il faut que personne ne puisse nous entendre, ajouta la dame.

Le son de la voix de l'inconnue fit trembler M. de Carmeille. Cependant, il s'empessa de fermer la porte sur laquelle, par surcroît de précaution, il fit tomber une lourde tapiserie. Quand il se retourna, la dame avait levé son voile.

— Léontine ! exclama-t-il.

— Quiqu'elle fut bien changée et qu'il ne l'eût pas vue depuis près de dix-neuf ans, il avait immédiatement reconnu son ancienne protégée. Il lui prit les mains et l'enveloppant de son regard :

— Vous, c'est vous, dit-il, ici, à Troyes, chez moi !

— Je vous, monsieur, et non sans être vivement ému, que vous ne m'avez pas complètement oubliée, puisque vous n'avez pas hésité à me reconnaître.

— Non, prononça-t-il gravement, je ne vous ai pas oublié. Est-ce que je le pouvais ? Ah ! Léontine, il y a des choses dans la vie qu'on ne peut pas effacer !

— Après avoir tant cherché à savoir ce que vous étiez devenue avec mon fils, après tant d'années écoulées, je vous revois !

— En êtes-vous réellement content ?

— Vous le voyez à l'accueil que je vous fais,

— C'est vrai.

— Depuis quand avez-vous quitté l'Amérique ?

— Depuis dix ans.

— Et depuis dix ans vous êtes en France.

— Oui.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait savoir que vous étiez revenue ? Pourquoi ne m'avez-vous jamais donné de vos nouvelles ?

— Je m'étais juré à moi-même que vous n'entendriez plus parler de moi.

— Pourquoi ce serment ?

— Dans l'intérêt de votre tranquillité, de votre bonheur, je ne voulais pas troubler les joies de famille. Si vous me voyez aujourd'hui, monsieur de Carmeille, c'est que je suis malheureuse, et que j'ai besoin de vous.

— Léontine, quoi que vous ayez à me demander, c'est accordé d'avance. Mais, avant tout, donnez-moi des nouvelles de... de... mon fils.

— A ces paroles, la pauvre mère ne put retenir ses larmes.

— Ah ! il est mort ! s'écria M. de Carmeille devenu affreusement pâle.

— Non, non, il n'est pas mort, dit vivement Mme Lincoln.

— Mais alors, pourquoi ces larmes ?

— Hélas ! c'est pour votre fils que je suis ici.

— Pour lui ?

— L'inheureux enfant s'est mis dans une situation épouvantable !

— Mais qu'a-t-il donc fait ? Auroit-il commis quelque vilaine action ?

— La mère se redressa de tout ce hau-tour, les yeux étincelants.

— Que dites-vous là, monsieur, s'écria-t-elle ; votre fils capable d'une mauvaise action !

— Pardon, Léontine, pardon ! Mais vous venez de me le dire, c'est pour lui que vous êtes ici. Parlez, que puis-je faire pour lui ? Où est-il ? que fait-il ? Est-il inutile ?

— Vous le connaissez, monsieur.

— Je le connais !

— Vous lui avez serré la main, vous vous êtes fait son ami !

— Léontine, que dites-vous ?

— Vous lui avez ouvert votre maison, et en lui vous n'avez pas reconnu votre sang. Et rien, rien ne vous a dit que ce jeune homme, portant un nom étranger, était votre fils !

— Grand Dieu ! James Lincoln !

— James Lincoln est le fils de M. de Carmeille.

Le malheureux tomba sur un siège comme une masse.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-il, serrant sa tête dans ses mains.

— Maintenant, M. de Carmeille, je n'ai plus à vous dire pourquoi je suis ici.

— Mon fils, c'est mon fils ! Mais pour quoi ce nom de James Lincoln ?

— Ce nom est celui de mon mari qui, en adoptant l'enfant qu'il croit être le mien, lui a donné ses nom et prénom.

— Malheur ! Malheur !

— Je me suis mariée en Amérique dans l'intérêt de votre fils. Oh ! à vous le jure, monsieur, je croyais bien faire. Je me disais : si plus tard, le hasard met le fils en présence de son père, le père ne verrà pas de gêne, ni contrariété, ni ennui. Comme je me suis trompée dans mes

calculs, mon Dieu ! Mais alors, je ne pensais pas que votre fille grandirait et deviendrait une belle et adorable jeune fille. Il y a des choses si peu vraisemblables qu'on ne peut les prévoir. Pouvais-je deviner ce qu'a fait la fatalité ? Pouvais-je supposer qu'un horrible démon pousserait le frère et la sœur l'un vers l'autre et que les deux malheureux enfants s'aimeraient ? C'est épouvantable inumurta M. de Carmeille.

— Depuis le jour où mon fils m'a appris que vous l'aviez reçu chez vous, depuis qu'il est allé passer quinze jours au château des Cormiers, j'ai vécu dans des angoisses continuées. Hélas ! j'avais le pressentiment du malheur qui nous frappa.

Mme Lincoln raconta alors ce qu'elle avait cru devoir dire à son fils pour le mettre en garde contre le danger.

— Malheureusement, il ne tint aucun compte de mes avertissements, continua-t-elle. Mes craintes lui semblaient prétentieuses. Je ne croyais pas lui dire que M. de Carmeille était son père. Pour ne pas entraîner en lutte avec moi et pour que je n'aie plus à manifester des craintes qu'il trouvait sans raisons ou tout au moins exagérées, il ne me parla plus de vous ni de Mme de Carmeille et me cache avec soin ses fréquentes voyages à Troyes et à la Maison-Blanche. Le malheureux enfant parvint ainsi à me tranquilliser. Je vous le dis, bien que j'en ai eu la pensée, je ne voulus pas croire que James put éveiller angoisses de sa sœur. Ah ! si dès les premiers jours il m'avait dit : "J'aime Mme Valentine de Carmeille," je n'aurais pas hésité un instant à vous faire savoir que James Lincoln était votre fils.

— Le mal était fait, Léontine, car déjà il s'aimait.

— C'est lundi soir que le malheureux m'a enfin avoué la vérité. Jugez de mon épouvante, de ma douleur. Je crus un instant que j'allais devenir folle.

— Je comprends ce que vous éprouvez, car je l'éprouve moi-même. Connais vous, Léontine, je suis épouvanté. Oh ! oui, il y a là une fatalité infernale ! Quelle horrible situation ! Mais ce n'est pas le moment de parler de la tête. Avez-vous dit à James que je suis son père ?

— Non.

— Pourquoi ?

— J'ai eu peur que le remède fut pire que le mal.

— Et le mal est grand. Ma fille, mon fils. Pour mes deux enfants, je donnerais mon sang, ma vie, et je ne peux pas les déroter contre le malheur ! Et si je m'afrirai rester sourd à leurs cris de désespoir. Que faire, que faire ?

— M. de Carmeille, il faut que James ne revoie plus Mme de Carmeille.

— Oui, il le faut. La belle besogne pour un père ! Il faut que je chasse mon fils de ma maison !

— Nous lui laisserons ignorer que vous êtes son père.

— Eh sera-t-il moins malheureux ?

— Il aura sa mère pour le consoler comme Mme de Carmeille aura la sienne pour sécher ses larmes.

Soudain, che M. de Carmeille, à l'abîme succéda un état d'agitation et de fièvre. Il bondit au milieu de la pièce, en fit le tour plusieurs fois, marchand d'un pas lourd, saccadé, et de travers comme un homme ivre, Mme Lincoln

le suivait des yeux, inquiète, effrayée. Sa physionomie avait pris une expression fatigante. Il était haletant, avait le sang à la tête et à chaque instant il se frappait à la poitrine et faisait entendre des gémissements rauques. Tout à coup il s'arrêta brusquement devant Léontine, et, croisant les bras, il la regarda fixement ou hochant la tête. Il avait l'air d'un fou !

— Est-ce un châtiment ? s'écria-t-il. Si c'est un châtiment, il est injuste, monstrueux ! Ils s'aident ! Est-ce qu'ils savent qu'il leur était défendu de s'aider ? Où est leur crime ? Cet amour, je ne l'ai pas contrarié, au contraire, je l'ai encouragé. Je trouvais James Lincoln si dignes de ma fille ! Je crois bien, mon fils Léontine, ce jeune homme, avant de savoir que c'était mon sang qui coulait dans ses veines, et maintenant que je sais qu'il est mon fils, je l'aime autant que ma fille. Léontine, Léontine, vous avez bien rempli tous les devoirs d'une véritable mère envers mon fils, je vous en suis reconnaissant. D'enfant que je vous ai laissé, vous avez fait un homme ! Mais pourra-t-il deviner que James Lincoln était mon fils ; il est mon fils, soit ; et si, pourtant pour le marier à ma fille, je ne veux pas moi, qu'il soit mon fils !

— M. de Carmeille, que dites-vous, grand Dieu !

— Je dis qu'aux yeux de notre loi rigide, James Lincoln est un étranger pour moi ; je dis que j'ai le droit de lui donner ma fille.

— Monsieur, vos paroles me font frémir.

— J'ai ce droit, vous dis-je.

— Non, non, vous ne l'aviez pas !

— Encore une fois, c'est la loi qui me donne !

— Il y a en face de vous, monsieur de Carmeille, quelque chose de plus fort que la loi : votre conscience et l'honneur de votre nom.

— Ma conscience, mon honneur ! j'ignore le malheureux père.

— Oui, et c'est à eux que je fais appel pour vous rappeler à vous-même, j'aime votre fils autant que je pourrais aimé mon propre enfant, mais je vous le dis, mon enfant doit-il mourir de douleur, doit-il rendre mon dernier soupir sur son corps inanimé, je ne consentirais jamais une union pareille. Mais, non, ces enfant ne mourront pas ; nous sommes la pour les consoler. Monsieur de Carmeille, de nous nos âmes et soyons à la hauteur de la mission que nous allons avoir à remplir.

M. de Carmeille laissa échapper une plainte sourde, s'affissa sur un siège et se mit à pleurer comme un enfant.

— A bout d'un instant il releva la tête.

— Léontine, dit-il, j'ai peur, moi aussi, de devenir fou !

— Courage, courage ! Maintenant plus que jamais nous avons besoin d'être forts. Faites comme moi : j'ai imposé silence à ma douleur et me suis armée de tout mon courage et de toute mon énergie pour défendre cet enfant.

— Et c'est armée ainsi que vous êtes venue me trouver. Eh bien, Léontine, qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous écriviez à James Lincoln pour lui dire nettement que, par suite d'une révélation qui vous a été faite, vous ne pouvez plus lui donner la main de votre fille.

— M. de Carmeille, que dites-vous ?

— Je veux que vous le fassiez.

— Ou demain.

— M. de Carmeille, que dites-vous ?

— Voilà.

— C'est ce que je veux.

— Mme Lincoln, que dites-vous ?

— Où il est.

— Léontine, que dites-vous ?

— Où il est.

— Mme Lincoln, que dites-vous ?

— Où il est.

— Mme Lincoln, que dites-vous ?

— Où il est.

— Mme Lincoln, que dites-vous ?

— Où il est.

— Mme Lincoln, que dites-vous ?

— Où il est.

— Mme Lincoln, que dites-vous ?

reux, inquiète, effrayée. Sa voix pris une expression fatigante, haletant, avait le sang qui coulait à ce instant il se frappait l'abdomen avec des gémissements. Tout à coup il s'arrêta, levant Léontine, et, croissant la regarda fixement ouverte. Il avait l'air d'un fou ! châtiment ? s'écria-t-il. Si vraiment, il est injuste, monsieur ! Est-ce qu'il a été défendu de l'aimer ?

Time ? Cet amour, je ne l'ais pas contrarie, je l'ai encouragé. James Lincoln s'agita. Je crois bien, mon fils, jeune homme, ayant une estime toute particulière et pour votre personne une amitié sincère. Mais ces sentiments que vous m'avez inspirés ne peuvent me faire oublier mes devoirs de chef de famille. Une révélation inattendue, qui vient de m'être faite, ne me permet plus de donner suite à mes projets. A mon grand regret, je dois renoncer à l'honneur de vous avoir pour gendre. C'est aussi avec un chagrin réel que, dans votre intérêt et celui de ma fille, je vous prie de vouloir bien cesser vos visites à la Maison-Blanche.

"Agrez mes civilités, amputées.

"A. DE CARMELLE."

—Je comprends, répondit-il. Et vous voulez que j'écrive de suite ?

—Oui, afin qu'il reçoive votre lettre demain matin.

M. de Carmeille se leva péniblement, s'assit à son bureau et prit une plume.

—Voilà une lettre bien difficile à écrire, murmura-t-il ; je ne trouve rien.

—Si vous le voulez, je vous la dicterai.

—C'est cela, Léontine, dites-moi.

—Et bien, écrivez :

"Monsieur James Lincoln.

"J'ai pour votre mérite et votre caractère, vous le savez, une estime toute particulière et pour votre personne une amitié sincère. Mais ces sentiments que vous m'avez inspirés ne peuvent me faire oublier mes devoirs de chef de famille. Une révélation inattendue, qui vient de m'être faite, ne me permet plus de donner suite à mes projets. A mon grand regret, je dois renoncer à l'honneur de vous avoir pour gendre. C'est aussi avec un chagrin réel que, dans votre intérêt et celui de ma fille, je vous prie de vouloir bien cesser vos visites à la Maison-Blanche.

"Agrez mes civilités amputées.

—C'est dur, fit-il, regardant tristement Léontine.

—Oui, c'est dur, mais c'est nécessaire ; il ne faut pas qu'il puisse conserver un caprice.

—Oh ! les pauvres enfants !

—Délondons-les, sauvons-les !

### III

#### GRANDE DOULEUR.

Nous n'avons pas besoin de dire que Mme Lincoln s'était rendue à Troyes à l'insu de son fils et sans qu'il ait pu même s'en douter. Le vendredi matin, le jeune homme entra dans la chambre de sa mère.

—Chère mère, dit-il, il faut absolument que j'écrive ce soir à M. de Carmeille.

—En effet, c'est aujourd'hui vendredi.

—Je le préviendrais que nous arriverons à Troyes, tous les trois, dimanche matin, à dix heures et demie.

—Oui mon ami.

—Merci, chère mère.

James se rendit à pied au ministère où la lettre de M. de Carmeille l'attendait. Il la trouva sur son bureau.

—Tiens, fit-il, ainsi d'une vague inquiétude de reconnaissant l'écriture du filateur.

Il saisit la lettre d'une main tremblante, déchira l'enveloppe et lut. Aussitôt ses yeux se voilèrent ; il poussa un grand cri rauque et dut se cramponner à un meuble pour ne pas tomber. Un garçon de bureau, qui avait entendu le cri, se précipita dans le cabinet. Il vit le jeune homme très pâle, les traits contractés et se soutenant à peine.

—Monsieur, qu'avez-vous ? demanda-t-il.

—Je ne sais, un malaise subit.

—Je cours chercher le médecin.

—Non, c'est inutile, cela va se passer. James serrait la lettre dans sa main crispée.

—Monsieur ferait bien, je crois, d'aller prendre un peu l'air, opina le garçon.

—Oui, répondit le jeune homme, le grand air est ce qu'il me faut.

Il mit son chapeau, prit sa canne et sortit.

—Trop de sang, murmura le garçon, le voyant s'éloigner.

James la pensée absente, marchait droit devant lui, ayant l'air d'un fou. Il arriva au bord de l'eau et suivit le quai, allant vers le Champ de Mars. Peu à peu le nuage qu'il avait devant les yeux se dissipait et il parvint à ressaisir sa pensée. Il tenait toujours dans sa main la lettre froissée. Il la relut. Mais, hélas ! il n'avait que trop bien lu la première fois. C'était bien son congé qui lui était signifié. Ces lignes, tracées par la main du père de Valentine, contenait sa condamnation sans appel. Qu'avait-il fait ? De quoi était-il coupable ? Pourquoi M. de Carmeille lui avait-il écrit cette lettre foudroyante ? Il ne pouvait pas comprendre !

Il se frappa le front, furieux de ne point trouver dans son cerveau l'explication qu'il cherchait.

Tout à coup, il eut comme un rugissement de rage. Ne pouvant souffrir la vérité, il accusait Mlle de Nangis. Il avait bien, partageant en cela les sentiments de son neveu, la vieille fille le haisait. Il crut avoir trouvé. Il était victime de quelque monstrueuse machination ourdie contre lui par la vieille mère. Mais quel moyen la misérable femme avait-elle pu employer pour le perdre ? Assurément, elle s'était servie de la calomnie, cette arme perdue des lâches et des hypocrites. Mais il ne se laisserait pas écraser ainsi ; il se défendrait. M. de Carmeille ne pourra pas refuser de l'entendre. Il lui arracherait son masque, à cette vieille fille, qui ne semblait vivre que pour semer la désolation ; le malheur autour d'elle ! Il se vengerait ! Elle pouvait trembler, il méritait, il aurait l'atteinte. M. de Carmeille l'avait insulté ; il lui demanderait raison de son outrage et il le tuerait !

La tête du malheureux jeune homme était un chaos où tout se mêlait, se confondait dans un désordre indescriptible. C'était, sous son front brûlant, prêt à éclater, une tempête déchaînée. Une pensée en chassait une autre, et le malheureux se laissait aller aux plus sombres divagations. Son esprit surexcité, troublé, faisait naître dans son cœur les projets les plus bizarres, les plus insensés. Si, après l'avoir entendu, M. de Carmeille s'obstinerait à lui refuser sa fille, eh bien, il braverait l'autorité paternelle ; il enlèverait Valentine, il l'emporterait à l'extémité du monde, au-delà des océans, et la cacherait au fond d'un désert. Dans un autre moment, sentant bien que M. de Carmeille ne reviendrait pas sur ce qu'il avait écrit, que Valentine était perdue pour lui, il s'abîmait dans sa douleur et poussait de sordides gémissements.

Il s'arrêtait, s'appuyait sur le parapet du quai et son regard sombre, désolé, se fixait sur l'eau qui bouillonnait devant lui. On aurait dit qu'il sondait la profondeur du fleuve. Il pensait qu'il serait bon pour lui de s'endormir pour toujours sous cette nappe d'eau. Comme cela, il ne souffrirait plus, il serait délivré de la vie. La mort, c'est le repos ! Sais Valentine, qu'était-ce que la vie pour lui ? Peu à peu, il sentait pénétrer en lui le dégoût de la vie, et la pensée du suicide l'envahissait.

Alors, pour échapper au vertige qui le saisissait, il fermait les yeux, afin de ne plus voir cette eau qui semblait l'appeler et vers laquelle il se sentait attiré. Il se redressait brusquement, jetait un cri de désespoir, et se remettait à marcher rapidement. Il sortit de la ville sans s'en apercevoir. Il était au milieu des champs. Où allait-il ? Il n'en avait rien.

Il passa la journée ainsi à errer à l'aventure. Si on lui eût demandé où il avait passé, où il était allé, il n'aurait certainement pas pu le dire.

Pendant ce temps Mme Lincoln était dans une inquiétude mortelle. A midi, sous le prétexte de demander à son fils une adresses, elle avait envoyé un domestique au ministère. Celui-ci était revenu, disant que M. James avait bien été à son bureau ; mais que, pris d'un malaise subit, tout en arrivant, il était sorti pour prendre l'air et n'était pas rentré. A partir de ce moment, la pauvre mère avait été comme une folle. Elle ne vivait plus. Elle s'accusait d'avoir manqué à son devoir. Elle aurait dû tenir son fils près d'elle. La lettre de M. de Carmeille lui aurait été apportée par un garçon de bureau. Sans doute, le coup n'aurait pas été moins terrible ; mais elle aurait été près de son enfant pour le consoler.

A quatre heures, elle s'était rendue elle-même au ministère. Le jeune ingénieur n'avait pas reparu. Si l'on avait pu lui dire de quel côté son fils s'était dirigé, elle se serait mise à sa recherche ; mais où aller ? Elle revint chez elle plus morte que vive. Elle tremblait que son malheureux enfant, dans un accès de douleur et de désespoir n'eût mis fin à ses jours.

A sept heures, James rentra. Placé dans une fenêtre, sa mère l'avait vu parader dans la rue et avait poussé un cri de joie. Le coup n'avait pas tué son fils ; c'était bien. Elle le sauverait ! Le jeune homme avait eu le temps de se remettre ; il était calme en apparence. Il était facile de voir qu'il se contentait pour ne pas effrayer sa mère. Toutefois les yeux luisants indiquaient son état de fièvre. Léontine l'accueillit comme d'habitude, tranquillement, se contentant de dire.

—James, tu rentres bien tard, ce soir. —J'ai fait une petite promenade, répondit-il.

On se mit à table. Le jeune homme mangea un peu pour faire plaisir à sa mère. Mais, immédiatement après le repas, il se leva pour se retirer.

—Est-ce que tu sortiras, ce soir ? lui demanda Mme Lincoln.

—Non, chère mère, je me sens fatigué, je vais me mettre au lit. Ah ! j'oubliais de te dire, vous n'aurez pas, mon père et moi, à vous déranger dimanche.

—Que veux-tu dire ?

—Votre visite à M. et Mme de Carmeille est remise à plus tard.

—Alors, James, tu passeras la journée de dimanche avec nous ?

—Non, ma mère.

—Est-ce que tu dois aller quelque part ?

—Oui.

—Où penses-tu aller ? ne peux-tu pas me le dire ?

Après un moment d'hésitation, il répondit :

—J'irai à la Maison-Blanche.

—Comme nous devions y aller avec toi, je ne croyais pas que tu irais seul.  
—Je dois y aller seul, dimanche.  
—C'est nécessaire.  
—Absolument nécessaire.  
—En ce cas, je n'ai plus rien à dire. Il s'éloigna. Il avait hâte de se trouver seul avec ses pensées. Léontine se demandait :  
—Pourquoi, après la lettre qu'il a reçue, veut-il aller dimanche à la Maison-Blanche ? Oh ! le malheureux enfant médite quelque chose de terrible !

La pauvre mère se réfugia dans sa chambre pour réfléchir, pleurer et prier. Le lendemain, James se rendit au ministère à l'heure habituelle. Dans la matinée, Mme Lincoln adressa à M. de Carmeille le télégramme suivant :

“ Il paraît calme, mais il se contraint. Ses douleurs est épouvantable. Attendez-vous à le voir dimanche. ”

M. de Carmeille, lui aussi, était en proie aux plus vives appréhensions. Il n'osait rien dire à Hélène et moins encore à Valentine. Pour éviter un chagrin à sa fille il aurait donc aimé, et c'était lui, le malheureux, qui devait porter à la pauvre enfant un coup mortel, peut-être. C'était affreux ! Cette pensée qu'il pourrait marier les deux amoureux lui revenait sans cesse. Comme le naufragé, il cherchait à s'accrocher à n'importe quelle branche de saut.

Sous doute, la loi ne pouvait voir dans James Lincoln le frère de Valentine ; mais en était-il moins son fils ? Aussi les paroles de Mme Lincoln épouvanterie reboulaient-elles à sa mémoire, et il lui semblait les entendre encore résonner à ses oreilles. Non, il ne pouvait pas transiger avec l'honneur, ce qu'il avait voulu faire, sa conscience d'honnête homme le lui défendait. Le malheureux avait beau s'agiter, se débattre de quelque côté qu'il tournaît les yeux, il avait devant lui la douleur, le désespoir de sa fille. Hélas ! Il ne pouvait que gémir et maudire la fatalité.

—Ah ! s'écriait-il éperdu, si Dieu a de pareils châtiments pour une faute, quelle foudre vient-il donc en ses mains pour punir le crime !

Le télégramme de Mme Lincoln lui parvint à midi, comme il déjeunait avec Hélène et Valentine. Il lit les trois lignes, fronça les sourcils et glissa le papier bleu dans sa poche.

—C'est une mauvaise nouvelle ! demanda Mme du Carnouaille.

—Pas précisément, mais peu agréable, répondit-il.

Valentine l'enveloppa d'un long regard, Hélène n'osa pas le questionner. Depuis deux jours, il avait l'air si préoccupé, si contrarié. Du moment qu'il ne faisait pas connaître l'objet de son ennui, c'est qu'il ne voulait rien dire. Après le déjeuner, Valentine se mit à son piano, comme presque tous les jours, pour faire une heure de musique. M. de Carmeille fit un signe à sa femme, et elle le suivit dans son cabinet.

—Hélène, dit-il, j'ai une chose grave, très grave à t'annoncer.

—Depuis deux jours, j'attends que tu veuilles bien me faire connaître la cause de ton ennui.

—Oui, je n'ai pas su te cacher entièrement, ainsi qu'à Valentine, la douleur dont je suis accablé.

—De quoi s'agit-il donc, mon Dieu ?

—Valentine ne peut pas épouser James Lincoln.

—Que dis-tu ?

—La vérité.

—Mais pourquoi ?

—Il y a entre eux un obstacle que rien ne peut briser.

—Un obstacle ? Mais il n'existe pas il y a huit jours.

—Il existait : seulement je ne le connaissais pas.

—Armand, prends garde ! Valentine aime ce jeune homme.

—Je le sais bien.

—Mais tu ne pourras pas savoir comme moi combien est grand ton amour. Valentine aime James Lincoln comme je t'ai aimé, moi, comme je t'aime toujours. Armand, je te le dis, ce n'est pas seulement le bonheur de Valentine que je défends en ce moment, c'est sa vie. Si tu la sépares de celui qu'elle aime elle en mourra.

M. de Carmeille laissa tomber sa tête dans ses mains.

—Elle ne peut pas être sa femme, murmura-t-il d'un ton dououreux.

—Mais est obstacle, quel est-il ? De grâce, explique-toi !

—Des renseignements m'ont été fournis sur James Lincoln et sa famille.

—Ah !

—Ces renseignements sont d'une nature telle que le mariage est absolument impossible.

—Armand, ne me le cache pas, la méchanceté de Mme de Nangis n'est pas pour rien dans ceci. Voyons, que t'a-t-elle dit ?

—Je n'ai pas vu Mme de Nangis ; elle n'a donc pu rien me dire.

—Ces renseignements dont tu parles, qui donc te les a donné ?

—Une personne en qui je dois avoir une entière confiance.

—Sot ! Eh bien, que reproche-t-on à M. James Lincoln ?

—Ce qu'on lui reproche, s'écria le mari, dont le regard se remplit d'éclairs, ou lui reproche sa naissance.

—Qui, sa famille n'est pas honorable ! M. de Carmeille laissa échapper un sanglot.

—Hélène, répondit-il, tu veux la vérité, eh bien, la voici : James est mon fils !

Mme de Carmeille devint pâle comme une morte. Elle fut sur le point de crier à Armand :

—Valentine n'est pas notre fille !

Mais le moment n'était pas encore venu où elle tomberait aux pieds de son mari pour lui demander pardon de son crime. Elle devait souffrir encore. Elle se mit à genoux, joignit les mains et murmura :

—Mon Dieu, ayez pitié de nous !

—Hélène, reprit M. de Carmeille, l'aidant à se relever, voilà mon châtiment !

—Je subis le mien, pensa-t-elle.

—Et deux innocents portent la peine du coupable ! ajouta M. de Carmeille.

Armand, balbutia Hélène, par qui as-tu appris ? ...

—Par la femme de l'Américain Lincoln, qui est Léontine Dupré, que j'ai vu à Troyes avant-hier.

—Maintenant, le jeune homme sait-il que tu es son père ?

—Non, on n'a pas cru devoir lui faire cette révélation. Nous devrons agir de même vis-à-vis de Valentine : elle doit ignorer que James Lincoln est son frère.

Hélène, à toi revient la mission de consoler la pauvre enfant !

—Hélas !

—Pour cela, je compte sur ta tendresse de mère.

—Ma tendresse suffira-t-elle ?

—Je t'aiderai.

Mme de Carmeille soupira. Après un moment de silence.

—La dépêche que j'ai reçue tout à l'heure, reprit le mari, est de Mme Lincoln. Elle me prévient que James viendra ce dimanche.

—Ah !

—Il viendra demander une explication au sujet de la lettre que je lui ai adressée pour lui faire savoir qu'il ne doit plus penser à Valentine. Je le recevrai, car, si pénible qu'elle doive être, cette entrevue est nécessaire. Mais toi et Valentine ne serez pas demain à la ville. Vous partirez ce soir pour passer quelques jours aux Cormiers. A quatre heures, je vous conduirai à la gare.

—Oui, je comprends que tu veuilles éloigner Valentine, mais voudras-t-elle ? Comment lui dire ?

—Pendant quelque temps nous pourrons lui cacher la vérité.

Mme de Carmeille hocha tristement la tête. Le mari agita le cordon d'une sonnette. Un domestique parut.

—Veuillez dire à Mme Valentine que je la pris de venir me trouver.

Le domestique disparut et un instant après la jeune fille entra dans le cabinet. Elle n'eut qu'à jeter un regard sur M. et Mme de Carmeille pour deviner qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Pris d'une inquiétude subite, son cœur se serrait.

—Valentine, dit le filateur, d'une voix qui tremblait malgré lui, la présence de ta mère aux Cormiers est absolument nécessaire ; elle va partir ce soir et tu l'accompagneras.

La jeune fille resta toute décontenancée.

—Vous n'avez que le temps de vous préparer, continua M. de Carmeille ; les chevaux seront attelés au landau à quatre heures et je vous conduirai à la gare.

—Cher père, répliqua Valentine d'une voix opprimée, pourquoi partir ce soir et ne pas attendre à lundi ?

—Parce qu'il faut que vous soyiez de main aux Cormiers.

—Pardon, cher père, mais nous attendons demain M. et Mme Lincoln.

—Ils ne viendront pas.

—Ah ! Et pourquoi ?

—Ils ne peuvent pas. Un empêchement.

—Et M. James ?

—Il ne viendra pas non plus. Valentine baisa la tête.

—D'ailleurs, reprit M. de Carmeille, vous ne resterez que trois ou quatre jours aux Cormiers.

—Qu'est-ce que cela veux dire ? pensait la jeune fille ; ah ! on me cache quelque chose !

Vainement elle questionna Mme de Carmeille. Elle pleura, mais elle se prépara à partir. C'était l'ordre de son père.

—IV  
DEUX MALHEUREUX.

Le dimanche matin, à huit heures vingt-cinq minutes, James prenait le train express qui arrive à Troyes à onze heures. Le jeune homme n'avait point remarqué qu'une voiture de place avait suivi la sienne jusqu'à la gare de l'Est ; que, de

celle voit

endue, av

première o

ù il a, sit

James saut

telé d'un

l'ordre au

Maison-Bl

et était en

voilé mon

coupé et d

—Le jeu

de la voit

conduire

rends aus

otre conf

distance ;

et vous pa

—Pour

vingt-cinq

—Je v

Allez.

—Chou

l'aubaine.

Il grim

fonetta so

les traces

heure et

cul mit

M. de Ca

voiture a

lui en fu

—Est ce

la villa ?

—Non.

Et, m

d'arbres

maison d

—Nous

l'ombre e

Le jeu

de la vil

à la

Le comp

inattend

s'avanc

—Geri

Mme et

—C'es

—Imp

—Mac

pas à la

—Où

—Nou

—Con

—M

à la g

six heu

sont all

—Ah

—Sa pa

fureuse

—M

—M

—Geri

père qu

me rec

James

dans l'a

d'un in

rat, di

—M

sen cal

Le p

tation

binet d

sait to

Depend

empli

génou

je compte sur ta tendresse  
tu suffira-t-elle ?

elle soupira. Après un  
se que j'ai reçue tout à  
la mari, est de Mme Lin-  
prévoit que James vien-

demander une explication  
tre que je lui ai adressée  
savoir qu'il ne doit plus  
me. Je le recevrai, car, si  
l'ouvre être, cette entrevue  
Mais tel et Valentine ne  
à la ville. Vous partirez  
assez quelques jours aux  
quatre heures, je vous con-

prends que tu veuilles  
ine, mais voudra-t-elle ?  
re ?

quelque temps nous pour-

neille hocha tristement la  
ligna le cordon d'une son-  
tistique parut.

à Mlle Valentine que je  
me trouver.

disparut et un instant  
l'entra dans le cabine-  
jetter un regard sur M. et  
elle pour deviner qu'il se  
chose d'extraordinaire.

uité aubite, son cœur  
dit le filateur, d'une voix  
algré lui, la présence de  
miers est absolument né-  
à partir ce soin et tu l'ac-

le resta toute déconte-

z que le temps de vous  
M. de Carmeille ; les  
attelés au landau à quatre  
s conduira à la gare.

répliqua Valentine d'une  
pourquoi partir ce soir et  
à lundi ?

faute que vous soyiez de-  
ers.

er père, mais nous atten-  
et Mme Lincoln.

ront pas.  
arquoi ?

venait pas. Un empêche-  
es ?

à pas non plus,  
as la tête.

reprit M. de Carmeille,  
que trois ou quatre jours

ce cela veux dire ? pensait  
l'on me cache quelque

elle questionna Mme de  
peur, mais elle se prépa-  
rait l'ordre de son père.

IV  
MALHEUREUX.

atin, à huit heures vingt-  
James prenait le train  
e à Troyes à onze heures.  
n'avait point remarqué  
de place avait suivi la  
a gare de l'Est ; que, de

ette voiture, une dame vêtue était des-  
cendue, avait pris comme lui un billet de  
première classe pour Troyes et était mon-  
tée dans un compartiment voisin de celui  
où il a, sit pris place. A la gare de Troyes,  
James sauta dans un coupé de remise, at-  
télé d'un bon cheval après avoir donné  
l'ordre au cocher de le conduire à la  
Maison-Blanche. Le coupé venait de partir  
et était encore en vue lorsque la dame  
vêtuë monta à son tour dans un second  
coupé et dit au cocher :

— Je jeune homme qui vient de pren-  
dre la voiture de votre camarade se fait  
conduire à la Maison-Blanche ; je m'y  
rends aussi ; vous suivez le coupé de  
votre coéquipier à environ deux cents pas de  
distance ; je vous prends pour la journée  
et vous payerez largement.

— Pour aller et revenir, madame, c'est  
vingt-cinq francs.

— Je vous en donnerai cinquante.  
Allez.

— Chouette ! fit le cocher enchanté de  
l'aubaine.

Il grimpa lestelement sur son siège et  
soutint son percheron qui s'élança sur  
les traces du premier coupé. Après une  
heure et demie de trotte, James Lin-  
coln mit pied à terre devant la villa de  
M. de Carmeille. Le cocher de l'autre  
voiture arrêta son cheval sur l'ordre qui  
lui fut donné.

— Est-ce que nous n'allons pas aussi à  
la villa ? demanda-t-il.

— Non, répondit la dame.

Et, montrant au cocher un bouquet  
d'arbres à trente ou quarante pas de la  
maison de M. de Carmeille :

— Nous allons attendre là, dit-elle, à  
l'ombre de ces peupliers.

Le jeune homme entra dans la cour  
de la villa et ne fit pas grande atten-  
tion à la mine étonnée des domestiques.  
Il comprit, toutefois, que sa visite était  
inattendue. Au valet de chambre, qui  
s'avanza vers lui :

— Germain, dit-il, je voudrais voir  
Mine et Mlle de Carmeille.

— C'est impossible, monsieur.

— Impossible ! Pourquoi ?

— Madame et mademoiselle ne sont  
pas à la villa.

— Oh donc sont-elles ?

— Nous l'ignorons, monsieur.

— Comment, vous l'ignorez !

— M. de Carmeille les a conduites hier  
à la gare où elles ont pris le train de  
six heures. Nous ne savons pas où elles  
sont allées.

— Ah ! fit le jeune homme.

Sa paleur s'accentua et il se mordit  
furieusement les lèvres.

— M. de Carmeille ? demanda-t-il.

— M. de Carmeille est ici.

— Germain, veuillez m'annoncer ; j'es-  
père que M. de Carmeille voudra bien  
me recevoir.

James suivit le domestique jusque  
dans l'antichambre où il attendit. Au bout  
d'un instant, le valet de chambre repa-  
rat, disant :

— M. de Carmeille vous attend dans  
son cabinet.

Le jeune homme, en proie à une agi-  
tation fiévreuse, se précipita vers le ca-  
binet du filateur. Celui-ci, debout, fai-  
sait tous ses efforts pour paraître calme.  
Cependant, sans pouvoir se maîtriser  
évidemment, il tendit sa main à l'a-  
gent.

— Monsieur James, dit-il, je vous ai  
écrit ; est-ce que vous n'avez pas reçu  
ma lettre ?

— Si, monsieur, je l'ai reçue.

— Alors je m'étonne de vous voir ici  
aujourd'hui.

— Monsieur de Carmeille, répliqua le  
jeune homme d'une voix vibrante d'é-  
motion, quand un malheureux vient  
d'être condamné à mort, qu'il soit ou  
non coupable, il s'adresse, espérant sau-  
ver sa tête, à la cour suprême de justi-  
cie. Si celle-ci repousse sa demande, il  
tend ses mains supplantes vers le chef  
de l'Etat et lui crie : Grâce ! Monsieur  
de Carmeille, je suis dans la situation de  
ce malheureux ; comme lui, je suis con-  
damné à mort, et c'est à vous, mon  
juge, que je m'adresse pour demander  
grâce ! Si j'avais commis quelque mau-  
vaise action, je tomberais à vos pieds ;  
mais je n'ai rien à me reprocher, mon-  
sieur, rien. Et pourtant vous me chas-  
sez de votre maison. Voyez, dites,  
qu'au fait ? De quoi suis-je coupable ?

— Monsieur James, répondit le filateur  
avec gravité, je me hâte de dire que  
j'ai toujours pour vous la même estime  
et la même amitié ; vous n'avez donc  
en aucune façon démenti à mes yeux.

Je ne vous chasse point de ma maison,  
comme vous le dites ; je crois devour  
vous en éloigner dans votre intérêt et  
celui de ma fille.

— Dans mon intérêt, dans celui de  
Mlle de Carmeille ?

— Oui, monsieur James.

— Mais j'aime Mlle Valentine de  
toute mon ame, monsieur, vous le sa-  
vez, et vous n'ignorez pas que je suis  
aimé de Mlle de Carmeille.

— Si cet amour réciproque n'existe pas,  
je n'aurais aucune raison de vous  
éloigner et de vous empêcher de voir ma  
fille.

— Vous brisez deux coeurs !

— Je le sais.

— Que vous soyez sans pitié pour moi,  
monsieur, je le comprendrai ; mais que vous fassiez le malheur de vo-  
tre fille, que vous aimez !

— Elle souffrira la pauvre enfant ;

mais sa mère et moi nous la consol-  
rons.

— Nous la consoleros ! Comme vous  
dites cela froidement ! Et comme  
qui parle ! oh ! mon Dieu, mon Dieu,  
que j'est donc devenu M. de Carmeille,  
et humain bon par excellence, si no-  
ble, si juste, si généreux ? Je ne le re-  
connais plus ! Dimanche dernier, en me  
serrant la main, M. de Carmeille me  
disait : « Vous aimez ma fille, et ma  
fille vous aime ; vous serez le mari de  
Valentine ! » Oui, monsieur, vous me di-  
siez cela il y a huit jours, et toutes les  
joies du ciel étaient en moi. Vendredi,  
j'ai reçu votre lettre. Comment ne m'a-  
telle pas tué ? Je n'en sais rien. Mais,  
allez, le coup est porté. Ce n'est pas  
seulement le bonheur que vous m'enle-  
vez, c'est la mort que vous me donnez !

— James, ne parlez pas ainsi !

— Sans Valentine, je ne peux plus vi-  
vre !

— Enfant, il y a d'autres jeunes filles ;  
vous en rencontrerez une que vous aî-  
merez et qui vous fera oublier Valen-  
tine.

— Oublier Valentine, jamais ! exclama

le jeune homme.

Puis, regardant fixement M. de Carmeille, il continua d'une voix creuse :

— Un amour comme le mien ne se  
donne pas à une autre, monsieur, on le  
renferme en soi et on en meurt !

M. de Carmeille tressaillit. Il saisit la  
main du désespéré et lui dit avec émo-  
tion et un doux accent de reproche :

— James, mon ami, en parlant ainsi  
vous ne pensez pas à votre mère.

Le malheureux hocha la tête.

— Une mère donne la vie, répliqua-t-il  
prét à sangloter, elle n'empêche pas de  
mourir !

Il resta un moment silencieux, passant  
sa main sur son front, et reprit d'un ton  
plus ferme :

— Monsieur de Carmeille, je suis venu  
vous trouver pour avoir une explication.

— Mais je n'ai rien à vous expliquer.

— Monsieur de Carmeille, votre let-  
tre ...

— Ma lettre vous a fait connaître ma  
volonté, je n'ai pas autre chose à vous  
dire.

Le jeune homme secoua la tête.

— Oui, répliqua-t-il vivement, votre  
lettre me fait connaître votre volonté, mais  
comment c'est-il fait qu'en trois jours vous  
ne m'ayez plus trouvez digne de Mlle  
Valentine ? Monsieur de Carmeille ne me  
le cachez pas, j'ai près de vous un ou  
plusieurs ennemis ; vous avez prêté l'oreille  
à des paroles mensongères, odieuses ; on  
m'a colonié, on m'a perdu dans votre  
esprit.

— James, ne croyez pas cela.

— Un homme comme vous n'agit pas  
sans raison.

— Aussi est-ce avec raison que j'ai agi.

— Et rien n'a pu vous arrêter, pas même  
la pensée que Mlle Valentine allait souffrir  
par vous ? Ah ! tenez, monsieur, c'est  
éffreux, et je vous le répète, je ne vous  
reconnais plus. Ne vous étonnez pas si,  
sans sortir du respect que je dois à l'auteur de  
Mlle de Carmeille, je vous parle avec tant  
de hardiesse ; vous avez une très grande  
fortune acquise par le travail ; devant  
votre œuvre, je m'incline avec admiration ;  
à côté de vous, je ne suis rien, je le sais ;  
mais le jour où, approuvant mon amour  
pour Mlle Valentine, vous m'avez appelé  
votre ami et trouvé digne d'entrer dans  
votre famille, vous m'avez élevé jusqu'à  
vous m'avez fait votre égal. Voilà  
pourquoi, monsieur, après tant de té-  
moignages d'affection que vous m'avez  
donnés, j'ai le droit de vous demander  
pourquoi vous me repouvez aujourd'hui.  
Encore une fois, monsieur, que vous aî-  
je fait ! En quoi ai-je démenti à vos yeux ?

— Monsieur James, je vous ai déjà ré-  
pondu ; je vous ai dit que mon amitié pour  
vous restait la même ; plus tard, je l'espé-  
rère, j'aurai l'occasion de vous en donner  
la preuve.

— Ah ! fit le jeune homme avec amer-  
tume, voilà une étrange amitié qui en-  
fonce un poignard dans le cœur du mal-  
heureux qui en est l'objet. Mais, mon-  
sieur, à quoi me sert votre amitié, si, pour  
moi, elle n'est pas moins redoutable que  
votre haine ? En vérité, je ne sais plus que  
penser. Vous parlez dans votre lettre d'une  
révélation qui vous a été faite. Que vous  
aî-je appris ?

— Une chose, ma lettre vous le dit,  
qui rend impossible votre mariage avec  
ma fille.

— Mais, enfin, quelle est cette chose  
terrible ?

— Sur ce point, je garderai le silence. Quand je vous dis : vous ne pouvez pas être l'époux de ma fille, cela doit vous suffire.

— Non, monsieur, non, cela ne me suffit pas ! s'écria le jeune homme avec force.

— Monsieur James Lincoln, riposta sévèrement M. de Carmeille, vous vous oubliez !

— Monsieur de Carmeille, répondit l'ingénieur avec dignité, vous pouvez broyer mon cœur, vous pouvez même me faire jeter à la porte de votre maison par vos domestiques ; mais ce que vous ne pouvez pas, c'est de m'empêcher de défendre mon honneur.

Le jeune homme avait prononcé ces paroles d'un air voix flénissante, un éclair dans le regard. Sa noble fierté le rendait superbe.

— Oh ! le brave enfant, se disait M. de Carmeille, se laissant aller à l'admiration.

Il aurait voulu le prendre dans ses bras, le serrer contre sa poitrine. Mais, hélas ! il lui fallait imposer silence à son cœur.

— Enfin, monsieur, reprit le jeune homme, qu'avez-vous appris ? Que M. Lincoln, le mari de ma mère, n'est que mon père adoptif ? C'est vrai. On vous a dit aussi sans doute, que mon père est inconnu, eh bien ! c'est encore vrai. Est-ce pour cela, monsieur, est-ce pour cela que vous ne me trouvez plus digne de vous et de Mme Valentine ?

— Monsieur James, répondit péniblement le filateur, je ne puis dire que vous n'êtes plus digne d'entrer dans ma famille ; mais c'est, en effet, à cause de votre mariage qu'il m'est impossible de vous donner ma fille.

— Alors, vous me faites un crime de ma naissance ?

— Non, certes ; mais pour Mme de Carmeille, pour ma fille et pour le monde, j'ai le droit d'avoir certaines susceptibilités !

M. de Carmeille n'a pas toujours pensé et parlé ainsi.

— Mes idées sont toujours les mêmes ; mais quand il s'agit de l'avenir de sa fille, il y a telles ou telles situations qu'un père ne peut pas accepter. — Ne pensez plus à Valentine, monsieur James, elle ne peut pas être votre femme.

— Ainsi vous n'enlevez tout espoir ?

— Oui, tout espoir.

— Et comme un châtiment, vous faites retomber sur moi la faute de ceux qui m'ont donné la vie !

M. de Carmeille devint affreusement pâle.

— James, s'écria-t-il, n'ayez pas une parole amère contre celle qui vous a élevé et si tendrement aimé ; s'il y a un coupable, c'est votre père, qui ne vous a pas donné son nom.

Le jeune homme se redressa et répondit avec une sorte d'excitation :

— Ah ! Dieu me garde d'avoir dans la pensée seulement un reproche à l'adresse de ma mère et de manquer au respect que je dois à la mémoire de mon père ! Je puis maudire l'existence qu'il m'a donné ; mais ce n'est pas à moi, leur fils, de juger leurs actions. Mon père est mort ; s'il ne m'a pas donné son nom, monsieur, c'est qu'il ne le pouvait pas. Fut-il coupable, lui ? Je n'en sais rien et ne veux pas le savoir. Il était mon père ! D'ailleurs, ma mère a gardé pieusement son souve-

nir en son cœur. Et quand elle me donnait de sages conseils, pour me mettre en garde contre certains entraînements, elle me répétait toujours : " Mon fils, sois bon, sois dévoué, aime ton pays, aime tout ce qui est bien et ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur, si tu veux être un jour digne de ton père ! "

— Si ma mère me parlait ainsi, c'est que la vie du père pouvait servir d'exemple à son fils. Si je vous dis tout cela, monsieur de Carmeille, c'est que je tiens à la réhabiliter ma mère à vos yeux ; c'est mon devoir.

Ne croyez pas que mon père a, comme tant d'autres, lâchement abandonné la mère et l'enfant ; il nous aimait et je sais ce qu'il a fait pour moi. Si j'ai aujourd'hui une petite fortune, c'est lui qui me l'a donnée. Ma mère n'a jamais voulu me faire connaître son nom. Pourquoi ? Je l'ignore. Mais qu'importe, puisque ce nom ne peut pas être le mien. J'étais bien jeune encore lorsque la mort m'a pris mon père, et cependant j'ai gardé le souvenir de sa tendresse pour moi ; je me souviens que je l'appelais " papa " et qu'il aimait à me tenir dans ses bras et à me faire sauter sur ses genoux. Mais vous pleurez, monsieur, vous pleurez !

C'était vrai, M. de Carmeille pleurait. Il se tourna de côté et essaya vivement ses larmes.

— Ah ! j'ai vu vous attendrir, reprit le jeune homme, vous ne pouvez plus être impitoyable !

— Monsieur James, répondit le filateur visiblement ému, vous augmentez mes regrets de ne pouvoir vous donner ma fille, Ah ! si je pouvais. Mais je ne peux pas. Ce mariage est impossible !

James fit entendre une plainte sourde et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Mon ami, mon pauvre enfant, continua M. de Carmeille avec des larmes dans la voix, oublié Valentine et donne votre amour à une autre belle jeune fille.

Le jeune ingénieur releva brusquement la tête et s'écria avec égarement :

— Vous me tuez, Monsieur, vous me tuez !

M. de Carmeille mit ses deux mains sur les épaules du malheureux.

— Voyons, James, dit-il d'un ton dououreux, ne sentez-vous donc pas que je vous aime ? Mais comprenez donc que si, après avoir voulu faire de vous l'époux de ma fille, je ne veux plus maintenant de ce mariage, il faut qu'il y ait un de ces empêchements...

— Oui, je comprends qu'il y a quelque chose que vous me me dites pas ; mais c'est ce dont, mon Dieu, qu'est-ce donc ? Apprenez-le-moi !

— Je ne peux pas ! je ne peux pas !

— Alors, Monsieur de Carmeille, prononça le jeune homme, lentement et d'une voix presque éteinte, je n'ai plus rien à vous demander. Adieu, monsieur, adieu ! Il marcha vers la porte en chancelant. Sur le seuil, il se retourna, espérant encore que le père de Valentine allait le rappeler. Mais M. de Carmeille, sombre, dévoué, resta inut. James poussa un cri de douleur et s'éloigna rapidement, la tête baissée, comme frappé d'une malédiction.

V

#### AMOUR MATERNELLE.

Le malheureux jeune homme avait la tête perdue et s'enfuya comme un voleur

pourchue par des gendarmes. Il奔 sur les marches du perron au risque tomber et de se casser les reins. domestiques qui le virent traverser la cour hachèrent la tête ayant l'air consterné, sachant rien encore, ils cherchaient à comprendre. Devant la grille de la villa, James se trouva en face du cocher l'avait aimée et qui lui dit :

— Eh bien, patron, où allons-nous maintenant ?

Le jeune homme tira un louis de sa poche, le mit dans la main de l'autonome et répondit :

— Vous pouvez retourner à Troyes, n'ai plus besoin de vous.

Et il reprit sa course affolée, tenant chapeau à la main, l'œil hagard, les yeux au vent. La dame voilée, qui avait dans sa voiture qu'il sortit de la ville le vit passer à vingt pas d'elle, se détourna comme un trait vers la rivière. Il poussa un cri de terreur, se précipita dans le coupé et dit au cocher :

— Restez-là et attendez !

Puis elle s'élança sur les pas du jeune homme.

— Singulière aventure ! murmura le cocher qui descendu du son siège, regarda tranquillement manger son cheval dans un sac d'avoue.

Il héla son camarade qui se disposait à reprendre la route de Troyes,

— Hé, dis donc, qu'est-ce que tu dis là, tu ?

— Je dis que je suis payé et que je m'en vais. Amuse-toi bien. Bonsoir !

— Non loin de là se promenait M. et Mme Lavausser, ils venaient d'apprécier par Rosette, la fille du jardinier, que Mme de Carmeille et Valentine étaient parties en ville et que M. de Carmeille n'avait dit à personne où elles étaient allées. Etonnés et inquiets, ils se demandaient à quoi pouvait être attribué ce bruit que départ de la mère et de la fille, lorsqu'ils virent passer le jeune homme et porter dans sa course vertigineuse à travers champs.

— C'est M. James Lincoln ! s'écria M. Lavausser.

— Oui, c'est lui, répondit Henri, il avait aussi reconnu l'amoureuse de Valentine.

— Q'est-ce que tout cela veut dire ? Oh ! il se passe chez M. de Carmeille quelque chose d'extraordinaire !

À ce moment, apparut la dame qui venait de quitter sa voiture.

— Et cette femme, Henri, et cette femme ! exclama Mélanie, où va-t-elle ?

— Il est facile de voir qu'elle court après le jeune homme

— Ah ! je comprends, je comprends ! Le jeune homme se dirige vers la Seine et cette femme, qui s'est élançée sur ses pas, craint sans doute qu'il n'ait l'intention de se jeter dans la rivière. Henri, nous sommes en présence de deux malheureux dont l'un est un désespéré. Viena, viens et marchons vite, ils peuvent avoir besoin de nous.

Le jeune homme arriva au bord de l'eau. Il était certainement venu là avec la volonté d'en finir avec la vie. Tout à coup, derrière lui, un cri retentit. Il crut entendre son nom. Il regarda à droite et à gauche et ne vit personne. Il s'était trompé sans doute. Il fit un pas de plus vers la rivière, mais aussitôt il se recula. La douce et ravissante image de Valentine

enait de lui alle, échevaient lui ses

“ Je ne veu

stends de

La vision

issa tomb

— Chère

moi, par

ton, non, j'

avoir vue

mais ?

Il prit sa

et son fro

sanglot

et il

l'un baiser.

— Pleure

voix douce

pour moi

— Ma mè

— Oui, c'

l'aime tant

être, peut

beau à

ils, n'en so

peut, sans ce

qui, dis, p

à la rivière

pas répond

venu ici, tu

reproche q

me voudra

mon enf

Valentine

reprendre à

rête.

— Oh ! je

pardon !

— Repos

comme cel

c'est ainsi

dans mes b

— Chère

rites d'tru

— Oui, c

dur dans le

Et la m

ouvement

us d'eux,

ans un r

fleuve fais

les agités

chétée près

bles bonté

l'amour m

M. et M

à quelque

dernière u

feuillage

pas moins

main app

dit :

— Rega

l'embrasse

der qui es

reconnait

Cepend

— Oui,

taisement

Vien

Mme Lin

par des gendarmes. Il bondit du perron au risque de se casser les reins. Il se qui le virent traverser la place étaient l'air consterné. Ensuite, ils cherchaient à travers la grille de la ville, en face du cocher et qui lui dit : « Bien, patron, où allons-nous ? »

Le homme tira un lous de sa dans la main de l'automédi

et ouvrez retourner à Troyes, loin de vous.

Il se courut affolée, tenant à main, l'oil il lagard, les chevaux.

La dame voilée, qui attendait la voiture qu'il sortit de la ville, a vingt pas de elle, se mit en un train vers la rivière.

Le rire de terreur, se précipita le et dit au cocher :

« S'il attendez ! »

Il s'élança sur les pas du jeu

être aventure ! murmura le descendu de son siège, régulièrement manger son cheval.

Un camarade qui se disposait à route de Troyes.

« donc, qu'est-ce que tu dis

que je suis payé et que je m'assieds. Bousoir ! »

Un de la se prononçaient à assurer. Ils venaient d'apprécier, la fille du jardinier, qui riait et Valentine était-elle et que M. de Carnelle, personne où elles étaient et inquiets, il se demanda si pouvait être attribué ce bruit de la mère et de la fille, lors passer le jeune homme en courses vertigineuse à travers

James Lincoln l'écrivit. Mais lui, répondit Henri qui éconnu l'amoureux de Valentine

que tout cela veut dire ? Où M. de Carnelle quelqu'ordinaire !

Ensuite, apparut la dame qui veut sa voiture.

Henri, et cette femme Mélanie, où va-t-elle ?

comprendra, je comprends ! Le se dirige vers la Seine et qui s'est clancée sur ses pas, doute qu'il n'ait l'intention de la rivière. Henri, nous présence de deux malheureux un désespéré. Vient, viens et, ils peuvent avoir besoin

me arriva au bord de l'eau. Il meut venu la avec la volonté de la vie. Tout à coup, un cri retentit. Il crut non. Il regarda à droite et à la vit personne. Il s'était doute. Il fit un pas de plus

mais aussitôt il se recula, avisa image de Valentine

voulait de lui apparaître. La jeune femme échappée et toute en larmes, tendait lui ses mains supplantes, lui criant : « Je ne veux pas que tu meures, je te demande de mourir ! »

Le vision ne fit que passer. James se laissa tomber sur le sol.

— Chère Valentine, s'écria-t-il, pardonne-moi, pardonne à un misérable imbécile ! Non, non, je ne peux pas mourir ayant de avoir vécu une fois encore, une dernière fois ?

Il prit sa tête dans ses mains, et pressant son front brûlant de fièvre il déclata son sanglot. Soudain deux bras l'entourèrent, et il sentit sur son cou la chaleur d'un baiser.

— Pleure, mon enfant, pleure, dit une voix douce à son oreille, je suis près de pour meler mes larmes aux tiennes.

— Ma mère ! s'écria-t-il, vous ici ?

— Oui, c'est moi, ta pauvre mère qui t'aime tant ! Mais qui donc, si ce n'est ta mère, peut être près de toi quand tu as besoin d'être consolé ? Je t'ai suivi, mon fils, n'en sois pas surpris ; ne t'oublie pas dit

que, sans cesse, je veillerai sur toi ! Pourquoi, dis, pourquoi es-tu venu au bord de la rivière ? Tu baises la tête et tu n'oses pas répondre. Mais je sais pourquoi tu es venu ici, tu voulais mourir ! Malheureux enfant, est-ce qu'en a le droit de se donner la mort à ton âge ? Avant de désespérer de la vie, attends donc que tu aies souffert et que tout soit fermé devant toi ! J'étais là, à deux pas de toi, quand tu as demandé à Valentine de te pardonner d'avoir voulu mourir. C'est à elle que tu as pensé, et tu as oublié ta mère ! Oh ! ce n'est pas un reproche que je te fais ; mais, vois-tu, je ne voudrais pas n'être plus rien pour mon enfant. Cependant que Mille Valentine soit bénie, puisque s'offrant la promesse à ta pensée, c'est elle qui t'a arrêté.

— Oh ! ma mère, ma mère bien-aimée, pardon !

— Repose ta tête sur mon cœur. Oui, comme cela. Quand tu étais tout petit, t'estais-que je te tenais pour te bercer dans mes bras.

— Chère et bonne mère, comme tu mérites d'être aimée !

— Oui, oui, aime-moi et verse ta douleur dans mon sein.

Et la mère, avec son mouchoir, essuya doucement les larmes de son fils. Au-dessus d'eux, le soleil brillait dans un ciel sans un nuage. A leurs pieds l'eau du fleuve faisait bruire les roches. Les feuilles agitées par le souffle de la brise chuchotaient entre elles. Une fauvette, perchée près de son nid, chantait les ineffables bontés et les grandeurs sublimes de l'amour maternel.

M. et Mme Levasseur s'étaient arrêtés à quelque distance et se tenaient cachés derrière une touffe d'aulnes. A travers le feuillage, ils regardaient et Henri n'était pas moins ému que Mélanie. Celle-ci la main appuyée sur le bras de son mari, lui disait :

— Regarde, Henri, regarde comme elle l'embrasse ; nous n'avons plus à demander qui est cette dame ; il est facile de reconnaître une mère.

— Oui, fit Henri, cette dame est certainement la mère de James Lincoln.

Cependant la mère et le fils se levèrent.

Vient, mon cher enfant, viens, dit Mme Lincoln, pronant le bras de James,

nous allons retourner à Troyes ; nous y passerons la nuit dans un hôtel, et demain, quand tu auras bien reposé, nous reprendrons le train pour rentrer chez nous à Paris.

Sans faire la moindre résistance, le jeune homme se laissa emmener, et, en moins de vingt minutes, ils eurent rejoint la voiture dans laquelle Léontine fit d'abord monter son fils pour se placer ensuite à côté de lui. Le cocher, très intrigué, faisait à part ses petits commentaires, s'empressa de fermer la portière et de reprendre possession de son siège. Un instant après, le coupé filait sur la grande route, enveloppé d'un nuage de poussière. M. et Mme Levasseur, continuant leur promenade, revinrent vers le village. La mère de Valentine était triste, songeuse.

— Henri, dit-elle, il faut absolument que nous sachions où Mme de Carnelle et notre fille sont allées ; si la semaine prochaine sans qu'elles soient revenues à la Maison-Blanche, nous irons les rejoindre, car je ne pourrai pas vivre plus longtemps sans voir Valentine.

— Attendons quelques jours, Mélanie, et nous verrons.

— Henri, il y a du malheur dans l'air.

— Le désespoir de James Lincoln n'annonce rien de bon. Que supposez-vous ?

— Oh ! il n'est pas difficile de deviner qu'après avoir consenti au mariage de Valentine et de James, M. de Carnelle a brusquement changé d'idée. Sachant que le jeune homme viendrait aujourd'hui à la villa, il s'est empressé, hier, de faire partir Valentine afin que James ne puisse pas la rencontrer. Il est certain que M. de Carnelle dit nettement au jeune ingénieur qu'il n'épouserait pas Valentine. Voilà pourquoi nous l'avons vu courir comme un fou vers la rivière. Evidemment, il avait l'intention de se suicider et sans sa mère... Pauvre jeune homme ! Henri, je ne sais pas quel sentiment fait agir M. de Carnelle ; mais je ne l'aprouve pas, je le blâme, au contraire.

— Pourtant, Mélanie, il a le droit...

— Je ne sais pas quels sont ses droits, interrompit-elle ; mais si, j'ai toute raison de le croire, Valentine aime James autant qu'elle est aimée de lui, la chère enfant va énormément souffrir. Eh bien, cela je ne le veux pas... Non je ne veux pas que ma fille soit malheureuse ! J'ignore si M. de Carnelle a tort ou raison ; mais je le saurai, je le saurai. Si je vois des larmes sur les joues de Valentine, je les ferai payer cher à qui les aura fait couler ! Prenez garde, monsieur de Carnelle, prenez garde !

\* \* \* Sur l'ordre que lui avait donné Mme Lincoln, le cocher conduisit ses voyageurs à l'hôtel de France. James laissa agir sa mère sans rien dire, et, paraissant ne plus avoir de volonté, se laissa conduire comme un enfant. Mme Lincoln se fit donner deux chambres ayant entre elles une porte de communication. Aussitôt installée, elle commanda à dîner. James s'était assisé sur un canapé et, la tête dans ses mains, le malheureux se livrait à ses douloureuses pensées. Sa mère s'assit près de lui, et, lui prenant la tête, le forza à se redresser.

— James, dit-elle, ne t'absorbe pas ainsi ; ton silence me fait peur ; parle-moi, dis-moi ce que tu voudras, mais parle-moi !

— Ah ! ma mère, ma mère, je suis bien malheureux !

— Oui, tu souffres. Mais n'est-ce donc rien d'avoir près de toi ta mère pour te consoler ? Hélas ! pourquoi n'ai-je pas au moins de cette grande douleur ? Tu es un homme, James, reprends courage ! Sois fort. Fort, il faut l'être pour lutter contre le malheur. Tu souffres, je le sais ; mais souffrir, c'est apprendre à connaître la vie. Va, la vie n'est pas seulement faite de souffrance. Ne regarde plus en arrière, mais devant toi ; songe donc que tu n'as pas encore vingt-cinq ans et tu désespéreras ! Est-ce que c'est possible ? James, moi aussi, j'ai souffert autrefois, beaucoup souffert, plus peut-être que tu ne souffres en ce moment. Et je n'étais qu'une pauvre fille, sans parent, sans amis, seul au monde ; cependant, je me suis armée de courage et je n'ai pas désespéré. Depuis, j'ai suocé, souffert et versé bien des larmes ; alors, je t'avais, tu étais près de moi ; je te prenais dans mes bras, je t'embrassais et mes larmes cessaient de couler. Toujours tu m'as rendue forte, toujours tu m'as consolée ! Voyons, dis, mon fils, ce que tu as été pour moi quand j'étais malheureuse, ne veux-tu pas que ta mère le soit aujourd'hui pour toi ?

— Ah ! ma mère, que deviendrais-je si je n'avais plus ?

— Rassure-toi, tu ne me perdras pas ; longtemps encore, pour mon bien aimé, Dieu me fera vivre. Laisse-moi faire, laisse-moi t'aimer et tu verras ce que peut l'amour d'une mère ! Tu m'as consolée, à mon tour je t'consoleras ! Mais ne parlons plus de cela maintenant ; ce soir, quand tu seras plus calme, nous causerons ; j'aurai quelques questions à t'adresser. J'ai commandé notre dîner, on va nous le servir ici, sur cette table, et nous mangerons assis en face l'un de l'autre, comme dans le temps, tu te rappelles, quand nous demeurions rue de Richelieu. Tu n'as pris depuis hier soir, moi non plus. Comme moi, James, tu dois avoir faim ; aussi nous allons bien manger, riez que nous deux, en nous regardant. Le crois-tu, James, eh bien ! cela me semble bon d'être seul avec toi.

Le jeune homme jeta un long regard sur sa mère et ébaucha un sourire.

— Je suis folle, n'est-ce pas ? fit-elle en l'embrassant ; que veux-tu, c'est parce que je t'aime que je suis ainsi.

Le garçon entra, mit sur la table une nappe, deux couverts et bientôt après servit le dîner. James avait besoin de se restaurer. Stimulé par sa mère, qui s'efforçait de faire diversion à ses pensées et affectait de paraître gaie, il mangea un peu, mais machinalement, comme s'il n'eût pas eu conscience de ce qu'il faisait. Le repas se termina silencieusement. James ne répondant plus à sa mère, celle-ci se taisait, se contentant de regarder le malheureux avec une tendre sollicitude. Sa gaieté factice s'était subtilement éteinte ; elle était reprise par la tristesse et sentait renardre toutes ses inquiétudes.

— Hélas ! se disait-elle, le mal est encore plus grand que je ne le pensais ; il sera bien difficile à guérir.

Le jeune homme avait la fièvre, il recombait dans ses sombres pensées. Mme Lincoln jugea qu'elle ferait bien de le

laisser un peu livré à lui-même. Elle craignait de le fatiguer et d'irriter sa douleur en le forçant à l'éconter et à lui répondre.

— S'il pouvait dormir, pensait-elle ; le sommeil repose le corps, calme l'agitation de l'esprit et apaise au moins pour un instant, les souffrances de l'âme.

— Viens, mon fils, viens lui dit-elle en prenant son bras.

Il se dressa comme un automate et elle le fit entrer dans la seconde chambre.

— James, reprit-elle, veux-tu faire plaisir à ta mère.

Oui, répondit-il.

— Eh bien, mon ami, il faut te mettre au lit et dormir ; tu es fatigué, tu as un grand besoin de repos. Tu veux bien, n'est-ce pas ?

— Oui, je me coucherais tout à l'heure.

— Désires-tu que je reste près de toi ?

— Non, chère mère, laisse-moi ; d'ailleurs tu as aussi besoin de te reposer.

Elle lui mit un baiser sur le front et se retira. Mme Lincoln écrivit à M. de Carmeille :

Troyes, dix heures du soir.  
(Hôtel de France.)

“ Monsieur,

“ Ce matin, j'ai quitté Paris en même temps que mon pauvre enfant, et, sans qu'il m'en doutât, je l'ai suivi jusqu'à la Maison-Blanche. Faut-il vous le dire ? Je craignais qu'après vous avoir vu, le malheureux n'eût la funeste pensée de mettre fin à ses jours. Blottie dans la voiture qui m'avait amenée, toute tremblante et affreusement inquiète, j'attendis. James sortit de la ville dans un état de surexcitation impossible à décrire il prit sa course à travers champs, se dirigeant vers la rivière. Je ne m'étais pas trompée, James voulait mourir. Eperdue, folle de terreur, je m'élançai sur ses pas, espérant que j'arriverais à temps près de lui pour l'empêcher de mettre à exécution son fatal projet. Mais j'étais encore à une assez grande distance de lui, lorsque je le vis prêt à se précipiter dans la rivière. Je poussai un grand cri d'épouvante et l'appelai : James, James ! Il s'arrêta brusquement, fit quelques pas en arrière et s'affaissa sur le sol en sanglotant. Ce n'était pas le cri désespéré de sa mère qui l'avait retenu ; il avait pensé à Mme de Carmeille et aussitôt, vit-il faire un rayon d'espoir, il sentit que quelque chose encore l'attachait à la vie. Je m'agenouillai près de lui, je le pris dans mes bras, je l'embrassai. Il fut surpris de me voir, mais ne refusa point de m'écouter ; je parvins à le calmer un peu ; il me rendit mes bâches et nous pleurâmes ensemble.

“ Enfin, je pris son bras et l'emmennai. Nous revînmes à Troyes, où nous allions passer cette nuit. Depuis hier soir, mon pauvre James n'avait pris aucune nourriture ; j'ai obtenu de lui qu'il mangeât un peu. Depuis une heure, il est dans sa chambre. Je voudrais qu'il se nît au lit ; je serais si contente de le voir dormir ! Plusieurs fois déjà, je l'ai pris doucement de se coucher afin de prendre le repos qui lui est nécessaire. Il me répond : Tout à l'heure.

“ Il est étendu sur un canapé et il fait entendre des plaintes, des gémissements, qui retentissent jusqu'au fond de mon cœur. Parviendrai-je à calmer cette grande douleur ? J'ai peur d'être inutile, et cependant... Mais j'ai confiance en Dieu, il m'inspirera.

“ Il ne se couche pas. Il a ouvert sa fenêtre, trouvant probablement que l'air lui manquait. Je l'entends marcher ; il va et vient dans sa chambre. Il continue à pousser des soupirs et des plaintes sourdes. Le malheureux enfant, comme il souffre ! Mon cœur se brise. Je pleure. Hélas ! je ne peux que pleurer !

“ Deux heures.

“ Il vient de se jeter tout habillé sur son lit ; il s'est assoupi. Enfin ! La fatigue du corps a vaincu les souffrances du cœur. Il a laissé sa fenêtre ouverte ; je l'ose aller la fermer dans la crainte de le réveiller. Heureusement la nuit est belle et tiède. La ville est tranquille ; aucun bruit n'arrive jusqu'à lui. Dore, mon fils, dorm. Puisque le sommeil t'apporte l'oubli ! Moi, je ne me couche pas, je veille sur mon enfant !”

## VI

### UNE IDYLLE A UNE FENÊTRE.

A cinq heures du matin, James fut brusquement réveillé par le bruit de deux personnes battant contre le mur d'une maison voisine de l'hôtel et que la main d'un locataire venait d'ouvrir. Presque aussitôt, une belle voix d'homme se mit à chanter. James se laissa glisser à bas de son lit, s'approcha de la fenêtre et se plaça de façon à voir le chanteur sans que lui-même pût être aperçu. Le chant et aussi les paroles de la romance l'intéressaient. Il écouta une distraction qui l'arrachait pour un instant à ses sombres pensées.

Il faisait jour ; déjà le soleil dorait les toits des maisons et la ville se remplissait de ces bruits divers qui annoncent le mouvement, l'activité, la vie d'un peuple de travailleurs. La fenêtre de James ouvrait sur une petite cour intérieure qui séparait l'hôtel de la maison où habitait le chanteur. Ne voyant qu'une seule fenêtre ouverte, presque en face de la sienne, James n'eut pas de peine à deviner que cette fenêtre était celle de la chambre où la voix se faisait entendre. Le chanteur continuait sa chanson. Au troisième couplet, James vit une fenêtre s'ouvrir doucement, puis apparaître une belle jeune fille, blonde comme la déesse des monnaies, et qui paraissait pas avoir plus de dix-sept ou dix-huit ans. Tout souriante et le regard rayonnant, elle s'appuya sur la barre d'appui de la fenêtre avançant la tête pour mieux entendre la chanson qui, évidemment, s'adressait à elle. De son côté, le chanteur, jusqu'alors invisible, s'était approché de la fenêtre.

James reconnaît un jeune homme employé dans les bureaux de M. de Carmeille. Comme la jeune fille, le jeune homme s'appuya à la fenêtre et avança la tête. Il y eut un échange de regards tendres et de douces sourires.

— Bonjour, mademoiselle Georgette.

— Bonjour, monsieur André. Je vous écoutez ; c'est toujours avec un nouveau plaisir que je vous entendez chanter Ma Valentine.

— Comme dit la romance, mademoiselle Georgette, pour dire bonjour au soleil, vous êtes toujours levée la première.

— Et prête à aller à mon travail, monsieur André.

— Le travail garde votre sagesse, mademoiselle Georgette.

— Et j'ai là, dans un vase rempli d'eau

fraîche, ce qui est ma richesse, un joli bouquet de fleurs des champs qu'hier soir, en rentrant, j'ai trouvé suspendu à ma porte. N'est-ce pas vous, monsieur André, que m'avez fait ce présent ?

— C'est moi, mademoiselle Georgette ; j'ai cueilli ce bouquet à votre intention ; je sais que vous adorez les fleurs champêtres.

— Merci, monsieur André.

— Si les fleurs parlent, mademoiselle Georgette, celles que j'ai cueillies pour vous hier vous diraient bien des choses ; elles vous diraient que vous êtes orpheline, que vous avez besoin d'un ami pour vous protéger, vous aimer et que cet ami n'est pas loin de vous. Mademoiselle Georgette, comprenez-vous ce que je veux vous dire ?

— Monsieur André, répondit-elle en rougissant comme une belle cerise au soleil, la romance dit que c'est demain que vous parlez à l'orpheline.

— La romance dit toujours " demain " et c'est aujourd'hui qu'il faut que vous sachiez combien je vous aime. Mademoiselle Georgette, vous me connaissiez depuis quelque temps déjà, vous savez que vous pouvez avoir en moi une entière confiance ; je ne crois pas qu'il soit possible de vousaimer plus que je vous aime. Ah ! ce serait un grand bonheur pour moi si, unissant votre destinée à la mienne vous me donniez la douce mission de vous rendre heureuse !

— Monsieur André, dit la jeune fille très émue, je ne suis qu'une pauvre ouvrière et vous êtes employé.

— Mademoiselle Georgette, répliqua vivement le jeune homme, je ne vois que votre sagesse et les qualités de votre cœur ; voilà pourquoi je vous aime et désir être votre mari !

— Eh bien, monsieur André, je n'ai pas besoin de réfléchir avant de vous répondre ; puisque vous aimez assez l'orpheline pour être son mari, je serai votre femme, car moi aussi je vous aime !

— Ah ! mademoiselle Georgette, vous me rendez bien heureux. Maintenant, écoutez. On parle à la flûte du prochain mariage de Mme de Carmeille, la belle Valentine.

— Ah ! Mme de Carmeille va se marier !

— Oui.

— Pas avec M. le baron de Canon, je suppose ?

— Non, car elle n'aime pas M. de Canon.

— Qui donc doit-elle épouser ?

— Un jeune ingénieur de Paris, d'un grand mérite, qui se nomme M. James Lincoln.

— Vous le connaissez ?

— J'ai eu l'occasion de le voir plusieurs fois.

— Il est bien ce jeune homme ?

— Tout à fait bien et aussi tout à fait digne de Mme de Carmeille.

— Ah ! je suis bien heureuse pour Mme Valentine.

James n'était pas à pleurer à ses larmes. Il n'avait pas entendu sa mère entrer dans sa chambre. Mme Lincoln, debout, derrière son fils, écoutait, eût aussi la conversation des amoureux.

— Oui, mademoiselle Georgette, dit le jeune employé, on doit toujours être heureux du bonheur des autres. A l'âge simile, tout le monde est enchanté de ce mariage, et dès maintenant, employé

ouvriers  
James L  
nouveau  
mademois  
nous nou  
Mme Val

— Oui,  
nous port  
— Mad  
— Mon  
— J'au  
— Pour  
— Pour  
la cloiso  
bre de la

— Il es  
il suffira

— Il se  
mademo  
yon ou d'  
j'aurai la

Les de  
fenêtres

James  
— Ah b  
t-il.

— Et il se  
Léontin  
disant :

— Espé  
pas de  
James  
avec un  
Lincoln f  
ils sur le  
tenant un

— Jam  
caussons

— Je n  
— Peut

savoir...  
— Quoi

— Ce q  
de Carme

— Il a  
et il a  
— N'as

— Je n  
c'est qu'i

— Il t'  
— Oui,

— Eh !

— Ne

je l'aime  
— Puis

entre ell

— Ne  
s'écira le  
fureur ;  
de vie, j

La mè  
puis repr

— M.  
quot ton  
sible ?

— M.  
ment se  
trouvais

— C'es

— Oui,  
deviné q  
J'ai sup  
ler. Il  
ce, que

est ma richesse, un joli  
des champs qu'hier soir,  
ai trouvé suspendu à ma  
pas vous, monsieur André,  
je présent ?  
mademoiselle Georgette ;  
souquet à votre intention ;  
adorez les fleurs champ-  
seur André,  
s parlaient, mademoiselle  
es que j'ai aimées pour  
diraient bien des choses ;  
ent que vous êtes orphel-  
avez besoin d'un ami pour  
vous aimer et que cet ami  
vous. Mademoiselle  
prenez-vous ce que je veux

André, répondit-elle en  
une belle cerise au  
dit que c'est demain  
à l'orphelinage.  
dit toujours " demain "  
d'hui qu'il faut que vous  
je vous aime. Mademoi-  
selle déja, vous savez que  
en moi une entière con-  
sors par qu'il soit possible  
que je vous aime Ali !  
bonheur pour moi si,  
estinée à la mienne vous  
ouïe mission de vous ren-

André, dit la jeune fille  
e suis qu'une pauvre ou-  
tress employé.  
elle Georgette, répliqua  
me homme, je ne vois pas  
ses qualités de votre cœur ;  
je vous aime et désir être  
oisive André, je n'ai pas  
ir avant de vous répon-  
sime avec l'orphelinage  
et son mari, je serai votre  
aussi je vous aime !  
oiselle Georgette, vous  
heureux. Maintenant,  
re à la filature du pro-  
e Mlle de Carmeille, la

Carmeille va se marier ?

le baron de Canonge, je  
e n'aime pas M. de Ca-  
t-elle épouser ?

génieur de Paris, d'au-  
si se nomme M. James

naissiez ?

aison de le voir plusieurs

jeune homme ?

ien et aussi tout à fait

Carmeille.

bien heureuse pour Mlle

mis à pleurer à enfaude,  
pas entendu sa mère

embre. Mme Lincoln,

son fils, écoutait, s'a

tion des amoureux.

oiselle Georgette, dit la

on doit toujours être

eur des autres. A la

de est enchanté de ce

maintenant, employé

ouvriers se préparent à bien fêter M. James Lincoln dans lequel on voit le nouveau directeur des filatures. Eh bien, mademoiselle Georgette, si vous le voulez, nous nous marierons le même jour que Mlle Valentine de Carmeille.

— Oui, oui, Monsieur André, et cela nous portera bonheur !

— Mademoiselle Georgette ?

— Monsieur André,

— J'aurai à voir le propriétaire.

— Pourquoi ?

— Pour lui demander de faire enlever la cloison, afin de ne faire qu'une chambre de votre et de la mienne.

— Il est intolé de détruire la cloison ; il suffira d'ouvrir une porte.

— Il sera fait comme vous voudrez, mademoiselle Georgette ; mais d'une façon ou d'une autre, avec le titre de mari, j'aurai la chambre et ma voisine.

Les deux amoureux disparaissent et les fenêtres se ferment.

#### VII.—LE NOM DU PERE.

James pleurait toujours.  
— Ah ! le voilà le bonheur vrai ! s'écria-t-il.

Et il se mit à sangloter.

Leontine lui mit sa main sur l'épaule, disant :

— Espère, mon fils, espère, tout n'est pas perdu pour moi !

James se retourna et regarda sa mère avec une expression navrante. Mme Lincoln ferma la fenêtre, fit asseoir son fils sur le canapé et se placa près de lui, tenant une de ses mains dans les siennes.

James, dit-elle, veux-tu que nous causions un instant ?

— Je n'ai rien à vous dire, ma mère.

— Peut-être. Moi, mon fils, je voudrais savoir...

— Quoi ?

— Ce qui s'est passé hier entre toi et M. de Carmeille.

— Il a vu ma douleur, mon désespoir, et il a été sans pitié.

— N'as-tu pas remarqué qu'il était peut-être encore plus malheureux que toi ?

— Je n'ai vu qu'une chose, ma mère, c'est qu'il était insensible à ma pitié.

— Il t'a dit de ne plus penser à sa fille ?

— Oui, il m'a dit cela.

— Eh bien, James, ne pense plus à Mlle de Carmeille.

— Ne plus penser à Valentine ! Mais je l'aime ma mère, je l'aime !

— Puisqu'il s'est dressé un obstacle entre elle et toi, tu dois cesser d'aimer.

— Ne me dites pas cela, ma mère, s'écrit le jeune homme avec une sorte de fureur ; tant qu'il y aura un moitié resté de vie, je l'aimerai, je l'adorerai !

La mère resta un instant la tête baissée, puis reprit :

— M. de Carmeille, t'a-t-il dit pour quoi ton mariage avec sa fille était impossible ?

— M. de Carmeille m'a fait cruellement sentir que, par ma naissance, je me trouvais vis-à-vis de sa famille et vis-à-vis du monde, dans une fausse situation.

— C'est l'unique raison qu'il t'a donné !

— Oui, ma mère ; mais j'ai compris, j'ai deviné qu'il y avait autre chose. Quoi ? J'ai supplié le père de Valentine de parler. Il a gardé le silence. Ma mère, est-ce que mon père n'était pas un honnête homme ?

— James, mon fils, exclama Leontine, je te défends de douter de l'honorabilité de ton père !

— Pardon, ma mère ; cependant, après ce qui m'arrive, ce qui nous arrive à tous deux, car l'affront que j'ai reçu vous touche également, il est assez naturel que je veuille savoir...

— Tout ce que je pouvais t'apprendre sur ton père, tu le sais.

— Il y a bien des choses que vous m'avez cachées. Mon père était généreux puisqu'il m'a donné une fortune ; mais pourquoi ne m'a-t-il pas donné son nom ?

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi ?

— Mais, je te l'ai dit, il ne le pouvait pas.

— La raison, ma mère, la raison, je ne la connais pas !

James, répondit gravement Mme Lincoln, il y a des choses que je ne peux pas t'expliquer en ce moment, dans l'état d'agitation où tu es ; tu ne comprendrais pas. Mais ce qui me touche le plus, c'est de ne point porter un nom, qui pourrait être faux, ni sur soi, ni sur ton père. Je t'ai appris à respecter ton père, respecte-le !

— Ma mère tout en protestant de son estime et de son amitié pour moi, M. de Carmeille, après n'avoir pas pour gendre, me refuse sa fille et s'éloigne de sa maison. Est-ce seulement à cause de mon nom ? Non. Il y a une autre cause, je l'ignore. Quelle est cette cause ? Je la cherche. N'en ai-je pas le droit ? Encore une fois, ma mère, si mon père m'avait donné son nom, aurais-je la rougar de le porter ?

— Non, mon fils, non ; tu le porteras, au contraire, avec fierté, avec orgueil !

— Comme vous avez toujours refusé de me le faire connaître.

— C'est vrai.

— Pourquoi, ma mère ?

— Un serment que j'ai fait.

— A moi ?

— A moi-même.

— Vous n'êtes pas forcée de le tenir éternellement. Ma mère, dites-moi le nom de mon père !

Leontine resta un instant songeuse, hésitante.

— Ah ! James, mon pauvre enfant, dit-elle tristement, c'est il y a deux ans, c'est il y a un an que j'aurais dû te le faire connaître ce nom.

— Et aujourd'hui vous ne voulez plus me dire comment s'appelait mon père ?

— Si, si, je te le dirai.

— Ah !

— James, tu crois que ton père est mort ?

— Voulez-vous que je vous dise, ma mère.

— Je t'ai trompé.

— Mon père existe ?

— Oui.

— Son nom, ma mère, son nom.

— James, ma mère, son nom.

— De quoi avez-vous peur.

— Je peux te tuer !

Le jeune homme accoula la tête.

— Si, depuis trois jours, je ne suis pas mort, prononça-t-il d'une voix, creuse, c'est que je dois vivre encore.

— Mon fils, je te le répète, en te disant le nom de ton père, je peux te tuer ! Mais ta guérison est là, peut-être, et c'est ce que j'espère. James ton père....

Elle s'arrêta effrayée.

— Dis, ma mère, dis, et ne crains rien. — Ton père, c'est... c'est M. de Carmeille !

Le malheureux poussa un cri rauque, puis il resta immobile, comme foudroyé, bouché affreusement contracté et les yeux démesurément ouverts fixés sur sa mère. Celle-ci l'enlaça de ses bras et se mit à l'embrasser avec frénésie. Mais il restait dans la même immobilité, sans voix, raide. On aurait dit qu'il venait d'être pétrifié.

— James, James, réponds-moi !

— Rien. Mme Lincoln sentit qu'il devenait froid. L'épouvante la saisit.

— Malheureuse, cria-t-elle perdue, j'ai tué mon fils, j'ai tué mon enfant !

Elle bondit sur le cordon de la sonnette.

Un garçon de l'hôtel accourt.

— Un médecin, vite un médecin ! cria-t-elle.

James se ranimait. Il avait entendu.

— Non, dit-il, je n'ai pas besoin d'un médecin.

S'adressant à sa mère :

— Ce n'est rien, continua-t-il, le sang s'était arrêté dans mes veines et mon cœur avait cessé de battre. Je me sens mieux, rassure-toi.

La mère s'était précipitée sur son fils et le couvrait de balsas et le mouillait de ses larmes. Le garçon se retira discrètement. Entre la mère et le fils il y eut un long silence. Le jeune homme avait les yeux secs, luisants ; mais sa poitrine serrée était pleine de sanglots. Enfin les sanglots s'échappèrent, accompagnés de gros soubpirs.

— Horrible ! horrible ! s'écriait le malheureux, en se tordant convulsivement les bras, j'aime ma sœur, j'aime ma sœur !

— Mais ce n'est pas ta faute, disait Mme Lincoln ; tu n'as rien à te reprocher ; c'est une fatalité.

James répétait :

— Horrible, horrible !

— D'ailleurs, reprochait la mère, il ne t'es pas défendu d'aimer Valentine : tu l'aimeras comme une sœur.

— Non, non, répondait-il avec un accent de douleur poignante, c'est autrement que je t'aime !

Sans cesse, le mot "horrible" revenait sur ses lèvres la pauvre mère s'efforçait vainement à la rassurer, à la calmer par de douces et bonnes paroles. La crise fut longue. A la fin, l'irritation des nerfs s'apaisa, et les derniers spasmes disparurent avec les derniers sanglots. Alors le malheureux James tomba dans un état de prostration moins effrayant que les convulsions qui avaient précédé. Pelotonné sur le canapé, les mains derrière la tête, la face sur un des coussins, il sombrait que tous les ressorts se fusaient brisés en lui ; il était anéanti. Sa mère lui parlait encore, mais il ne répondait plus. Mme Lincoln le leva.

— Il faut le laisser, soupira-t-elle.

Elle l'enveloppa d'un long regard, qui contenait toute la tendresse de son cœur, et, sans bruit rentra dans sa chambre. La lettre qu'elle avait écrite dans la nuit était sur la table, inachevée. Elle prit la plume et traça les lignes suivantes :

“ 8 heures du matin.  
Il a dormi plus paisiblement que je n'osais l'espérer. Mais à cinq heures, le bruit qui s'est fait dans la ville réveillée l'a brusquement arraché à son sommeil.

Nous avons causé. N'admettant pas que vous le sépariez de Mlle Valentine à cause de sa naissance, il s'était imaginé que vous refusiez de lui donner votre fille parce que vous auriez découvert que son père n'était pas un honnête homme. Avec une certaine violence, le malheureux enfant me demanda de lui dire comment s'appelait son père. Je vous l'avoue, j'étais très embarrassée et très anxieuse. Les conséquences que pouvait avoir, dans le moment, une pareille révélation, m'effrayaient. Mais, d'un autre côté, je me disais que c'était peut-être le seul moyen que j'eusse de tuer dans son cœur son amour pour Mlle de Carmeille.

“ Je commençai par lui avouer que je l'avais trompé en lui disant que son père était mort, puis enfin je vous nommai. Ce fut comme un coup de foudre. Pendant plus de dix minutes, mon pauvre enfant resta raide, sans mouvement, les yeux grande ouverts, fixes, sans regard, pareil à une statue de pierre. Il ne respirait plus, il était glacé, son cœur avait cessé de battre. Un instant, monsieur, je crus avoir tué mon enfant. Il revint à lui. Mais quel affreux désespoir !

“ Horrible, horrible ! cria-t-il. La situation est, en effet, horrible pour le malheureux. C'est Mlle Valentine à jamais perdue pour lui. C'est le trouble, l'épuisement, l'horreur que fait naître en lui son amour pour sa sœur. Pendant près de trois heures, il fut en proie à une épouvantable crise nerveuse qui a fini par le terrasser. En ce moment, épousé, sans force, comme si tout s'était brisé dans son corps, il est gisant sur un canapé, pareil à une masse inerte et sans vie, j'attendis, non sans effroi, qu'il reprenne un peu de force pour que nous puissions vite retourner à Paris. Là, mieux qu'ici, je pourrais l'entourer de soins, et, je l'espére, avec l'aide de Dieu, l'amour maternel fera le reste.

“ Monsieur, le malheur de mon enfant ne doit pas m'empêcher de penser au bonheur des autres. Vous avez dans vos bureaux un jeune employé que je ne connais que sous son prénom d'André. Ce jeune homme, monsieur n'a vu mon fils que deux ou trois fois et peut-être ne lui a-t-il jamais parlé ; cependant James a en lui un ami. M. André aime une jeune fille charmante dont il est aimé et il se sont promis de s'épouser. La jeune fille se nomme Georgette, c'est une orpheline, une modeste ouvrière. Monsieur de Carmeille, je me permets de vous recommander le futur mari de Mlle Georgette ; si c'est possible, préparez-lui un avenir dans votre maison.

10 heures.

“ James est mieux, il a l'esprit moins troublé. La raison prend le dessus. Il est presque calme. Pour combattre et vaincre sa douleur, j'appelai à moi toute la force, toute l'énergie que Dieu met au cœur d'une mère. Pour me faire plaisir, James a pris un peu de nourriture. Il vient de se jeter à mon cou en me criant.

“ Partons, maman, partous, emmène-moi loin d'ici !

“ Oui, il m'a appelé ‘maman’ comme quand il était enfant. J'ai tressailli de joie. James sent qu'il a encore besoin de la protection de sa mère. Nous allons partir par le train de dix heures quarante. C'est vrai, n'est-ce pas ?

minutes. Ma douleur ne me fait pas oublier celle que vous devez éprouver. Hélas ! nos angoisses sont les mêmes. Mais Mme de Carmeille fera pour sa fille ce que je ferai pour mon fils. Je vous demande pardon, à vous ainsi qu'à madame et à mademoiselle de Carmeille, de tout le mal que mon malheureux enfant a fait à sa loy.

“ LÉONTINE DUTRÉ. ”

Elle mit sa lettre dans une enveloppe, écrivit l'adresse de M. de Carmeille et fit immédiatement porter la missive au bureau de poste par un garçon de l'hôtel.

### VIII

#### NOUVELLE ÉPREUVE

Le jeudi suivant, dans la matinée, Hélène et Valentine, rappelées par M. de Carmeille, revinrent à la Maison-Blanche. Le filateur les embrassa avec effusion. Pour montrer combien il était heureux de revoir sa femme et sa fille, il avait crû devoir prendre un air de gaîté. Mme de Carmeille était triste. Valentine paraissait calme, mais son regard avisa des reflets étranges qui révélaient une grande agitation intérieure. Armand et Hélène eurent un court entretien, qui fit disparaître la gaieté factice du mari. Il quitta sa femme sombre et soucieux.

La jeune fille avait repris possession de sa chambre. Rien n'y était changé. Les mains des serviteurs n'avaient touché à aucun objet. Debout devant une console, Valentine contemplait tristement dans le vase de Sévres où elle l'avait placé, un énorme bouquet de muguet fané. Un long songe l'échappa de sa poitrine. A qui s'adressait ce souvenir ? Était-ce à la femme aux allures mystérieuses, qui lui avait offert le bouquet, ou à James Lincoln ? Peut-être à tous les deux ensemble.

Mais, naturellement, elle pensait aux deux étrangers qui habitaient le chalet du bois, car elle ouvrit une botte dans laquelle il y avait une rose fanée comme le muguet. Elle prit la fleur avec précaution, pour ne pas l'éfouiller, et la porta à ses lèvres. C'est surtout lorsque nous avons l'âme en peine que notre pensée se porte vers ceux qui nous aiment ! On appela Valentine pour déjeuner.

— Ailons, fit-elle, et ne laissons pas voir la sourfance de mon cœur.

Elle déclara, Pauvre Valentine ! Le sourire, ce sourire qu'on aimait tant à voir, avait disparu de ses lèvres. Après le déjeuner, qui rien ne put égaler, on le comprend, M. de Carmeille se retrouva dans son cabinet. Peu de temps après, on frappa à la porte. Le filateur eut un haut-le-cœur et dit :

— Entrez !

Il ne fut pas étonné en voyant Valentine. Il savait bien qu'après avoir répondu à James, il aurait à répondre à sa fille. Celle-ci s'arrêta devant lui, dans une attitude respectueuse, et le regarda tristement. L'homme baissa la tête devant l'enfant, comme s'il eût été en présence d'un juge sévère.

— Mon père, dit Valentine d'une voix ferme, vous nous avez envoyées aux Carmes ; maman et moi, afin de m'éloigner momentanément de la Maison-Blanche. C'est vrai, n'est-ce pas ?

Il répondit par un mouvement de tête. — Vous attendiez M. James Lincoln, continua la jeune fille, et vous ne vouliez pas que je me rencontraise avec lui. Que se passe-t-il donc, mon père ?

— Mais, Valentine, balbutia M. de Carmeille.

— J'ai interrogé maman ; d'abord elle garda le silence ; mais, pressée de questions et émuée par mes larmes, elle a fini par me dire qu'une barrière s'était subitement dressée entre James et moi et que vous ne pouviez plus consentir à notre mariage.

— Valentine, ta mère t'a dit la vérité.

— Oui, elle m'a dit la vérité. Mais, mon père, quel est donc cet obstacle qui, du jour au lendemain, se dressa entre moi et celui que j'ai choisi pour mari, et que vous-mêmes aviez accepté pour gendre ?

— Valentine, cet obstacle existait, il a toujours existé : seulement et malheureusement il l'a fait connaître trop tard.

— Mon père, répliqua la jeune fille, les yeux éclatants, je n'admetts pas qu'il y ait un obstacle, si grand qu'il soit, que M. de Carmeille ne puisse briser !

— Ma fille, répondit le père en se tenant tristement la tête, devant cet obstacle M. de Carmeille est impuissant. C'est un de ces empêchements en face desquels les plus grands, doivent courber la tête.

— Eh bien, moi, mon père, je la lève, la tête ! s'écria Valentine avec exaltation. Car rion au monde ne peut m'empêcher d'aimer James Lincoln ! Je suis fière de mon amour, il me remplit d'orgueil !

— Ma fille, ma fille chérie, je t'en conjure : calme-toi !

— C'est difficile, cependant je veux essayer.

— Valentine, tu sais combien je t'aime ?

— En vérité, mon père, on ne dirait guère que vous aimez ! Oh ! je crois à votre tendresse. Mais comment un père qui aime sa fille peut-il la rendre malheureuse ?

— Valentine, tu connais ton père et tu sais bien qu'il n'agit jamais sans raison.

— Encore une fois, mon père, quelle raison avez-vous pour me séparer de James ?

— Je te l'ai dit et je le répète, vous ne pouvez être l'un à l'autre.

— Oui, vous me dites cela ; mais vous laissez ignorer pourquoi vos idées ont brusquement changé.

— Tu dois bien admettre, Valentine, qu'il existe des choses d'une nature telle qu'il est impossible à un père de les révéler à sa fille.

— Alors il y a un secret ?

— Oui, un secret, si tu veux.

La jeune fille resta un moment pensive, puis répondit :

— Mon père, j'aime James Lincoln ; je lui ai donné ma vie comme il m'a donné la sienne, et, je vous le déclare, je l'aimerai toujours, vous entendez, mon père, toujours. Allez, je me connais ; quand l'amour est entré dans un cœur comme le mien, il n'en sort plus. Vous avez une grande fortune, mon père, qui vous permet de faire autour de vous bien des heureux, et c'est moi, votre fille, qui suis le plus près de vous, c'est votre unique enfant qui vous est malheureuse. Voyons, qu'est-ce que cela

peut me faire ? Vous qui donnez au contraire font les eschelles, de ce n'est pas de rigueur, mon père ?

Toutes les fois que

on fontait dans

comme une

— Valentine

sans t'en

croire pour

souffrir.

— Pardon

vous savez

— Hélas !

— Depuis

pleurer ; je

pourquoi je

de vous et de

trouvez

— De gross

yeux de M.

filo, l'entou

instant, la se

poitrine.

— Ah ! s

avez toujour

tendresse !

— Chère e

rat-il, mais

être plus un

— Oh ! ou

— Je t'adou

dois souffrir

— Mon p

douleur est p

assez de son

M. de Ca

rir dans sa

étais soumis

— Valentine

n'avons rien

Lincoln, car

à lui repr

point démen

à dire qu

heureux de

fais, vieux, j

vais en lui

y aurient p

est détruit,

me, ma fil

beaux projec

l y suis for

cette fortun

plus rien pou

couler tes la

douleur sans

in mouvement de tête.  
ez M. James Lincoln,  
file, et vous ne voulez  
contraste avec lui. Que  
mon père ?  
ne, balbutia M. de Car-

maman ; d'abord elle  
n'a pas pressé de ques-  
sions, elle a fini  
barrière s'était subite-  
e James et moi et que  
plus consentir à notre

mère t'a dit la vérité.  
dit la vérité. Mais, mon

ce est obstacle qui, du  
se dresse entre moi et  
ai pour m'aider, et que  
accepté pour gendre ?  
t obstacle existait, il a

lement et malheureu-  
au trop tard.

olique la jeune fille, les  
e n'admet pas qu'il soit, que M.  
y grand qu'il soit, que M.  
ise briser !

ondit le père en so-  
la tête, devant cet ob-  
nus il est impuissant.  
échémement en face des-  
doivent courber la

mon père, je la lève,  
Valentine avec exalta-  
monde ne peut m'em-  
mes Lincoln ! Je suis  
ur, il me remplit d'or-  
fille chérie, je t'en con-

ependant je veux es-  
sais combien je t'ai-

mon père, on ne dirait  
l'aime ! Oh ! je crois  
pas. Mais comment un  
fille peut-il la rendre

connais ton père et  
l'agit jamais sans rai-  
ois, mon père, quelle  
pour me séparer de Ja-

et je le répète, vous  
l'autre.

dites cela ; mais vous  
urquoi vos idées ont

admettre, Valentine,  
ses d'une nature telle  
à un père de les rév-

secret ?  
si tu veux.

ta un moment pensif,

James Lincoln ; je  
comme il m'a donné la  
déclare, je l'aimerai  
dex, mon père, tou-  
connais ; quand l'amour  
eur comme le mien, il  
tous avec une grande  
qui vous permet de  
s bleu des heureux, et  
qui suis le plus près  
unique enfant qui sera  
tous, qu'est-ce que cela

peut me faire, maintenant, que vous soyez  
riches ? Vous le voyez, ce n'est pas la richesse  
qui donne le bonheur ; je m'espérais,  
au contraire, que ceux qui la possédaient se-  
fouler les esclaves de la position qu'ils leur  
donnaient de certaines convenances mondaines  
et de ridicules et sots préjugés. Eh  
bien, mon père, je vous le dis, je voudrais  
n'être que la fille d'un ouvrier, ouvrière  
comme lui, et je me mets à envier le sort  
des filles les plus pauvres.

Toutes les paroles de la jeune fille s'en-  
fondaient dans le cœur du malheureux père  
comme une lame d'acier.

— Valentine, répondit-il avec tristesse,  
s'amusant à douter, sans le vouloir, tu es  
crusse pour moi et tu me fais horriblement  
souffrir.

— Pardon, cher père pardon ; mais si  
vous saviez comme je souffre aussi, moi !

— Hélas !

— Depuis trois jours, je n'ai fait que  
pleurer ; je me demande constamment pourquoi James Lincoln n'est plus digne  
de vous et de moi ; je cherche et je ne  
trouve point. Je ne comprends pas, mon  
père, et je ne sais plus que penser. Mais  
que pouvez-vous donc avoir à lui reprocher ? Mon père, j'aime James, je l'aime  
autant que ma mère vous a aimé autre-  
fois et vous aime encore aujourd'hui ; oh  
bien, quoi qu'il ait pu faire, je lui par-  
donne, et je vous demande, mon père,  
tenez, agenouillée à vos pieds, je vous  
demande de pardonner aussi. Je l'aime,  
mon père, je l'aime !

De grosses larmes roulaient dans les  
yeux de M. de Carmeille. Il releva sa  
fille, l'entoura de ses bras, et pendant un  
instant, la serrait siérement contre sa  
poitrine.

— Ah ! s'écria-t-elle, je sens que vous  
avez toujours pour votre fille la même  
tendresse !

— Chère enfant, chère enfant ! murmura-  
t-il, mais je t'aime aujourd'hui peut-  
être plus encore que je ne t'aimais !

— Oh ! oui, vous m'aimez !

— Je t'adore ! Aussi juge de ce que je  
dois souffrir à la vue de ta douleur.

— Mon père, mon bon père, oui ma  
douleur est profonde ; mais il vous est si  
douloureux de me consoler !

— Ah ! si je le pouvais !

— Vous n'avez qu'à rappeler M. James  
Lincoln, dit Valentine, d'une voix calme,  
luyant avec langueur sa tête sur l'é-  
paule de son père.

M. de Carmeille sentit un frisson cou-  
rir dans ses membres. Le malheureux  
étais soumis à une cruelle épreuve.

— Valentine, dit-il, écoute-moi ! Nous  
n'avons rien à pardonnez à M. James  
Lincoln, car il n'y a rien, absolument rien  
à lui reprocher. Le brave garçon n'a  
point démenti de nous et je n'hésite pas  
à dire que mon affection pour lui reste  
intact dans mon cœur. Oui, j'aurais été  
heureux de l'avoir pour gendre. Je me  
fais vieux, je me sens fatigué ; je trou-  
vais en lui mon successeur et les filatures  
y auraient gagné. C'était mon rêve. Il  
est détruit. Ah ! je crois le bien. Valen-  
tine, ma fille chérie, si je renonce aux  
beaux projets que j'avais formés, c'est que  
j'y suis forcé. Je possède des millions,  
cette fortune que tu désignes, qui n'est  
plus rien pour toi, et avec mes millions je  
ne peux rien, rien ! Il faut que je voie  
couler tes larmes, que je sois témoin de ta  
douleur sans pouvoir te consoler ! J'aime

ma fille, s'écria-t-il avec une sorte de fu-  
reur, je l'aime, je donnerais ma vie pour  
elle, elle souffre et je ne peux pas la ren-  
dre heureuse !

— Après un bout de silence, il reprit :

— Comprends-le, Valentine, comprends-  
le bien, si je ne te donne pas James Lincoln  
pour époux, c'est que ce mariage est  
impossible.

La jeune fille laissa échapper un pro-  
found soupir.

— Et, répliqua-t-elle, appuyant sur les  
mots, je ne sais pas savoir quel est l'obsta-  
cle qui s'est dressé entre James Lincoln  
et moi ?

— Sur ce point, Valentine, je dois gar-  
der le silence.

La jeune fille laissa tomber sa tête sur  
sa poitrine.

— Valentine, reprit M. de Carmeille  
après un instant de silence, avec le temps,  
entouré de l'affection de ta mère et de la  
mienne, ta douleur s'espacera et tu oublieras  
vite M. James Lincoln, tu verras. Je ne  
te parle pas aujourd'hui d'un autre  
jeune homme que tu pourras aimer ; mais  
il existe et nous le trouverons.

La jeune fille se redressa brusquement.  
Elle avait la pâleur de la mort et son sein  
se soulevait avec violence.

— Ainsi, mon père, dit-elle d'une voix  
étranglée, votre résolution est fermement  
arrêtée ; vous ne reviendrez pas sur ce que  
vous avez décidé ?

— Ma fille, ce qui est impossible aujourd'  
hui le sera toujours. Et tout ce que  
j'avais à te dire sur ce douloureux sujet,  
je te l'ai dit.

— C'est bien mon père, n'en parlons  
plus. Jusqu'à ce que je me dois à moi-  
même et j'ai trop d'affection pour vous  
pour me révolter contre votre autorité. Valen-  
tine, que vous avez raison, je me cour-  
bais devant votre volonté et vous trouvez  
en votre fille la résignation que vous lui  
demandez. Je souffrirai, puisqu'il le faut,  
et ne vous donnerai point le spectacle de  
ma douleur. Je devrai vous cacher mes  
larmes. Quant à oublier James Lincoln,  
oh ! cela, mon père, n'espérez point !  
Son souvenir, vivifiant mon anseur, restera  
dans mon cœur jusqu'à ce qu'il ait  
cessé de battre. Et surtout, qu'on ne  
me parle jamais d'un autre mariage ! Il  
n'y a plus de honneur possible pour moi ;  
dés maintenant, je renonce à toutes les  
joies, à tous les plaisirs ; je voudrais pour-  
voir m'envoler dans une retraite pro-  
fonde, dans un cloître, mon père, avec  
votre permission.

— Oh ! cela, jamais, jamais ! exclama  
M. de Carmeille.

— Je resterai donc près de vous et de  
ma mère.

— Malheureuse enfant que devien-  
drons-nous si tu nous quittais ? Ah ! j'est-  
alors que, moi aussi, je ne ferai plus  
aucun cas de cette fortune qui a été  
amassée pour toi. Mais non, tu resteras  
près de nous. Est-ce que nous pourrions  
vivre sans toi ? Oui ta douleur est profon-  
de, et cependant elle ne peut pas être  
mesurée à celle de ton père. Valentine, ma  
fille, l'affection de ta mère et la mienne  
auront raison de ton chagrin, tu verras.  
Nous te ferons oublier James Lincoln,  
qu'il t'ès défendu d'aimer, et, quand la  
plaisir de ton cœur sera cicatrisée, tu aimeras  
un autre beau jeune homme, qui te don-  
nera le bonheur que tu crois avoir à jamais  
perdu.

La jeune fille secoua énergiquement la  
tête.

— Ne me parlez plus de cela, mon père,  
s'écria-t-elle ; encore une fois, je vous le  
dis, je ne me marierai jamais !

Elle continua avec un accent de tristesse  
intraduisible :

— Mais je ne deviendrai pas vieille fille  
comme Mlle de Nangis, je n'ai plus long-  
temps à vivre, allez, mon père ; je sens  
mon mal, je dois en mourir !

Le père saisit sa fille par le bras.

— Tais-toi, Valentine, tais-toi ! s'écria-  
t-il d'un ton farouche ; malheureuse en-  
fant, mais tu ne sais donc pas que si tu  
mourras je ne pourras pas te survivre !  
Près de ma fille morte, je me brûlerai la  
cerveille !

Valentine étouffa. Malgré les efforts  
qu'elle faisait pour se contenir, elle était  
prête à s'arrêter. Elle jeta sur M. de  
Carmeille un regard douloureux et se pré-  
cipita hors du cabinet. Le malheureux  
père était à bout de forces. Il s'affaissa  
sur son fauteuil comme une masse.

— Oh ! c'est trop, c'est trop ! murmura-  
t-il comme demandant grâce.

— Mais qui donc Dieu venge-t-il en ma-  
frappant ainsi !

## IX

### ESPÉREZ !

Valentine avait besoin de pleurer.  
Hélas ! la pauvre enfant n'avait pas encore  
versé toutes ses larmes. Chose étrange, à  
ce moment où elle avait besoin de trouver  
un cœur compatisant prêt à prendre part  
à sa douleur, ce n'est pas à Mme de Carmeille  
qu'elle songea, mais à Mme Levens-  
sor, cette femme qu'elle connaissait à  
peine et qui l'aimait parce qu'elle s'imagi-  
nait retrouver en elle, douce folie, une  
fille unique qu'elle avait perdue. Valen-  
tine se sentait irrésistiblement attirée vers  
Mélanie, sa véritable mère. Y avait-il en  
cela ce qu'en appelle la voix du sang ?  
Nous répondrons : Peut-être. Dans tous  
les cas, il est évident qu'une voix mysté-  
rieuse parlait à l'âme de Valentine.

Elle descendit au jardin et marcha  
rapidement vers le pavillon où demeurait  
le jardinier. La femme du jardinier et  
Rosette travaillaient l'une près de l'autre.  
La fillette tricotait un bas de laine. La  
mère et la fille se leverent en voyant para-  
ître Mlle de Carmeille.

— Madame, dit Valentine, je désire  
faire une petite promenade ; voulez-vous  
permettre à Rosette de venir avec moi ?

— Mais certainement, mademoiselle.

— Et vous Rosette, vous est-il agréable  
d'accompagner ?

La gentille Rosette répondit en jetant  
son tricot sur un meuble et en accourant  
près de sa jeune maîtresse. Elles sorti-  
rent de l'enclos par une petite porte ou-  
vrant sur la route.

— Mademoiselle, est-ce que nous allons  
meilleur du muguet ? demanda Rosette,  
voyant qu'on se dirigeait vers le bois.

— Non, Rosette, répondit Valentine,  
Nous n'irons pas plus loin que la maison  
du garde où je m'arrêterai, et pendant que  
je causerai avec la dame et le mousieur du  
chalet, tu te promèneras dans leur jardin ;  
j'ai remarqué l'autre jour qu'il y avait de  
très belles roses.

— Oh ! fit Rosette, la dame sera bien  
contente de vous voir. Quand je lui ai  
apris dimanche que vous étiez partie, j'ai  
cro qu'elle allait se mettre à pleurer.

— Rosette, tu causes donc avec Mme Levassieur ?

— Quand elle me demande quelque chose, mademoiselle, je lui réponds. Est-ce que c'est mal ?

— Non, Rosette.

— Ah ! elle aurait bien voulu savoir où vous étiez allée ; mais je ne pouvais pas le lui dire. Ce matin je l'ai vue.

— Ah !

— Elle m'a embrassée quand je lui eus dit que vous étiez revenue ; et puis elle m'a fait un joli cadeau. Voyez, mademoiselle,

Et elle montra une bague qu'elle avait acheté à Troyes pour être offerte à Mme Rosette, valait quarante ou cinquante francs. Mme Levassieur, ayant appris par la fille du jardinier le retour de Valentine, était vite rentrée au château pour faire part à son mari de l'heureuse nouvelle. Après le déjeuner, M. Levassieur était sorti pour faire une promenade dans le bois. Quant à Mélanie, que Valentine, fatiguée du voyage, ne sortirait pas ce jour-là, et qu'elle ne pourrait avoir le bonheur de revoir sa fille que le lendemain, elle avait dit à Henri qu'elle resterait à la maison toute la journée. Elle écrivait, répondant à plusieurs lettres des associés à qui elle avait cédé sa maison de couture. Ne pensant plus qu'à sa fille, Mélanie était en retard dans sa correspondance qu'elle négligeait beaucoup.

— Comme c'est convenu, ma chère Rosette, dit Valentine en arrivant au château, tu vas m'attendre dans le jardin.

Valentine fut d'abord reçue par la veille domestique qui lui dit :

— M. Levassieur est sortie, mais madame est là ; elle va être bien heureuse de vous voir, mademoiselle. Vous pouvez entrer sans que je préviennent madame, ce sera une surprise.

La jeune fille marcha vers la porte du salon que lui indiquait la servante ; mais elle crut devoir s'annoncer en frappant trois petits coups.

— Entrez, répondit Mme Levassieur.

A la vue de Valentine, la jeune femme poussa un cri de joie, jeta sa plume, se dressa comme une patte un ressort et fit trois pas en avant, les bras ouverts.

— Ah ! madame, mon amie ! exclama Valentine en s'élançant au cou de Mme Levassieur.

Les bras de Mélanie étreignirent fortement la jeune fille et les lèvres de la mère se collèrent sur le front pâle de l'enfant. Celle-ci sentit la passion qu'il y avait dans cet embrasement.

— Ah ! que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle.

Ce cri fit tressaillir Mélanie dans tout son être. Elle serrait fébrilement sa fille contre son cœur palpitant. Aussitôt, la douleur de la jeune fille faisant explosion, la pauvre enfant éclata en sanglots et ses larmes coulèrent en abondance. Tenant toujours Valentine dans ses bras, Mélanie s'assit sur le canapé, ayant sa fille sur ses genoux.

— Malheureuse ! dissait-elle, vous, malheureuse ! O mon Dieu ! Et c'est à moi que vous venez dire votre douleur ! Et c'est sur mon sein que vous venez répandre vos larmes ! Mais il y a donc quelque chose en vous qui vous a dit que je pouvais vous sauver, vous conseiller ? Eh

bien, mon enfant, vous ne vous êtes pas trompée. Oui, je vous considérai ! Ah ! vous venez vous placer sous ma protection ; oh bien, je vous protégerai, je vous défendrai ! Je ne veux pas, moi, je ne veux pas que vous soyez malheureuse !

— Je sais que vous m'aimez, répondit la jeune fille, et c'est pour cela que je viens pleurer près de vous ; mais, hélas ! vous ne pouvez rien.

— Ah ! vous croyez que je ne peux rien ; c'est bon, vous verrez. Quand il s'agit de vous, mademoiselle Valentine, de votre bonheur, mon pouvoir est plus grand que ne le pensez.

La jeune fille poussa un long soupir et secoua tristement la tête.

— Ainsi, reprit Mélanie, je ne me suis pas trompée ; ce qui se passe, je l'ai deviné.

— Vous avez deviné ? fit la jeune fille, laissant voir sa surprise.

— Oui, mademoiselle, j'ai deviné que vous aimez M. James Lincoln, que ce beau jeune homme vous aime et que M. de Carmeille, votre père, pour des raisons qui me sont inconnues, ne veut pas que vous épousiez M. James Lincoln. Est-ce bien cela ? N'est-ce point là l'unique cause de votre grande douleur ?

— Oui, vous avez deviné la vérité.

— Pourquoi votre père ne veut-il pas vous marier à M. James Lincoln ?

— Hélas ! je l'ignore. Les parents de M. James Lincoln n'ont pas une aussi grande fortune que M. de Carmeille ; mais je contaient mon père, ce n'est certainement pas pour cela qu'il s'oppose à notre mariage. D'ailleurs, si M. James n'a pas beaucoup de fortune, il est jeune, instruit, à l'avvenir devant lui et il doit arriver à une position. Mon père et ma mère ne m'ont pas défendu d'aimer M. James ; ils ont, au contraire, encouragé mon amour ; ils avaient vite reconnu les excellentes qualités de M. James Lincoln, qui est ingénieur des mines, et mon père, enchanté de l'avoir pour gendre, avait l'intention de lui confier la direction des filatures. Comme vous le voyez, tout était pour le mieux et j'étais tranquille, heureuse.

— Tout à coup, du jour au lendemain, mon père prétend qu'il a découvert quelque chose qui ne lui permet plus de me donner M. James pour mari. Qu'est-ce qu'il a découvert ? Qu'elles sont les raisons qui le font agir ? Je n'en sais rien. Tout à l'heure j'ai eu un entretien avec lui, je l'ai interrogé ; je voulais savoir... Mais tout ce que j'ai pu lui dire a été inutile. Il se borne à répondre que mon mariage avec James est devenu impossible. Après cela, que puis-je faire ? Il ne me reste qu'à me résigner, à souffrir. Vous comprenez que je ne puis pas entrer en lutte contre mon père. Il me dit de ne plus penser à James, de l'oublier. Comme si c'était possible ! Vous le voyez, mon amie, je ne peux que souffrir. Seulement, je ne souffrirai pas longtemps ; je sens que je mourrai de mon amour.

— Mourir, vous, mourir ! s'écria Mélanie, pressent de nouveau sa fille contre sa poitrine ; mais je ne veux pas que vous mouriez, moi : Non, non, ma chérie, vous ne mourrez pas, vous vivrez et vous serez heureuse, car vous épouserez M. James Lincoln, j'en fais le serment devant Dieu !

— Mon père ne reviendra pas sur sa résolution.

— C'est ce que nous verrons. S'il le faut, on la forceur à consentir à votre mariage,

— Vous ne connaissez pas M. de Carmeille ; rien au monde ne pourra faire flétrir sa volonté ; je l'ai bien vu, allez.

— Nous verrons, nous verrons ! Ah ! on vous rend malheureuse, on vous fait souffrir ! Eh bien qu'en prenne garde à moi ! On ne sait pas de quoi je suis capable !

La physionomie de la jeune femme avait pris une expression terrible, et le fauve délaissa sillonner son regard. Valentine la considéra pendant un instant avec étonnement, puis ne put s'empêcher de dire :

— Vous prenez mon parti comme si vous étiez ma mère !

Mme Levassieur sursauta, laissa échapper un soupir, sourit et répondit d'une voix douce, pleine de tendresse :

— C'est que j'ai pour vous, mademoiselle, l'affection que doit avoir une mère pour sa fille !

Et, prenant dans ses mains la tête de Valentine, elle couvrit de baisers son front et ses joues.

— Oh ! oui, murmura la jeune fille, je sens que vous m'aimez ! Et c'est parce que je ressemble à votre fille.

— Mademoiselle Valentine, interrompit Mme Levassieur, ne parlons plus de l'enfant que j'ai perdue, mais de vous, qui êtes près de moi et qui me faites oublier tout ce que j'ai souffert. Oh ! oui, je vous aime, et un jour, qui n'est peut-être pas éloigné, vous en aurez la preuve.

— Mais cette preuve, je l'ai, vous me la donnez.

— Mademoiselle Valentine, répliqua gravement Mme Levassieur, si vous n'avez que des carences et des paroles d'amitié à attendre de moi, ce ne sera pas assez. Je dis, je veux défendre votre honneur. Mademoiselle Valentine, avez-vous confiance en moi ?

— Oui.

— Alors, écoutez-moi.

— Je vous écoute.

— Eh bien, non vous laisserez pas accabler par votre douleur. Je ne vous dis pas, comme M. de Carmeille, d'oublier James Lincoln ; je vous dis, au contraire, réservez-lui ! Ah ! votre mariage est devenu impossible, il y a un obstacle ! Eh bien, Valentine, si grand qu'il soit, cet obstacle, je le briserai ! Oui, oui, consolez-vous, séchez vos larmes, James Lincoln sera votre époux.

— Je voudrais vous croire, répondit tristement la jeune fille ; mais, hélas ! si mon père n'a pas eu profit de mon décespoir, c'est que sa résolution est inébranlable.

— Sa résolution, mademoiselle Valentine, on l'attaquera avec de telles armes qu'il faudra bien qu'il se déclare vaincu. Mais c'est assez. Cependant, je vous dis encore une fois : espérez !

La jeune fille sourit à travers ses larmes. Assurément, elle avait le droit de douter du pouvoir de Mme Levassieur en cette circonstance. Il y eut un moment de silence.

— Vous et Mme de Carmeille êtes parties samedi soir, reprit Mélanie, où étiez-vous allées ?

— Dans la Haute-Saône, au château de Cormier.

— M. de Carmeille a eu devoir vous

éloigner de la Maison-Diazac. Il attendait M. J. pas que à la villa craintes ? James Li a été reçue entre eux.

— Oui,

— Mais entre eux.

— Oh ! le dira.

— L'ent pénible.

prois au p

— Vous

— Oui,

fou vers la

— Mon

— Il éta

tion.

— Il voi

ille en fri

— Oui,

Maiz, heu

suivi.

— Une

— Sa m

— Mme

Blanche ?

— Oui,

son fils.

— Vous

— Oui,

Lincolen e

mirable

ment, ell

yeux de l

La tête du

sein de sa

ment la v

yeux de

Valent

à peine et

de Mélani

— Avec

et consol

er le dé

Elle pri

la rivière

dans le

James ava

prisront la

probabil

— Pauv

file.

Et de g

poitrine

mère insp

file pour la

la console

Et, quand

brassant a

— Espé

Valent

que est le

il le beso

à l'espér

Un poi

la jeune fi

nous verrons. S'il le  
a consentir à votre  
naissez pas M. de Car-  
monde ne pourra faire  
; je l'ai bien vu, allez,  
, nous verrons. Ab ! en  
heureuse, on vous fait  
en qu'on prenne garde  
aut pas de quoi je suis

de la jeune femme avait  
ion terrible et de fave-  
son regard. Valentine  
ant un instant avec éton-  
s'empêcher de dire :  
s mon parti comme si

ur sursauta, laissa échap-  
our et répandit d'une  
de tendresse ;  
ai pour vous, mademoi-  
que doit avoir une mère

ans ses mains la tête de  
ouvrir de baisers son front

urmura la jeune fille, je  
n'aime ! Et c'est parce  
à votre fille. Mme Lincoln  
Valentines, interrompit  
ne parlons plus de l'en-  
due, mais de vous, qui  
et qui me faites oublier  
ouffert. Oh ! oui, je vous  
qui n'est peut-être pas  
aurez la preuve.

reuve, je l'ai, vous me la  
le. Valentine, répliqua  
Levasseur, si vous n'a-  
pas et des paroles d'u-  
de moi, ce ne serait pas  
je veux défendre votre  
madoiselle Valentine, avez  
moi ?

tez-moi.

te.

vous laisser pas accabler

un. Je ne vous dis pas,

Carmelle, oublier James

dis, au contraire, espé-  
marriage est devenu

un obstacle ! Eh bien,

qui soit, cet obstacle.

Oui, oui, consolez-vous

, James Lincoln sur

as, vous croire, répondit

sa fille ; mais, hélas ! si

eu pitié de mon déce-  
la résolution est inébran-

on, mademoiselle Valen-

tiere avec de telles arme-

à qu'il se déclare vaincu.

Cependant, je vous dis

espérez !

sourit à travers ses lar-  
s, elle avait le droit de

oir de Mme Levasseur en

ce. Il y eut un moment

de Carmelle étes par-

reptit Mélanie, où étes-

ute-Sadne, au château des

elle a cru devoir vous

aison-Blanche. Il attein-

dait M. James Lincoln, et il ne voulait  
pas que le jeune homme vous trouvât  
à la villa. Quelles pouvaient être ses  
crainstes ? Le dimanche, en effet, M.  
James Lincoln s'est présenté à la villa et  
a été reçu par M. de Carmelle. Le sa-  
vez-vous ?

—Oui, je le sais, soupire Valentine.  
Mais vous ignorez ce qui s'est passé  
entre eux.

—Oh ! ce n'est pas à moi que mon père  
le dira.

—L'entrevue a dû être extrêmement  
pénible. M. James est sorti de la ville en  
prou le plus violent désespoir.

—Vous l'avez vu ?  
—Oui, je l'ai vu, courant comme un  
fou vers la rivière.

—Mon Dieu !  
—Il était facile de deviner son inten-  
tion.

—Il voulait mourir ! exclama la jeune  
fille en frissonnant.

—Oui, il voulait se donner la mort.  
Mais, heureusement, une femme l'avait  
suivi.

—Une femme !  
—Sa mère, mademoiselle Valentine.  
Mme Lincoln est venue à la Maison-  
Blanche ?

—Oui, et sans aucun doute à l'insu de  
son fils.

—Vous l'avez vue ?

—Oui, et je vous vous dire que Mme  
Lincoln est une noble femme, une mère  
admirable dans son amour et son dé-  
vouement pour son fils. C'est elle, en  
criant : "James ! James !" qui a arrêté  
le malheureux au bord de la Seine et l'a  
empêché de s'y précipiter. Alors, M.  
Levasseur et moi, qui étions qu'à une  
faible distance, nous avons eu sous les yeux  
un tableau des plus touchants : la mère  
et le fils dans les bras l'un de l'autre, échan-  
geant de longs baisers, pleurant tous deux.  
La tête du jeune homme reposait sur le  
sien de sa mère tenue, comme en ce  
moment la vôtre sur moi poitrine, et, doc-  
ument, elle essayait les joues et les  
yeux de son enfant.

Valentine écoutait haletante, respirant  
à peine et comme suspendue aux lèvres  
de Mélanie. Celle-ci continua :

—Avec ses baisers et ses paroles douces  
et consolantes, Mme Lincoln réussit à cal-  
mer le désespoir de son fils.

Elle prit son bras ; ils s'éloignèrent de  
la rivière. Mme Lincoln fit monter son  
fils dans la voiture qui l'avait amenée. M.  
James avait renvoyé la sienne, et ils re-  
prirent la route de Troyes où, selon toute  
probabilité, ils ont passé la nuit.

—Pauvres James ! murmura la jeune  
fille.

Et de gros soupirs s'échappèrent de sa  
poitrine gonflée. Alors, tout ce qu'une  
mère inspirée par son cœur peut dire à sa  
fille pour la rassurer, apaiser sa douleur,  
la consoler. Mélanie la dit à Valentine.  
Et, quand la jeune fille la quitta, en l'em-  
brassant une dernière fois, elle lui répondit :

—Espérez !  
Valentine n'était pas consolée. Mais  
quel est le malheureux qui ne sent pas en  
soi le besoin d'espérer ? N'a-t-on pas fait  
l'espérance une des vertus théologales ?  
Un peu d'espoir avait rasséréné l'âme de  
la jeune fille.

Mme Arthémise de Nangis était très en  
colère. Pensez donc, elle avait vainement  
attendu une petite lettre de M. de Carmelle.  
Après les menaces qu'elle avait  
faites à Hélène, elle était singulièrement  
étonnée. Aussi croyait-elle n'avoir plus à  
garder aucune mesure vis-à-vis de gens  
qui, décidément, avaient l'air de se moquer  
d'elle. Le dimanche matin, la vieille  
se disposait à se rendre à la villa de  
la Maison-Blanche, et se disait en grimant  
qu'elle y ferait une escale dont on parlerait  
et dont on se souviendrait, lorsqu'on  
lui vint l'apprendre que la veille, M.  
de Carmelle et sa fille avaient pris  
à la gare de Troyes le train de Belfort.  
Qu'est-ce que cela voulait dire ?

En se faisant cette question, Mme de  
Nangis sentit s'apaiser sa fureur. M. de  
Carmelle avait un domestique qui, moyennant  
quelques pièces d'or qu'elle lui mettait  
dans la main, était aussi l'humble serviteur  
de Mme de Nangis. Il y aura toujours  
et partout des valets infidèles, ne  
se faisant aucun scrupule de trahir leurs  
maîtres.

Dans l'après-midi du dimanche, la  
vieille fille reçut de son espion un billet,  
qui lui faisait savoir, ce dont l'avait  
informée le matin, que Mme et M.  
de Carmelle étaient parties le samedi soir,  
brusquement, sans avoir dit où elles  
allaient. Arthémise devina sans peine  
que la mère et la fille avaient dû se rendre  
aux Cormiers. Mais pour quoi faire ?  
La vieille fille fit ses réflexions, ses petits  
commentaires plus ou moins favorables  
aux deux voyageuses et n'en fut pas plus  
avancée.

Mais le lundi soir elle reçut un nouveau  
billet de l'espion. Le domestique l'instruisait  
de ce qui s'était passé à la villa dans  
l'après-midi du dimanche, rapportant ce  
qu'il avait pu entendre de la conversation  
de son maître avec James Lincoln, et n'oubliant pas de dire que le jeune ingénieur  
était désespéré en quittant M. de Carmelle  
et qu'il s'était éloigné de la villa pour n'y plus revenir. Mme Arthémise  
comprit enfin pourquoi la mère et la fille étaient rendues aux Cormiers.  
Mais elle comprenait plus encore : il  
était de toute évidence que M. de Carmelle  
avait fait prendre, à Paris, des renseignements sur James Lincoln et sa  
famille, et avait appris ainsi que ce James Lincoln, à qui il se proposait de donner  
sa fille, était son propre fils, à lui, et le  
frère de Valentine.

Pendant de longs instants, la vieille  
fille fut sous le coup d'une joie délirante.  
Il est vrai qu'elle n'éprouvait de jalousie  
que dans le tourment, la douleur et  
l'écrasement des autres. Comme elle  
avait bien fait de se taire et d'attendre !  
On ne pouvait pas l'accuser d'avoir  
révélé un secret qui touchait à l'honeur  
d'une famille. D'ailleurs, elle sa-  
vait bien que si elle l'eût révélé, ce se-  
cret, M. de Carmelle ne lui aurait jamais  
pardonné, et que, du coup, elle aurait dé-  
truit toutes les espérances du baron de  
Canonge. Aussi, était-ce pour cela qu'elle  
avait gardé un alliance prudent. Assurément James Lincoln ne pouvait être à  
éradire ; mais, un instant, il avait été un  
obstacle aux vues ambitieuses, aux con-  
voitises de son neveu. Maintenant, le  
petit baron regagnait tout le terrain qu'il  
avait perdu". La place était libre ; il n'a-  
veut plus qu'à reparaître en vainqueur.  
M. de Carmelle ne pouvait qu'être en-  
chanté de s'allier aux Nangis et aux  
Canonge, et la fière Valentine serait trop  
heureuse d'être baronne.

Le soir Mme Arthémise eut la visite de  
M. Antonin. Avant tout, et par-dessus  
tout, le baron de Canonge aimait sa chère  
personne. Peut-être aimait-il réellement  
la jeune Valentine, dont la beauté était  
assez puissante pour inspirer une passion  
violente à tout autre qu'un Narcisse.  
Toutefois, il se serait assez facilement  
consolé d'avoir un rival préféré, s'il n'y  
avait pas eu les millions de M. de Carmelle  
et aussi sa terrible tante, qui entretenaient  
en lui le feu de l'espérance. Devant Mme de  
Nangis, il jouait le rôle d'un don Quichotte  
pleurant sa duline et ne paraissait  
devant elle qu'avec un visage de circons-  
tance, ce qui le faisait appeler "chevalier  
de la triste figure" par la vieille fille rai-  
leuse.

—Eh bien, monsieur mon neveu, dit-  
elle, savez-vous la grande nouvelle ?

—Quelle nouvelle ? fit-il, enlevant de-  
grands yeux.

—Comment vous ne savez rien ?

—Je sais qu'il y a eu à Troyes, l'avant-  
dernière nuit, deux incendies.

Mme Arthémise haussa les épaules.

—En vérité, répondit-elle, vous ne  
vous occipez guère de vos affaires.

—Ma tante, je ne comprends pas....

—Allons, noble chevalier de la triste  
figue, chassez les soucis de votre front  
ténébreux et prenez un air gai, s'il vous  
plaît. Vous allez ouïr des choses qui vous  
intéressent et fort réjouissante. Apprenez d'abord, comment pouvez-vous ignorer  
cela, mon cher baron, apprenez que Mme et  
M. de Carmelle ont pris le train samedi  
soir pour se rendre au château des  
Cormiers.

—Avec M. de Carmelle ?

—Seules, Antonin ; M. de Carmelle est  
resté à la Maison-Blanche.

—Tiens, c'est drôle !

—Ce n'est pas drôle du tout, monsieur  
le baron.

—Mais pour quelle raison ?

—M. de Carmelle a jugé qu'il fallait  
absolument que sa fille changeât d'air.

—Est-ce qu'elle était malade ? demanda  
naïvement Antonin.

—Oui, très malade.

—Ma tante, vous m'affrayez !

—Parce que vous ne voyez pas plus  
loin que le bout de votre nez, mon pauvre  
baron. M. de Carmelle avait besoin d'élo-  
igner Valentine de la Maison-Blanche.

—Mais pourquoi ?

—Afin de pouvoir, librement et sans  
gêne, procéder à une exécution capitale.

M. de Canonge regarda sa tante avec  
ahurissement.

—Monsieur le baron ne comprends pas ?

—Ma foi, non.

—Eh bien, monsieur mon neveu, je  
vais vous faire comprendre. Dimanche  
dernier, le Parisien s'est présenté à la  
villa de la Maison-Blanche ; M. de Carmelle,  
en homme qui sait vivre, lui a  
donné audience. J'ignore ce qui s'est passé  
entre le père de Valentine et l'ingénieur,  
je n'étais pas là ; mais, ce que je sais,  
c'est que M. de Carmelle a, en bonnes  
formes, signifié son congé au Parisien.

Celui-ci s'en est allé l'oreille basse, comme un chien qu'on vient de fouter, et nous ne le reverrons plus ni à la Maison-Blanche, ni à Troyes.

— Pas possible ! exclama M. de Canonge.

— Mon neveu, réplique aigrement la vieille fille, je vous trouve très irrévérencieux d'oser éléver un doute quand votre tante, une Nangis, a parlé.

— Ce que vous me dites est si surprenant.

— Surprenant ou non, cela est. Ah ! ça, baron, prendriez-vous votre tante pour une vieille radoteuse ? Ne vous ai-je pas toujours dit que le James Lincoln, quel horrible nom l'a-t-il pas à craindre ? Oui, M. de Carmeille lui a déclaré nettement que Valentine n'était pas pour lui, et l'a pris, avec beaucoup de politesse, sans doute, de vouloir bien cesser ses visites dénouées inutiles.

— Par exemple, si je m'attendais à cela ! fit M. de Canonge.

— Dans la vie, baron, il faut s'attendre à tout. Enfin nous voilà débarrassés du James Lincoln ; nous ne le verrons plus ni à la Maison-Blanche, ni à Troyes. Mais égarez-vous donc, beau ténébreux. Saperlotte, que vous ressemblez pour ce à un baron de Canonge, votre ancêtre, qui fut un des compagnons du roi Henri, le vert-galant, aussi bien à la guerre que dans les aventures d'amour. Ne voyez-vous pas que le diou et la déesse des tendres amoureux vous protègent et que la belle Valentine est à vous ?

Et Mlle de Nangis tint à son neveu un long discours, afin de lui prouver par A plus B, sans équation algébrique, qu'il pouvait, dès à présent, se considérer comme l'heureux époux de Mlle de Carmeille.

Pour complaire à sa tante, dans laquelle, d'ailleurs, il voyait un oracle, M. de Canonge se débarrassa de sa tristesse, ce qui ne fut point difficile, et prit un petit air de don Juan dont la vieille demoiselle se déclara ravie. Antonin voulait partir immédiatement pour les Cormiers, tant il lui tardait de tomber à genoux devant sa dame pour lui offrir son cœur et son nom dans un langage galant et fleuri, comme au bon vieux temps de la chevalerie errante. Mais Mlle Athémis modéra son ardeur en lui disant :

— Si vous plait, mon gentil neveu, vous attendrez que la belle Valentine reviendra à la Maison-Blanche, et vous voudrez bien ne parler de votre flamme à Mlle de Carmeille que lorsque votre tante vous l'aura permis.

M. de Canonge s'indigna devant la majesté des cinquante-quatre ans de Mlle de Nangis. Le jeudi soir, tante Athémis fut informée du retour de Mlle de Carmeille et de Valentine à la Maison-Blanche. Elle treassilla d'allégresse.

— Bon, se dit-elle, nous allons voir.

Le vendredi matin, la vieille demoiselle, qui ne voulait pas perdre de temps, déjeuna de bonne heure et, à midi et demie, elle monta dans sa voiture qui la conduisit rapidement à la villa de Carmeille. Ce fut le domestique infidèle qui vint à sa rencontre. Elle commença par lui mettre dans la main deux pièces de vingt francs. C'est à Mlle de Carmeille, d'abord, qu'elle désirait parler. Mais le domestique lui apprit que Mlle de Carmeille était absente pour le moment. Elle était allée faire quelques

visites dans le village. Quant à M. de Carmeille, il venait de partir pour sa filature d'Andilly. Mlle Valentine était seule à la villa et probablement dans sa chambre. La vieille fille parut d'abord vivement contrariée ; elle avait préparé ses discours et était impatiente de juger des effets de son élquence. Mais une idée lui vint et ses petits yeux érailleurs pétillèrent.

— Eh bien, dit-elle, en attendant Mme de Carmeille, je causerai avec Mlle Valentine. Vous dites qu'elle est dans sa chambre ?

— Je la crois, mademoiselle.

— Il n'est pas nécessaire de m'annoncer ; je connais la chambre de Mlle Valentine ; je vais surprendre cette chère enfant.

Elle grimpa l'escalier du premier étage. Après le déjeuner, Valentine s'était, en effet, retirée dans sa chambre. Elle avait un peu de migraine. Pensant que personne ne viendrait à l'changer, elle ne s'était pas enfermée. La tante Athémis put donc ouvrir la porte et entrer dans sa chambre sans s'être donné la peine de frapper.

Valentine était à demi couchée sur une causeuse, tenant sa tête dans ses mains. Sur le tapis du parquet, il y avait un livre qui s'était évidemment échappé de sa main. La jeune fille avait essayé de se distraire par une lecture. A la vue de Mlle de Nangis, Valentine se dressa sur ses jambes, laissant voir en même temps sa surprise et le peu de plaisir que lui causait la visite inattendue de Mlle Athémis. Mais celle-ci fit plus attention à la grande pleure, aux yeux battus et à l'air accablé de la jeune fille. Elle s'empara des deux mains de Valentine, que celle-ci le tordait point, et, la regardant fixement, avec un intérêt réel ou faux :

— Ma chère Valentine, dit-elle, si vous saviez combien je suis contente, heureuse de vous voir ! Mais dites-moi, ma chère Valentine, vous avez l'air un peu souffrante ?

— J'ai eu un assez violent mal de tête qui, heureusement, s'est en partie dissipé, répondit la jeune fille.

— Allons, tant mieux, tant mieux. Les maux de tête, la migraine, les névralgies, je connais ça, ce que j'en ai souffert... Que voulez-vous, ma chère enfant, il faut se faire à tout. Si l'on avait que du plaisir en ce monde on ne voudrait jamais s'en aller dans l'autre. Mais ne restez pas debout, cela ne vous vaut rien.

Et elle força pour ainsi dire la jeune fille à se remettre sur la causeuse. Elle-même s'installa dans un fauteuil.

— Je suis venue faire une visite à M. et Mme de Carmeille, reprit-elle ; ou m'a appris que votre mère était en promenade et que M. de Carmeille venait de partir pour Andilly. J'étais, je vous l'avoue, fort contrariée d'être si mal arrivée : mais un de vos serviteurs m'a dit que vous étiez dans votre chambre ; je n'avais plus à me plaindre de ma déconvenue, puisque je trouvais une occasion de causer seule avec vous. Il paraît, mademoiselle Valentine, que vous et votre mère êtes allées au château des Cormiers. J'ai eu connaissance en même temps, hier soir, de votre départ et de votre retour. Vous n'êtes restées là-bas que quatre jours. Vraiment ce n'était pas la peine. Pourtant, le château de Mme de Carmeille est un délicieux séjour où vous avez comme ici, mieux encore qu'ici, des

fleurs, de la verdure, du soleil, de l'ombre, des chants d'oiseaux. Mais je comprends : Mme de Carmeille n'avait qu'à voir sans doute son régisseur et ses fermiers.

— Eh effect, mademoiselle.

— Ma foi, ma chère Valentine, vous avez bien fait de revenir, car, voyez-vous, je ne pourrais pas être qu'ici jours privée de plaisir de vous voir, et, si vous étiez restée plus longtemps, je connais un grand garçon qui aurait été capable de vous aller retrouver aux Cormiers.

La jeune fille eu un froncement de sourcils que la tante du baron ne voulut point voir.

— Vous devinez de qui je veux parler, continua-t-elle en souriant ; est-ce qu'un autre que mon cher neveu Antonin pourrait tout abandonner pour vous et vous suivre au bout du monde si vous l'ordonniez ? Ah ! ohé ! mignonne, vous pouvez vous flatter d'avoir inspiré au baron de Canonge l'un de ces amours profonds, que dis-je, une de ces passions sublimes dont une je ne file de votre caractère a le droit d'être fière !

— Permettez-moi pour vous le dire, mademoiselle, répondit fridement Valentine, vous vous faites l'interprète d'un sentiment qui n'existe pas ou qui, du moins, n'est point tel que vous le dépeignez.

— Comment, vous douteriez de l'amour que mon neveu a pour vous ! s'écria la vieille fille prête à s'emporter ; mais M. de Canonge vous adore à ce point qu'il mourrait, si le bonheur d'être votre mari lui était enlevé !

— M. de Canonge ne sera pas mon mari et ses jours vous seront conservés, répliqua Valentine.

Mlle de Nangis se mordit les lèvres.

## XI

### UN COUP DE FOUERRE.

L'attitude de Valentine n'était guère encourageante ; mais la tante de M. de Canonge, tenace comme toutes les vieilles filles, n'était pas femme à abandonner une partie, si désespérée qu'elle fût. Après un moment de silence, elle reprit :

— Ma chère Valentine, je ne veux pas prendre au sérieux la réponse que vous venez de me faire. D'ailleurs je n'ai pas vous cacher dans quel but je suis venue ici aujourd'hui ; je suis envoyée par M. de Canonge qui m'a confié l'agréable mission de demander votre main à M. et Mme de Carmeille.

— Ah ! fit Valentine avec un accent sinistre.

Elle continua, très calme en apparence :

— Assurément, mademoiselle, M. de Canonge a le droit de demander ma main à mes parents ; je n'ai pas à m'en préoccuper, attendu que mon père et ma mère ne vous répondront point sans n'avoir consultée. Eh bien, mademoiselle, dès maintenant je vous déclare que, tout en me trouvant honorée de la recherche de M. de Canonge, je ne veux pas me marier.

— Grand Dieu, que dites-vous !

— Je dis, mademoiselle, que je ne veux pas me marier.

— Mais vous n'y pensez pas ! Vous, non pas vous marier ! Allons donc ! Ah ça est ce que vous voudriez devenir vieille fille ? Vieille fille ! Ah ! malheureuse, vous ne savez pas ce que c'est que d'être vieille fille ! Je le sais, moi.

Elle continue, ton comique. — Allez, quand j'ai n'est pas en, commémoré non de marieuses riches co. se mariées filles qu'pasé, c'est mari. Mais que tous les mari et mes. — Je suis de Canon, tions à marier quand je veux marier, par — Mademoiselle vous pas qu'un prégentile co. soyiez fran.

— Vous — Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

— Je dis pas M. de d'un ton

— Vous

— Je veux — Eh ! b. d'avoir maient que — Hein !

du soleil, de l'ombre, etc. Mais je comprends : n'avait qu'à voir sans, et ses fermiers.

Chère Valentine, vous venir, car, voyez-vous, treize jours privée voir, et, si vous étiez pas, je connais un grand capable de vous aller plus.

Un froncement de baron ne voulut

le qui je veux parler, souriant ; est-ce qu'un neveu Antonin pourra pour vous et vous monde si vous l'ordignez, vous pouvez inspiré au baron de amour profonds, que passions sublimes dont autre caractère à le droit

de vous le dire, mais froidement Valentine, l'interprète d'un son pas ou qui, du moins, vous le dépeignez.

Un douteriez de l'amour pour vous l'escrira la s'emporter ; mais M. de ce à ce point qu'il mourra être votre mari lui

ne sera pas mon mari seront conservés, réplique se mordit les lèvres.

XI

DE TOUTRE.

Valentine n'était guère la tante de M. de comme toutes les vieilles s'ouvre à abandonner une qu'elle fût. Après lui, elle reprit :

« Valentine, je ne veux pas la réponse que vous. D'ailleurs je n'ai pas quel but je suis venue à être envoyée par M. de confié l'agréable missie à ma main à M. et Mme de

utine avec un accent sin-

très calme en apparence : mademoiselle, M. de doit de demander ma main. Je n'ai pas à m'en préoccuper mon père et ma mère sont point sans m'avoir bien, mademoiselle, dèsous déclare que, tout en orée de la recherche de je ne veux pas me marier. Que dites-vous !

« Je vous réponds que je ne veux pas ! Vous, non ! Allons donc ! Ah ça est driez devenir vieille fille ?

« Malheureuse, vous ne c'est que d'être vieille moi.

Elle poussa un soupir et ajouta d'un ton comique :

— Allez, si je me suis pas mariée quand j'avais votre âge, et plus tard, ce n'est pas ma faute. Mais voilà, je n'ai pas eu, comme vous, le bonheur d'être passionnément aimée. Mais c'est de vous et non de mes regrets qu'il s'agit. Parlons sérieusement : toutes les jeunes filles, les riches comme les pauvres, ont le désir de se marier, et, s'il en est qui sont encore elles quand l'âge d'entrer en ménage est passé, c'est qu'elles n'ont pas trouvé un mari. Mademoiselle Valentine, reconnaisez que mon neveu vous convient sous tous les rapports ; vous êtes faits l'un pour l'autre. Le baron de Canonge vous adore et vous rendra la plus heureuse des femmes.

— Je suis convaincu que M. le baron de Canonge est animé des meilleures intentions à mon égard, mademoiselle ; mais quand je vous dis que je ne veux pas me marier, pourquoi insister !

— Mademoiselle Valentine, ce "je ne veux pas me marier" n'est en ce moment qu'un prétexte, à moins que ce ne soit une gentille coquetterie de jeune fille ; allons, soyez franche avec moi.

— Vous le voulez ?

— Eh bien, mademoiselle, je regrette d'avoir inspiré à M. votre neveu un sentiment que je ne puis partager.

— Hein ! vous dites ?

— Je dis, mademoiselle, que je n'aime pas M. de Canonge, répondit Valentine d'un ton bref.

— Vous n'aimez pas Antonin ! exclama Mlle Arthémise, devenue toute rouge ; par exemple, j'étais loin d'attendre une pareille déclaration et j'en suis à me demander si je suis bien éveillée. Vous n'avez pas mon neveu, eh bien, vrai, je suis confondue. Moi qui croyais... Mais alors, c'est donc sérieux, réel, ce qu'on m'a raconté. Savez-vous ce qu'on dit, mademoiselle de Carmelle ?

— Non, et je m'en occupe nullement.

— Vous avez tort quand il s'agit du soin de votre réputation.

— Mademoiselle... Attendez, vous allez voir. Ce que l'on raconte, je ne voulais pas y croire, mais je suis forcée maintenant de me renfermer à l'évidence. On dit, mademoiselle de Carmelle, le bruit en court dans la ville, que vous êtes follement éprise d'un jeune homme d'une condition fort au-dessous de la vôtre, d'une espèce d'intérêt, qui, par des manœuvres adroites et plus ou moins correctes, a trouvé le moyen de s'introduire dans la maison de votre père. On s'étonne que la belle Valentine, la sage et spirituelle Valentine, se soit laissée prendre au piège d'un individu qui ne voit en elle que les millions de M. de Carmelle et se compromette ainsi par imprudence, inconséquence ou légèreté. On prétend que vous êtes une extravagante et que, pour être si peu soucieuse de votre dignité, il faut que vous ayez complètement perdu la tête.

Un éclair rapide sillonna le regard de la jeune fille. Cependant, après avoir eu jusque-là assez de force sur elle-même pour se contenir, elle voulut continuer à paraître calme. Elle haussa les épaules et répondit d'un ton froid et avec une pointe d'ironie :

— Mon Dieu, mademoiselle, je comprends votre dépit et je ne suis pas surprise de votre colère ; vous aviez formé le projet de me faire épouser M. le baron de Canonge, votre neveu, et vous ne pouvez voir sans amertume l'annéantissement de votre rêve. Peut-être Mlle de Nangis et M. de Cauonge se consoleront-ils plus facilement qu'il n'y avait pas les millions de M. de Carmelle qu'un autre voit en moi. Votre dépit, mademoiselle, a au moins cela de bon, qu'il vous fait rentrer dans votre naturel ! Vous êtes méchante et ne pouvez paraître honneur sans souffrir, car chez vous la contrainte est une souffrance. Soyez donc méchante avec moi tout à votre aise, jetez tout le venin dont votre cœur est rempli. Je ne crains pas vos morsures. Mlle Arthémise eut un grincement de dents.

— Comme voilà bien les paroles d'une orgueilleuse, répliqua-t-elle, ne laissant voir sa furure que dans ses yeux ; vous ne vous souvenez pas de l'affection que je vous ai tout de suite témoignée depuis que vous êtes au monde, et vous ne trouvez méchante parce que, ayant plus que vous-même le souci de vos intérêts, de votre réputation, de votre honneur, je me permets, en vieille amie, de vous donner un avertissement. Si je n'avais pas pour vous une grande amitié, je ne me ferais pas l'écho de ce que l'on dit. De resté, ce que disent les gens, qui s'occupent trop des choses qui ne sont pas les leurs, n'est point ce que je pense, moi. Il est possible qu'à un moment vous ayez eu du goût pour M. James Lincoln, qui est assez bien de sa personne ; mais, intelligent et sérieuse comme vous l'êtes, sachant ce que vous devez à vos parents et à vous-même, vous avez vu à quelle distance ce jeune homme se trouve de vous et avec compris que vous ne pouviez pas être sa femme.

— Eh bien, mademoiselle, malgré cette intelligence et ce caractère sérieux, dont vous voulez bien me gratifier, je n'ai pas du tout compris cela ; je l'ai si peu compris que si je ne suis pas la femme de M. James Lincoln, je ne serai jamais la femme d'un autre.

— Dieu, qu'est-ce que j'entends exclama la vieille fille, levant ses yeux et ses mains vers le ciel.

Valentine s'était dressée debout. Elle continua :

— Vous pourrez dire à vos amis et connaissances que je suis réellement une extravagante, que j'ai complètement perdu la tête. Oui, mademoiselle, oui, j'aime James Lincoln.

Mlle de Nangis prit un air effaré et jeta autour d'elle un regard rapide.

— Oh ! fit-elle, si l'on vous entendait, je ne rougis pas de mon amour, répliqua la jeune fille avec fierté ; j'aime James Lincoln et je voudrais pouvoir la crier si haut et de telle sorte que tout le monde m'entende.

— Malheureuse, mais taisez-vous donc ! C'est épouvantable ce que vous dites. Tenez, vous êtes dans un état d'excitation qui mérite toute ma pitié.

— Votre pitié, mademoiselle de Nangis, gardez-la pour ceux qui la réclament.

— Hélas ! ma pauvre Valentine, nul n'en a besoin plus que vous en ce moment. Je m'explique pourquoi vous venez de parler ainsi, je comprends tout. Pauvre chère enfant, vous ne avez pas la chose terrible

on ne vous a pas dit, on a cru devoir vous cacher. Eh bien, votre père a eu tort.

Valentine, stupéfié, regardait la vicelle fille avec une sorte de terreur.

— Oui, continua Mlle de Nangis, les yeux fixés sur le visage de la malheureuse enfant qu'elle se disposait à torturer, M. de Carmel a eu tort de ne pas vous faire connaître toute la vérité, si possible qu'il eût été pour lui de vous faire cette révélation. Ainsi votre père congédie M. James Lincoln, il vous déclare que d'après certains renseignements qui lui ont été donnés, vous ne pouvez pas épouser ce jeune homme ; il ne manque pas de vous dire, sans doute, qu'entre vous et M. James Lincoln il y a un de ces obstacles que rien ne peut briser, et il vous laisse ignorer de quelle nature cat cet obstacle ! Encore une fois il a eu tort. Il faut prendre le mal à sa racine et savoir lui appliquer le remède nécessaire. Quoi, vous ne pouvez pas épouser M. James Lincoln, vous n'avez pas le droit de l'aimer, comme vous l'aimiez, et l'on ne vous dit pas pourquoi ! Voyons, ma chère Valentine, est-ce que vous n'avez pas un peu deviné ?

— Je n'ai rien deviné.

— Vrai, vous ne voyez pas quel peut être cet empêchement dont vous a parlé votre père ?

— Est-ce que mademoiselle de Nangis, plus perspicace que moi, le connaîtrait cet empêchement ?

— Si je le connaissais ! Il y a longtemps que je sais qu'une union entre vous et M. James Lincoln était impossible. Votre père ne se doutait de rien, lui ; je pouvais l'éclairer, je ne l'ai pas fait ; il s'agissait d'une chose si délicate.

— Enfin, mademoiselle, dit Valentine d'une voix frémissante, vous connaissez l'obstacle qui existe entre M. James Lincoln et moi ; sachant combien est grande votre charité pour autrui, j'espére que vous allez me faire cette révélation terrible devant laquelle mon père a reculé.

La vieille fille reçut ce coup de boutoir sans sourciller.

— Eh bien, oui, répondit-elle, dans l'intérêt de votre tranquillité, de votre repos, de votre raison, je serai pour vous à ce point charitable.

— Parlez donc, mademoiselle, j'attends.

La tante d'Antonin resta un instant pensive, la main sur le front.

— Eh bien, mademoiselle, qu'attendez-vous ? demanda Valentine en proie à une impatience fiévreuse.

— C'est que je ne peux pas vous dire cela brutalement.

— Je vous excuse d'avance des précautions que vous n'aurez pas prises.

— Apprenez donc, mademoiselle Valentine, que M. de Carmelle, votre père, avant son mariage avec votre mère, étaient veuf et avait un fils, chose qu'il n'a jamais déclaré. Votre mère l'a sur plus tard et elle pardonna M. de Carmelle. L'enfant fut confié à Léontine Dupré qui depuis a toujours passé pour sa mère, James aussi le croit. Léontine avait quitté Paris, la France, pour aller chercher fortune en Amérique. Elle la trouva, en effet, sous la forme d'un Américain déjà d'un certain âge qui, épris de sa beauté, lui offrit son nom et qu'elle épousa en lui faisant adopter un enfant qu'elle avait, un fils qui

pouvait avoir alors quatorze ans. L'Américain ramena Léontine Dupré à Paris, où ils se fixèrent, et le jeune garçon, qui portait maintenant le nom du mari de sa mère, fit d'assez brillantes études, puis que, quelques années plus tard, il fut reçu ingénieur des mines.

Valentine ne faisait plus un mouvement ; elle était comme pétrifiée. Peut-être n'aurait-elle pas eu la force de pousser un cri. Enfin, les yeux de son esprit s'ouvraient ; elle comprenait. Ce secret qu'elle avait tant cherché à dénouer, ce secret terrible lui était révélé. Ce qui se passait en elle était affreux. La vieille fille tenait la meilleure enfant sous son regard méchant, afin de bien juger de l'effet produit par ses paroles. L'expression de sa physionomie révélait son horrible contentement.

Maintenant, ma chère Valentine, reprit-elle, feignant une grande émotion, est-il utile de vous dire que l'Américain qui a épousé Léontine Dupré au nom de Lincoln et que le jeune ingénieur des mines est le fils de M. de Carmeille ?

La poitrine de la jeune fille se souleva violemment ; mais elle resta à la même place, comme clouée au parquet, droite, raide, sans voix, les yeux démesurément ouverts, les bras ballants.

— Valentine, Valentine, mais dites-donc quelque chose, s'écria Arthénis, trouvant étrange l'immobilité de la jeune fille.

Celle-ci n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Mademoiselle Valentine, de grâce, parlez-moi.

Même immobilité, même silence. Cette fois, la vieille fille fut peur. Elle se hâta de gagner la porte et, un instant après, se gardant bien d'attendre Mme de Carmeille, elle monta précipitamment dans sa voiture afin de s'éloigner au plus vite d'une maison où une fois de plus elle venait d'apporter le trouble, la désolation. Quand, un quart d'heure après, Mme de Carmeille rentra, elle demanda où était sa fille. On lui répondit :

— Dans sa chambre.  
Elle s'y rendit aussitôt et trouva Valentine étendue sur le parquet, ne donnant plus signe de vie.

## XII

### JOUPS SOMBRE.

On était dans une grande tristesse à la villa de Carmeille. On n'avait point caché à Mme de Carmeille que Mme de Nangis était venue en son absence et, qu'après avoir causé pendant une demi-heure avec Mme Valentine, elle était partie avec une grande précipitation. C'était donc à la vieille fille qu'il fallait attribuer l'évanouissement de Valentine et l'état déplorable dans lequel elle s'était trouvée, quand, après tous les soins qui lui furent prodigés, on parvint à la rappeler à la vie.

— Ainsi, disait Mme de Carmeille avec douleur, il faut que cette méchante fille s'attaque maintenant à notre pauvre enfant. Ce n'est pas assez que je la fasse souffrir, qu'elle m'inspire une profonde terreur, qui ne me laisse pas un instant de repos, il faut à sa méchanceté, à sa haine, une seconde victime. Mon Dieu miséricorde donc pu dire à Valentine ?

Mme de Carmeille craignait que Mme de Nangis ne connaît le terrible secret de

la fortune de Valentine. De là, venait ses plus cruelles angoisses. Quand, dis, M. de Carmeille revint d'Andilly, Valentine était couchée. On lui dit que la jeune fille s'était trouvée un peu indisposée, mais on ne lui parla point de la visite de Mme de Nangis. Louise passa la nuit près de sa jeune matresse, qui ne parvint à s'endormir qu'à une heure très avancée. A huit heures du matin, Mme de Carmeille vint prendre la place de la gouvernante au chevet de la jeune fille, qui venait de se réveiller après avoir dormi pendant trois heures.

— Je me sens beaucoup mieux, ce sera bien, dit-elle à sa mère, voulant la rassurer.

Mais sa pâleur, son air désolé et l'éclat fiévreux de son regard semblaient démentir ses paroles.

— Valentine, dit Hélène, veux-tu répondre à quelques questions que je détiens t'adresser ?

— Oui, ma mère.

— Hier, en mon absence, Mme de Nangis est venue à la Maison-Blanche ; elle est entrée dans ta chambre et a causé avec toi.

— C'est vrai, ma mère.

— Mme de Nangis n'a pas attendu mon retour ; aussitôt après avoir causé avec moi, elle est rentrée dans sa voiture. C'est à croire qu'elle n'était venue à la villa que pour ce voir.

— Elle ne savait pas que vous et moi étions absents, et observer la jeune fille.

— C'est juste ; mais on lui a dit que j'allais rentrer, pourquoi n'a-t-elle pas attendu ?

— Je ne sais pas.

— Comment t'a-t-elle quittée ?

— Je ne me souviens pas.

— Est-ce que tu t'es évanouie en sa présence ?

— Non, elle n'était plus dans ma chambre lorsque je suis tombée sans connaissance.

— Je comprends : ce sont les paroles de Mme de Nangis qui t'ont causé une révolution, Valentine, que t'a-t-elle dit, cette misérable vieille fille ?

— Chère mère, elle m'a dit tant de choses, que je serais fort embarrassée s'il me fallait les répéter. D'ailleurs, j'avais la tête malade et je l'écoutais sans l'entendre.

— Valentine, mon enfant, ne me cache rien.

— Mais, je n'ai rien à vous cacher, chère mère.

— Ton évanouissement a eu une cause ?

— Oh ! il faut si peu de chose, parfois, pour déterminer une syncope.

— Valentine, avoue-le, Mme de Nangis t'a parlé de moi.

— Mais non, ma mère, elle ne m'a point parlé de vous.

Mme de Carmeille poussa un soupir de soulagement.

— Et de ton père ? fit-elle.

— Pas plus de mon père que de vous, chère mère ; mais beaucoup de M. de Canonge, beaucoup plus que je ne l'aurais voulu.

— Ah !

— Elle a appris, je ne sais comment, que mon mariage avec M. James Lincoln est rompu ; elle ne m'a pas caché la joie qu'elle en éprouvait et elle s'est mise à

me faire les éloges de son neveu, à me tourmenter de toutes les manières, disant que M. de Canonge était le seul homme qui puisse être mon mari. A la fin, poussée à bout, hors de moi, je lui déclarai que je n'aime pas M. de Canonge, que j'aimerais mieux mourir que de l'épouser ; que, d'ailleurs, je ne me marierai jamais et que je la pris de me laisser tranquille. Là-dessus, je ne sais plus ce qu'elle me répondit. Elle se tut furieuse, moi, je me suis évanouie.

Ne pouvant soupçonner que Valentine lui eût caché la vérité, Mme de Carmeille se sentit un peu tranquillisée. Toutefois, elle se disait :

— Mme de Nangis fait quelque chose. Mais quoi ?

On comprenait que Valentine, pleine de respect pour son père et sa mère, ait pris la résolution de leur cacher qu'elle savait que James était le fils de M. de Carmeille. Mme Levassieur lui avait dit : Espérez !

Elle ignorait ce que son oncle du château du bois pouvait faire pour elle ; mais Mélina lui avait parlé avec une telle conviction, une telle force, qu'elle avait partagé sa confiance. Et, pendant vingt-quatre heures, c'est à dire jusqu'au moment où Mme de Nangis lui avait révélé le terrible secret, elle s'était remise à espérer. Maintenant qu'il était fini. Plus d'espoir ! Elle ne pouvait plus penser à James sans être éminemment malheureuse. Et elle l'aimait, elle l'aimait ! Et elle sentait bien, hélas ! qu'elle ne pourrait jamais arracher de son cœur son amour pour son père !

— Malheureuse, malheureuse, que vais-je devenir ? s'écriait-elle.

Dans les jours qui suivirent, sa tristesse prit un caractère tout à fait alarmant. La tête inclinée, malincolique, songeuse, il semblait qu'elle fut constamment absorbée dans un rêve. On la voyait languissante, pareille à une plante qui se meurt parce qu'il lui manque l'air et le soleil. Elle cherchait la solitude et passait de longues heures dans sa chambre. Parfois debout, devant sa fenêtre, elle restait longtemps immobile, le regard perdu dans l'infini. Où allait sa pensée ?

La pauvre enfant ne cherchait pas dans l'avenir ; elle n'avait plus rien à lui demander. Comme si elle eût le dégoût des choses de la vie, elle ne s'occupait plus rien. Elle ne touchait plus à son piano ; une aquarelle, qu'elle avait commencée, restait sur le chevalet à l'état d'ébauche. Elle ne sortait plus. Les promenades qui, avant, lui étaient si agréables, n'avaient plus aucun attrait pour elle. Elle oubliait les malheureuses, les affligées, les malades qu'elle avait l'habitude de visiter. Hélas ! la pauvre Valentine était plus à plaindre qu'eux. Si Mme de Carmeille lui disait :

— Valentine, je vais au village, viens avec moi.

Elle répondit :

— Je suis fatiguée, je n'ai pas de jambe, je préfère rester.

Elle disait la même chose à M. de Carmeille quand ce fut lui qui voulait faire une petite promenade, à l'aval ou en voiture. Elle n'avait pas envie de dédire qu'elle ne se sentait pas assez forte ; on ne la voyait que trop et l'observait qu'elle ne tombât sérieusement malade. Elle pensait souvent aux hôtes du château du bois ; elle aurait voulu sortir par elle pour voir Mme Levassieur ; mais elle n'en avait pas le

courage. D'autre part ? Il faut son brûlage dans le jardin de

Valentine domine jeune amie quand il a son père et la chez elle. Du reste, a plainte, et de croire.

Comme n'a souci, elle et il y avait la voyaientable, il était de Carmeille pour la faire dire qu'il la ville ? L'heureuse. M. de douleur de sienne et ce

Ces trois et le horrible qu'aimera et a ses douleurs père maudie fille se corrut son mariage entière faire pour le de romede file. Il et en atterrir enfant, et un beau lis

A n'importe fait distraire comme elle sombre p

Il sentait d'éloignement de la Maise beaucoup et qui occupent petites journées Valentine. Mais commes filature de devoir être faire part de son file. La triste

viseurs. C plus à l'officier du maison des domestiques. Sausaient, et détails, d'après par les ouvrières d'un et femme, qui nées d'or, ans et se fe étaient déj

— Qu'est

Un soir, et n'avaient de Valentine, et détails, d'après par les ouvrières d'un et femme, qui nées d'or, ans et se fe étaient déj

son neveu, à la tournerie, disant que : le seul homme qui... A la fin, poussée par lui déclaré que je me marierai jamais et ne laisserai jamais plus ce qu'elle m'a dit furieuse, moi, je... sonne que Valentine... Mine de Carmeille... qu'il... Teutefois, ait quelque chose.

Valentine, pleine de tristesse et sa mère, ait pris à cacher qu'elle avait été de M. de Carmeille, avait dit : Espérez ! son avio du châtel de... une ! mais Mélanie telle convie... qu'elle avait partagé pendant vingt-quatre jusqu'au moment où avait révélé le terrible amie à espérer. Maint... Plus d'espoir ! Elle ne à James sans être... aimait, elle l'aimait ! hélas ! qu'elle ne achar de son cœur son... !

malheureuse, que vain-... it arrivé, sa tristesse fut à fait alarmant. La ancolique, songeuse, il constamment absorbé. On la voyait languir... une plante qui se meurt que l'air et le soleil, solitude et passait de sa chambre. Parfois à fenêtre, elle restait le regard perdu dans sa pensée ?

ne cherchait pas dans plus rien à lui de... si elle fut le dégoût de... ne s'occupait plus d... plus à son piano ;... avait commencé, alet à l'état d'ébouche... Les promenades qui, si agréables, n'avaient pour elle. Elle oubliait affigies, les malades étude de visiter. Hélas !... étais plus à plaindre de Carmeille lui disait : vais au village, viens

é, je n... de jum-...  
me chose... de Carmeille, à lui... avait de faire... ou en voie... à dire qu'elle ne... étais... Elle pensait... du châtel du bois ;... pour aller voir Mme... elle n... pas le

courage. D'ailleurs, qu'aurait-elle pu lui dire ? Il fallait que Mme de Carmeille prit son bras et la forçât pour ainsi dire à faire avec elle un tour de promenade dans le jardin de la villa.

Valentine n'adressait plus la parole aux domestiques ni à Louise, ni même à sa jeune amie Rosette, et c'est à peine si, quand ils lui parlaient, elle répondait à son père et à sa mère. Il semblait que chez elle la pensée fut toujours absente. Du reste, elle ne faisait entendre aucune plainte, et si elle pleurait elle avait soin de cacher ses larmes.

Comme nous l'avons dit, aimant à être seule, elle s'isolait le plus qu'elle pouvait, et il y avait des jours où les serviteurs ne la voyaient qu'aux heures de repas. A table, il était nécessaire, souvent, que Mme de Carmeille employât sa douce autorité pour la faire manger un peu. Est-il besoin de dire qu'on ne recevait plus personne à la villa ? Les invitations étaient suspendues. M. de Carmeille avait à cacher la douleur de sa fille, qui était aussi la sienne de sa femme.

Ces trois personnes souffraient également et le mal chez l'une n'était pas moins horrible que chez les autres. Comme sa femme et sa fille, M. de Carmeille avait ses dououreuses pensées. Le malheureux père maudissait sa destinée. Il voyait sa fille se consumer lentement ; il communiquait son mal, ou plutôt croyait le connaître entièrement, et il ne pouvait rien faire pour le guérir. Quel supplice ! Pas de remède à ce mal qui menaçait de tuer sa fille. Il fallait tout attendre du temps et en attendant, voir souffrir la pauvre enfant, et peut-être la voir mourir comme un beau lis détaché de sa tige.

— A n'importe quel prix, se disait-il, il faut distraire Valentine et l'épêcher, comme elle le fait de s'absorber dans ses sombres pensées.

Il sentait qu'il était absolument nécessaire d'éloigner la jeune fille de Troyes et de la Maison-Blanche. Comme il pouvait beaucoup espérer d'un voyage intéressant qui occuperait l'esprit et la pensée de la jeune fille, il décida qu'il participerait le plus tôt possible, et qu'ils visiteraient, à petites journées l'Espagne et le Portugal, que Valentine ne connaissait pas encore. Mais comme il ne pouvait guère s'éloigner des filatures avant deux semaines, il crut devoir attendre quelques jours avant de faire partie de son projet à sa femme et à sa fille.

La tristesse des maîtres gagnait les serviteurs. On ne riait ni on ne chantait plus à l'office. La villa était devenue la maison du silence. On aurait dit que les domestiques n'osaient plus causer entre eux. Sans bruit, chacun faisait son travail. Souvent, au lieu de s'adroser la parole, ils se regardaient en se courant la tête, ayant l'air de se demander :

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Un soir, M. et Mme de Carmeille essayaient de faire diversion aux pensées de Valentine. M. de Carmeille parla longuement, et dans ses plus intéressants détails, d'une fête donnée le matin même par les ouvriers de la filature en l'honneur d'un de leurs camarades et de sa femme, qui venaient de célébrer leurs noces d'or. Le mari avait soixante-douze ans et sa femme soixante-huit. Tous deux étaient déjà dans les ateliers de l'usine

lorsqu'ils s'étaient mariés. Depuis plusieurs années, ils jouissaient de leur pension de retraite, et, se tenant, ils continuaient à travailler, afin, disaient-ils, d'être constamment avec leurs quatre enfants, comme eux ouvriers de la filature. M. de Carmeille ayant cessé de parler, Valentine se mit tout à coup à genoux devant lui.

— Mon père, dit-elle, à vous et à ma... man j'ai une grâce à demander.

M. de Carmeille devina la pensée de la jeune fille et son cœur se serrait.

— Valentine, répondit-il, je t'en prie, ne demande pas une chose que nous ne pourrions t'accorder.

— Cher père, depuis notre conversation de l'autre jour, j'ai beaucoup réfléchi ; j'ai enfin compris que je ne devais plus penser à M. James Lincoln et j'ai pris la ferme résolution de faire tout ce qui dépendrait de moi pour l'oublier.

— Cher, cher enfant ! murmura M. de Carmeille.

— Mais, continua la jeune fille, je ne puis avoir la force nécessaire qu'en la cherchant dans la retraite et un profond recueillement. Je me sens maintenant complètement détachée du monde et je désire me consacrer à Dieu. Cher père, cher mère, ayez-t-elle, joignant les mains, permenez-moi de me retirer dans un cloître.

A ces paroles, Mme de Carmeille fondit en larmes. Le mari passa plusieurs reprises sa main sur son front et répondit d'une voix opprimee.

— Ma fille, mon enfant, nous ne consentirions jamais à ce que tu t'éloignes de nous.

Et, comme la pauvre enfant courbait la tête, il la força à se relever et l'assit sur ses genoux.

— Tu souffres, continua-t-il ; mais ta mère et moi nous souffrons aussi et autant que toi. Souffrons donc ensemble, comprenant l'un sur les autres pour nous aider à supporter notre peine, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous délivrer de nos douleurs. Tu voudras nous quitter. Ah ! Valentine, demande-toi ce que nous devrions sans toi. Si nous ne t'avions plus, est-ce qu'il nous serait possible de vivre ? Sache-le bien, mon enfant, si tu nous quittais, ce serait nous condamner à mourir ! D'ailleurs, est-ce que Dieu songe à t'appeler à le servir, après t'avoir donné à nous pour que nous l'aimions ? Tu as l'intelligence, la grâce, la beauté, toutes les précieuses qualités de la femme, et tu voudras cacher tout cela entre les murailles hautes, froides et sombres d'un cloître ? Tu voudrais t'enfermer vivante dans un tombeau !

— Jamais ! s'écria Mme de Carmeille. Elle se leva, prit la jeune fille dans ses bras et, l'embrassant avec transport :

— Non, reprit-elle, non, Valentine nous aimons, elle ne nous abandonnera point.

— Ma fille, dit M. de Carmeille d'un ton grave, réponds à ta mère.

— Je ne vous quitterai pas ! s'écria Valentine.

Et elle éclata en sanglots.

Après avoir été quatre jours sans voir sa fille, Mme Levassieur, qui avait été d'abord épouée, se sentit prise par une vive inquiétude. Que se passait-il donc à la villa ? Déjà elle avait formé le projet de voir M. de Carmeille et de plaider chaleureusement près de lui la cause des deux amoureux. Toutefois, avant de faire cette démarche, à laquelle elle était résolue, mais qui pouvait encore, selon la tournure que prendrait l'entretien, de très graves conséquences, elle désirait revoir la jeune fille, afin de savoir dans quelles dispositions se trouvait maintenant M. de Carmeille. Mais vainement elle voulut sur la route, dans l'avenue des Tilleuls et autour de l'habitation, Valentine ne se montra point.

Convaincu que la jeune fille ne sortait plus de la villa, ce qui était si complètement en dehors de ses habitudes, Mme Levassieur en conclut que Valentine devait être assez sérieusement indisposée, peut-être même malade. Elle passa huit jours dans une anxiété affreuse et sans cesser de rôder aux alentours de la villa, espérant toujours que, tout à coup, elle allait voir apparaître la jeune fille. Chaque jour elle rencontra un ou deux domestiques près desquels elle aurait pu s'informier ; mais il lui répugnait de les questionner. Elle avait vu plusieurs fois M. de Carmeille, dont l'air soucieux n'annonçait rien de bon. Elle avait même remarqué qu'il vieillissait à vue d'œil. Toutefois elle parvenait à se tranquilliser un peu en se disant que rien n'indiquait qu'il y était quelqu'un de malade dans la maison.

Si seulement elle avait pu voir Rosette. Mais c'était comme un fait exprès, la fille du jardinier ne se montrait pas plus que Valentine. Et Mélanie n'osait pas plus souffrir à la grille de la villa pour y entrer, qu'à la porte du jardin pour demander à parler à Rosette. Cependant le soir du huitième jour, comme elle se disposait à regagner le chalet, elle vit s'ouvrir la porte du jardin et paraître Rosette. Elle fut prise à retomber un cri de joie.

— Ah ! madame, c'est vous ! fit la jeune fille accourant près de Mme Levassieur.

— Ma chère Rosette, je suis bien contente de vous voir.

— Moi aussi, madame ; j'allais justement chez vous.

— Ah !

— J'ai une lettre à vous remettre.

— Une lettre de... ?

— Oui, de mademoiselle.

Et Rosette tira la missive de son corsage. Mélanie s'en empara vivement, et, quand elles se furent assez éloignées de la villa, Mme Levassieur déchira l'enveloppe et lut avidement ce qui suivait :

— Je n'oublierai pas mes bons amis du chalet du bois. Si je ne suis pas siée pour voir, chère bonne amie, c'est que je ne sens plus en moi ni force ni courage. Je ne sens plus, tellement je crains de laisser voir mes larmes, de montrer que je souffre et suis malheureuse. Vous connaissez ma peine, ma bonne amie, et, faut-il vous le dire, j'ai éprouvé une sorte de satisfaction à pleurer près de vous. Il me semble que vous, mieux que personne, pouvez comprendre ma douleur. Je vous ai quitté, il y a huit jours, emportant l'espérance que vous aviez fait pénétrer en moi ; il était bien faible, mais c'était de l'espérance. Maintenant, je n'en ai plus. Je ne dois plus penser à James Lincoln. Ah ! je voudrais bien pouvoir ne plus l'aimer, comme je l'aimai ! Mais je ne peux pas, je ne peux pas ! Je voulais quitter le monde tout à fait, entrer dans un cloître.

tro ; c'était épargner à mon père et à ma mère le chagrin de me voir souffrir ; mais ils ne veulent pas que je m'éloigne d'eux. Ils m'aiment, je ne les abandonnerai pas ; je dois cela à leur tendresse. Hélas ! ce n'est point leur faute si je suis malheureuse ! Ah ! ma bonne amie, regrettiez moins, s'il se peut, que votre chère fille n'ait pas vécu, si sa destinée devait être aussi cruelle que la mienne. Plaignez votre pauvre amie.

"VALENTINE"

Mme Levasseur avait achevé de lire à travers ses larmes. Elle essaya vivement, ses yeux.

—Est-ce Mlle Valentine qui vous a remis cette lettre ? demanda-t-elle à Rosette.

—Oui, madame, c'est elle.

—Dans le jardin ?

—Oui, dans le jardin où elle est venue me trouver.

—Alors elle n'est point malade comme je le craignais.

—Mademoiselle n'est pas malade : on la voit bien qu'elle a quelque chose, qui elle souffre. Elle est si triste, si pâle. Elle ne rit plus, ne joue plus du piano, ne chante plus. Oh ! elle n'est plus du tout la même. Elle marche comme si, ayant fait un long chemin, elle avait les jambes brisées. Quant elle descend au jardin, seule ou avec Mme de Carmeille, pour faire une courte promenade, elle ne jette même plus les yeux sur les jolies fleurs qu'elle aimait tant. A la ville tout le monde est bien triste, allez, madame.

—Je le comprends, Rosette. Et à quoi attribue-t-on l'état dans lequel se trouve Mlle Valentine ?

—On dit, mais pas trop haut, que c'est parce que M. de Carmeille ne veut pas qu'elle se marie avec M. James Lincoln, et, voyez-vous, je crois bien que c'est la vérité.

—Rosette, puisque vous avez fait votre commission, il n'est plus nécessaire que vous allez jusqu'au chalet. Vous allez retourner près de votre mère.

—Oui, madame.

—Verrez-vous ce soir mademoiselle Valentine ?

—Oh ! Je ne pense pas.

—Eh bien, n'importe : quand vous la verrez vous lui direz que vous m'avez remis sa lettre et que j'ai été très contente d'avoir des nouvelles. Vous lui direz encore, rappelez-vous bien mes paroles, que je pense constamment à elle, que je lui recommande de ne pas perdre courage et qu'elle doit toujours espérer.

—J'ai bonne mémoire, madame ; soyez tranquille, je lui dirai bien cela. Mme Levasseur embrassa Rosette et la filette s'éloigna en courant.

—Non, non, se disait Mélanie, marchant d'un pas rapide vers le chalet, je ne laisserai pas ainsi souffrir mon enfant sans rien faire pour elle. Sur qui donc peut-elle compter, si ce n'est sur sa mère ? Si elle est toujours été heureuse, toujours je serais restée dans l'ombre. Maintenant je suis décidée à tout. Je veux que le boulanger soit rendu à ma fille. Qui qu'il puisse arriver, plus tard que demain je verrai M. de Carmeille.

### XIII

#### LE SECRET RÉVÉLÉ.

Le lendemain était un dimanche. Or, les dimanches et jours de fête, M. de Carmeille ne sortait jamais. Nous savons qu'il avait l'habitude de lever de bonne heure. Après avoir travaillé pendant deux heures dans son cabinet, il s'était rendu au jardin et s'entretenait avec le jardinier, lui donnant divers ordres au sujet de travaux à exécuter. Il s'agissait de détourner l'eau d'une source et de lui faire alimenter une rivière anglaise qu'il voulait voir serpentiner à travers une pelouse et former des îlots au milieu desquels se trouveraient des bouquets d'arbres et d'arbustes. C'était une surprise qu'il voulait faire à Valentine à leur retour du voyage qu'il avait projeté. Il ne savait quoi imaginer pour distraire et intéresser la pauvre jeune fille.

Il pouvait être neuf heures lorsqu'on vint l'avertir que Mme Levasseur demandait à lui parler. M. de Carmeille avait peut-être entendu prononcer plusieurs fois ce nom de Levasseur ; mais il pensait à peu aux hôtes du chalet du bois qu'il se demanda, cherchant dans sa mémoire, ce que pouvait être cette Mme Levasseur. Mais comme il ne refusait jamais de recevoir ceux qui venaient à lui, qu'ils le connaît ou non, il dit au domestique :

—Vous forcez entrer cette dame dans mon cabinet et lui direz que je vais être à elle dans un instant.

Il courut rapidement quelques dernières explications au jardinier et le quitta pour rejoindre la visiteuse. A cette heure assez matinale, même à la campagne, Mme de Carmeille était encore dans sa chambre. Quant à Valentine, qu'elle fut habillée ou non, elle ne descendait plus avant l'heure du déjeuner. M. de Carmeille ne reconnaît pas tout d'abord dans la visiteuse la dame qu'il avait souvent rencontrée dans ses promenades avec Valentine. Néanmoins, il remarqua qu'elle était fort élégamment mise, qu'elle était encore jeune et jolie et ne manquait point d'une certaine distinction. Après avoir rendu à Mélanie son salut, il lui indiqua de la main un fauteuil et s'assit en face d'elle.

—Madame, dit-il, vous paraissiez très émue.

—C'est vrai, monsieur, car ce n'est pas sans appréhension que je suis venue vous trouver.

—Pourtant, madame, on a dû vous dire que j'étais toujours disposé à être favorable aux personnes qui s'adressent à moi.

—Oh ! oui, je sais que M. de Carmeille est un homme de grand cœur ; cependant je crains de ne pas juger près de lui de la même faute que les autres.

—Veuillez donc, madame, me faire connaître l'objet de votre visite.

—Je vois, monsieur, que vous ne me reconnaîtrez pas ; pourtant ce n'est pas aujourd'hui la première fois que vous me voyez.

M. de Carmeille regarda alors attentivement Mme Levasseur.

—Pardon, madame, répondit-il, maintenant je vous reconnaîtrai ; c'est vous qui habitez, en ce moment, dans l'ancienne maison du garde.

—Oui, monsieur, je suis Mme Levasseur.

—Je me rappelle aussi votre nom, madame.

—Je vois que M. de Carmeille est surpris de ma visite.

—En effet, madame, et je me demande...

—Je vais augmenter votre surprise, monsieur, en vous disant que j'ai pour Mme Valentine, votre fille, une affection telle qu'elle peut me conduire à des actes de folie. Enfin, monsieur, c'est poussée par mon affection pour Mme de Carmeille que je viens trouver son père.

—Mais, madame, répliqua le fils de Mme de Carmeille, en n'ouvrant pas ses oreilles, ce n'est plus de la surprise, mais de la stupéfaction que me causent vos paroles.

—Monsieur de Carmeille, je n'ai pas d'espion dans votre maison et cependant je sais ce qui s'y passe : mademoiselle Valentine souffre, elle est malheureuse ; elle se meurt d'un mal que vous connaissez et que vous pouvez guérir, elle aime et est aimée ; je vous en supplie, monsieur, faites deux heures ; rappelez M. James Lincoln et consentez à lui donner Mme Valentine.

—En vérité, madame, je ne sais que penser, et je me demande si je ne suis pas en présence d'une pauvre insensée.

—Rassurez-vous, monsieur, je ne suis pas folle, j'ai toute ma raison.

—Je veux bien le croire ; mais alors, comme vous le disiez tout à l'heure, cette affection que vous avez pour ma fille vous fait commettre en ce moment un acte de folie.

—Monsieur, répliqua vivement la jeune femme, est-ce donc véritablement un acte de folie de compatrier aux souffrances des autres et de plaider en faveur de deux malheureux ?

—Non, assurément, madame ; mais ce qui constitue l'acte que je ne veux plus qualifier, ce sont vos paroles, c'est que vous innomisez dans une affaire qui n'est point la vôtre.

—Elle est la mienne plus que vous ne la pensez, monsieur.

—Je ne comprends pas. Dans tous les cas, madame, pourriez-vous me dire en vertu de quel droit vous venez ici me parler de ma fille ?

—Ce droit, monsieur, mon affectio... pour Valentine me le donne.

—Ah ! oui, votre affection, cette affection étrange.

—Elle n'a rien d'étrange, elle est toute naturelle.

M. de Carmeille ne put réprimer un mouvement d'impatience.

—L'affection, l'amitié que vous prétendez avoir pour ma fille, répondit-il, ne peut que me paraître singulièrement attendu que rien ne la justifie, car c'est à peine si vous connaissez Mme de Carmeille ; je la comprendrais jusqu'à un certain point si vous aviez été sa nourrice.

—Où si j'étais sa mère ! riposta Mme Levasseur.

M. de Carmeille haussa les épaules et ses sourcils se froncèrent.

—Madame, fit-il d'un ton sec, si vous n'avez pas autre chose à me dire et si vous le voulez bien, nous terminerons cet entretien, d'ailleurs fort inutile.

Mme Levasseur devint très pâle et répondit avec tristesse :

—Si monsieur de Carmeille m'accor-

dait ce que s'il consentisse à M. de Carmeille à la fin de la visite.

—Vous y dame. Voyez à chargée d'affaires.

—Non, Mme Valentine les sont monsieur ; pitié ; rever

—Permet dame : croire.

—Oh ! oui.

—Ah ! je vous dire dire et dont souffre j'y ai été fait.

—Forcé.

—Ah ! je souffre pas mon enfant James Lincoln.

—Impos

—Votre dame, je ne que M. de Carmeille.

—Soit, ne veux pas que heureuse, je

—Par ex M. de Carmeille d'un seul m je ne suis son et que droits de ch mandame ; il ne sur ce regardé qu'o plus « à v tre de vous. Mme Lev

plique avec

—Je ne vous, monsieur, naturel des taunce.

—Parlez écoute, dit

—Monsie d'imo voix Mme Valen nne vous t supplier de leur ; ah ! je ne suis avec une a impolyable droit.

—Oh !

—Oui, m le droit, et plus ; aujour quences de Si Mme Va reuse com l'était cenc sera pas i prais pas le garder, nai n'ai plus à quillité, de devoir, mo que de mo la protéger contre vous.

Le filat

aussi votre nom, madame. Carmeille est sûre et je me demande

inter votre surprise, disant que j'ai pour votre fille, une affection qui me conduire à vous. Enfin, monsieur, mon affection pour que je viens trouver

réplique le filateur ses oreilles, ce surprise, mais de la cause vos paroles. Carmeille, je n'ai pas de maïs et cependant qui s'y passe : madame souffre, elle est se meurt d'un mal et que vous pouvez est aimée ; je vous fai, faites deux heures. James Lincoln et Mme Valentine. Je ne sais que demande si je ne suis une pauvre insensée. Monsieur, je ne suis ma raison.

croire ; mais alors, laissez tout à l'heure, vous avez pour ma mettre en ce moment que vivement la jeune véritablement un patir aux souffrancs à plaisir en faveur ? madame ; mais ce que je ne veux plus vos paroles, c'est que dans une affaire qui plus que vous ne

pas. Dans tous les que vous me dire, vous venez ici me

leur, mon affectio, affection, cette at

strange, elle est toute

ne put réprimer un

tié que vous prétendez, répondit-il, ne singulière attendue

ie, car c'est à peine Mme de Carmeille ; je

usqu'à un certain mère l'riputa. Mme

hausse les épaules et

érent. l'un ton sec, si vous

ose à me dire et si

, nous terminerons

fort inutile.

avint très pâle et ré

Carmeille m'accor-

dait ce que je suis venue lui demander, s'il consentait à donner à Mme Valentine M. James Lincoln pour époux, je n'aurais plus rien à lui dire et je me retirerais à l'instant.

— Vous y mettez de l'insistance, madame. Voyons, est-ce ma fille qui vous a chargée de cette démarche ?

— Non, monsieur, et j'ajoute que Mme Valentine ignore absolument quelles sont mes intentions. Elle souffre, monsieur ; de grâce, ne soyez pas sans pitié ; revenez sur votre terrible décision.

— Permettez-moi une question, madame : croyez-vous que j'aime ma fille ?

— Oh ! oui, je le crois, monsieur.

— Eh bien, madame, je veux bien vous dire ceci : si j'ai pris une décision dont souffre Mme de Carmeille, c'est que j'y ai été forcée.

— Forcée !

— Ah ça, croyez-vous donc que je ne souffre pas aussi, moi, de voir souffrir mon enfant ? Elle ne peut pas épouser James Lincoln, ce mariage est impossible.

— Impossible, pourquoi ?

— Votre question est indiscrète, madame, je n'ai pas à y répondre, répliqua M. de Carmeille avec haineur.

— Soit, monsieur ; mais, moi, je ne veux pas que Mme Valentine soit malheureuse, non, je ne le veux pas !

— Par exemple, c'est trop fort, s'écria M. de Carmeille en se dressant debout d'un seul mouvement, il paraîtrait que je ne suis plus le maître dans ma maison et que je devrais abdiquer mes droits de chef de famille. Mais c'est assez, madame ; du moment que vous le prenez sur ce ton, et malgré tous les regards qu'on doit à une femme, je n'ai plus qu'à vous demander de me permettre de vous reconduire.

Mme Levassieur s'était levée. Elle répondit avec une certaine vivacité :

— Je ne puis encore prendre congé de vous, monsieur, car j'ai à vous faire connaître des choses de la plus haute importance.

— Parlez donc, madame, je vous écoute, dit M. de Carmeille avec raideur.

— Monsieur, reprit la jeune femme d'une voix vibrante d'émotion, sachant Mme Valentine malheureuse, je suis venue vous trouver pour vous dire, vous supplier de mettre un terme à sa douleur ; ah ! j'en prends le ciel à témoin, je ne suis pas entrée dans votre maison avec une autre intention. Mais vous êtes impitoyable, et je me révolte, j'en ai le droit.

— Oh !

— Oui, monsieur de Carmeille, j'en ai le droit, et vous allez le voir ; je n'ai plus ; aujourd'hui, à redouter les conséquences de ce que je puis dire et faire. Si Mme Valentine eût toujours été heureuse comme elle l'a été, comme elle l'était encore il y a quinze jours, je ne serais pas ici, monsieur, et, je ne pourrais pas le silence que j'avais jusqu'à garder, mais elle est malheureuse, je n'ai plus à craindre de troubler sa tranquillité de détruire son bonheur. Mon devoir, monsieur, et je ne m'inspire que de mon cœur, mon devoir est de la protéger et de la défendre, même contre vous.

Le filateur continuait à donner des

signes d'impatience en tapotant sur son bureau et en frappant le parquet du pied.

— Monsieur de Carmeille, continua Mme Levassieur, vous trouvez étrange mon affection pour Mme Valentine et plus étrange encore, sans doute, mes paroles et le ton d'autorité que leur donne. Eh bien, cela s'explique par ces seules mots : Valentine est ma fille !

M. de Carmeille eut un haut-le-corps et ses yeux s'enflammèrent. Mais, aussitôt, son regard et sa figure exprimèrent une profonde compassion.

— Pauvre femme, se dit-il, elle a réellement perdu sa raison !

Mme Levassieur qui s'attendait à voir bondir le mari d'Hélène, resta un instant tout décontenancé.

— Ah ! vraiment, fit M. de Carmeille d'une voix singulièrement adoucie, Mme Valentine est votre fille ?

Mélanie le regarda fixement et n'eut pas de peine à penetrer sa pensée.

— Il me prond pour une folle, pensa-t-elle.

Un sourire triste affleura ses lèvres et elle répondit :

— Oui, monsieur, elle est ma fille. Vous ne la croirez pas ?

— Mais si, si, je le crois.

— Ce que vous croyez, monsieur de Carmeille, c'est que je suis une malheureuse épappée d'aliénation mentale. Et vous vous dites : l'altatons se manie pour qu'elle ne soit pas prise ici d'un accès de folie furieuse.

— Je vous assure, madame...

— Vous ne savez pas mentir, l'interrompit-elle, je lis dans votre pensée comme dans un livre ouvert. Tenez, monsieur, faites-moi la promesse que vous consentirez à ce mariage et je vous quitte en vous laissant croire que je ne suis qu'une pauvre folle.

— Certes, je pourrais vous faire cette promesse ; mais vous l'avez dit, madame, je ne sais pas mentir. Encore une fois, je vous le répète, ma fille ne peut pas être la femme de James Lincoln.

— C'est ce que nous verrons plus tard monsieur ; mais, ayant tout, je dois vous prouver que j'ai bien toute ma raison.

Elle tira de sa poche deux papiers liés par une faveur bleue et reprit :

— Monsieur de Carmeille, veuillez m'écouter.

— Oui, oui, je vous écoute, dit-il.

Malgré lui, il commença à s'intéresser sérieusement à Mme Levassieur, dans laquelle, cependant, il voulait toujours voir une pauvre aliénée.

— Monsieur, reprit Mélanie vivement ému, le 31 janvier de l'année 1866, à Saint-Mandé, près de Paris, je mis au monde une petite fille qui fut déclarée à la mairie née de Mélanie-Antoinette Bertout et de Henri Levassieur, et à laquelle on donna les prénoms de Suzanne-Honorine. Voici l'extrait de l'acte de naissance de mon enfant, continua-t-elle, mettant le papier dans la main de M. de Carmeille ; vous pouvez lire.

— Oui, je vois ; mais je ne vous demande pas de me faire connaitre vos secrets.

— Oh ! je n'ai rien à cacher, monsieur. J'ai commis une faute et je n'ai plus, aujourd'hui, que le souvenir de ce que j'ai souffert, en ce temps-là, où je manquais absolument de tout tout. Le père de mon enfant m'avait momentanément abandon-

née ; mais deux ans et demi plus tard il revint à moi. Voilà, monsieur, l'extrait de l'acte de mariage de Henri Levassieur, bijoutier, et de Mélanie Bertout couturière. Je reviens à ma petite fille. La jour même de sa naissance, moins de quinze heures après, elle n'était déjà plus près de moi, et, le lendemain, 1er février, à Port-sur-Saône, commune du département de la Haute-Saône, sur le territoire de laquelle se trouve le château des Cornuera, un second civil lui était donné.

M. de Carmeille se redressa brusquement, le regard chargé d'éclairs.

— Mensonge, infamie ! exclama-t-il.

— Monsieur, dit Mélanie, baissant la voix avec intention, prenez garde qu'on ne vous entende.

M. de Carmeille jeta un regard furtif sur la porte :

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? reprit-il soudainement ; où voulez-vous en venir ?

— Attendez, attendez... Un second état civil fut donné à ma petite fille.

— C'est monstrueux, murmura M. de Carmeille qui avait peine à se contenir.

— Il fut déclaré qu'elle était née de M. Armand de Carmeille et de Hélène Dubreuil, sa femme, et elle reçut les prénoms de Amélie-Valentine.

M. de Carmeille avait une envie folle de bondir sur Mme Levassieur et de l'étrangler, car il ne voulait pas croire à autre chose qu'une infamie. Cependant, il eut la prudence de ne pas céder à son premier mouvement.

— Madame, dit-il, d'une voix frêle

sainte de colère, ou vous êtes folle, ou vous êtes une infâme ! Voyons, qu'est-ce que vous me voulez ? Ah ça quelle horribile trame a donc été ouïdie contre moi et ma famille ? Croit-on m'intimider par la crinte de quelque scandale ? Mais dites donc tout de suite, malheureuse, que vous négociez une affaire de chantage !

— Monsieur de Carmeille, répliqua Mélanie avec fierté et devenant subitement très rouge, regardez-moi bien, et, comme vous êtes un homme juste, un homme d'honneur, vous regretterez ce que vous venez de dire. Ai-je donc le visage et les allures d'une aventurière ? Du chantage ! Et pourquoi, mon Dieu ? Henri Levassieur et sa femme n'ont pas une immense fortune comme monsieur de Carmeille ; mais ce n'est point parce qu'ils sont partis de très bas qu'il doivent être des miséables. Nous avons travaillé, monsieur, et, grâce à notre travail nous avons plus de soixante-quinze mille francs du rente. Comme vous le voyez, nous n'avons pas besoin de convoiter l'argent des autres. Je ne vous menace ni d'un scandale, ni d'autre chose, monsieur ; mais je suis mère et j'aime mon enfant. Ayez pitié de ma fille, ne la laissez pas mourir. Tenez, je tombe à genoux pour vous implorer, pour vous crier : Pitié, pitié ! Sauvez mon enfant !

— Ce que M. de Carmeille éprouva à ce moment ne saurait se décrire. Il resta un instant courbé, comme anesthétisé.

— Madame, dit-il, avec un accent de douleur profond, je ne doute plus ; oui, je crois que vous êtes la mère de Valentine.

Il s'arrêta. La voix lui manquait. Au bout d'un instant, il reprit :

— Excusez-moi, je ne parviens pas à me remettre du coup terrible que vous venez

de me porter. C'est que, voyez-vous, j'adore Valentine, et je sens que, malgré tout, je l'aimerai toujours comme ma fille. Enfin, vous êtes ma mère. Mais il faut que je sach... oui, j'ai besoin de savoir comment votre fille vous a été enlevée.

— Ah ! monsieur, je vous le jure, si je n'avais pas été effrayée par la douleur et le désespoir de ma fille, vous n'auriez jamais rien su ; je me serais trouvée assez heureuse de la voir, de causer quelques-unes avec elle et de l'aimer en secret. Maintenant vous devez tout savoir, et vous saurez tout.

Alors Mme Levasseur commença à raconter sa navrante histoire de jeune fille. Le nom de la fausse Mme Durantin fit tressaillir M. de Carmeille. Il se rappelait avoir vu cette femme au château des Cormiers et se demandait quel rôle elle avait pu jouer près d'Helène quand celle-ci s'était présentée chez Léontine Dupré armée d'un revolver. Mélanie acheta en pleurant la première partie de son récit. Elle essaya ses yeux et continua ainsi :

— Avec les vingt mille francs que m'avait remis la sage-femme de la part de la dame qui voulait adopter mon enfant, je m'établis couturière et j'eus bientôt, grâce à la protection d'une dame qui m'avait prise en amitié, une assez belle clientèle. Parmi les dames du monde et du haut commerce parisien qui j'habillais, il en est que vous connaissez, monsieur : Mme de Raisme, la comtesse de Civray, Mme d'Ernange, Mme Lormann, Mme Julien, Mme Valéry, la baronne de Molnay.

— En effet, dit M. de Carmeille, je connais parfaitement ces dames. Mais continuez, je vous prie.

— Ma maison était déjà en pleine prospérité, lorsque le père de mon enfant, Henri Levasseur, revint d'Angleterre, repentant de m'avoir abandonnée, m'aimant toujours, et, comme je vous l'ai dit, nous nous aimions ensemble. M. Levasseur, voulant travailler de son côté, s'établit au Palais-Royal. La maison de mon mari prospéra comme la mienne et, chaque fois, nous voyions augmenter notre fortune. J'avais dit à Henri que notre chère petite Henriette était morte en nourrice ; il le croyait, n'ayant aucune raison de supposer que j'eusse intérêt à le tromper. Quant à moi, bien que je n'eus plus eu de nouvelles de la chère petite, quelque chose me disait qu'elle vivait et que je la retrouverais un jour. Dès que nous étimes assez gagné pour pouvoir nous retirer des affaires, mon mari, disposé à vendre son fonds de commerce, me pressait également de céder ma maison de couture. Nous n'avions pas d'enfant, disait-il, pas de parents à qui nous puissions laisser notre fortune, je ne vois pas pourquoi nous continuions à travailler.

— Je lui répondais : Non, travaillons encore, nous sommes trop jeunes l'un et l'autre pour nous retirer. Je pensais mal à ma fille et je me disais que pour elle nous n'aurions jamais une assez grande fortune. Un jour, monsieur, ne pouvant plus garder mon secret, qui m'écoutait, je racontai à mon mari comment ma petite Henriette n'avait été enlevée et je lui fis partager l'espoir que j'avais de savoir un jour ce qu'elle était devenue. J'avais fait déjà de nombreuses et inutiles recherches afin de retrouver Mme Durantin ; je les continuai. Je ne vous dirai pas qu'elles furent mes allées et venues, mes pas et démar-ches, ce serait trop long. Soutenue par cette pensée que ma fille vivait je ne m'arrêtai point, j'aurais rompu le ciel et la terre ; j'allai jusqu'à consulter une somnambule.

#### XIV

##### QUE FAIRE ?

Après s'être interrogé un instant, Mme Levasseur poussa un long soupir.

— Un soir, dans un bureau, je fis une annonce d'une certaine Mme Odore, cartonnancienne, se disant célèbre et élève de Mme Lenormand. Je résolus aussitôt de voir cette célèbre cartonnancienne, chez laquelle le passé, le présent et l'avenir étaient dévoilés, et, le lendemain matin, je me rendis chez Mme Cadore. Jugez de ma surprise et de ma joie, monsieur, en reconnaissant dans la cartonnancienne, une vieille femme de plus de soixante ans, Mme Durantin, la sage-femme.

— Je la saisie violentement à la gorge et lui demandai mon enfant. D'abord, elle seignit de ne

pas me reconnaître, prétendant qu'elle ne

comprétait rien à ce qu'elle lui disais et

me effrayerent d'avoir emprunté autrefois

le nom de Durantin. Voyant cela, je la

menaçai du commissaire de police ; elle

éтиaya et avoua qu'elle me reconnaissait.

Mais elle voulut me faire croire que ma

fille était morte. Je n'étais pas d'humeur

à admettre ses mensonges, à me laisser

trumper.

— Vous m'en fournierez la preuve, lui

dis-je ; je vous ailler à l'endroit où elle

est morte, je veux voir son acte de décès,

je veux qu'on me montre au cimetière la

place où elle est enterrée."

Pousse dans ses derniers retranchements, elle tint par moi dire que ma fille existait, qu'elle était belle, riche, heureuse, enfin qu'on avait largement tenu toutes les promesses qui m'avaient été faites. Toutefois, quand je lui demandai où était ma fille et comment j'pourrais la voir, elle se retrancha encore derrière des faux-fuyants. Il me fallut tout la menacer de nouveau pour vaincre tout à fait sa mauvaise volonté. Alors, elle m'apprit que ma fille habitait Troyes, qu'elle s'appelait Valentine de Carmeille et ne fit plus aucune difficulté pour m'instruire de ce qui s'était passé au château des Cormiers le 1er février 1886 et les jours suivants.

— Vous devinez le reste, monsieur. Un dimanche matin, à Troyes, comme elle se rendait à la cathédrale pour assister à la messe, mon mari et moi nous vîmes une première fois notre fille. Vous étiez à la veille de partir pour Paris où vous deviez passer un mois. Sachant que vous vîndriez ensuite habiter la Maison Blanche, nous avons loué l'ancienne maison du garde et nous y étions installés quinze jours avant votre arrivée à la villa. Nous n'ouillions plus vivre éloignés de ma fille. Vous savez tout, monsieur.

— Je tenais j'ose espérer que vous accordez aux prières d'une mère, ce que vous effusez tout à l'heure aux supplications d'une étrangère, d'une inconnue.

M. de Carmeille était secoué par une sorte de troublement convulatif. Il tenait sa tête dans ses mains et rétchichait profondément.

— Monsieur, continua Mélanie, si vous ne trouvez pas M. James Lincoln assez riche, tout ce que nous possédonons, mon mari et moi, nous sommes prêts à le lui donner.

M. de Carmeille se redressa brusquement, le regard sombre, farouché.

— L'argent, la fortune, la richesse, ah ! je pense bien à cela, dit-il, d'une voix creuse ; plût à Dieu que je fusse pauvre comme le dernier des gueux et que je ne sois pas frappé, comme je le suis, par tous les malheurs à la fois. Vous me parlez de James Lincoln, le connaissez-vous ?

— Je l'ai vu deux ou trois fois.

— Lui avez-vous parlé ?

— Jamais.

— Pourquoi vous intéressez-vous ainsi à ce jeune homme ?

— Ah ! monsieur... Mais Valentine l'aime !

— C'est juste, vous ne pouvez voir que cela, vous.

— Et puis, un homme n'aimait pas Valentine ; si il n'avait cherché à l'épouser que pour sa dot ?

— Oh ! ne dites pas cela, monsieur, et ne le pensez pas ! M. James Lincoln aime Valentine autant qu'il en est aimé. Il y a aujourd'hui quinze jours, vous ne savez pas cela, monsieur, nous avons été témoins, mon mari et moi, du désespoir de ce malheureux. Après un entretien qu'il a eu avec vous, il a eu l'intention de se précipiter dans la Seine, pour y chercher la mort.

— Oui, je sais ce qui s'est passé au bord de la rivière. Mme Lincoln, sa mère, l'avait suivie à la Maison-Blanche sans qu'il s'en doutât. Une lettre qu'elle m'a écrite m'a tout appris.

— Alors, monsieur, comment pouvez-vous supposer que M. James n'aime pas Valentine ?

M. de Carmeille saisit la main de Mélanie, et la serrant fortement :

— Vous donneriez, dit-il, votre fortune pour que James épousât Valentine ; eh bien, moi, madame, je donnerais la mienne pour que James et Valentine ne se fussent jamais rencontrés. A vous, madame, à vous, la mère de Valentine, je ne dois point cacher la vérité. Vous m'avez demandé pourquoi je rendais Valentine malheureuse en voulant point qu'elle épousât celui qu'elle aime, je vais vous dire : James est mon fils.

— Mon Dieu, mon Dieu ! soupira la jeune femme, regardant M. de Carmeille avec effarement.

— Voyez, madame, si je suis assez cruellement frappé.

Il y eut un pénible silence.

— Mais, monsieur, reprit Mélanie, revenue de son ahurissement, et reprenant son sang-froid, M. James n'est pas le frère de Valentine.

— Oui pour vous et pour moi ; mais la situation reste la même. Il y a un acte de naissance, un état civil. Aux yeux de la loi, votre fille bien-aimée est Valentine de Carmeille, et je suis son père.

— Oui, c'est vrai ; mais à Saint-Mandé, elle a aussi un acte de naissance, le premier, le vrai. Monsieur, si vous voulez..

— Je vois ce que vous allez me demander, interrompit brusquement M. de Carmeille. Non, non. Vous rendez votre fille, c'est impossible ! Il faudrait faire annuler le second acte de naissance. Oh ! s'adresses à un tribunal ! Déclarer que Mme de Carmeille est une fausseuse et, comme telle, la traîner devant des juges ! Mais ce serait son déshonneur, le mien, celui de Valentine et aussi le vôtre, madame.

Non, ne peut rester ne peut James !

— Alors, condamnée — Le ten fils ?

— Oui.

— Pour — A quo

— Elle est M. de C

— James père, dit-il plus affreux d'un pire que le

Mme Le

— Valen et sourr continua M de d'hon tient garco drat faire l'acte dépl de Mme d' puise être tation et d

— De nou de Mélan silencieux

— Avez

— Oui, j est venue

— Lui a uit pui lui na mère ?

— Oh ! peur de t

— C'est vous ente

— Oh !

— Oui, gardiez le

— Mon perdu. Je verrai, vantable, moyen d' dame de descendre voie ; nous revendrions ;

— Mine le leva, rajou disposa à

— Encou je compt marl.

— Soye aut comm secret po quences.

— C'est prie, me eienne.

— Mine

— Merc M. de Levass de la vill

— Il ren tomber somme drer au

redressa brusquement, farouche. La richesse, ah ! dit-il, d'une voix que je fusse pauvre gueux et que je ne me je le suis, par a folia. Voulez-moi, le connaissez-vous trois fois.

intéressez-vous ainsi à... Mais Valentine ne pouvait voir que comme n'aimait pas cherché à l'épouser

as cela, monsieur, et M. James Lincoln dit qu'il en est aimé, plusieurs jours, vous ne siez, nous avons été et moi, au désespoir. Après un entretien il a eu l'intention de la Seine, pour y cher-

ui s'est passé au bord Lincoln, sa mère, l'aînée Blanche sans qu'il ttre qu'elle m'a écrit

comment pouvez- M. James n'aime pas lais la main de Mme... : dit-il, votre fortune poussait Valentine ; eh ! donnerai la mienne Valentine ne se fusa.

A vous, madame, Valentine, je ne dois pas. Vous m'avez demandé Valentine maintenir point qu'elle épousera, je vais vous le dire :

Dieu ! soupira la dant M. de Carmeille, et je suis assez cruel

e silence.

reprit Mlanie, revolement, et reprenant

James n'est pas le

et pour moi ; mais la une. Il y a un acte de vil. Aux yeux de la cette est Valentine de son père.

mais à Saint-Mandé, la naissance, le pre-

leur, si vous voulez... Vous allez me demander M. de Carmeille

Vous rendrez votre fille, faudrait faire annuler

disance. Oh ! l'adres- Déclarer que Mme de

faussaire et, comme

des juges ! Mais

leur, le mien, celui

si la votre, madame,

Non, ne parlons pas de cela. Votre fille doit rester Valentine de Carmeille, et je ne peux pas, je ne peux pas, la marier à James !

—Ainsi, monsieur, la pauvre enfant est condamnée à souffrir.

—Le temps aura raison de sa douleur.

—Elle ignore que M. James est votre fille ?

—Oui.

—Pourquoi ne pas le lui dire ?

—A quoi cela servirait-il ? A rien.

—Elle comprendrait... M. de Carmeille secoua la tête.

—James sait maintenant que je suis son père, dit-il, et son désespoir n'en est que plus aigu. Non, nous ne pouvons essayer d'un remède qui, peut-être, serait pire que le mal.

Mme Levassieur eut un gémissement.

—Valentine et James ne sont pas frère et sœur par le sang comme je le crois, continua M. de Carmeille ; mais la question d'honneur est toujours là ; elle me tient garrotté, car, pour la marier, il faudrait faire connaissance à James et à d'autres l'acte déplorable et à jamais regrettable de Mme de Carmeille. Si coupable qu'elle puisse être, je suis le gardien de sa réputation et de l'honneur de ma femme.

De nouvelles larmes coulaient des yeux de Mlanie. Après être resté un moment silencieux, M. de Carmeille reprit :

—Avez-vous causé avec Valentine ?

—Oui, plusieurs fois, et deux fois elle est venue au chalet.

—Lui avez-vous dit quelque chose qu'ait pu lui faire soupçonner que vous étiez au内幕 ?

—Oh ! rien, monsieur, rien. J'avais trop peur de troubler sa tranquillité.

—C'est bien. Elle doit tout ignorer, vous entendez, tout.

—Oh ! je le comprends, monsieur

—Oui, notre intérêt à tous est que vous gardiez le silence.

—Mon Dieu, mais qu'allez-vous faire ?

—Ah ! j'en n'ai pas rien. J'ai la tête perdue. Mais je réfléchirai, j'aminerai, je verrai. Je suis dans une situation épouvantable, horrible ; mais il existe un moyen d'en sortir, je le trouverai. Mme de Carmeille ne va pas tarder à descendre, et je ne veux pas qu'elle vous voie ; nous allons nous quitter ; mais nous nous reverrons ; pas ici, ce serait imprudent ; j'irai à la maison du garde.

Mme Levassieur essaya ses yeux, se leva, rejeta son chapeau sur sa tête et se disposa à sortir.

—Encore un mot, dit M. de Carmeille, je compte aussi sur le silence de votre mari.

—Soyez tranquille, monsieur ; Henri sait comme moi que la révélation de notre secret pourrait avoir de très graves conséquences.

—C'est bien. Ah ! Venez, je vous prie, me donner l'adresse de la cartomancienne.

—Mme Cadore demeure rue de Cléry, 24.

—Merci.

M. de Carmeille serra la main de Mme Levassieur, et l'accompagna jusqu'à la porte de la ville où il la quitta, en lui disant :

—A bientôt.

Il rentra dans son cabinet, se laissa tomber sur un siège et se mit à pleurer comme un enfant. Il voyait tout s'effondrer autour de lui. L'écrasement était

complet. Valentine, cette fois qu'il adorait, n'était pas la sienne. C'est un enfant enlevé à sa mère, un enfant acheté à une malheureuse que sa femme avait introduit dans sa maison et lui avait fait aimer ! Pourquoi Hélène avait-elle joué cette abominable comédie ? Pourquoi avait-elle commis ce crime, car c'était un crime ? Il ne comprenait pas. Mais si grande était son affection pour sa femme qu'il cherchait des circonstances atténuantes afin de l'excuser. Bien sûr, elle n'était pas aussi coupable qu'il pouvait le croire.

Quant à Valentine, il sentait que, malgré tout, elle était toujours sa fille bien-aimée et qu'il ne cesserait jamais d'avoir pour elle la tendresse d'un père. Il pensait aussi à son fils, et alors il ne voyait plus en lui qu'un véritable maudit. Sa faute avait été la source de tous les malheurs qui, coup sur coup, tombaient sur lui et tout ce qu'il aimait et avait aimé. Ah ! si c'était véritablement un châtiment infligé par Dieu, pour avoir abandonné son enfant, il le voyait maintenant dans toute sa grandeur et son horreur ? Qu'allait-il dire ? Qu'allait-il faire ?

Après avoir réfléchi longuement, il prit la résolution de disparaître et de ne point faire savoir à Hélène, du moins quant à présent, qu'il connaissait le terrible secret qu'elle lui avait caché depuis plus de dix-sept ans. Dans la journée, Mme de Carmeille remarqua l'air fatigué et sombre le son mari ; jammais elle ne lui avait vu le front aussi soucieux, le regard aussi assombri ; elle ne s'inquiétait pas outre mesure ; le triste état dans lequel se trouvait Valentine semblait justifier pleinement les singulières allusions d'Armand.

Le soir, après le dîner, devant sa femme, M. de Carmeille donna des ordres pour qu'un cheval fût attaché à son phaéton à six heures du matin. —Six heures, fit Hélène étonnée, où donc veux-tu aller ?

—A la gare de Troyes, où je prendrai le train de Paris.

—Tu as affaire à Paris ?

—Oui, répondit assez froidement le mari.

—Et tu ne me le disais pas !

—Je n'ai pas l'habitude de te parler inutilement de mes affaires.

—Est-ce quelque chose de désagréable qui t'appelle à Paris ?

—Oui, désagréable.

—Armand, qu'est-ce que c'est ?

—Peut-être te le dirai-je plus tard.

—Pourquoi pas tout de suite ?

—Parceque je ne veux pas, répondit presque durement le mari.

Des larmes vinrent aux yeux de Mme de Carmeille, et l'osant plus questionner Armand, elle resta silencieuse.

—Il y a quelque chose, pensait-elle ; que veut-il donc me cacher ?

XV.

#### CE QU'VEUT SAVOIR LE MARL

Deux heures venaient de sonner, Mme Cadore, après avoir déjeuné et digéré en faisant sa sieste, venait de rentrer dans son cabinet et attendait une de ses clientes ordinaires fleuriste, couturière, lingère, brumisaneuse, modiste, demoiselle de magasin ou petite bourgeoisie. Elle était encore dans une demi-somnolence, lorsqu'un coup de sonnette feuilleta son sang

et parut rajeunir son vieux visage par-cheminé. Presqu'aussitôt la porte de son cabinet s'ouvrit.

—Madame, lui dit sa servante ; c'est un monsieur.

—Un monsieur ! fit la Cadore, se ran- mant tout à fait.

—Oui, madame.

—Est-il bien vêtu ?

—Oui, madame, et ce doit être un homme riche.

—Bien. Faites entrer ce monsieur.

Et tout bas la Cadore murmura :

—Oh l oh ! voici du nouveau !

Si surprise redoubla en voyant paraître un homme d'un certain âge, de haute taille très bien mis et d'un grand air. Instantanément elle se leva et salua respectueusement. Puis, indiquant le fauteuil placé en face d'elle, elle invita le visiteur à s'asseoir. Elle avait pris son jeu, le grand, et elle se mit à battre les cartes avec une dextérité qui révélait une longue habileté. Avec un sourire la plus aimable et montrant les trois longues dents jaunes qui lui restaient :

—Monsieur, demanda-t-elle, est-ce sur le passé, le présent ou l'avenir que vous désirez me faire interroger les cartes ?

—Sur le passé, madame ; mais vous pouvez laisser vos cartes tranquilles ; pour me dire ce que je veux savoir, vous n'avez nul besoin de les consulter.

La Cadore tressaillit et regarda l'incon- nune, visiblement troublée.

—Mais, monsieur, balbutia-t-elle.

—Madame, j'ai à vous demander d'abord, comment il y a de cela dix-neuf jours, vous avez été mise en rapport avec une personne de Troyes, appellée Mme de Carmeille.

Le malaise de la vieille augmenta. Ce- pendant, payant d'audace, elle répondit :

—Je ne connais pas du tout la personne dont vous me parlez.

—Madame Cadore, répliqua le visiteur d'un ton impérieux, les dénégations, le mensonge sont inutiles avec moi, et je vous préviens que lea employer n'aurait rien de bon pour vous.

—Mais, monsieur, je ne vous connais pas !

—Moi, je connais Mme Cadore qui a été appelée dans un temps Mme Durantin, et je ne lui cache pas que certaines de ses vilaines actions ne me sont pas inconnues.

La tireuse de cartes regarda le monsieur avec effarement.

—D'ail... monsieur, fit-elle, puisque vous vous présentez chez moi pour m'interroger et non pour vous faire tirer les cartes, veuillez me dire qui vous êtes.

—Il paraît que vous ne me reconnaisez pas ; pourtant vous m'avez vu au château des Cormiers, je suis M. de Carmeille.

La vieille se fit aussi petite que possible dans son fauteuil ; si elle eut été une souris, elle aurait vite cherché un trou pour s'y fourrer. Toutefois elle n'était pas femme à ne point se défendre contre un danger, qu'elle, qu'il pût être. Le premier moment d'effroi passé, elle comprit que Mme Levassieur n'avait pas tenu la promesse qu'elle lui avait faite. Ainsi s'expliquait la présence chez elle de M. de Carmeille. Elle se redressa et dit :

—Ah ! vous êtes monsieur de Carmeille ; je ne vous avais pas reconnu,

monsieur, je vous l'assure, et c'est pour quoi j'ai répondu par un mensonge à la question que vous m'avez posée. Quand on a connu moi constamment à faire au public, qu'on connaît une infinité de secrets de famille, on doit se montrer déifiant et se tenir constamment en garde contre les pièges qu'on pourrait vous tendre.

— Alors, vous êtes maintenant disposée à me répondre ?

— Le mieux que je pourrai, monsieur.

— Surtout, pas de ces subtilités que vous devez savoir très bien employer ; je veux la vérité, l'exacte vérité, sans réserve ni détours, si vous voulez avoir droit à mon indulgence. Je vous adresse de nouveau ma première question : Comment avez-vous été mise en rapport avec Mme de Carmeille ?

— Je n'ai pas été mise en rapport avec Mme de Carmeille, monsieur, c'est elle qui est venue me trouver rue de Rambuteau, où je demeure alors.

— Vous exercez la profession de sage-femme ?

— Oui, et aussi celle de cartomancienne.

— Ah ! en ce temps-là, vous étiez déjà cartomancienne ?

— Depuis une quinzaine d'années.

— Etes-vous réellement sage-femme ?

— J'ai le diplôme de sage-femme de première classe.

— Quand Mme de Carmeille est venue vous trouver, est-ce à la cartomancienne ou à la sage-femme qu'elle s'est adressée ?

— À l'une et à l'autre, monsieur.

— Pourtant, Mme de Carmeille n'a jamais cru aux sciences occultes, particulièrement à la divination par les cartes. Qu'elles soit venue vous consulter comme sage-femme, je le comprends, mais comme cartomancienne...

— Cependant, monsieur, c'est à la cartomancienne que Mme de Carmeille s'est d'abord adressée.

— Voilà ce qui me surprend. Mme de Carmeille ayant l'idée de se faire tirer les cartes, il y a la plus belle chose que je ne m'explique pas : par exemple, Mme de Carmeille quittant Troyes brusquement pour venir consulter une cartomancienne. Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pas interrogé Mme de Carmeille et qu'elle ignore absolument la démarche que je fais auprès de vous ; c'est de vous, Mme Cadore, que je veux savoir la vérité, afin de juger jusqu'à quel point Mme de Carmeille est coupable.

— Monsieur, vous avez vu Mme Levasseur.

— Je l'ai vue.

— Et vous savez ?...

— Je sais que vous lui avez acheté son enfant pour le donner à Mme de Carmeille.

La vieille baissa hypocritement la tête.

— Mme du Carmeille, continua le mari, ne sait pas encore que ce terrible secret m'a été révélé. Mais revenons à ce qui s'est passé entre elle et vous. Combien vous a-t-elle fait de visites ?

— Deux.

— Parlons d'abord de la première. Qu'est-ce que Mme de Carmeille voulait apprendre par les cartes ?

— Elle voulait savoir si elle aurait un enfant.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que je ne pouvais pas lui affirmer qu'elle aurait un enfant, attendu que ma science n'allait pas jusque-là.

— Bien. Mais votre science a été suffisante pour lui révéler que son mari avait un enfant et pour lui donner l'adresse de Léontine Dupré.

— Mais, monsieur...

— Madame Cadore, interrompit M. de Carmeille avec autorité, je veux la vérité, et je vous le dis : prenez garde à vous, si vous essayez de me tromper. Mme de Carmeille n'est pas venue vous trouver sans qu'on lui ait donné votre adresse après lui avoir parlé de vous. Quelle est la personne qui vous a envoyé Mme de Carmeille ?

— Monsieur, je ne sais pas...

— Madame Cadore, je veux le nom de cette personne !

— Après un assez long moment d'hésitation, la Cadore sentant poser sur elle le regard terrible de M. de Carmeille, finit par nommer Mme de Nangis.

— Je m'en doutais. Oh ! la misérable ! murmura le mari.

Il reprit à haute voix.

— Et c'est évidemment Mme de Nangis qui vous avait fait connaître l'existence de mon enfant ?

— Mme de Nangis le savait. De plus elle vous avait vu dans un théâtre avec une dame, mais elle ne savait pas son nom. Après avoir parlé de moi à Mme de Carmeille, elle m'écrit une lettre pour me prévenir de la visite de Mme de Carmeille.

— Je comprends. Dans cette lettre, elle vous disait ce que vos cartes devaient répondre à ma femme.

— Eh bien, oui, monsieur.

— Voilà en quoi consiste la science de toutes les célèbres cartomanciennes. Enfin, vous apprenez à Mme de Carmeille que j'avais un fils. Mais comment a-t-elle su le nom de Léontine Dupré et son adresse ?

— C'est moi qui, le lendemain de sa première visite, après m'être renseignée lui ai envoyé un billet où je lui donnais le nom et l'adresse.

— C'était déjà une très mauvaise action, madame, car vous n'ignoriez pas à quelles excès pourrait se porter une femme jalouse, surtout dans l'état de surexcitation où se trouvait alors Mme de Carmeille. En effet, elle s'est présentée chez Léontine Dupré avec une idée de vengeance bien arrêtée. Elle était armée d'un revolver, et, si elle n'a pas commis un meurtre, c'est qu'une circonstance fortuite l'en a empêchée.

— Mme de Carmeille me raconta elle-même ce qui s'était passé ; mais je vous assure, monsieur, qu'en lui donnant le nom et l'adresse de la dame, j'étais bien loin de supposer qu'elle put avoir une telle homicide.

— C'est possible. De concert avec Mme de Nangis, qui a joué dans ce drame un rôle que je ne veux pas qualifier, vous ne vouliez qu'un scandale, afin d'amener entre ma femme et moi une séparation. Le drame était bien orduré, et je reconnaissais là, tout entier, le caractère de Mme de Nangis. Mais passons. C'est le lendemain que vous avez eu la seconde visite de Mme de Carmeille ?

— Oui, monsieur.

— Que s'est-il passé entre vous ? C'est ici surtout que je vous demande d'être sincère.

— Alors la cartomancienne raconta toute l'histoire ; la rencontre de Mélanie Ber-

toux, la naissance de la jeune fille et son adoption par Mme de Carmeille.

— Avez-vous, madame, avouez que vous teniez, avant tout, à recevoir la somme que Mme de Carmeille vous avait promise pour prêter de vos dangereux services.

— Je l'avoue, monsieur, puisque je dois être sincère.

— Bien, madame Cadore, Sachez-le, chacun de vos réponses a son importance. Enfin, vous vous mettez à la recherche d'une malheureuse à la veille d'être marié afin d'avoir le nouveau-né à introduire secrètement au château des Cornières. Vous rencontrez Mélanie Bertoux, et vous lui achetez son enfant vingt mille francs. Vous-même, en votre qualité de sage-femme et sous le nom qui n'est pas le vôtre, vous allez déclarer à la mairie de Saint-Mandé la naissance de la petite fille à laquelle vous donnez les noms de Suzanne-Fleuriette, choisie par la mère. Ce que vous avez fait et allez faire encore est d'une audace incroyable, mais vous avez si bien pris vos mesures que tout réussit au gré de vos désirs.

— Sans que personne ait pu s'en douter, la petite fille est introduite dans l'appartement de Mme de Carmeille, et, bientôt après, on apprend dans la commune que la dame du château vient de donner le jour à une petite fille. Tout le monde est trompé : les serviteurs de Mme de Carmeille, la lourde de l'enfant, jusqu'au vieux curé du village, et moi, je mari, après les autres. On donne à l'enfant un second état civil, par lequel elle devient Amélie Valentine de Carmeille. Eh bien, madame Valentine de Carmeille. Eh bien, madame Valentine de Carmeille, tout cela est épouvantable. Cette seconde déclaration de naissance à la mairie de Port-Sur-Saône est une œuvre de fausseur, c'est-à-dire un crime que la loi punit sévèrement.

— Ce n'est pas moi qui l'ai faite, monsieur.

— Elle n'en est pas moins votre œuvre, madame, et celle de Mme de Carmeille, votre complice. Comment n'avez-vous pas été épouvantées l'une et l'autre ? Vous n'avez pas voulu voir les conséquences de votre action criminelle. Aujourd'hui ces conséquences sont des plus graves, des plus terribles. Oh ! je sais bien que vous vous dites : je n'ai rien à craindre. En effet, coupable comme vous, Mme de Carmeille vous sauve ; la justice ne pourra pas vous punir seule. Aussi n'est-ce pas pour vous menacer que je suis venu ici, mais pour savoir la vérité, afin de pourvoir, moi, son mari, jugez Mme de Carmeille en toute connaissance de cause. Vous avez été sincère, je le crois, et je tiens à vous le déclarer, je suis satisfait de vos réponses, avant de vous quitter, madame Cadore, j'ai encore quelque chose à vous demander. Veuillez-vous toujours Mme de Nangis ?

— Non, monsieur.

— L'avez-vous revue depuis les mauvaises services que vous avez rendus à Mme de Carmeille ?

— Oui, monsieur, plusieurs fois.

— Mme de Nangis sait-elle que la jeune fille qui porte le nom de Valentine de Carmeille est la fille de Mélanie Bertoux, aujourd'hui Mme Levasseur ?

— Elle ne le sait pas, monsieur.

— Est-ce bien vrai ?

— Je vous le jure.

— Avez-vous confié ce secret à quelque autre personne ?

— Je l'ai gardé enfermé en moi,

— Vous n...

— Je vous...

— Merci, savoir. Vo...

— La Cad...

— Je j... M. de C...

— Adieu

— Et il se

En sorte M. de Car...

colin, ouvrir :

— Je vi... colin, dit le

annoncer

Le serv...

teur dans prononcé

Mme Lin...

faire

— Mon

ponser du

in'empêc...

— Ch... Un... m'ayant

ce matin, Troyes a...

une simp... fais

— Mo... v...

Il... res... regard... meille av... semaines, t... que... enpreint...

— Ven... nant la n...

— Elle le...

— Ici, sans crai...

Il a... s... a... — Com... de Carn...

La m... — J'ai... tudes, ré... fiant est d'espr... font peur... Carme...

— Hé... même ch... assoir d... grands e... James.

— Oh... Lincoln... — Ou... rager, I... de dévo... douleur... — Je... contre... cée auj...

de la jeune fille, et son de Carmeille. Je vous avoue que vous à recevoir la somme que vous avait promise dangeros services. nseur, puisque je dois

le Cadore, Sachez-le, onces a son importance, mettes à la recherche à la veille d'être mère au-né d'introduire seau des Cormiers. Vous Bertoux, et vous lui avez vingt mille francs, autre qualité de pape- on qui n'est pas le v- clarer à la mairie de lassance de la petite fille avec les prenom de Su- holisa par la mère. Ce et allez faire encore nouie, mais vous avez si res que tout réussit au

onnes ait pu s'en douter, troduite dans l'appartement de Carmeille, et, bientôt dans la commune que vient de donner le jour tout le monde est trom- de Mine de Carmeille, enfant, jusqu'au vieux moi, le mari, après les l'enfant un second état de devient Amédée-Va- le. Eh bien, naduane est épouvantable. Cette de naissance à la mal- ïone est que ceuvre de faire un crime que la loi

qui l'a faite, mon-

pas moins votre œuvre, à Mine de Carmeille, n'avez-vous pas une et l'autre ? Vous les conséquences de Carmeille. Aujourd'hui ces plus graves, des je sais bien que vous rien à craindre.

— Chassez votre inquiétude, madame.

Une affaire d'une certaine importance m'ayant appelé à Paris où je suis arrivé ce matin, je n'ai pas voulu retourner à Troyes sans vous avoir vu. C'est donc une simple visite d'amitié que je vous fais.

— Me voilà rassurée.

Ils restèrent un instant silencieux, se regardant. Elle trouva que M. de Carmeille avait beaucoup vieilli depuis trois semaines, et lui remarqua, non sans émotion, que Mine Lincoln avait la douleur empreinte sur le visage.

— Venez, lui dit Léontine, en lui prenant la main.

— Elle le fit entrer dans son boudoir.

— Ici, reprit-elle, nous pouvons causer sans crainte d'être dérangée.

Il s'assirent.

— Comment va James ? demanda M.

de Carmeille.

La mère secoua tristement la tête.

— J'ai toujours été vivement inquiète, répondit-elle. Le malheureux enfant est toujours dans la même situation d'esprit ; sa douleur et son désespoir me font peur. Mais parlez-moi de Mlle de Carmeille.

— Hélas ! c'est à la Maison-Blanche la même chose qu'ici ; la douleur et le désespoir de Valentine ne sont pas moins grands que la douleur et le désespoir de James.

— Oh ! c'est affreux ! murmura Mine Lincoln.

— Oui, mais il ne faut pas vous décou- rager, Léontine, à force de tendresse et de dévouement, vous aurez raison de la douleur de James.

— Je redouble d'énergie pour lutter contre le mal, et je ne suis pas plus avan- cée aujourd'hui que le premier jour.

— Vous me le jurez ?  
— Je vous le jure.

— Mlle de Naugis sait-elle que j'avais un enfant ?

— Oui.

— Merci. C'est tout ce que je voulais savoir. Votre discréction passée me répond de votre discréction présente et dans l'avenir. Néanmoins jurez que vous ne révélez à qui que ce soit le secret de la naissance de Valentine de Carmeille.

La Cadore leva la main et répondit :  
— Je le jure.

— M. de Carmeille se leva.  
— Adieu, madame Cadore, dit-il.  
Et il se retira.

## XVI

### L'ENTRETIEN SECRET

En sortant de chez la cartomancienne, M. de Carmeille remonta dans sa voiture de louage, se fit conduire rue de Balzac et mit pied à terre devant l'hôtel de M. Lincoln. Il sonna. Un domestique lui ouvrit :

— Je viens faire une visite à Mme Lincoln, dit le filateur au valet, veuillez lui annoncer M. de Carmeille.

Le serviteur s'inclina, fit entrer le visiteur dans le salon et disparut sans avoir prononcé une parole. Deux minutes après, Mine Lincoln entra dans le salon et s'avança précipitamment la main tendue.

— Mon Dieu, dit-elle, je ne sais que penser de votre présence ici ; l'inquiétude qui m'empêche de sentir la joie que me cause votre visite.

— Chassez votre inquiétude, madame. Une affaire d'une certaine importance m'ayant appelé à Paris où je suis arrivé ce matin, je n'ai pas voulu retourner à Troyes sans vous avoir vu. C'est donc une simple visite d'amitié que je vous fais.

— Me voilà rassurée.

Ils restèrent un instant silencieux, se regardant. Elle trouva que M. de Carmeille avait beaucoup vieilli depuis trois semaines, et lui remarqua, non sans émotion, que Mine Lincoln avait la douleur empreinte sur le visage.

— Venez, lui dit Léontine, en lui prenant la main.

— Elle le fit entrer dans son boudoir.

— Ici, reprit-elle, nous pouvons causer sans crainte d'être dérangée.

Il s'assirent.

— Comment va James ? demanda M. de Carmeille.

La mère secoua tristement la tête.

— J'ai toujours été vivement inquiète, répondit-elle. Le malheureux enfant est toujours dans la même situation d'esprit ; sa douleur et son désespoir me font peur. Mais parlez-moi de Mlle de Carmeille.

— Hélas ! c'est à la Maison-Blanche la même chose qu'ici ; la douleur et le désespoir de Valentine ne sont pas moins grands que la douleur et le désespoir de James.

— Oh ! c'est affreux ! murmura Mine Lincoln.

— Oui, mais il ne faut pas vous décou- rager, Léontine, à force de tendresse et de dévouement, vous aurez raison de la douleur de James.

— Je redouble d'énergie pour lutter contre le mal, et je ne suis pas plus avan- cée aujourd'hui que le premier jour.

M. de Carmeille resta un instant la tête baissée.

— Où est James en ce moment ? re-

prit-il.

— A son ministère.

— Alors, il s'occupe, il travaille ?

— Oui, il travaille ; mais il n'a, dit-il,

plus de goût à rien. Il est décidé à don- ner sa démission.

— Donner sa démission ! dit vivement M. de Carmeille ; non, non, il ne le fait pas ; vous l'en empêchez.

— Mon pouvoir ne sera pas assez grand.

— Mais s'il donne sa démission, que fera-t-il ?

— Je lui ai adressé cette question,

— Qu'à-t-il répondu ?

— Qu'il ne ferait rien.

— Quelle réponse !

— Celle d'un désespéré. Puisque ma vie est brisée, dit-il, puisque je n'ai plus d'avenir, je n'ai plus rien à faire.

— Le malheureux, il ne songe donc pas que deux ou trois mois d'oisiveté seulement suffisraient pour le tuer !

— Hélas ! monsieur, c'est peut-être sur cela qu'il compte, au contraire ; James ne tient plus à la vie, le malheureux enfant voudrait mourir !

Et la pauvre mère, cachant son visage dans son mouchoir, se mit à pleurer.

— Léontine, dit doucement M. de Carmeille, vous avez une tâche difficile à remplir, mais vous en viendrez à bout. Courage donc, courage ! Léontine, sauvez mon fils ! Je ne vous pas qu'il meure, mais j'ai besoin de sa vie ! A quelle heure revient-il du ministère ?

Mme Lincoln jeta les yeux sur la pendule.

— A cinq heures, répondit-elle ; il ne va pas tarder à rentrer.

— C'est bien, je l'attends.

— Oh ! oui, monsieur, voyez-le, parlez lui !

— M. Lincoln est-il ici ?

— Non, il est absent, et ne rentrera qu'à sept heures.

— Je vous souhaiterai de me présenter à votre mari ; mais je serai pour une autre fois. M. Lincoln sait-il que je suis le père de James ?

— Il l'ignore. Par discréction et plus encore sans doute par délicatesse de sentiment, M. Lincoln ne m'a jamais adressé une seule question au sujet du père de mon fils et j'ai cru devoir initier son silence.

— C'est bien, répondit simplement M. de Carmeille.

Un coup de sonnette se fit entendre.

— C'est James, dit Mme Lincoln.

Elle se leva vivement et souda sa femme de chambre. Celle-ci parut presque aussitôt.

— Mon fils vient de rentrer, dit Mme Lincoln.

— Oui-madame.

— Veuillez, je vous prie, aller lui dire que je l'attends dans le petit salon.

La femme de chambre se retira. M. de Carmeille s'était dressé debout. Le jeune homme entra dans le boudoir et resta tout interdit à la vue de son père. M. de Carmeille ouvrit ses bras.

— Armand ! mon fils, mon enfant, dit-il, viens, viens que je t'embrasse.

Le jeune homme poussa un cri et, en pleurant, se jeta dans les bras de son père. M. de Carmeille le serré fortoumiant contre sa poitrine. Mme Lincoln avait

joint les mains et, toute palpitante d'émotion, contemplait le touchant tableau.

— Armand, dit M. de Carmeille, je te donne ce nom d'Armand, parce qu'il est le tien d'abord, et ensuite parce que je t'appelais ainsi dans ton enfance ; Armand, quand tu commençais à parler, le premier mot que tu prononçais fut papa. Plus tard, tu me disais souvent :

— "Papa, je t'aime bien, va !"

Aujourd'hui, je te dis :

— Armand, mon fils, je t'aime bien, vas !

— Oh ! mon père, mon père !

— Ne parlons plus de la fatalité qui t'a conduit à Troyes. Tout de suite je me pris d'affection pour le jeune ingénieur des mines ; dans James Lincoln s'était mon fils que j'aimais. Hélas ! le malheur devait nous frapper tous. C'était fatal ! Une affaire m'a fait venir à Paris et j'ai cru devoir faire une visite à Mine Lincoln. J'avais à lui parler de ton Armand, je voulais savoir si tu faisais de réels efforts afin de dompter ton amour pour Valentine.

— Je l'aime trop ! s'écria la jeune femme, mon amour ne s'éteindra qu'avec ma vie !

— Mais réfléchis donc, malheureux enfant ; demande de la force à ta raison !

— Je ne peux pas, je ne peux pas !

— Et tu te laisses accabler, broyer par un mal que tu pourrais vaincre, et ta mère me le disait tout à l'heure, tu te dégoûtes de la vie et tu voudrais mourir.

— Je souffre tant, la mort me délivrera-t-il ?

— Armand, crois-tu donc que d'autres hommes n'ont pas souffert avant toi ? Crois-tu donc qu'il n'existe pas une douleur comparable à la tienne ? Ah ! si tu te crois, détroupe-toi. Il y a des souffrances atroces encore que les tiennes. Sachéle, Armand, il n'y a que ceux qui ont souffert, qui ont subi les dures épreuves de la vie, qui peuvent être des hommes véritablement forts. L'acier la meilleure pioie, se tord, s'émousser, s'il n'est pas bien trempé. C'est dans la douleur, c'est à l'école du malheur que se tempore l'homme ! Allons, mon fils, ne te courbe pas comme un vieillard, redresse-toi, et lutte !

— Pardonnez-moi, mon père ; mais je n'ai plus ni courage, ni énergie, ni volonté.

— Lutte, te dis-je, lutte sans cesse.

Et, d'un ton solennel, M. de Carmeille ajouta :

— Lutte, lutte, après viendra la récompense ! Mais ne dis plus que tu voudrais mourir ; je veux que tu vives, moi ; ton existence m'est utile ; j'aurai besoin de toi !

Le jeune homme laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Armand, reprit doucement M. de Carmeille, ta mère m'a dit encore que tu avais l'intention de quitter le ministère, de donner ta démission.

— Mon père !

— Est-ce vrai ?

— Oui, mon père.

— Tu ne foras pas cela.

— Mais...

— Une société d'exploitation de mines t'a-t-elle demandé tes services ?

— Non, mon père.

— Alors tu n'as aucune raison pour abandonner le poste que tu occupes au ministère des travaux publics. Il faut que tu travailles ; ce serait causer une grande

peine à ta mère, qui a tout fait pour toi, si tu donnais ta démission, et cela me contrarieraient beaucoup plus que tu ne peux le penser. Tu resteras donc au ministère ; c'est moi, Armand, c'est ton père qui te demande de faire cela pour lui.

— Je ne donnerai pas ma démission, mon père.

— Bien, mon ami, très bien. Oh ! Je ne te condamne pas à être toute ta vie un fonctionnaire de l'Etat ; mais tu voudras bien rester à ton poste jusqu'au jour où, comme je te l'ai dit, j'aurai besoin de toi.

Le jeune homme tendit sa main à sa mère.

— Armand, dit-elle, tu sais ce que tu dois à M. de Carmeille, tu n'ignores pas ce qu'il a été pour toi et, tu le vois, il n'est pas changé ; fais ce qu'il te demande et j'aurai rien sans t'avoir consulté.

— Ah ! ma mère, s'écria le jeune homme les yeux pleins de larmes, vous aussi venez de m'appeler Armand ! Tous deux vous me rendez ce nom que j'aime, merci !

Puis se tournant vers M. de Carmeille.

— Mon père, continua-t-il, je vous promets de faire tout mon possible pour me rendre digne de vous.

— Très bien, Armand ; voilà de bonnes paroles sur lesquelles je compte. Ah ! tu peux aussi compter sur moi. Le bonheur que tu as perdu, je te le rendrai ; je ne peux pas t'en dire davantage.

Après ces paroles, M. de Carmeille dit adieu au fils et à la mère et il se retira.

\* \* \* Le lendemain matin, à neuf heures, M. de Carmeille entra dans l'allée d'une vieille maison de la rue Mararine, montrait au deuxième étage et sonna à une porte. Le vieux domestique a cheveux blancs qui vint lui ouvrir laissa échapper un cri de joie et le reconnut.

— M. Chauvet est-il visible ? demanda le filateur.

— Mon maître est toujours très occupé, répondit le vieux serviteur ; mais la porte de son cabinet de travail n'est jamais fermée pour ses amis, et particulièrement pour M. de Carmeille. Venez, monsieur, venez ; mon cher maître va être bien heureux de vous voir, car, pas plus tard qu'hier soir, en dinant, il me parlait de vous. Surpris de ne pas vous avoir vu depuis plus d'un an, il me disait :

— Pierre, si mon ami de Carmeille ne vient pas me voir d'ici deux mois, j'irai à Troyes lui demander raison de son oubli. Oh ! aller à Troyes, lui, qui, depuis dix ans, n'a pas franchi l'enceinte des fortifications !

— Il travaille donc toujours autant ?

— Plus que jamais, monsieur de Carmeille ; tenez, n'en parlez pas. C'est bon, c'est beau d'aimer la science, mais pas à ce point-là ; il veut qu'elle n'ait plus aucun secret pour lui. En ce moment, il cherche le remède pour guérir cette épouvantable maladie qu'on appelle la phthisie pulmonaire. Et il le trouvera, monsieur, vous verrez.

Ces paroles disent assez que M. de Carmeille venait de pénétrer dans la sanctuaire d'un savant. L'appartement était orné de six grandes pièces, et partout, sur les murs, du bas en haut, on ne voyait que rayons chargés de tomes anciens et modernes de tous les formats. Dans des armoires et des placards était enfermée des façons, des boîtes et autres espèces de récipients qui contenait des liquides, des poudres de toutes les cou-

leurs et une infinité d'autres produits divers.

M. Chauvet était, en effet, un savant, grand parmi les plus grands, illustre parmi les plus illustres. Après avoir exercé la médecine pendant une quinzaine d'années et avoir acquis comme médecin une grande réputation, il avait cédé sa clientèle à un de ses confrères pour se donner entièrement à la chimie et à l'étude approfondie de toutes les sciences qui touchent à la médecine. En décomposant, en analysant les substances minérales, végétales et animales, il était arrivé à faire successivement de merveilleuses découvertes.

Tous les deux ou trois ans, il publiait un ouvrage en un ou plusieurs volumes, afin de livrer au monde savant les précieuses résultats de ses études et de ses recherches laborieuses. Chaque ouvrage du docteur Chauvet avait, dès son apparition, un succès retentissant, non seulement en France, mais dans l'Europe entière et même au-delà des mers.

L'illustre savant n'avait que deux ans de plus que M. de Carmeille. Leur amitié était de vieille date ; ils s'étaient connus sur les bancs du lycée Charlemagne. A la veille d'être reçu bachelier ès sciences, le jeune Chauvet avait été sur le point de ne pouvoir continuer ses études. Son père, commissionnaire en marchandises, avait fait de mauvaises affaires et venait de mourir, complètement ruiné. Heureusement, l'amitié d'Armand de Carmeille vint au secours du jeune Chauvet. Armand parla à son père de la triste situation dans laquelle se trouvait son ami et plus... si bien en faveur de l'orphelin, que le filateur, adoptant pour ainsi dire le jeune Chauvet, lui fit acheter ses études et lui servit ensuite une pension, afin qu'il put prendre ses inscriptions et suivre les cours de l'Ecole de médecine. Plus tard, M. de Carmeille le suivit encore aidé de sa bourse lorsque, reçu docteur, il avait commencé à exercer la médecine. Il voit combien devait être grande l'amitié que le savant et le filateur avaient l'un pour l'autre. M. Chauvet entendit et reconnut la voix de M. de Carmeille, parlant à son vieux domestique, il s'élança hors de son cabinet, en s'écriant tout joyeux :

— C'est Armand, le voilà, le voilà !

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec effusion.

Alors, remarquant que son ami avait visage vieilli, fatigué, les yeux mornes, le savant devina une grande souffrance.

— Armand, qu'as-tu ? demanda-t-il en passant.

— Ah ! mon ami, je suis le plus malheureux des hommes !

— Tu m'épouvantes !

— Je viens près de toi chercher la consolation et peut-être, si tu le permets, le remède au mal qui me tue.

Les deux amis s'engagèrent dans le cabinet du savant, et, pendant plus d'une heure, ils s'entretinrent à voix basse. Quand ils sortirent du cabinet, tous deux étaient sombres, agités et avaient la pâleur de la mort sur le visage. M. de Carmeille, voulant se rendre immédiatement à la gare pour prendre le train, n'accepta point le déjeuner que lui offrait M. Chauvet. Le savant rencontra son ami dont il tenait le

main serrée dans la sienne. Avant de se quitter, ils échangèrent encore quelques paroles.

— Ainsi dit M. de Carmeille, j'aurai le petit plaisir dans quelques jours ?

— Oui, dans cinq jours, six jours au plus. Tu le recevras enfermé dans une double boîte. N'oublie pas mes recommandations : une cuillerée à café dans une boisson quelconque.

— Et au bout de trois jours....

— Ce sera fait.

— Viendras-tu avec ?

— Non, c'est inutile. Occupe-toi de la petite maison. Une demi-heure de la ville, une heure au plus. Qu'elle soit isolée et l'endroit le plus désert possible.

— Je l'ai déjà en vue ; avant quatre-vingt heures elle sera louée.

M. de Carmeille poussa un profond soupir.

— C'est terrible, ce que je vais faire, prononça-t-il d'une voix étranglée ; mais il le faut, il le faut, cela ne peut pas durer ainsi !

## XVII

### LE FLACON DE CRISTAL.

Do retour à la Maison-Blanche, M. de Carmeille, le soir même, annonça à sa femme d'abord, à son valet de chambre ensuite, que le jeudi suivant, c'est-à-dire le lendemain, tout le monde quitterait la villa et qu'on rentrera à Troyes. Le valet de chambre fut chargé de donner des ordres en conséquence aux autres domestiques. Mme de Carmeille, qui pensait qu'on resterait trois semaines encore à la Maison-Blanche, fut surprise de la brusque décision de son mari et lui en demanda affectueusement la raison.

— Je n'ai aucune explication à te donner, répondit assez froidement le mari ; il me plaît de rentrer à Troyes, voilà tout.

Et, comme Hélène, plus surprise encore, regardait fixement Armand, comme si elle s'était voulu scruter sa pensée, il se tourna d'un autre côté. La pauvre femme poussa un long soupir.

— Mon Dieu, comme il est changé, se dit-elle, sentant son cœur se serrer ; qu'a-t-il donc contre moi ?

Valentine apprit avec la plus parfaite indifférence qu'on allait quitter la villa. Qu'elle fut à la Maison-Blanche, à Troyes ou ailleurs, cela lui importait peu. Est-ce que sa douleur, ses dépressions ne devaient pas l'accompagner partout ? La pauvre enfant était résignée à son martyre, mais sur la voiyage déprimé ; de plus en plus angoissante, elle sentait chaque jour diminuer ses forces.

Le lendemain matin, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Mme Levausser de lui rendre sa visite, M. de Carmeille se rendit au château du bois. Il trouva les deux époux ; c'est ce qu'il désirait. Mélanie et Henri le reçurent tristement et avec une grande politesse. Que fut-il dit pendant plus d'une heure que M. de Carmeille resta dans la maison du garde ? Nous l'ignorons ; mais la suite de notre récit nous l'apprendra.

\* \* \* Les premiers jours qui suivirent le retour à Troyes, Mme de Carmeille, qui observait continuellement son mari, remarqua qu'il avait des allures extrêmement singulières. Il était toujours

parfaitement il ne a parlait à lot de chateaux qui nuaient à e De plus devenait gâté ; il n'a d'impati... Quand se cher qu'brusque, ses yeux table, p... possait et regu que D'aille... tion qui lui-même bât sous préoccup... rent ; il n'cupait p... renvoyai... miers en... leur de... person... Quand i... inuen... derrière aux reg... que. Il ma... sa po... in... mènes instant... ment et déne... s'il n'e... deux, s... indicib... irapai... son fr... gner l'i... per une... Mme... Elle se... ment e... tine qu... change... qu'une... Et v... — M... Elle... de Ca... son cri... déjou... un co... deu... ment... on l'a... Millet... immé... jeune... — V... expliq... — D... son... — E... — N... 'ants... dure p... — L... ess d... — L... j'ai co... — L... dans... La

sienne. Avant de gérant encore quel-

Carmeille, j'aurai quelques jours ?

jours, six jours au enferm dans une île par mes recommandations à café dans que.

trois jours....

elle. Occupé-tol de la demie-lieu de la plus. Qu'elle soit insatisfaite déserte possé- que.

en vue ; ayant que sera louté.

puissa un profond

que je vais faire, la voix étranglées ; faut, cela ne peut

VII

DE CRISTAL.

Maison-Blanche, M. et même, annonça à son valet de chambre, jeudi suivant, c'est-à-dire, tout le monde qu'en rentrant à la chambre fut chargé de conséquences. Mine de Carême, qu'en resterait trois à la Maison-Blanche, brusque décision de demanda affectueuse-

explication à te donner fiducialement le mari ; voire à Troyes, voilà

plus surprise en- ment Armand, comme eruter as pensée, il autre côté. La pas un long soupir.

onne il est changé, se son cœur se serrer ;

re moi ?

avec la plus parfaite allait quitter la villa.

Maison-Blanche, à ce, cela lui importait douleur, ses désespé- pas l'accompagner. L'enfant était rési- mais ou la voyait plus languiante, jour diminuer ses for-

matin, fidèle à la pro- mante à Mine Levassieur

site, M. de Carmeille du bois. Il trouva

est ce qu'il désirait. le regard tristement à la politesse. Que fut-il

d'une heure que M. a dans la maison du brois ; mais la suite s'apprendra.

jours qui suivirent, Mine de Carmeille, mallement son mari, fit des allures extré- es. Il était toujours

parfaitement convenable avec elle, mais il ne lui parlait plus ; d'ailleurs, il ne parlait à personne, pas même à son valet de chambre. Il ne se montrait affectueux que pour Valentine, qu'il continuait à entourer d'une tendre sollicitude. De plus en plus sombre et taciturne, il devenait brouillé, rogue ; un rien l'agait ; il avait des mouvements nerveux d'impatience que rien ne justifiait. Quand sa femme parvenait à lui arracher quelques mots, sa parole était brusque, sèche, souvent saccadée. Quand ses yeux s'arrêtent sur Valentine, à table par exemple, son regard avait des lueurs étranges, sa figure se décomposait et il sursautait comme s'il eût reçu quelque choc violent.

D'ailleurs, il était en proie à une agitation qui ne le quittait plus. Concentré en lui-même, il semblait que sa tête se courbât sous le poids d'une lourde et unique préoccupation. Tout lui devenait indifférent ; il ne lisait plus un journal ; il ne s'occupait plus des affaires des filatures et il renvoyait avec rudesse ceux de ses premiers employés qui venaient pour lui parler de ceci ou de cela. Il ne voulait voir personne. On aurait dit qu'il se cachait. Quand il ne restait pas enfermé, il se promenait solitairement au fond du jardin, derrière les massifs, afin de se soustraire aux regards de sa femme et des domestiques.

Il marchait d'un pas lourd, la tête sur sa poitrine, creusant ses pensées, les mêmes toujours, tressaillant à chaque instant. Parfois, il s'arrêtait brusquement et restait immobile, les yeux fixés, démesurément ouverts. Alors, comme s'il eût devant lui quelque monstre hideux, ses traits contractés prononçaient une indécible expression de terreur. Il se frappait le poitrine, passait ses mains sur son front et ses yeux comme pour éloigner l'horrible vision, et il laissait échapper une plainte sourde.

Mine de Carmeille était très effrayée. Elle sentait bien que ce n'était pas seulement les inquiétudes causées par Valentine qui avaient amené chez son mari ce changement inexplicable. Elle devinait qu'une pensée nouvelle obsédait Armand. Et vingt fois par jour elle répétait :

— Mon Dieu, mais qu'a-t-il donc ?

Elle était loin de soupçonner que M. de Carmeille fut instruit de sa faute, de son crime. Un jour, Valentine, après le déjeuner, éprouva un malaise et eut un commencement de syncope évidemment causé par son état d'affaiblissement. On la conduisit dans sa chambre et on laida à se mettre au lit. Le docteur Millet, médecin et ami de la maison, fut immédiatement appelé. Il interrogea la jeune fille.

— Voyons, ma chère Valentine, dit-il, expliquez-moi bien ce que vous éprouvez.

— Des lourdes de tête, docteur, et je sens comme un cercle sur mon front.

— Et la tête vous fait mal ?

— Non, pas trop ; seulement, par instants, une douleur assez vive, mais qui ne dure pas.

— Depuis combien de temps, avec-vous ces douleurs de tête ?

— Depuis quelques jours, docteur, et j'ai constamment envie de dormir.

— La somnolence n'est rien de surprenant dans le cas présent.

La jeune fille aurait pu dire au médecin

qu'elle avait passé bien des nuits sans dormir et que, sans doute, elle devait à ses longues insomnies sa somnolence actuelle. Le docteur continua :

— Vous vous serez imprudemment assise ou promenée au soleil, sans avoir la tête bien couverte.

— Peut-être, fit Valentine.

— Eh bien, nous vous débarrasserons de vos lourdeurs de tête et de votre somnolence avec vingt-cinq grammes d'huile de ricin que vous prendrez dans une tasse de thé, demain matin, à six heures. Restez-vous autre chose ?

— Une grande lassitude du corps et de tous les membres.

— Une simple courbature ; ce n'est pas inquietant.

Enfin vous ne souffrez que de la tête ?

— Et là, docteur, là, répondit la jeune fille, appuyant sa main sur son cœur et regardant triestement M. de Carmeille.

— Ah ! oui, le cœur, fit le médecin.

Après un silence, il ajouta :

— Nous verrons demain l'effet qu'aura produit la purgation.

M. Millet écrivit son ordonnance et se sépara. Valentine resta couchée toute la journée. Ce n'était pas sans raison qu'elle avait parlé de la lassitude de son corps et de ses membres. La pauvre enfant était brisée, n'avait plus de force.

Le lendemain matin, à huit heures le facteur apporta, avec les lettres et les journaux, une boîte en bois de moyen longueur d'un décupé, large de six centimètres, scellé d'un cire rouge, qu'il rentra en main propres à M. de Carmeille. Le filature emporta la boîte dans son cabinet, où il s'enferma. A l'aide d'une pince il enleva le couvercle de la boîte, et enveloppé dans du coton, il trouva une seconde boîte, ou plutôt une sorte d'étui en bois, duquel il fit sortir un petit flacon de cristal contenant un liquide très clair, ayant absolument l'apparence d'une belle eau limpide. Comme M. de Carmeille examinait le flacon et le tournait entre ses doigts en frissonnant, on frappa à sa porte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Monsieur, lui répondit son valet de chambre sans entrer, je viens vous prévenir que le docteur vient d'arriver.

— C'est bien, merci.

M. de Carmeille se hâta de cacher le flacon dans un tiroir fermant à secret et se rendit dans la chambre de Valentine où le médecin venait d'entrer.

M. Millet ne trouva pas que la jeune fille allât plus mal, au contraire. Elle avait reposé, dormi ; la tête s'était un peu dégagée ; une congestion sérieuse n'était plus à craindre. Cependant il constata que la malade avait un peu de fièvre. Les pulsations du pouls étaient assez rapides ; elle avait les yeux brillants, la peau brûlante, la bouche sèche. Néanmoins il sourit en disant :

— Ce ne sera rien.

Il ordonna une tisane à boire toutes les deux heures dans une petite tasse à café.

— Serait-il nécessaire qu'on passe la nuit près de Valentine ? demanda M. de Carmeille.

— Mais non, mais non, répondit vivement le médecin ; vous feriez craire à cette chère enfant qu'elle est vraiment malade.

Il suffira qu'elle ait sur sa table de nuit une de ces veilleuses de porcelaine avec théâtre afin que la buisson reste tiède, et

elle pourra boire un peu de tisane quand elle se réveillera.

Valentine se leva à l'heure du déjeuner. Elle mangea un œuf à la coque et suça un morceau de blanc de poulet. Mais vers deux heures elle se sentit si faible, si accablée, qu'elle remonta dans sa chambre pour se coucher, Mine de Carmeille et Louise resteront près d'elle jusqu'au soir. On lui demanda ce qu'elle désirait pour son dîner, elle répondit qu'elle ne voulait rien. Elle n'avait pas faim. Après le dîner, Mine de Carmeille vint encore passer une heure auprès de la malade. Elle la quitta à neuf heures et demie, après l'avoir embrassée et en lui souhaitant une bonne nuit. A onze heures, un profond silence régnait dans l'hôtel. Tout le monde était couché. Les appartements des maîtres occupaient tout le premier étage de l'hôtel, à l'exception d'une chambre contiguë à celle de Valentine, qui avait été donnée à Louise. Chaque chambre à coucher avait son cabinet de toilette. Le cabinet de toilette de Valentine communiquait, par une petite porte dérobée, à une vaste salle où l'on avait installé la bibliothèque. De la bibliothèque, par une porte, également dérobée, on pénétrait dans la chambre de M. de Carmeille. De cette chambre, pour venir dans celle de Valentine, il fallait donc traverser la bibliothèque et le cabinet de toilette de jeune fille. Quant à la chambre de Mine de Carmeille, elle n'était séparée de celle de Valentine que par un petit salon servant d'antichambre.

Minuit sonna à toutes les pendules. Soudain, M. de Carmeille, qui s'était étendu sur un campé, ayant aux pieds des chaussures de feutre, se drissa debout au milieu de l'obscurité de sa chambre. Il marcha à tâtons vers la cheminée, fit cracher une allumette, et alluma la bougie d'un dougeoir de vermeil. Ensuite, il ouvrit doucement une porte et s'avanza jusqu'au milieu d'un cabinet de toilette, colli de sa femme. Il resta un instant immobile, tendant l'oreille. N'entendant rien, il sortit du cabinet comme il y était entré, à pas de loup, referma la porte, et murmura :

— Elle dort.

Il s'approcha de la table sur laquelle il avait placé sa lampe, tira d'abord d'une des poches une petite fiole vide, et ensuite d'une autre poche le flacon de cristal, qu'il déboucha.

— Chauvet m'a dit en trois fois, trois doses égales, gronmolâ-t-il entre ses dents.

Et il fit couler dans la fiole le tiers du liquide que contenait le flacon. Il le reboucha avec soin et le remit dans sa poche.

Cela fait, il prit le bougeoir de sa main gauche, qui tenait aussi la petite fiole, sortit sans bruit de sa chambre, traversa la bibliothèque et pénétra dans le cabinet de toilette de Valentine. Il y laissa sa lampe et entra dans la chambre de la jeune fille. Outre qu'il était chauffé comme nous l'avons dit, de chaussures de feutre, il prenait les plus grandes précautions pour ne pas faire de bruit.

Il était pâle, tremblant, et avait les yeux hagards.

— C'est épouvantable, se dit-il ; mais il le faut !

Après quelques secondes d'hésitation, il s'avança vers le lit. Valentine dormait

d'un sommeil agité. Evidemment elle révait. Un veilleuse éclairait le haut du lit, principalement la tête de la dormeuse, posée sur deux oreillers, et l'assait le reste de la chambre dans une demi-obscurité. M. de Carmeille s'arrêta et se mit à contempler le beau visage pâli et amaigri de Valentine. Il vit remuer les lèvres de la jeune fille et entendit ces mots qu'elle prononçait en rêvant.

—James, mon cher James, je t'aime !

M. de Carmeille eut un affreux treuillement, et comme si la douce et suave figure de Valentine l'eût effrayé, un pâle amer se dessina sur ses lèvres, et il détourna vivement les yeux. Mais il se remit promptement. Il se déshabilla dans la pénombre, derrière les rideaux du lit, enleva le couvercle de la théière, fit tomber dans la tisane le liquide qu'il avait précédemment versé dans la petite fiole, remit le couvercle, puis s'éloigna avec précipitation. Il n'était pas encore rentré dans sa chambre que Valentine se réveilla, s'assit sur son lit, rempli de tisane et tasse à café et but d'un seul trait. Elle remit la tasse sur la table de nuit, poussa un long soupir, laissa retomber sa tête sur l'oreiller et, de nouveau, ses yeux se fermèrent.

Entre neuf et dix heures, le docteur Millet vint faire sa visite. Il ne trouva Valentine ni mieux ni plus mal. Le pouls était le même que la veille, ce qui indiquait la persistance de la fièvre. La malade déclara qu'elle ressentait de légers picotements dans l'estomac et comme une sorte d'engourdissement dans les jambes.

—C'est de la faiblesse, répondit le docteur, la suite de la grande insuétude dont vous vous plaigniez avant-hier et hier. Il y a toujours un peu de fièvre, mais je ne vois rien autre chose. Des repos, du repos, mon enfant, voilà ce qui vous est surtout nécessaire.

La nuit suivante, entre minuit et une heure, M. de Carmeille pénétra une seconde fois, fortivement, dans la chambre de Valentine. Pensant que la jeune fille pouvait avoir besoin de quelque chose, elle saute à bas de son lit, passa rapidement un peignoir, sortit de sa chambre sans lumière et arriva assez tôt dans celle de Valentine pour voir disparaître M. de Carmeille. Elle ne fut pas autrement surprise. Elle pensa que son mari, inquiet comme elle au sujet de la santé de Valentine, était venu voir si elle reposait. La jeune fille se réveilla.

—Est-ce que tu as vu ton père ? lui demanda Mme de Carmeille.

—Non, maman, je dormais ; mais bien que j'eusse les yeux fermés, il m'a bien semblé qu'il marchait près de mon lit.

—Il est venu pour te voir, et comme tu étais endormie il s'est retiré aussitôt, ne voulant troubler ton sommeil.

—Chère père et toi aussi, chère mère, comme je vous cause de l'inquiétude, de l'ennui !

—De meilleurs jours viendront, ma chérie.

La jeune fille eut un sourire navrant.

—Valentine as-tu besoin de boire un peu ?

—Oui, maman ; j'ai toujours la bouche et le palais secs, pâteux.

Mme de Carmeille remplit la tasse de tisane et la présenta à Valentine qui but presque avidement. Un instant après, Mme de Carmeille rentra dans sa chambre et la jeune fille s'assoupit. A son heure habituelle, le docteur Millet vint voir sa malade. Valentine lui expliqua le mieux qu'elle put ce qu'elle éprouvait dans toutes les parties du corps et il put très surprendre. Qu'est-ce que cela signifiait ? Quelque pouvait être ces symptômes ? Ne comprenant pas, il était soucieux. En effet, il ne voyait rien qui fut de nature à l'alarmer.

La fièvre n'a pas augmenté et n'a point changé de caractère, disait-il.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, l'habileté du vieux praticien était mise en défaut. Il est vrai qu'il était à cent lieux de se douter qu'on mélait une liqueur étrangère à la boisson de la malade.

Il n'y a pas, actuellement, de diagnostic possible, dit-il ; si c'est une maladie qui veut se déclarer, ce que je ne crois pas encore, nous devons attendre et connaître le mal afin de pouvoir lutter énergiquement contre lui.

Cependant il crut devoir, pour ce jour-là, ordonner une diète absolue, sans toutefois défendre les tisanes. Comme on le voit, le terrible liquide du flacon de cristaux accomplit rapidement son œuvre. Louise avait dit qu'elle ne se couchait pas la nuit prochaine et qu'elle la passerait tout entière près du lit de sa jeune maîtresse. Apprenant cela, M. de Carmeille déclara qu'il s'opposait formellement à ce qu'il restât la nuit près de Valentine. Cela l'empêcherait de dormir, la fatiguerait. Il permettrait seulement qu'on tînt compagnie à la malade jusqu'à onze heures. Le ton et l'air que prit M. de Carmeille pour faire connaître sa volonté, étonnèrent Hélène et lui causèrent une impression douloureuse. Toutefois, elle ne se douta point de l'affreuse vérité.

Mais elle résolut de veiller dans sa chambre, les portes ouvertes, près à courir au chevet de la jeune fille, si elle faisait entendre une plainte. Elle et Louise passèrent la soirée près de Valentine ; à onze heures elles quittèrent la jeune fille, ainsi que l'avait ordonné M. de Carmeille. Celui-ci, pas plus que sa femme, ne s'était couché. Un peu avant une heure, il sortit de sa chambre. Cette fois, ce n'était pas la petite fiole, mais le flacon qu'il avait dans sa main. Comme les deux nuits précédentes, il pénétra doucement dans la chambre de Valentine. Elle ne dormait pas. En voyant ses yeux ouverts, M. de Carmeille ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

—Ah ! c'est toi, chère père, fit la jeune fille, essayant de lever sa tête, qui reste sur l'oreiller ; tu venais voir si je dormais ?

Valentine avait prononcé ces quelques paroles avec difficulté. La langue était lourde et comme à moitié paralysée. Du reste, il en était de même de toutes les parties du corps qui gagnaient successivement un engourdissement étrange. Déjà le sang ne circulait plus que très lentement dans les artères, et un froid aigu la saisit tout d'abord, n'est pas naturel.

—Allons, dis vite ta pensée.

—C'est du poison qu'il y avait dans le

petit flacon ; malheureux ! malheureux ! tu as empoisonné Valentine !

—Oui, ma fille, répondit M. de Carmeille, je suis venu voir si tu reposais, Comment te trouves-tu ?

—Je ne sais pas.

—Est-ce que tu souffres ?

—Non, je ne souffre plus.

—Veux-tu boire un peu ?

—Oui.

M. de Carmeille versa de la tisane dans la tasse, puis s'éloignant un peu du lit, se placa, hors de vue de la malade. Cependant, et bien qu'il n'eût point parlé sur un ton élevé, le son de sa voix arriva à l'oreille de Mme de Carmeille, qui crut que c'était Valentine qui appelaient. Elle sortit de sa chambre, traversa le salon et parut dans l'encadrement de la porte, que M. de Carmeille n'avait pas vue ouverte. A ce moment, le mari vit la flacon dans la tasse aux deux tiers pleine de tisane. Une clarté subite éclaira Mme de Carmeille. Son mari empoisonnait Valentine ! La conumion fut telle qu'elle ne put ni jeter un cri, ni faire un mouvement. Elle était pétrifiée d'épouvante. Tout à sa besogne, M. de Carmeille n'avait rien vu, rien entendu. Il revint près de la jeune fille, et Hélène le vit offrir la tasse aux lèvres de la malade. Et elle entendit qu'il disait :

—Bois, ma fille bien-aimée, bois !

Horreur ! De nouveau, Hélène voulut crier, s'élançer sur son mari pour lui arracher des mains le mortel breuvage ; mais aucun son ne sortit de sa gorge serrée, et il lui sembla qu'elle était étouffée au parquet. Soudain les yeux de Mme de Carmeille se couvrirent d'un voile épais, son cœur cessa de battre, la respiration lui manqua et elle tomba sans connaissance. Au bruit de la chute, le mari se retourna vivement, et il vit sa femme étendue en travers de la porte.

—Qu'est-ce donc ? fit Valentine, essayant vainement de lever la tête pour regarder.

—Dors, mon enfant, dors, répondit M. de Carmeille.

Et il se précipita au secours d'Hélène. Il l'enleva dans ses bras, la porta dans sa chambre, et, après l'avoir couchée sur son lit, alla fermer soigneusement toutes les portes.

## XVIII

### MORT

Le mari revint près de sa femme, lui donna des soins et la fit assez promptement sortir de son évanouissement. Quand, au bout d'un instant, Mme de Carmeille eut repris sa pensée, elle regarda son mari avec une indicible terreur.

—Armand, malheureux, qu'as-tu fait ? s'écria-t-elle.

—Hein, ce que j'ai fait ? Je ne comprends pas. Que veux-tu dire !

—J'étais-là, j'ai vu, j'ai vu !

—Qu'est-ce que tu as vu ?

—Tu tenais un petit flacon, qui brillait entre tes doigts et tu as versé ce qu'il contenait dans la tisane.

—Après ?

—Après, tu as fait boire Valentine.

—Elle avait soif.

—Armand, l'état dans lequel se trouvait la pauvre enfant, depuis quelques heures surtout, n'est pas naturel.

—Allons, dis vite ta pensée.

—C'est du poison qu'il y avait dans le petit flacon ; malheureux ! malheureux ! tu as empoisonné Valentine !

Le ma regard re

—Par t'entend

—Qu'c'est do

Mon Dieu

mais no

mand de

empoison

—il y

rendent

voix cras

peut plus

Hélène

yeux dé

peinte

—Mais

moi l' s'

étranglé

—Enc

M. de C

de ton c

sez-vous

de voulez

viennent

voulez

à travers

jeter

Si vous

pelez vo

do Carme

soumis

pas, ga

avuz vu

écouter

bruit, a

que j'ai

c'est à

ments é

séquen

répète,

plus viv

vez rien

Mme

figure c

continu

—Nor

avisaig

action,

arrêtée

projet c

voulez

neuf an

Mme

que me

sur son

—Et

neuf m

—Ah

éperdu

—Ou

ce que

la mère

Le m

vulsiver

—Oh

dras vo

point de

convuls

Valent

—Je

heureu

aimer !

Mme

lit et t

pronon

pondit M. de Carmeille, si tu reposais, tu ?

uffres ?  
re plus.  
un peu ?

rsa de la tisane dans  
ant un peu du lit, se  
e la malade. Cependant  
é point parlé sur  
de sa voix arriva à

Le mari jeta autour de la chambre un regard rapide.  
— Parle donc moins haut, dit-il, on peut t'entendre.

— Quoi, tu ne te défends pas. Mais c'est donc vrai, dis, c'est donc vrai ? Mon Dieu, mon Dieu, c'est horrible ! Mais non, je ne peux pas croire cela : tu n'es pas capable d'un pareil crime. Armand de Carmeille ne peut pas être un empoisonneur, un assassin !

— Il y a dans la vie des nécessités qui rendent criminel, répliqua la mari d'une voix粗use. Valentine de Carmeille ne peut plus vivre, il faut qu'elle meure !

Hélène resta un instant hébétée, les yeux démesurément ouverts, l'épouvantée peinte sur sa physionomie.

— Mais, je ne veux pas qu'elle meure, moi ! s'écria-t-elle haletante, la voix étranglée.

— Encore une fois, madame, riposta M. de Carmeille, changeant subitement de ton et d'attitude, parlez bas ou taisez-vous ! Ah, qu'il auriez-vous l'intention de me dénoncer ? Est-ce que vous voulez que les magistrats du parquet viennent ici demain ? Est-ce que vous voulez que des gendarmes me traînent à travers les rues de la ville pour me jeter dans un des cachots de la prison ? Si vous voulez cela, madame, criez,appelez vos gens et dites-leur, à tous : M. de Carmeille, votre maître, a empoisonné Valentine ! Si vous ne le voulez pas, gardez le secret de ce que vous avez vu ; et puisque je veux bien vous écouter et vous répondre, parlez sans bruit, afin de ne réveiller personne. Ce que j'ai fait, madame, je l'ai voulu, et c'est à peine si j'ai eu quelques moments d'hésitation en songeant aux conséquences de mon action. Je vous le répète, Valentine de Carmeille ne peut plus vivre. Laissez-moi faire, vous n'avez rien à dire.

Mme de Carmeille sanglotait, la figure cachée dans ses mains. Le mari continua :

— Non, je ne me suis pas arrêté en envisageant les conséquences de mon action, pas plus que vous ne vous êtes arrêtée vous-même dans l'exécution du projet que vous aviez conçu avant de vous éloigner de moi, il y a de cela dix-neuf ans.

Mme de Carmeille se redressa brusquement et ses yeux effarés se fixèrent sur son mari. Celui-ci poursuivit :

— Et pourtant, madame, vous avez eu neuf mois pour réfléchir.

— Ah ! il sait tout ! murmura Hélène épouvée.

— Oui, je sais tout. Que vous importe ce que j'ai fait, puisque vous n'êtes pas la mère de Valentine ?

La malheureuse femme se tordit convulsivement les bras.

— Oh ! reprit le mari, je comprendrai votre douleur et ne m'étonnerai point de vous voir vous tordre dans les convulsions d'un désespoir maternel si Valentine était votre fille.

— Je l'aime, Armand, je l'aime !

— Eh ! je l'aimais aussi, moi, cette malheureuse enfant, que vous n'aviez fait aimer !

Mme de Carmeille se jeta à bas de son lit et tomba aux genoux de son mari.

— Grâce, grâce, Armand, pardonne ! prononça-t-elle d'une voix suppliante et

les mains jointes. Que Valentine vive et que je meure, moi ! Oui, c'est moi qui dois mourir, car je suis la coupable, la seule coupable. Grâce, grâce pour Valentine ! Au nom de Dieu, Armand, en nom de ton fils, grâce pour l'enfant innocent ! Punis la malheureuse femme qui t'a trompé. Je suis une misérable, une infâme ! Punis-moi, punis l'épouse sacrifiée. Venge-toi, Armand, tue-moi, oui, tue-moi, j'ai mérité la mort !

Le mari était en proie à une violente émotion.

— Ai-je donc un air si terrible, dit-il tristement ; si je donc l'air d'un juge impitoyable !

— Ah ! il pardonne, il pardonne !

— Non, Hélène, je ne pardonne pas encore. Vous attendrez votre pardon jusqu'au jour où il me plaira de vous l'accorder ; voilà la punition de votre faute. Vous voyez que je n'appelle pas un crime ce que vous avez fait.

— Ah ! Armand, si tu savais ce que j'ai souffert !

— Je m'en doute.

— Que des larmes j'aurais versées !

— Je les ai devinées.

— Je t'avais trompé, toi que j'aimais, que j'adorais ! J'étais folle, Armand, j'étais folle ! La jalouse avait été mal à mon amour pour toi, Armand, voilà mon excuse. L'œuvre accomplit, je n'eus plus instant de repos. J'ai vécu tourmentée par les regrets, rongée par les remords. Oh ! mentir sans cesse ! Te mentir, à toi, tous les jours, à chaque instant, quelle torture atroce ! Je l'ai subie ; c'était un châtiment.

— Si vous êtes coupable, Hélène, bien coupable, répondit le mari, vous êtes aussi digne de pitié. Allons relèvez-vous !

— Non, je veux rester à vos pieds pour vous implorer encore. Armand, si vous me trouvez digne de pitié, c'est que vous avez toujours les mêmes sentiments généreux. Armand, c'est Valentine, Valentine innocente, qui mérite toute votre pitié.

— Ne me parlez plus d'elle, répondit M. de Carmeille, frignant les soucous.

— J'ai promis, j'ai juré de l'aimer, de la rendre heureuse.

— Vous ne pouvez tenir entièrement votre promesse, puisqu'elle est malheureuse ; c'est un serment imprudent que vous avez fait.

— Si elle est malheureuse, ce n'est pas ma faute.

— Est-ce la même ?

— Non, Armand, non. Mais pourquoi voulez-vous qu'elle meure ? Elle n'est pas coupable, elle ! Mon Dieu, elle n'a rien fait ! Elle vous aime et vous l'aimez aussi ; elle est votre enfant, votre fille !

— Ma fille, ma fille ! murmura M. de Carmeille avec anxiété.

— Armand, au nom de la mémoire respectée de votre père et de votre mère, renoncez à votre horrible dessin, sauvez Valentine !

— Madame, répliqua le mari avec une sorte de dureté, cessez de m'implorer. D'ailleurs, toutes vos supplications sont inutiles, il est trop tard. La liqueur que contenait le lacon achève en ce moment son œuvre terrible.

— Grâce, Armand, grâce, grâce ! je ne veux pas qu'elle meure !

— Assez, madame, assez. Vous ne vou-

lez pas qu'elle meure ; moi, je ne veux plus d'une fille qui n'est pas la mienne !

— Armand, répliqua Mme de Carmeille, en se coulant avec désespoir aux pieds de son mari, je suis responsable de la vie de Valentine devant Dieu. Et si sa mère, un jour, venait me la réclamer, que répondrai-je ?

— Vous répondriez : votre fille est morte.

Mme de Carmeille se dressa sur ses jambes, échevelée, ayant le regard d'une folle.

— Non, non, prononça-t-elle avec égarement, Valentine ne mourra point, elle ne doit pas mourir. Je cours chercher le docteur.

— M. de Carmeille l'arrêta en lui saisissant les bras.

— Ainsi, fit-il sourdement, vous ne craindriez pas de dire au docteur Millet que je suis un empoisonneur ?

La malheureuse femme se courba comme écrasée. Le mari reprit :

— Je vous le dis encore une fois, madame, il n'y a plus rien à faire pour Valentine. En ce moment elle dort d'un sommeil si profond que la foudre éclatant dans sa chambre ne la réveillerait pas. Sans souffrir, sans agonie, la mort la prendra dans ce sommeil, et dans quelques heures, avant le réveil des domestiques, Valentine de Carmeille n'existera plus.

Hélène fit entendre une plainte sourde et s'affissa sur le tapis comme une nuance. M. de Carmeille la releva et la fit asseoir sur un campé. Il attendit un instant et dit :

— Maintenant, Hélène, je n'ai plus qu'à vous demander de garder le secret. Vous pouvez donner un libre cours à votre douleur, à vos larmes ; vous avez le droit de pleurer et de gémir. Mais faites-y bien attention, une parole imprudente qui vous échapperait peut me perdre. C'est le vieil honneur des Carmeille, c'est ma vie, peut-être que vous tenez en vos mains.

Sur ces mots, le mari quitta sa femme et rentra dans sa chambre. La pauvre Hélène, toute en larmes, s'agenouilla devant une image du Christ et passa le reste de la nuit en prière.

\*\*\* A six heures, des cris perçants, poussés dans la chambre de Valentine, retentirent dans la maison. C'était Louise folle de douleur, qui appelait au secours. Maîtres et serviteurs accoururent. La figure de la jeune fille était blanche comme neige. Déjà son corps était rigide et glacé. La belle Valentine de Carmeille n'était plus. Elle avait les yeux fermés, ce qui indiquait que la mort l'avait prise dans le sommeil. A voir les lèvres légèrement entrouvertes et l'expression que sa physionomie avait gardée, on aurait dit qu'elle allait parler.

La chambre était pleine de gémissements ; de toutes les poitrines s'échappaient des sanglots. Mme de Carmeille s'était jetée sur le corps de Valentine et l'embrassait avec une sorte de fureur. Le mari, très sombre, la tête tombant sur sa poitrine, laissait couler ses larmes. Le spectacle était navrant. Il fallut employer la force pour arracher Mme de Carmeille du lit de Valentine et la conduire dans sa chambre.

On avait couru chercher le docteur Millet. Le bon vieux médecin ne se fit pas attendre. Il entra comme un fou dans la

chambre de la jeune fille qu'il aimait comme si elle eût été sa fille. Hélas ! il ne pouvait plus que constater la mort. Il saisit la main de M. de Carmeille, la serra affectueusement et se mit à pleurer comme les autres. Mais à quoi pouvait-il attribuer cette mort si subite et pour ainsi dire foudroyante ? Afin d'en découvrir la cause il fut fallu faire l'autopsie. Mais on comprend que le docteur n'osa point parler de cela à M. de Carmeille. Cependant, et sans en être bien sûr toutefois, il crut pouvoir dire que la pauvre Valentine était morte de la rupture de l'aorte, artère du cœur.

A six heures un quart, on avait porté à la filature l'affreuse nouvelle. Une centaine d'ouvriers s'y trouvaient déjà. Les contremaîtres les firent sortir des ateliers ; les chauffeurs et les mécaniciens éteignirent le feu des machines et les portes de l'usine furent fermées. A sept heures, les dix-huit cents ouvriers de la filature, hommes et femmes, étaient tous réunis sur la place, devant l'usine et l'habitation des maîtres. Parmi eux, la douleur n'était pas moins grande que parmi les employés et les domestiques. Ils pleuraient tous, ces braves gens.

Déjà, la nouvelle de la mort de la belle Valentine s'était répandue dans toute la ville et y avait jeté la consternation. Mlle de Naugis, qui pouvait facilement s'imaginer qu'elle n'était pas pour rien dans cette mort inattendue, faillit mourir d'un épanchement au cerveau. Mais la mort a de ces caprices ; trop souvent ce sont ceux à qui elle devrait sans façon tordre le cou qu'elle laisse vivre. Quant à M. de Canguy, après un instant de stupefaction, il murmura :

—Tant pis, c'était une si belle personne ! Que vont devenir les millions de M. de Carmeille.

Cependant, par ordre du filateur, transmis par le premier contremaître, les ouvriers rassemblés sur la place, s'étaient dispersés. Il leur avait été dit que l'usine resterait fermée pendant cinq jours, mais qu'ils toucheraient intégralement, comme s'ils avaient travaillé, les heures de la quinzaine. A neuf heures, quatre religieuses, de l'ordre de saint Dominique, vinrent s'installer dans la chambre mortuaire. Elles devaient rester jusqu'au soir, c'est-à-dire jusqu'au moment où deux autres religieuses viendraient les remplacer pour passer la nuit près de la défunte.

Du reste, Valentine ne pouvait pas manquer d'être bien gardée la nuit et le jour. Le curé de Saint-Urbain fit prévenir Mme de Carmeille qu'il avait désigné douze demoiselles de la confrérie de la Sainte-Vierge, dont faisait partie Valentine pour veiller le corps, jour et nuit, six par six. Le curé avait choisi ces douze jeunes filles parmi celles qui avaient fait leur première communion le même jour que Valentine. A midi, les six premières demoiselles de la confrérie vinrent rejoindre les dominicaines dans la chambre de la morte.

De nombreuses personnes se présentaient à l'hôtel ; mais M. de Carmeille ayant déclaré que sa femme et lui ne recevraient aucun visiteur, ceux qui venaient apporter au père et à la mère leurs condoléances durent, comme les autres, se contenter de laisser leur carte de visite ou de mettre leur nom sur un

cahier placé à cet effet dans l'antichambre du rez-de-chaussé. Un silence lugubre régnait dans la maison. Les serviteurs désolés allaient et venaient comme des âmes en peine.

Mme de Carmeille, seule dans sa chambre, ne cessait de sangloter un instant que pour s'agenouiller et prier. Le mari, enfermé dans son cabinet, se livrait à de graves méditations. A quoi pensait-il ?

## XIX

### L'AMOUREUX DE GÉORGETTE

Vers deux heures de l'après-midi, M. de Carmeille sonna son valet de chambre. Le vieux serviteur vint aussitôt : Il avait les yeux rouges, gonflés, ce qui prouvait que lui aussi avait déjà beaucoup pleuré.

—Y a-t-il encore quelqu'un dans les ateliers et les bureaux ? demanda M. de Carmeille.

—Les ateliers et les bureaux sont complètement déserts, répondit le valet de chambre.

— Eh bien, mon ami, vous allez vous rendre immédiatement au domicile de mon chef mécanicien Bertrand et à celui d'André Legay, employé à la comptabilité, vous les prieriez l'un et l'autre de venir me trouver immédiatement.

— Je sais où demeure M. Bertrand, mais où ne connais pas l'adresse de M. André Legay.

— Cette adresse vous la trouverez dans le livre du personnel des bureaux.

— C'est juste, Monsieur.

— Allez, mon ami, allez, et acquitez-vous promptement de la commission que je viens de vous donner.

Le domestique salua son maître et se retira. Il fit diligence, car une demi-heure après, le mécanicien et l'employé arriveront en même temps. Le valet de chambre les annonça.

— Faites entrer Bertrand et priez M. André Legay d'attendre un instant, dit M. de Carmeille.

Le chef mécanicien ne resta qu'un quart d'heure avec son maître pour lequel, disons-le, il n'aurait pas hésité à donner sa vie. Le filateur était pour lui un dieu. Il y a de ces dévouements superbes, qui nous consolent de rencontrer des jugrata et des trahissements.

— Quoique vous puissiez me commander ou m'ordonner, monsieur, avait-il dit, je le ferai.

— Et silence absolu.

— Plutôt que de dire un seul mot qui puisse déplaire à monsieur de Carmeille, j'aimerais mieux moi-même me couvrir la langue.

André Legay, à qui M. de Carmeille n'avait jamais adressé la parole, fut introduit dans le cabinet. Le jeune employé était très-ému et il se demandait avec inquiétude pourquoi le maître l'avait fait appeler.

— Pourtant, se disait-il, je n'ai rien fait qui puisse me mériter des reproches.

Aussi, fut-il en tremblant et en baissant la tête comme un coupable que le pauvre garçon parut devant le filateur, qui, après l'avoir examiné un instant, se sentit prévenu en sa faveur.

— Jeune homme, dit M. de Carmeille, je vous reconnais pour vous avoir vu dans un des bureaux de la comptabilité. C'est bien vous qui vous appellez André Legay ?

— Oui, monsieur.

— Vous demeurez dans une maison voisine de l'hôtel de France ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez encore vos parents ?

— Hélas ! monsieur, je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère.

— Vous êtes orphelin dès vos premières années ?

— Je ne veux pas mentir, monsieur, je suis un enfant de l'hospice.

M. de Carmeille porta sa main à son front. Pensant sans doute à son fils et à la pauvre Valentine, qui auraient pu être aussi des enfants de l'hospice, il venait d'éprouver un certain malaise. Il répondit :

— Ce n'est pas une raison, monsieur André, pour que vous ne fassiez pas votre chemin comme un autre. Quel âge avez-vous ?

— Pas encore vingt-six ans, monsieur.

— L'âge de mon fils, se dit M. de Carmeille.

Il reprit à haute voix :

— Depuis combien de temps êtes-vous dans mes bureaux ?

— Depuis deux ans.

— Comment y êtes-vous entré ?

— Le jeune homme s'était complètement remis de son trouble sous le regard bienveillant du filateur. Il répondit :

— Un jour dans l'Aube, j'eusle bonheur de sauver une petite fille de dix ans qui se noyait. Cette enfant, monsieur, qui fut le fils du chef mécanicien Bertrand.

— Oui, je me souviens de cela.

— Alors, revenu depuis peu du service militaire, j'étais sans emploi. M. Bertrand parla de moi à Mlle Valentine, qui s'intéressa à mon sort, et vous pria, monsieur, de vouloir bien me donner une place dans vos bureaux.

— Je me souviens, je me souviens.

— Je suis donc entré dans les bureaux de la filature sous les auspices de Mlle de Carmeille.

— Ne pourrais-tu retenir ses larmes, le jeune homme ajouta :

— Hélas ! je n'ai plus ma chère protétrice !

— Ces paroles furent suivies d'un silence.

— Quels ont été vos appointements de début ? reprit le filateur.

— Mille francs.

— Et vous gagnez actuellement ?

— Dix-huit cents francs.

— Ce n'est pas beaucoup, néanmoins cela prouve que vous êtes un bon employé. M. André, avez-vous de l'affection pour moi ?

— Oh ! monsieur, répondit le jeune homme d'un ton pénétré, si je ne vous aime pas, je serais le seul.

— Êtes-vous brave, hardi ?

— J'ai été soldat et me suis battu en Tunisie, répondit le jeune homme avec une noble fierté.

— Bien. Pourrais-je à l'occasion comp-ter sur votre dévouement ?

— Vous pouvez, dès maintenant, le mettre à l'épreuve.

— Un dévouement absolu ?

— Oui, monsieur.

— Et si je vous révélais un secret, le garderiez-vous ?

— Je le jure !

— Au nom de qui jurez-vous ?

— Au nom de Dieu.

— Au nom de Dieu ne voudrez-vous pas ajouter celui de Mlle Géorgette ?

Le i  
très rou  
prise.

— Je  
aime  
pelée  
et que  
épouser  
— O'  
— Qu  
— Gé  
pas plu  
— Co  
— Ce  
nous qu  
jour qu  
— Ah  
sation sa  
— Mi  
quand qu  
— Ma  
cela da  
Carme  
et ce cl  
— Le  
prise di  
— Ma  
vous av  
avez p  
meille  
mon cl  
— Un  
gette,  
— Ou  
par un  
fuser.  
votre a  
bureau  
— Oh  
— Ce  
sieur A  
vous po  
merité  
vous la  
suis pa  
et que  
me son  
monsie  
de mett  
Ah ! p  
près d  
sincère  
préfér  
pensé  
comme  
je n'ai  
prouve  
ront li  
de Car  
vous a  
diatoni  
et n'ér  
incons  
— Je  
— J  
— P  
dre to  
tis de  
— S  
chez n  
— T  
connu  
ce qu'  
D'ail  
que ve  
— Q  
sieur,  
pou  
— O  
peut é

dans une maison voisine ?

re vos parents ?  
ur, je n'ai jamais connu ma mère.

lein dès vos premières  
mentir, monsieur, je  
hospice.

porta sa main à son  
s doute à son fils et à  
e, qui auraient pu être  
l'hospice, il venait  
ain malaise. Il répondit

une raison, monsieur  
s ne fassiez pas votre  
autre. Quel âge avez-

ingt-six ans, monsieur.  
ils, se dit M. de Car-

voix :  
un de temps étais-vous  
?

es-vous entré ?

unne s'était complètement  
troublé sous le regard  
ateur. Il répondit :

l'Aube, j'eusse bonheur  
e fille de dix ans qui  
enfant, monsieur, était  
canicien Bertrand.

uvions de cela.

depuis peu du service  
ans emploi. M. Bertrand  
le Valentine, qui s'in-  
s, et vous prie, monsieur,  
me donner une pla-

xe, je me souviens.

entré dans les bureaux  
les auspices de Melle  
enir ses larmes, le jeune

ai plus ma chère protec-  
ent suivies d'un silence.  
té vos appoinements de  
filateur.

chez actuellement ?  
te francs.

ne beaucou, néanmoins  
e vous êtes un bon em-  
avez-vous de l'affection

eur, répondit le jeune homme  
pénétré, si je ne vous ai-  
s le seul.

ave, hardi ?  
ldat et me suis battu en  
t le jeune homme avec

ais-je à l'occasion comp-  
lement ?  
ez, dès maintenant, le  
ment absolu ?

ur.  
vous révélaient un secret, le

qui jurez-vous ?  
Dieu.

Dieu ne vous lez-vous pas  
Mlle Georgette ?

Le jeune homme devint subitement très rouge et regarda le filateur avec surprise.

— Je sais, monsieur André, que vous aimez une jeune et honnête ouvrière appeler Georgette, que vous en êtes aimé et que vous vous êtes promis de vous épouser.

— C'est la vérité, monsieur.  
— Quand devrez-vous vous marier ?

— Georgette est pauvre et je ne suis pas plus riche qu'elle. Cependant...

— Continuez.

— Cependant nous avions décidé entre nous que nous nous marierions le même jour que Mlle de Carmeille.

— Ah ! fit M. de Carmeille, que l'émo-

tion sait à la gorge.

— Maintenant, monsieur, je ne sais plus quand aura lieu notre mariage.

— Monsieur André, nous reparlerons de cela dans un autre moment. Mme de Carmeille s'intéressera à Mlle Georgette et se chargera de la doter.

Le jeune homme tombait d'une surprise dans une autre.

— Monsieur André, reprit le filateur, vous avez dit tout à l'heure que vous aviez perdu en Mlle Valentine de Carmeille votre chère protectrice ; c'est vrai, mon cher ami ; mais vous en avez trouvé un autre.

— Un autre ! fit l'amoureux de Georgette, complètement ahuri cette fois.

— Oui, vous m'avez recommandé par une personne à qui je ne puis rien refuser. Elle me prie de m'occuper de votre avenir, afin de vous faire dans mes bureaux une position convenable.

— Oh ! monsieur.

— Cette position, vous l'aurez, monsieur André, et elle sera aussi belle que vous pourrez la désirer. Je sais que vous méritez ma confiance et, dès à présent, je vous la donne. Vous verrez que je ne suis pas ingrat envers ceux qui m'aiment, et que je sais récompenser les services qui me rendent. Vous m'êtes dévoué, monsieur André, et vous m'avez demandé de mettre votre dévouement à l'épreuve.

Ah ! plus que jamais j'ai besoin d'avoir près de moi des hommes d'un dévouement sincère. Si je vous ai appelé aujourd'hui, préférablement à un autre, c'est que j'ai pensé que je pouvais compter sur vous, comme sur le mécénus Bertrand, dont je n'ai plus à mettre le dévouement à l'épreuve. Ecoutez-moi : A près-demain au tout lieu les obsèques de Mlle Valentine de Carmeille. Comme tous vos camarades vous assisterez à la cérémonie et, immédiatement après, vous rentrerez chez vous et n'en sortirez pas avant qu'un homme inconnu vienne vous dire :

— Jeune homme suivez-moi ?

— J'attendrai l'inconnu.

— Peut-être serez-vous obligé d'attendre tout le reste de la journée et une partie de la nuit.

— S'il le faut je ne bougerai pas de chez moi pendant quarante-huit heures.

— Très bien. Vous suivrez l'homme inconnu, n'importe où il vous conduira et ce qu'il vous dira de faire, vous le ferez. D'ailleurs, ce n'est pas à lui, mais à moi que vous obéirez.

— Quoi qu'on me dise de faire, monsieur, je le ferai, attendu que vous ne pouvez rien ordonner de mal.

— C'est bien, mon jeune ami ; mais peut-être aurez-vous peur.

— Quand on sert monsieur de Carmeille, on ne peut pas avoir peur.

— C'est bien répondu. Pas un mot à qui que ce soit de ce qui vient d'être dit entre vous ; et quand vous aurez fait ce qui vous sera commandé, vous en garderez le terrible secret.

— J'en fais le serment !

— Jusqu'à la mort ?

— Jusqu'à la mort !  
— Je n'ai plus rien à vous dire aujourd'hui, monsieur André ; mais nous nous reverrons bientôt. Vous pouvez vous retirer.

Le jeune homme s'inclina respectueusement devant son maître et sortit du cabinet.

\* \* \* Le lendemain matin, dès la première heure, Valentine fut habillée par les demoiselles de la confrérie et, sous les yeux de M. de Carmeille, descendue par ces mêmes demoiselles dans le grand salon du rez-de-chaussée où elle allait être exposée, pendant toute cette journée, dans une chapelle ardente. Elle fut couchée sur un lit de repos recouvert d'une magnifique pièce de soie blanche brochée d'argent, avec franges d'argent également, tombant de tous les côtés sur le parquet. La tête de la morte reposait, entourée de fleurs d'oranger mêlées à des fines et riches dentelles, au milieu d'un coussin de velours d'un blanc de neige avec terres et glands d'argent aux quatre coins.

Valentine était habillée comme une mariée ; robe de soie blanche avec broderies d'argent au corsage, à la jupe et sur la ceinture ; bas blancs d'un riche tissu de soie, souliers de soie blanche ornés de roses en lamelles d'argent. Elle avait dans ses superbes cheveux noirs la couronne de fleurs d'oranger et sur la poitrine le bouquet des mariés. On n'avait même pas oublié le livre de messe avec couverture d'ivoire, fermoirs et écaillons d'argent.

Telle on avait vu Valentine la veille, telle on la voyait trente heures après sa mort. Rien de changé sur son visage dont l'expression restait la même. Elle gardait, légèrement entrouvertes, ses lèvres derrière lesquelles on apercevait ses belles dents d'une blancheur de lait.

On aurait toujours dit qu'elle n'était qu'endormie, et qu'elle allait se réveiller et parler. En la regardant, on était tenté de lui adresser cette question :

— Mademoiselle Valentine, comment allez-vous ?

A partir de dix heures, les portes de l'hôtel furent ouvertes, et le public fut admis à rendre visite à la morte. Toutefois, comme il y avait foule, on ne faisait que passer devant la chapelle ardente. Les domestiques, tous vêtus de noir, en cravate blanche, ayant un bras en crête faisaient circuler les visiteurs.

Jusqu'à cinq heures du soir plusieurs milliers de personnes de toutes les conditions, de toutes les classes passèrent devant le corps de Valentine. Beaucoup de jeunes filles apportaient des couronnes et des bouquets. Mais on ne laissait dans le salon que les fleurs artificielles. Par ordre de M. de Carmeille, qui avait subitement pris en horreur les fleurs naturelles, que Valentine aimait tant, celles-ci étaient immédiatement portées au jardin, dans une serre.

A cinq heures précises on fit sortir les derniers visiteurs, les portes de l'hô-

tel furent fermées et l'on ne reçut plus personne. Mme de Carmeille avait passé ce jour comme le précédent, seule dans sa chambre. Aux heures des repas on lui avait apporté des aliments auxquels elle avait à peine touché. Une seule fois M. de Carmeille était venu la voir.

— Ne désires-tu pas descendre dans le grand salon où Valentine est exposée ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit-elle, je n'oserais pas la regarder. Et puis, j'aurais peur...

— De quoi ?

— De te trahir, répondit-elle avec une expression intraduisible.

Le mari resta un instant la tête baissée, puis se retira silencieusement. Nous n'avions pas besoin de dire au lecteur à quelles douleurées pensées se livrait Mme de Carmeille, il le sait.

A sept heures, on apporta le cercueil, qui était tout capitonné de soie à l'intérieur. On le plaça dans un coin du salon, la mise en bière ne devant avoir lieu que le lendemain matin. M. de Carmeille, prévenu, vint examiner le cercueil et parut satisfait. Il porta surtout son attention sur le couvercle, dans lequel on avait pratiqué une ouverture d'un décimètre carré, que fermait une toile métallique. Le filateur avait dit :

— Même enfermée dans son cercueil, je veux pouvoir contempler encore le visage de ma fille.

C'était une fantaisie, un caprice. Mais M. de Carmeille était si malheureux, si à plaindre, on devait tout lui pardonner. Bien que M. de Carmeille fût de la paroisse Saint-Urbain, cette église étant petite, la cérémonie des obsèques devait avoir lieu à la cathédrale. Or, comme c'étaient les demoiselles de la confrérie qui devaient recevoir le corps, descendu du char funèbre, pour le porter jusqu'au catafalque, à l'extrémité de la grande nef de la cathédrale, le cercueil était d'un bois très léger, mais en même temps d'une grande solidité. La nuit s'écoulait sans incident.

A six heures du matin, M. de Carmeille, qui, depuis plusieurs jours ne dormait guère, on le comprend, était déjà dans son cabinet, séparé du grand salon par une pièce seulement. A six heures et demie on appela les demoiselles de la confrérie dans la salle à manger où on leur servit à déjeuner : une tasse de chocolat, des sandwichs et autres pâtisseries. Les quatre religieuses restèrent seules près de Valentine. Dans l'antichambre, deux domestiques gardaient la porte du salon ; deux autres serviteurs se trouvaient à la porte de l'antichambre, laquelle communiquait au vestibule. Cette porte était ouverte à deux battants.

Tout à coup, M. de Carmeille entendit comme un grondement de voix, puis des piétinements, des exclamations, enfin le bruit d'une lutte. Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi le profond silence qui tout à l'heure régnait dans l'hôtel était-il ainsi troublé ? M. de Carmeille ne prit pas le temps de s'adresser ces questions. Le regard irrité, il bondit hors de son cabinet.

## XX

### LE CRIME DE JAMES

Le veille, entre quatre heures et quatre heures et demie de l'après-midi, un garçon de bureau apporta à James Lincoln, comme d'habitude, trois ou quatre journaux





des regards, et ceux qui l'avaient vu chez M. de Carmeille et le reconnaissaient, disaient tristement :

—Pauvre garçon !

Cependant, et le lecteur s'en étonnara, M. et Mme Levasseur n'assistaient pas aux obsèques de Valentine du Carmeille. Dès qu'ils avaient appris sa mort, ils avaient abandonné le chalet du bois et disparu. On avait été fort surpris à la Maison-Blanche de ce brusque départ ; mais nul n'aurait su dire où les mystérieux personnages étaient allés.

Ce fut le vénérable curé doyen de la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Paul qui officia, assisté de ses vicaires. Un évêque, ami de M. de Carmeille, donna l'absolution. Le cercueil, remis sur le char, le cortège se reforma devant la cathédrale et l'on se rendit au cimetière dans le même ordre. Le tombeau de la famille de Carmeille se trouvait à peu près au centre de la nécropole. C'était une chapelle large intérieurement de trois mètres sur cinq de longueur, construite en granit des Vosges et ornée intérieurement de colonnettes de marbre blanc avec chapiteaux corinthiens. A l'intérieur, au fond un autel de marbre sur lequel il y avait un crucifix d'argent massif, deux statuettes de la Vierge et deux beaux vases de Gien sans fleurs. Devant l'autel, deux prie-dieu. Au centre de la chapelle, trois minces dalles de marbre, s'encaissant sur des plaques de métal, formaient le caveau. Mais le matin, les hommes du cimetière avaient levé les dalles et les plaques qu'on pouvait voir rangées contre les murs de la chapelle.

Valentine fut descendue dans le caveau dont elle occupa la cinquième et avant-dernière place. Et, après deux discours prononcés, l'un par le maire, au nom de la ville, l'autre par le préfet, au nom des amis de la famille de Carmeille, la foule se retrouva silencieuse et profondément émuée.

A la sortie du cimetière, James Lincoln et Antonin de Canonge se trouvèrent nez à nez. James lança au baron un regard chargé de dédain et de mépris. Antonin toisa insolentement son ex-rival des pieds à la tête, haussa ironiquement les épaules, tourna les talons, et se perdit dans la foule.

—Lâche, lâche ! dit l'ingénieur en serrant les poings.

Puis il ajouta d'une voix creuse :

—Comme j'aurais du plaisir à souffleter cette face de crêv'l ! Mais va, pitre et tout baron que tu es, tu ne perdras rien pour attendre !

Quand il n'y eut plus personne devant la sépulture de famille des Carmeille, le gardien en chef du cimetière ferma la porte de la chapelle et mit la clef dans sa poche. Aussitôt il se dirigea vers un en-

droit de la nécropole où il y avait un vieux saule pleureur. Appuyé contre le tronc du saule et caqué par le feuillage des branches pendantes, touchant le sol, un homme, qui pouvait avoir quarante-cinq ans, attendait triste et songeur. Ce personnage portait le costume des riches paysans champenois : pantalon et gilet de coul' gris, veste ronde en drap léger d'Elbeuf avec larges poches sur les hanches brodées ferré et chapeau de feutre noir à larges bords.

Quand le gardien ne fut plus qu'à quelques pas du saule, il s'arrêta et promena son regard dans toutes les directions. Puis, voyant que personne ne l'observait, que les tombes et les sentiers étaient absolument déserts il pénétra sous l'espèce de berceau formé par les branches du saule.

—Je vous attendais avec impatience, lui dit le paysan.

—Tant qu'il y a eu du monde près du monument, je n'ai pas cru devoir m'en éloigner.

—Enfin, vous voilà. Vous avez fermé la porte ?

—Oui, et j'ai la clef dans ma poche.

—C'est bien, gardez-la. Une fois encore, je vous demande si je peux absolument compter sur vous ?

—Vous avez ma parole.

—Le paysan tira d'une de ses larges poches une liasse de billets de banque, qu'il mit dans la main du gardien dont les yeux étincelaient.

—Voilà, dit-il, dix mille francs, c'est à-dire la moitié de la somme que je vous ai promise. Quand la chose sera faite, avant de vous quitter, je vous remettrai les autres dix mille francs ; et comme je vous ai donné l'assurance, avant un mois, vous aurez une nouvelle place, meilleure que celle que vous occupez au cimetière. Comme je vous l'ai recommandé, vous n'avez rien dit à votre femme ?

—Je m'en suis bien gardé.

—Soyez donc donc toujours d'une décretion apostolique, ma protection est à ce prix.

—Vous pouvez être tranquille, monsieur ; il n'y a pas de malins qui puissent faire dire au père Lauriot ce qu'il ne veut pas.

—C'est bien. Maintenant écoutez-moi avec attention.

—Oui, monsieur.

—A minuit, vous entrerez dans la grande porte du cimetière.

—Oui.

—Vous aurez dans votre poche, n'oubliez pas cela, surtout, la clé de la porte du nord. Quand vous serez entré ouvert la porte principale, ainsi que je viens de vous le dire, vous attendrez. Vous me verrez bientôt arriver, suivi de deux hommes. Nous entrerons tous trois, et immédiatement vous refermerez la grande porte, car nous sortirons du cimetière par la porte du nord, devant laquelle, à partir de minuit, une voiture attendra.

—Je comprends.

—Vous aurez votre lanterne.

—Oui.

—Allumé ou non, suivant le temps qu'il fera. Si la nuit est obscure, elle sera allumée ; mais vous aurez soin de cacher la lumière afin de ne pas attirer l'attention des personnes qui pourraient passer sur la route.

—On sera prudent.

—Dès que vous aurez refermé la porte, vous nous conduirez, mes compagnons et moi, au monument de la famille de Carmeille, dont vous nous ouvrirez la porte. Ensuite, vous éclairerez l'intérieur de la chapelle et, sans faire une observation sans dire une parole, vous laisserez agir mes compagnons. Du reste, pas un mot ne sera prononcé au cimetière. Tout sera au milieu d'un profond silence.

—Permettez, monsieur, ne puis-je voir ?

—Je n'ai pas d'explications à vous donner. Vous serez là, vous verrez.

—D'ailleurs vous m'avez juré que ce n'était pas pour commettre un vol ?

—Des voleurs ne vous donneraient pas vingt mille francs pour vous faire ouvrir trois portes et payer votre silence.

—C'est vrai.

—Quand tout sera fini dans la chapelle, nous nous quitterons jusqu'à la porte du nord. Là, je vous remettrai les dix mille francs et vous dirai ce que vous aurez à faire encore, pour que votre tâche soit entièrement accomplie.

—Est-ce que ce sera difficile ?

—Nullement. Un petit travail qui ne vous demandera pas plus d'un quart d'heure. Après cela, vous pourrez rentrer chez vous et attendre tranquillement que je vous donne de mes nouvelles. Avez-vous bien entendu et bien compris tout ce que je viens de vous dire ?

—Oui, monsieur.

—Encore un mot : si, ce que je pense pas, vous reconnaissiez les deux hommes qui seront avec moi, vous feriez tout ce que je pourrais pour empêcher que vous étiez tout à fait inconnus.

—J'ai compris.

—Vous n'avez rien à me dire ?

—Rien.

—Alors séparons-nous.

—A minuit ?

—Oui, à minuit.

Le gardien du cimetière se faufila à travers les tombes et le paysan s'éloigna, saule pleureur, ayant l'air d'un de ces veilleurs qui, au milieu des morts, se demandent si les âmes sont vraiment immortelles.

FIN DU PREMIER VOLUME

## LA HAINE

Le deuxième volume de ce roman a pour titre **LA HAINE**.

C'est dans cette seconde partie que le lecteur assiste aux complications imprévues de ce drame qui est un des plus émouvants de la littérature moderne. Ce qui ajoute un intérêt tout spécial à cette œuvre c'est que les faits sont rigoureusement vrais, sont arrivés et ne sont nullement le fruit de l'imagination féconde d'un romancier. **LA HAINE** renferme des scènes admirables de douceur, de dévouement, de sauvagerie et de crime, mais le dénouement imprévu est une surprise pour tous les lecteurs. On ne saurait trop vanter la haute valeur de cet ouvrage. Le prix du second volume sera de 15 cts. En vente chez tous les libraires et détaillants de journaux de la province. **POIRIER, BESSETTE & CIE**, 1540, Rue Notre-Dame, Montréal. P.O. Boîte No. 18

L

procur  
irrép  
I  
C  
TINS  
I  
retour  
monde  
I  
UN  
UN

1 La  
2 La  
3 La  
4 La  
5 La  
6 La  
7 La  
8 La  
9 La  
10 La  
11 La  
12 No  
13 La  
14 U  
15 L  
16 L  
17 L  
18 L  
19 L  
20 L  
21 U  
22 L  
23 L  
24 L  
25 L  
26 L

CIN

nous  
sible

P.

# LES BONS LIVRES

A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

## LE VOLUME CINQ CENTINS LE VOLUME

### Moralité irréprochable — Littérature choisie

On nous reproche souvent de ne pas lire assez.

Ce n'est pas le goût de la lecture qui manque, mais c'est la cherté des livres, qui souvent empêche de se les procurer. C'est afin de faire disparaître cet inconvénient que nous offrons au public une magnifique collection d'œuvres irréprochables au point de vue moral et dues aux meilleurs écrivains des deux mondes.

Le prix de chaque volume est de CINQ CENTINS.

Consultez la liste des œuvres que nous avons en mains, et faites votre choix. Cela ne coûte que CINQ CENTINS le volume.

Donnez-nous le titre du volume que vous aurez choisi, et envoyez-nous cinq centins, vous recevrez ce volume par retour du courrier.

Ce bon marché étonnant va créer une véritable révolution dans le public, révolution paisible, pacifique dont tout le monde profitera.

Lisez la liste suivante et faites votre choix.

#### Un volume pour Cinq Centins

#### Un roman moral pour Cinq Centins

#### Une œuvre littéraire pour Cinq Centins

#### Une lecture agréable pour Cinq Centins

#### Liste des magnifiques romans à CINQ CENTINS :

- |  |  |   |
|--|--|---|
| 1 La Gostette Mystérieuse                              | 27 Dragonne et Mignonne, 1 <sup>re</sup> vol.            | 52 Bon sang ne pent menir, 2 <sup>e</sup> vol.                      |
| 2 Un Revenant  | 28 Le Chevalier de Lancy, 2 <sup>e</sup> vol.            | 53 Valerle, 3 <sup>e</sup> vol.                                     |
| 3 La Jeune Sibéralenne                                 | 29 Le Crime de Pierrefrite, 1 <sup>re</sup> vol.         | 54 Une Evasion à la Guyane, 1 <sup>re</sup> vol.                    |
| 4 La Femme au doigt coupé                              | 30 La Révélation, 2 <sup>e</sup> vol.                    | 55 Les Millions du Nabab, 2 <sup>e</sup> vol.                       |
| 5 Les Trois Chercheurs de Pisto                        | 31 Colomba, 1 <sup>er</sup> vol.                         | 56 L'Arme Révélatrice, 3 <sup>e</sup> vol.                          |
| 6 La Perle Noire                                       | 32 La Vengeance Corse, 2 <sup>e</sup> vol.               | 57 Le Comte d'Offigny, 4 <sup>e</sup> vol.                          |
| 7 Toldi  | 33 La Fou Yegof, 1 <sup>er</sup> vol.                    | 58 Le Parricide, 5 <sup>e</sup> vol.                                |
| 8 L'Ahime  | 34 L'Invasion, 2 <sup>e</sup> vol.                       | 59 Vingt ans à la Bastille  |
| 9 Le Banquier des Pirates, 1 <sup>er</sup> vol.        | 35 Le Combat de Falkenstein, 3 <sup>e</sup> vol.         | 60 Nellida  |
| 10 L'Archipel en Fén, 2 <sup>e</sup> vol.              | 36 Un Enlèvement sous la Régence                         | 61 Ginevra  |
| 11 Tancrède de Rohan                                   | 37 Les Chevaliers de l'As de Pique, 1 <sup>er</sup> vol. | 62 Le Médecin des Folles,   |
| 12 Nora  | 38 La Fille de Margared, 2 <sup>e</sup> vol.             | 1 <sup>re</sup> série, L'Hôtel du Grand Cerf                        |
| 13 Le Petit Vieux des Batignolles                      | 39 L'Héritage Fatal, 1 <sup>er</sup> vol.                | 2 <sup>e</sup> série, Une Errure Judiciaire                         |
| 14 Une Passion Indienne                                | 40 Le Jettatore, 2 <sup>e</sup> vol.                     | 3 <sup>e</sup> série, Jeanne la Folle                               |
| 15 L'Epave du Cythna, 1 <sup>er</sup> vol.             | 41 Le Diamant Caché, 1 <sup>er</sup> vol.                | 4 <sup>e</sup> série, Paola Baltus                                  |
| 16 Le Secret du Pat. O'Donoghhan, 2 <sup>e</sup> vol.  | 42 Camille, 2 <sup>e</sup> vol.                          | 5 <sup>e</sup> série, Le Serment de Paula                           |
| 17 L'héroïne du Désert                                 | 43 Le Testament du Commandeur, 3 <sup>e</sup> vol.       | 6 <sup>e</sup> série, L'Achat de la Maison des                      |
| 18 La Rose Blanche, 1 <sup>er</sup> vol.               | 44 La Fille Corse  | Folles  |
| 19 Le dernier des enfants d'Edouard, 2 <sup>e</sup> v. | 45 La mort de Pierre Duverney, 1 <sup>er</sup> vol.      | 7 <sup>e</sup> série, Le Drame de l'Albatros                        |
| 20 L'Incondiaire                                       | 46 La Folle, 2 <sup>e</sup> vol.                         | 8 <sup>e</sup> série, Le retour de l'Assassin                       |
| 21 Un Duel au Désert                                   | 47 Le Sacrifice de Germaine, 3 <sup>e</sup> vol.         | 9 <sup>e</sup> série, La pièce à conviction                         |
| 22 Le Pêcheur de Perles, 1 <sup>er</sup> vol.          | 48 La Vengeance, 4 <sup>e</sup> vol.                     | 71 <sup>e</sup> série, L'Empoisonneur                               |
| 23 Les Frères de la Côte, 2 <sup>e</sup> vol.          | 49 La Justice de Dieu, 5 <sup>e</sup> vol.               | 72 <sup>e</sup> série, Les exploits de Claude                       |
| 24 Les Voleurs de Chevaux, 1 <sup>er</sup> vol.        | 50 L'Honnête Criminel                                    | Marteau   |
| 25 La Chasse aux Brigands, 2 <sup>e</sup> vol.         | 51 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-                  | 73 <sup>e</sup> 12 <sup>e</sup> et dernière série, La Place St-Jean |
| 26 Le Peau Rouge, 3 <sup>e</sup> vol.                  | Monts, 1 <sup>er</sup> vol.                              |   |

Chacun des volumes qui figurent sur la liste publiée ci-haut, peut être demandé par lettre ; et, sur réception de CINQ CENTINS en timbres-postes, nous l'expédierons *franco* à domicile.

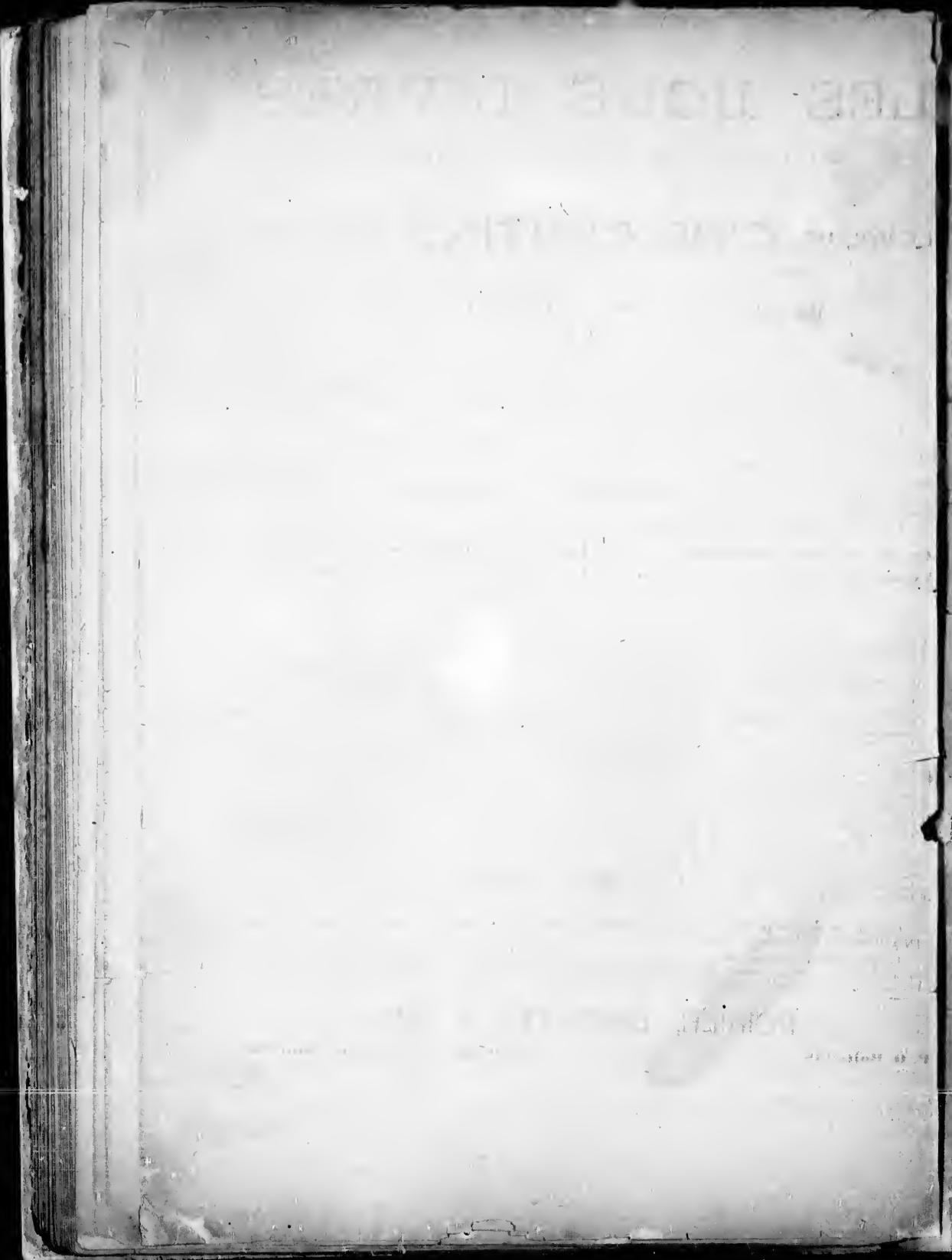
Le succès toujours croissant de cette publication a fait considérablement diminuer le nombre de volumes que nous avons en mains, et les amateurs de bons romans, moraux et instructifs, feront bien de nous écrire le plus tôt possible avant que notre réserve ne soit épuisée.

**POIRIER, BESSETTE & CIE**

P. O. Boîte 138

1540, Rue Notre-Dame, Montréal

ies de ce drame qui est un à cette œuvre c'est que l'imagination féconde de ment, de sauvagerie et d'aurait trop vanter la hau des librairies et détaillants de Montréal. P.O. Boîte No. 138





# LA PRESSE

Journal Independant publie a Montreal  
a trois editions par jour.

LE PLUS COMPLET, LE MIEUX RENSEIGNÉ ET LE PLUS POPULAIRE DE TOUS  
LES JOURNAUX FRANCAIS DE MONTREAL.

Le meilleur agent de publicité de la population Canadienne-Française du Canada.

**PRIX D'ABONNEMENT:**

EDITION QUOTIDIENNE - - - - - \$3.00 PAR ANNÉE  
EDITION HEBDOMADAIRE, huit pages - \$1.00 PAR ANNÉE

**PAYABLE D'AVANCE.**

BUREAUX—Administration et Rédaction :

**1540 RUE NOTRE-DAME, 1540**  
VIS-A-VIS L'HOTEL-DE-VILLE.

## LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

**PUBLICATION HEBDOMADAIRE**

ÉDITÉE ET PUBLIÉE PAR

**POIRIER, BESSETTE & CIE**  
1540 RUE NOTRE-DAME, 1540

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS paraît le JEUDI de chaque semaine.

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS est le seul recueil de Littérature Française en Amérique.

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS est publié sous forme de livraison illustrée de 24 pages.

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS donne chaque semaine un roman ou une œuvre complète en une livraison.

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS est consacrée à des récits d'un intérêt puissant et populaire et aborde successivement les genres les plus variés.

SCÈNES DE LA VIE SAUVAGE!—ROMANS DE MEURS ET D'AVVENTURES!—AFFAIRES MYSTÉRIEUSES ET MÉMOIRES DE POLICE!—  
REPRODUCTIONS DES MEILLEURS ROMANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS!—RÉCITS DE VOYAGE ET DE CHASSE!—  
SCÈNES DE LA VIE MARITIME!—HISTOIRE, BIOGRAPHIE, LÉGENDES, ETC.

**PRIX D'ABONNEMENT :** Un an, \$2.50; Six mois, \$1.25 (strictement payable d'avance) Prix du numéro 5.

**POIRIER, BESSETTE & CIE, éditeurs-propriétaires**

Et Fermiers de la circulation de LA PRESSE

Boite No. 138 Bureau de Poste.

**1540 Rue Notre-Dame, MONTREAL**

E

Montreal

LAIRE DE TOUS

éaise du Canada

PAR ANNÉE

PAR ANNÉE

, 1540

ENTS

CIE

érique,  
pages.  
plète en une s  
populaire et abr

MOIRES DE POLICE —  
CHASSE ! —

du numéro 51

riétaires

MONTREAL

